



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

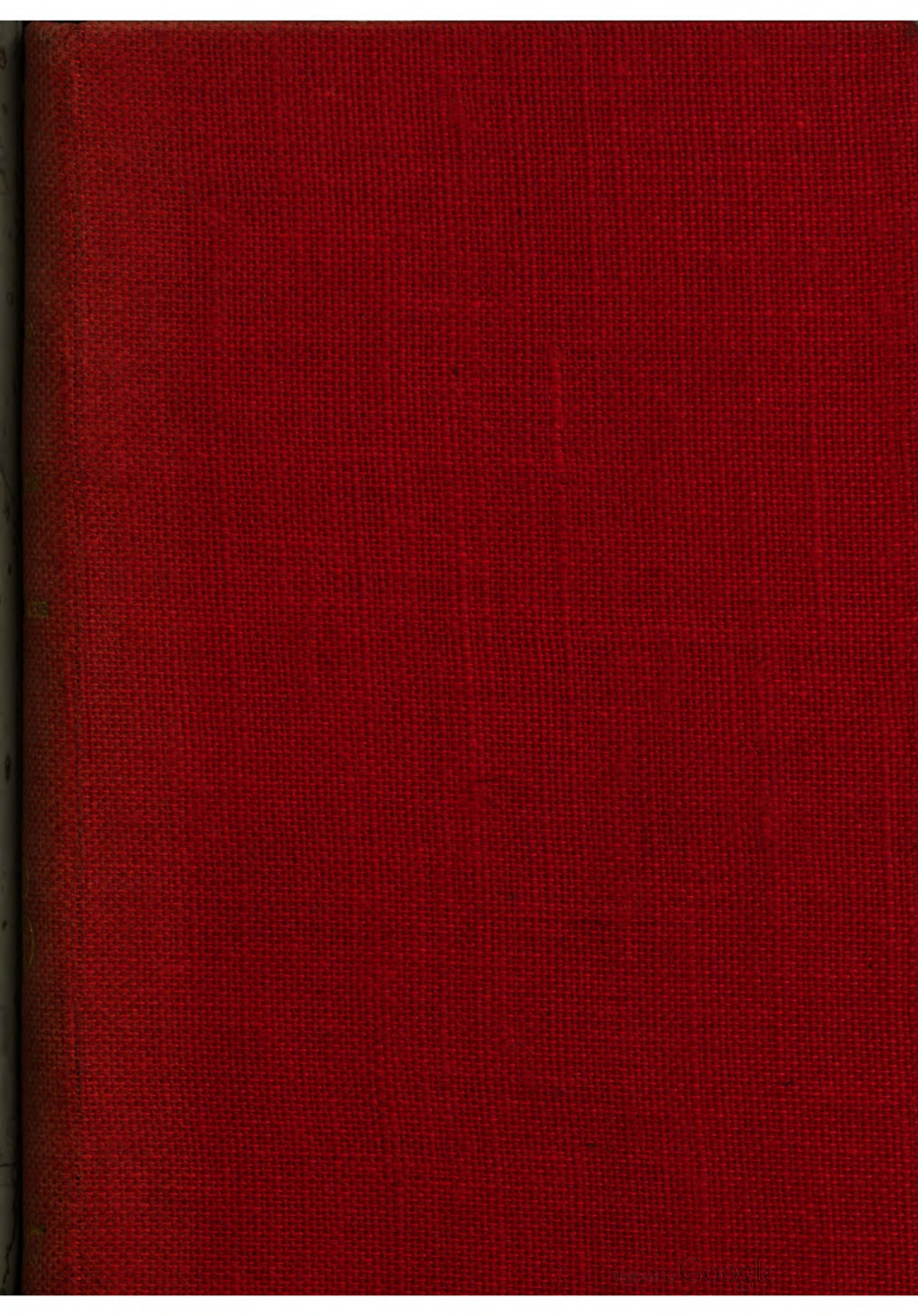
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



RELIURAL

410827

VIE

DE LA SŒUR

MARIE DE SAINT-PIERRE

DE LA SAINTE-FAMILLE

RELIGIEUSE CARMÉLITE DU MONASTÈRE DE TOURS

D'APRÈS SES ÉCRITS

ET AUTRES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

PUBLIÉ

AVEC L'AUTORISATION DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE



TOURS

346

MONASTÈRE DU CARMEL
Rue des Ursulines, 8.

ORATOIRE DE LA SAINTE-FACE
Rue Saint-Étienne, 8.

~~758~~
tt

1879

Tous droits réservés.

677

VIE

DE LA SŒUR

MARIE DE SAINT-PIERRE

DE LA SAINTE-FAMILLE



DÉCLARATION

Pour nous conformer aux décrets de Sa Sainteté le pape Urbain VIII, en ce qui concerne les faits ou les vertus que nous avons exposés dans ce livre, nous déclarons n'avoir rien affirmé que de foi humaine, et nous en être tenu simplement à un récit historique, sans rien préjuger en quoi que ce puisse être sur le jugement de l'Église en ces matières importantes.

PERMIS D'IMPRIMER

Tours, le 20 juin 1879.

† CHARLES, archevêque de Tours.

VIE

DE LA SŒUR

MARIE DE SAINT-PIERRE

DE LA SAINTE-FAMILLE

RELIGIEUSE CARMÉLITE DU MONASTÈRE DE TOURS

D'APRÈS SES ÉCRITS

ET AUTRES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

PUBLIÉ

AVEC L'AUTORISATION DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE



TOURS

MONASTÈRE DU CARMEL
Rue des Ursulines, 8.

ORATOIRE DE LA SAINTE-FACE
Rue Saint-Étienne, 8.

1879

Tous droits réservés.

PRÉFACE

La vie de l'Église sur la terre est un combat ; ici elle s'appelle l'*Église militante* ; ce n'est qu'après la lutte que viendra la victoire, et le ciel seul a des couronnes pour l'*Église triomphante*. Elle n'est pas seule dans la lice ; le Christ, son époux, ou mieux encore son chef, l'assiste dans les combats ; les coups qui sont portés à celle qui le représente sur la terre, c'est lui qui les reçoit, c'est lui qui les repousse, en attendant qu'il les récompense. Les siècles s'écoulent et ramènent successivement de nouveaux combats ; l'ennemi, toujours vaincu, s'acharne et s'ingénie à de nouvelles attaques, et ne serait-ce pas de lui dont il est dit que le jour du Seigneur ne viendra pas tant que celui qui tient tiendra encore ? Il n'est pas seul, cet incessant adversaire ; il a de nombreux satellites dans le monde, dans la nature affaiblie par le péché ; jusque dans le

centre de la place qu'il assiège, il compte, hélas ! des alliés. C'est, en effet, parmi les enfants de l'Église même, que l'ennemi de Dieu se cherche des complices ; c'est parmi les régénérés du baptême qu'il aime à trouver ses victimes volontaires. Les peuples ensevelis dans l'ombre de l'idolâtrie, dans l'hérésie de leurs pères, il les ménage, il évite de les réveiller de leur fatal sommeil ; mais les enfants de l'Église, les nations catholiques à la face du monde, il les circonviert, il les harcèle, il les presse, il cherche à porter la confusion dans leurs rangs, à leur faire une honte de ce qui les a élevés au-dessus des peuples de la terre, honte de leur foi, de leur culte traditionnel, de l'intégrité de leur religion. Là, il fait régner le respect humain, oppose à l'hypocrisie prétendue du bien, l'hypocrisie bien plus funeste et plus fréquente de l'impiété. A tous les autres cultes faux ou incomplets, à toutes les opinions même les plus perverses, il donne le droit de lever la tête, de revendiquer une liberté qui n'est que la licence du mal, tandis qu'à la vraie religion, qu'aux membres de l'Église catholique, il inspire je ne sais quelle honte d'être ce qu'ils sont, les enfants d'une mère légitime et honorée, et les amène, chose étrange ! à rougir de lui appartenir, à blasphémer les bienfaits de leur Créateur, et à violer à plaisir les commandements divins qui assurent le mieux leurs inté-

rêts même temporels, et sauvegardent le plus efficacement leur dignité d'homme et de créature raisonnable.

Si l'ennemi a des complices parmi ceux qu'il veut perdre, le divin Sauveur a des alliés parmi ceux qu'il veut sauver; et, pour mieux montrer que c'est lui-même qui combat et qui triomphe, il choisit de préférence ce qu'il y a de plus faible, de plus ignorant aux yeux du monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus sage dans le monde. Si les hommes de l'âge mûr refusent de croire, ce seront leurs enfants qui les jugeront. Or les enfants, comme Dieu les requiert pour ses auxiliaires, sont surtout ces enfants de cœur et de volonté qui, humbles et petits à leurs propres yeux, ont cherché dans la voie des conseils et de la dépendance à marcher avec innocence et docilité, heureux d'être oubliés, forts parce qu'ils ne font rien qui ne leur soit commandé.

Une vie toute différente de celle qu'on mène dans le monde prépare ces instruments dont le Maître souverain aime à se servir. Ils sont rares au milieu du monde, toutefois ils s'y rencontrent; plus fréquents sont-ils dans les familles religieuses, bien que le secret qui les entoure reste souvent inviolé. La vie que nous présentons aujourd'hui au public fera ainsi apparaître de ces généreux cœurs qui ont combattu le bon

combat : là, c'est un homme qui est resté dans le monde, mais y a vécu comme s'il n'en était point, nous voulons dire M. Dupont de Tours, dont la vie fera le sujet d'un livre plus étendu. Ici, c'est une humble fille du Carmel, la sœur Marie de Saint-Pierre de la sainte Famille, qui va, sur l'ordre de son di vin Maître, livrer bataille à l'ennemi et combattre le blasphème par la prière et la louange.

Cette âme choisie avait de bonne heure suivi la voix qui la retirait du milieu du siècle, et longtemps avant d'avoir mis entre elle et lui la barrière de la clôture religieuse elle s'était réfugiée dans sa piété au pied des autels. Ce fut donc moins par ce qu'elle en apprit d'elle-même que par ce que Notre-Seigneur lui en voulut révéler, qu'elle connut les attaques du prince de ce monde. Préparée, à son insu, à défendre vaillamment la cause de son Dieu et à revendiquer la gloire de son nom, toutefois seulement après son entrée au Carmel, le Seigneur daigna se servir d'elle pour être l'instrument de ses miséricordes sur l'Église, sa mère, et sur la France, sa patrie.

Sa vocation particulière à cette noble mission peut parfaitement être considérée comme le développement à une haute puissance de sa vocation au Carmel. L'ordre réformé de sainte Thérèse se distingue au premier chef par son

dévouement à l'Église et par l'apostolat de la prière. La conversion des infidèles et des pécheurs, la réparation des offenses faites à la gloire divine sont des intentions habituelles de ces carmélites, qui ne sont si rigoureusement séparées du monde que pour le mieux sauver. Et plus d'une fois des révélations certaines ont démontré combien cette intervention cachée, mais active, avait eu d'efficacité.

La sœur Saint-Pierre, après s'être mise à la disposition du Seigneur, comme un bon et fidèle serviteur, reçut la mission de faire établir une œuvre de réparation à la majesté de Dieu outragée par les blasphèmes et par la profanation du dimanche. La dévotion à la sainte Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui fut révélée comme le moyen principal de cette réparation. Dans une série de communications toujours plus élevées, elle vit enfin le fruit de cette œuvre de réparation appliqué à l'Église et à la France par la sainte Vierge Marie. En effet, après nous avoir enfantés au pied de la croix, la divine Mère poursuit son œuvre maternelle en répandant sur ses enfants le lait de la miséricorde, douce récompense pour les âmes innocentes et pures, confortant plein d'attrait pour les pécheurs repentants. Ces trois mystérieuses communications constituent l'œuvre de la sœur Marie de Saint-Pierre.

Bien que la carrière d'illumination que le Seigneur fit parcourir à son épouse ait été rapidement accomplie, ce ne fut néanmoins que pas à pas qu'elle y avança et sans rien savoir du but où elle devait parvenir, sinon qu'elle avait à obéir à la voix d'un maître tout-puissant, dont les ordres étaient des lois irréfragables. D'ailleurs, même dans cette voie extraordinaire où le Seigneur conduisit sa servante, il voulut qu'elle ne s'écartât jamais des règles communes de l'obéissance religieuse, où rien de personnel ne peut s'exécuter sans l'aveu des supérieurs; mais lui-même voulut que ses manifestations, ses prescriptions fussent soumises chaque fois aux supérieurs réguliers de la sœur; il voulut qu'elle attendît leur bon plaisir, se soumettant lui-même, pour ainsi dire, dans son élue, à l'autorité de ses créatures. Il en résulta souvent pour la sœur Saint-Pierre de cruelles épreuves et de notables humiliations. Ce qu'elle demandait de la part de son Dieu ne lui fut jamais accordé qu'après de longs refus, et même elle n'eut pas la consolation de se voir écoutée, jusqu'au bout de sa mission, par ceux qui pouvaient seuls en assurer l'entière et pleine exécution. Ces épreuves ajoutaient à ses mérites, et devaient plus tard entrer en ligne de compte pour constater la réalité et l'importance de ses communications supérieures.

Si l'on examine avec attention l'œuvre de la réparation, la dévotion à la sainte Face et à la maternité de Marie, telles qu'elles sont présentées par la sœur Saint-Pierre, on n'y trouve nullement ce caractère de nouveauté complète qui est au moins un préjugé défavorable en pareille matière. Ces dévotions ne sont pas seulement des applications des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, mais elles ont des précédents dans l'histoire de l'Église, priant et réparant au nom et par les mérites de l'Époux divin. C'est surtout parmi les âmes les plus rapprochées par la charité et l'innocence que nous en retrouverons des exemples. Admises aux secrets de l'Époux, elles y ont trouvé un trésor immense de mérites inconnus, dont elles ont eu à cœur de faire bénéficier les âmes que le Sauveur est venu chercher sur la terre, au prix de ces mérites oubliés. Entrant dans les desseins du maître, sur son invitation, sur son ordre exprès, elles se sont, par une union de plus en plus intime, comme emparées de ses richesses; elles ont présenté les mérites de l'homme-Dieu au Père céleste, pour en obtenir la réparation due à sa gloire outragée et le salut aux enfants désobéissants. Chaque fois que l'outrage s'est élevé de l'abîme contre la divinité suprême, chaque fois l'Église, par ses saints, a élevé entre le ciel irrité et la terre coupable la victime qui a été

attachée à la croix, avec les mérites de ses travaux et de ses infinies souffrances.

Elles l'ont regardé, les âmes saintes, le Dieu immolé à son Père sur l'autel de la croix pour le salut du monde, et elles ont vu qu'il était l'homme des douleurs, que de ses plaies sortaient des voix puissantes, capables d'être entendues au plus haut des cieux. Elles ont lu sur sa Face adorable les sentiments de son divin cœur, et l'amour et la douleur, et l'humiliation et le sacrifice. On n'ignorait pas ces mystères : depuis le jour où une femme courageuse reçut l'empreinte du visage défiguré du Christ sur son suaire, le culte de la sainte Face, laissée en témoignage par le Sauveur, fut permanent dans l'Église. A certains jours bien connus des fidèles, même résidant en des contrées éloignées, on faisait la monstration de ces reliques précieuses, et les peuples accouraient en foule retremper leur foi et leur amour au contact de ces monuments de la charité la plus tendre et la plus effective du Dieu souffrant pour la gloire de son père et pour le salut de ses frères.

Éclairée par une lumière toute spéciale, l'humble fille du Carmel va au fond de cette dévotion ; elle en révèle la sublimité et les bienfaisants mystères ; elle frappe du coin légal l'or précieux et elle sertit les diamants de cette mine féconde, dont on ne soupçonnait pas la richesse ;

mais l'Église, dès le commencement, la possédait. La sœur met en circulation cette monnaie frappée à l'effigie du grand Roi; il n'y a plus qu'à s'en servir pour payer les dettes et acquérir les droits les plus élevés. Mais si, entre le Très-Haut et l'homme, Jésus se présente comme médiateur, sûr d'être exaucé pour la révérence qu'il inspire, entre lui et nous il a établi une douce médiatrice, Marie, sa mère, pour être la dispensatrice suprême, inépuisable de ses miséricordes.

Nous arrivons ainsi à la troisième série des révélations de la sœur Saint-Pierre. Pour elle, les faveurs de la mère de Dieu, devenue mère de l'homme, furent une première récompense de ses travaux; mais il fallait encore en faire jouir les autres enfants donnés à Marie sur le Calvaire: nouvelle mission de la sœur, nouvelles lumières sur un mystère qui est de tous les temps, et dont l'application doit aussi être faite avec autant de discrétion que d'abondance aux âmes affaiblies et desséchées. Le lait de la miséricorde coule toujours du sein de Marie pour ses enfants. Notre sœur reprend pour les âmes de son temps ce qui avait été implicitement accordé aux fidèles de l'Église naissante, ce que des âmes choisies avaient de temps à autre goûté d'une manière sensible, tels qu'un saint Bernard, qu'un saint Fulbert et d'autres. Seulement, cette effusion

de miséricorde s'étendra jusqu'à la fin des temps, et nous, malgré notre indignité, nous ne serons pas privés de ses bienfaits.

On remarquera le rapport qui existe entre ces diverses révélations de la sœur Saint-Pierre et les manifestations de la sainte Vierge à la Salette, puis à Lourdes. D'abord les reproches, les menaces de châtiment faites à la France prévaricatrice; puis les grâces spirituelles et temporelles accordées à ses enfants lorsqu'ils reviennent au Seigneur et implorent le pardon pour leurs péchés et pour ceux de leurs frères. Ces faits merveilleux viennent aisément confirmer aussi l'œuvre cachée et persistante de la sœur. Elle en reçut, pour ainsi dire, la théorie d'avance et des lumières qui auraient échappé aux docteurs. N'est-ce pas là encore un signe de sa mission supérieure? Comment expliquer qu'une fille sans lettres, sans lecture, appliquée incessamment à un office aussi fatigant pour le corps que distrayant pour l'esprit, ait parlé avec cette sûreté, cette aisance et cette élévation sur des matières aussi délicates que fondamentales? Comment dans son intelligence se rencontrent avec cette liberté les vérités les plus sublimes, avec leur application mise à la portée des âmes les plus simples?

Cette œuvre s'était déjà manifestée au loin que la sœur Saint-Pierre restait toujours inconnue;

les prières qu'elle avait rédigées, tout en remplissant ses fonctions, étaient répétées avec ferveur dans plusieurs sanctuaires; l'œuvre de la réparation s'était établie sous son inspiration, qu'elle restait ignorée, même de ses sœurs au milieu desquelles s'écoulait sa vie innocente, sans présenter aucune singularité. Les contradictions l'éprouvaient, mais n'altéraient ni sa confiance, ni sa charité, ni sa déférence à ses supérieurs. Vraie fille de l'Église, soumise en tout, spécialement dans ce qui était de sa mission, aux pasteurs ecclésiastiques, elle accepta avec sincérité et reconnaissance des modifications à son œuvre. Elle en eut le mérite; l'œuvre en a-t-elle profité?

Ce qu'elle avait reçu d'en haut avec une âme simple et docile, elle s'appliqua à le transmettre avec fidélité; elle entraît dès lors dans le domaine de la pauvre humanité, où le bien souffre contradiction. Pour s'assurer de l'esprit qui la conduisait, ses supérieurs la soumirent aux épreuves les plus propres à la réduire, si elle n'avait obéi qu'à des suggestions de son imagination ou de sa piété personnelle. Après cette première épreuve, qui fut appliquée à chacune de ses communications, il en succéda de plus sérieuses qui la trouvèrent également patiente, docile et même reconnaissante. L'autorité de l'Église, cependant, ne s'étant pas prononcée

contre elle, aucune des contradictions qu'elle rencontra ne put la dissuader de cette pensée que Notre-Seigneur lui avait donné une mission dont elle avait la charge, et qu'elle ne se pourrait tenir libérée de cette mission qu'après l'avoir déposée aux pieds de l'autorité compétente; ce qu'elle fit, en effet, quelques mois avant sa mort.

Les révélations de la sœur Saint-Pierre furent constamment d'une nature tout intime et intellectuelle, sans apparitions d'aucune sorte, ni représentations de l'imagination. Elles semblent être comme une lumière jetée d'abord sur l'objet que le Seigneur voulait lui présenter, et dont le lieu était quelquefois le cœur divin, et d'autres fois le cœur même de la servante de Dieu. Puis cette lumière allait se dilatant, gagnant d'intensité jusqu'à transporter les sens de l'âme au delà de ce que ses facultés naturelles étaient capables de concevoir. Là elle découvrait et reconnaissait avec une merveilleuse lucidité les secrets divins; elle comprenait l'intensité des outrages faits à la majesté divine, la variété infinie des moyens offerts aux âmes pour les réparer; elle saisissait les relations entre ces divers mystères qui se sont établis entre Dieu et l'homme dans l'Incarnation du Verbe, et en déduisait les fécondes conséquences pour le salut des hommes et la glorification divine. Ce n'était pas seulement

alors son intelligence qui était illuminée, mais son cœur était non moins embrasé, et il lui était donné quelquefois de s'arrêter à son Dieu dans une intime union, pour ne revenir qu'ensuite à l'œuvre militante et souffrante dont elle avait à provoquer l'établissement et l'extension dans l'Église.

Le meilleur cachet d'authenticité de ces révélations est dans le caractère même de la servante de Dieu, dont les traits saillants sont la simplicité, l'humilité, l'obéissance, pratiquées sans contention jusqu'aux limites les plus élevées de l'héroïsme. Sa soumission, sa déférence, l'indifférence où elle se tenait envers elle-même à propos de ses révélations, seront un trait manifeste, non seulement de sa sincérité, mais, autant que nous pouvons humainement en juger, du caractère supérieur de ces communications. Son obéissance à ses supérieurs apparaît dans chaque circonstance de sa vie, et on verra qu'on ne lui a pas ménagé l'occasion de pratiquer cette vertu.

Sa simplicité d'enfant rappelle celle de la vénérable bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement, du carmel de Beaune, et d'autres saintes épouses du Christ, réduites soit pour un temps, soit pour toute leur vie, à un état d'enfance mystique où tout est gracieux, innocent et rempli de la plus confiante affection.

On ne peut non plus s'empêcher d'être frappé du caractère des paroles si fréquentes que la sœur rapporte de Notre-Seigneur. C'est bien là la voix qui retentit dans les Évangiles, tantôt suave, tantôt plaintive, tantôt menaçante, toujours divine, toujours celle du Dieu devenu notre frère par amour. Rien de petit, de puéril, d'affecté ou d'inutile dans ce langage ; c'est la parole de Dieu, vive et efficace, qui pénètre jusqu'aux divisions de l'âme et de l'esprit.

Au reste, on trouve dans les communications de la sœur les caractères ordinaires des révélations faites aux saints de l'Église à diverses époques de son histoire. Elles visent à édifier et non à satisfaire la curiosité habituelle qu'ont les esprits de connaître ce que Dieu se réserve, et particulièrement en ce qui regarde l'avenir. Plus d'une fois, la sœur annonça soit des châtiements, soit des bénédictions ; mais il faut remarquer que ces prophéties, si l'on peut les appeler ainsi, étaient toujours conditionnelles et qu'elles avaient pour objet bien plus les choses spirituelles que les temporelles, quoique celles-ci ne fussent pas absolument exclues : la divine Providence rattache, en effet, les unes aux autres, mais par des liens qui n'enchaînent jamais la liberté de l'homme ; et les meilleurs voyants ne s'écartent jamais de cet ordre

divin dans leurs prédictions ou leurs avertissements.

C'est donc avec des sentiments de foi vive et un désir sincère de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu, que l'on doit aborder la lecture de ce livre. Il est plus l'œuvre de la sœur que de l'écrivain, et la sœur elle-même n'était que l'interprète de Notre-Seigneur. On s'est efforcé d'en conserver toute la substance, de n'omettre aucun des détails importants pour la connaissance de la mission de la sœur Saint-Pierre, et de contribuer ainsi à l'étendre et à la propager parmi les âmes de bonne volonté. Les temps sont mauvais : l'armée de Satan s'est formée en ordre de bataille; son mot d'ordre est le blasphème, le cri de la haine et de la désespérance suprême. Sous l'inspiration qui fut donnée à la carmélite de Tours, il faut que l'armée du Seigneur s'organise, prenne partout ses positions et marche résolument en faisant retentir la louange divine, proclamant et offrant le symbole de l'amour, le cœur divin, contemplant avec une douloureuse vénération la Face adorable de Jésus, en butte à tous les outrages, et annonçant aux peuples éperdus qu'il y a pour eux une résurrection, un salut et une félicité infinie. Alors on reconnaîtra que nous sommes aussi à une époque de merveilles, que les saints apparaissent au milieu de nous comme de nombreux

témoins de la force et de la miséricorde divines ; que, les yeux fixés sur leurs exemples, les oreilles attentives à leurs paroles, nous pourrons entrer avec confiance dans la carrière où ils nous ont devancés, et partager au dernier terme leurs couronnes éternelles.

VIE

DE

LA SŒUR SAINT-PIERRE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Françoise-Perrine Éluère, en religion sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille du Carmel de Tours.— Première communion. — Progrès dans la piété. — Scrupules. — Délivrance. — L'atelier. — Ferveur. — Épreuves. — Relâchement. — Retour à Dieu.

Une existence bien cachée, d'abord dans une humble position au milieu du monde, puis dans la solitude du cloître, une carrière parcourue en un court laps de temps, sept années seulement de profession religieuse, voilà le sujet que nous proposons aux pieux lecteurs dans la vie de la sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille, carmélite du monastère de Tours. Le spectacle d'une âme fidèle, correspondant dès les premières années de l'enfance à la grâce qui lui est donnée pour se sanctifier, sera pour tous un sujet puissant d'édification. Cependant ce n'était

là qu'une préparation à des desseins plus étendus et plus élevés de la miséricorde divine. La petite ouvrière de Rennes, la sœur portière du Carmel, devait être aussi, dans ce temps de combats et d'épreuves de la sainte Église, un des instruments dociles dont le Maître se sert pour opérer les œuvres du surnaturel dans un monde qui n'en paraissait plus susceptible, et pour lui infuser une vie nouvelle. A l'oubli de Dieu, aux outrages adressés à sa majesté cachée sous le voile de son éternelle Providence, à la violation des lois établies par lui pour sauver ses droits dans ce monde tiré du néant et qui toujours veut y retomber, la bonté divine oppose les plus humbles enfants de la race humaine. C'est à ces petits que le Seigneur révèle et la profondeur de l'outrage que lui font ses créatures rebelles, et les abîmes de maux où elles courent, et les œuvres réparatrices qui désarmeront sa justice, et les bienfaits qu'il veut répandre sur les pécheurs accourant avec repentir au trône de sa miséricorde et de sa grâce.

En lisant ces pages, pénétrons-nous de la pensée qui en a été la première inspiration. C'est la personne même dont nous racontons l'histoire, qui, par obéissance, l'a rédigée, se soumettant ainsi, dans ce qu'elle avait de plus intime et de plus relevé, au jugement de ses supérieurs ; nous ne faisons, nous, de ce qu'elle a consigné dans ses écrits, qu'une exposition fidèle, offerte au public chrétien, non pour l'en établir juge, mais afin qu'il y recueille les fruits d'édification qui s'y trouvent amassés, et qu'entrant dans les desseins manifestés par le Seigneur à sa fidèle servante, tous ceux qui ont souci de la gloire

divine et de leur propre salut, accomplissent avec générosité les œuvres de réparation commandées, en expiation de leurs propres péchés et des crimes dont la génération présente est plus particulièrement coupable envers la divine majesté.

La sœur Marie de Saint-Pierre naquit à Rennes le 4 octobre 1816, jour remarquable par la mort de sainte Thérèse, dont elle devait être la fille, et par la fête de saint François, dont sa mère portait le nom ; il lui fut aussi donné pour patron avec saint Pierre, au jour de son baptême, qu'elle reçut dans l'église de Saint-Germain, sa paroisse. Son père s'appelait Éluère, et sa mère Françoise Portier. C'étaient des époux chrétiens, capables d'enseigner par leurs actions autant que par leurs paroles la pratique des vertus chrétiennes à leur nombreuse famille. Le père, serrurier de son état, eut beaucoup à travailler, non seulement pour élever ses enfants, mais encore pour les faire soigner dans leurs maladies, longues et mortelles pour la plupart, en sorte qu'après avoir eu douze enfants, il leur survécut à tous, un seul excepté, et parvint à un âge assez avancé, malgré les fatigues d'une vie éprouvée, mais constamment et fortement chrétienne.

L'arrivée de cette petite fille en ce jour fut pour la mère de Perrine un bouquet de fête dont elle sentit plus les épines qu'elle n'en put admirer les fleurs ; elle ne connut, en effet, de cette enfant privilégiée que des sujets d'alarmes maternelles causées plus encore par les maladies et les accidents auxquels la petite fut exposée, que par les difficultés de sa première éducation. Cette bonne mère, d'une

santé assez précaire, confia l'enfant aux soins d'une nourrice qui était une excellente personne. Mais bientôt après, pendant que cette nourrice était sortie, un de ses enfants prit la petite dans ses bras, et, voulant sans doute la chauffer, la laissa tomber dans le feu, où elle eut la figure brûlée d'un côté, ce qui lui laissa sur la joue une marque qu'elle conserva toute sa vie. La pauvre mère, désolée, retira son enfant des mains de cette femme. Quelques années plus tard, lorsque la raison de la petite Perrine commença à se développer, elle apprit l'accident qui lui était arrivé; sa nourrice étant venue la voir reçut d'elle ces paroles d'enfant terrible : « Vous m'avez déjà brûlé une joue; venez-vous aujourd'hui me fricasser l'autre? » C'était là un germe de malice qui, sous la main de la grâce, se transforma en une douce gaieté que la charité accompagna toujours.

A l'âge de quatre ans, l'enfant fut atteinte de la fièvre scarlatine, qui la mit aux portes de la mort. Pendant dix-neuf jours elle fut en danger, ne prenant rien, si ce n'est un petit verre de cidre, ce qui depuis faisait rire son père lorsqu'on parlait de cette maladie, où un breuvage si peu médical avait soutenu l'enfant et lui avait sauvé la vie.

Dès que sa raison commença à se développer, ses bons parents ne différèrent point de lui donner une éducation chrétienne. Sa mère la conduisait à l'église; mais, à raison de la légèreté de son âge, l'enfant tournait souvent la tête pour voir ce qui se passait, premières infractions sur lesquelles la mère prévoyante ne fermait pas les yeux et qu'elle punissait sévèrement. A l'âge de six ans, Perrine fut conduite

pour la première fois à confesse; elle était alors si jalouse de sa petite sœur qu'on fut obligé d'éloigner celle-ci pour quelque temps. Avec ces différents défauts, l'amour-propre ne laissait pas de tenir sa place. Il paraît que pour corriger sa fille de ce défaut sa mère disait devant elle à son père: « Ah ! bien sûr que cette petite fille n'est pas la nôtre; certainement elle a été changée en nourrice; il n'est pas possible que notre enfant soit aussi méchante que l'est celle-ci. » Ce langage ne plaisait guère à l'enfant; elle ne savait trop qu'en penser. Enfin, elle remporta dans un acte de charité une première victoire sur son orgueil.

Tous les jours passait devant la maison un pauvre mal vêtu et qui était aveugle. Il avait besoin quelquefois, au détour de la rue, qu'une main charitable le guidât pour le mettre dans son chemin. Les parents de Perrine l'avaient peut-être déjà invitée à lui rendre ce service, mais une sorte de respect humain l'en avait toujours empêchée. Enfin, un jour elle se fit une grande violence, et, prenant ce bonhomme par le bras, elle le conduisit dans la rue, l'aidant à continuer sa route. Il lui semblait avoir fait un acte des plus héroïques. Au reste, quand elle s'était attiré quelque punition, loin de s'en révolter ou de s'en décourager, elle en concevait plus d'estime pour ses parents, sentant que c'était pour son bien et prenant de bonnes résolutions de se corriger.

Ce que nous ne devons pas oublier, c'est le soin qu'ils prirent de lui faire tout particulièrement connaître et aimer la très sainte Vierge, en lui rapportant des exemples de la protection de cette bonne

Mère. Un sentiment nouveau de dévotion pénétra dans le cœur de l'enfant ; il y jeta pour jamais les racines d'une confiance sans bornes dans la puissance et la bonté de Marie. Perrine commença à l'invoquer et elle devint meilleure. Elle prit goût à la prière et n'avait plus de pénitences à subir en revenant de l'église, parce qu'elle devenait plus sage. Si quelque chose de répugnant se présentait à faire, elle ne raisonnait plus pour s'y soustraire, mais elle disait : « Mon Dieu, je vous offre cela en expiation de mes péchés. »

Le sentiment qu'elle avait de ses fautes, qui n'étaient, comme on pense, que des oublis d'enfant, avait pris dans son cœur une vive intensité. Souvent on la surprenait priant à l'écart avec d'abondantes larmes, et quand on lui demandait la cause de cette douleur, elle répondait : « Je pleure mes péchés. »

Ses parents l'envoyèrent au catéchisme des petits enfants de la paroisse. Elle prit goût aux instructions, et, sa conduite étant plus édifiante, les compliments succédèrent bientôt aux reproches qu'elle était habituée à recevoir. On disait à sa mère devant elle : « Madame, votre petite fille se tient à l'église comme une personne de quarante ans. » Ces récits pouvaient bien lui donner encore de l'amour-propre, mais Dieu et la sainte Vierge prenaient de plus en plus place dans son cœur. Toute jeune qu'elle était, elle se mit à faire habituellement le chemin de la Croix, dévotion chère à son père, car elle pensait que ses péchés étaient cause des souffrances de Notre-Seigneur, et elle lui disait dans un sincère sentiment de contrition : « O mon Sauveur ! avez-

vous vu au moins, pendant votre passion, qu'un jour je me convertirais et serais toute à vous ? » Elle baisait la terre à chaque station, et comme elle rentrait ensuite à la maison le front et le nez couverts de poussière, on en faisait souvent de petites railleries qui lui déplaisaient beaucoup d'abord, mais depuis elle s'y habitua ainsi que les habitants de la maison; car elle ne songea pas en grandissant à en faire disparaître le prétexte, négligeant absolument toute recherche d'elle-même, quoique dans son extrême simplicité elle restât convenable.

De plus en plus la grâce l'attirait; les chutes étaient plus rares, et elle se relevait plus promptement. Elle entendit alors parler de l'oraison appelée mentale, qu'on disait être plus parfaite que la prière vocale, parce qu'elle se fait intérieurement. En conséquence, la jeune enfant se dit : Je ne vais point parler en faisant ma prière, et ce sera une oraison mentale. Mais lorsqu'elle eut fini, l'inquiétude la prit de n'avoir pas fait sa prière du matin ni celle du soir. Notre-Seigneur, voyant son désir, lui inspira de penser aux souffrances qu'il avait endurées pour ses péchés, et alors elle pleurait amèrement; puis, quelque temps après, ayant entendu un sermon qui traitait tout entier de la méditation, elle ouvrit son cœur et ses oreilles à cette instruction si conforme à ses désirs, et apprit ainsi avec joie et sûreté à faire l'oraison.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix ans et demi, elle se prépara à faire sa première communion par une bonne confession générale. Vraiment touchée de la grâce, elle reçut avec une grande dévotion l'au-

guste sacrement de l'Eucharistie et se donna en retour tout entière au divin Sauveur, qui se donnait à une pauvre enfant comme elle. Elle reçut le sacrement de Confirmation le même jour et y fut revêtue du saint scapulaire, se mettant de nouveau sous la protection de la très sainte Vierge, à qui elle attribuait ce qu'elle appelait sa conversion.

Le confesseur voyant les progrès de sa jeune pénitente, lui accorda la faveur de communier dans le courant de l'année. Il constatait les merveilleux changements que la grâce opérait en elle ; mais après lui avoir dit beaucoup de belles choses à ce sujet, il l'humiliait sévèrement, craignant qu'elle prît au sérieux les compliments qu'elle avait reçus et n'en conçût de l'amour-propre. Comme la plante de l'humilité était encore tendre dans cette enfant, Perrine eût mieux aimé ne pas recevoir des louanges qui allaient se changer si tôt en mortifications ; et pourtant cela n'était rien encore. Notre-Seigneur, qui voulait se préparer une âme solidement attachée à lui, la soumit par des peines intérieures à de rudes épreuves, capables de purifier son cœur et d'en chasser l'orgueil pour toujours.

Le démon, en effet, voyant que celle dont il croyait faire sa proie lui échappait, fit sur elle les derniers efforts. Chassé de la demeure qu'il avait voulu occuper, il alla, sans doute, comme le dit l'Évangile, chercher sept esprits plus méchants pour rendre le dernier état pire que le premier. Alors cette âme fut attaquée de mille manières. L'esprit couvert de ténèbres, l'âme rongée d'inquiétude par les scrupules, elle croyait commettre des péchés à chaque instant.

Pour elle, plus de repos : si elle entendait un sermon, le démon lui sifflait aux oreilles des jurements et des blasphèmes ; les pensées contraires à la pureté la martyrisaient ; les péchés de sa vie passée, et cependant quels péchés ! lui revenaient à la mémoire. Il lui semblait qu'elle ne les avait pas bien confessés. D'ailleurs, la confession elle-même lui était devenue presque impossible ; elle se perdait dans ses examens et ne se croyait jamais assez préparée. Quand son tour arrivait d'entrer au confessionnal, elle s'en allait l'âme remplie de peine. La prière ne lui offrait aucune consolation, parce qu'elle croyait la mal faire, et elle recommençait continuellement : « C'était ridicule, dit-elle, mais toujours pénible. » Le confesseur faisait tout ce qu'il pouvait pour la consoler : jeune encore et n'ayant pas d'expérience sur ces sortes de tentations, il ne savait comment pénétrer cet intérieur, dont il ne connaissait bien ni les souffrances, ni leur remède. Dans les desseins de Dieu, cette épreuve était néanmoins un bienfait : elle purifiait l'âme et la préservait pour longtemps, sinon pour toujours, des atteintes subtiles de l'amour-propre.

Une autre peine extérieure non moins vive vint encore obliger la pauvre jeune fille à ce nouvel effort pour se rapprocher de Dieu. Elle avait douze ans quand Notre-Seigneur lui retira sa mère, qu'elle aimait beaucoup et qui l'avait mise en si bon chemin. Dès qu'elle se vit orpheline, Perrine se rappela qu'au même âge de douze ans sainte Thérèse avait perdu sa mère, et comme elle aussi elle pria la très sainte Vierge de vouloir bien lui servir de mère, pour remplacer celle qu'elle venait de perdre. Jus-

qu'à quel point sa prière fut-elle exaucée? c'est ce que nous apprendra la suite de cette histoire; personne alors ne pouvait le prévoir ni même le concevoir. La protection, au reste, ne tarda pas à se faire sentir, et la paix succéda aux troubles intérieurs.

Cependant elle continuait d'aller au grand catéchisme et de faire les communions avec les enfants, selon la coutume si sage des contrées catholiques de l'ouest de la France. Le vicaire qui dirigeait ce catéchisme était, dit-elle, fort capable, et est devenu évêque; c'est M^{sr} de la Hailandière. Il paraissait deviner les épreuves de sa jeune communiant; mais, comme il ne la confessait pas, il ne pouvait lui donner de consolation. C'était ce même vicaire qui lui avait appris à faire l'oraison mentale dans le sermon dont nous avons parlé. Cependant il y eut une fête au catéchisme; pour la célébrer, on choisit trois petites filles, dont l'une fut Perrine Éluère. On distribua des rôles: deux petites demoiselles étaient chargées de défendre le monde et d'en faire valoir les avantages, les plaisirs, et leur adversaire devait en signaler les dangers et la vanité. A la fin, une des jeunes avocates du monde finit par dire à notre héroïne: « Vous avez sans doute fait vœu de pauvreté, et peut-être que vous serez *Carmélite*. » En effet, lorsqu'elles eurent grandi, chacune d'elles conserva son rôle: l'une devint fille de sainte Thérèse, et les deux autres s'établirent dans le monde.

Enfin il plut au Seigneur de délivrer la pauvre affligée de ses grandes peines intérieures. Une pieuse demoiselle qui connaissait sa triste position en parla

au confesseur de Perrine, qui était aussi le sien. Elle lui fit remarquer entre autres choses que la jeune fille, lorsque son tour de se confesser était arrivé, s'en allait, au lieu d'entrer au confessionnal. Un jour donc Perrine devait passer après cette personne, et déjà elle se levait pour se retirer quand le confesseur intervint tout à coup, lui intimant l'ordre d'entrer et de commencer tout de suite sa confession. Elle voulait s'excuser, sans doute, sur ce que son examen n'était pas fini ou qu'elle n'avait pas la contrition; mais il n'écouta rien et entendit sa confession telle quelle, fit l'exhortation et lui donna l'absolution. Alors il lui dit : « Soyez sûre, ma fille, que cette confession est une des meilleures de votre vie. Je vous défends de recommencer désormais vos prières; quant au sujet de vos scrupules, remettez-vous-en à ce que décidera votre confesseur. » Dieu lui donna la grâce de se soumettre aveuglément à l'obéissance réclamée d'elle et de mépriser ces prétendus péchés. Alors le démon fut vaincu par l'obéissance; toutes les inquiétudes de la docile pénitente s'évanouirent comme de la fumée; le calme et la joie revinrent dans son cœur. Approchant alors avec une humble confiance et sans trouble du divin Sauveur dans le sacrement de son amour, elle en ressentit bientôt de grands effets; son âme était inondée de consolations spirituelles. Elle recevait aussi de grandes grâces en assistant au saint sacrifice de la messe; surtout au moment de la consécration, elle avait bien de la peine à contenir ses transports, craignant que quelqu'un ne s'en aperçût.

Vivant en famille avec ses bons parents et ses

nombreux frères et sœurs, la jeune fille se prêtait volontiers à leurs joyeux délassements. Il était d'usage les dimanches, après avoir assisté aux offices de la paroisse, de faire tous ensemble une promenade à la campagne. On portait des provisions pour les petits enfants. C'étaient là des heures de douce récréation que Perrine savait constamment rendre pieuses. Une cousine du même âge, Jenny Benoît, était habituellement de ces parties. Arrivées au bout de la promenade, Perrine prenait à part sa cousine, et toute la conversation n'était que de la sainte Vierge, de sa protection, de ses bienfaits et de ses vertus. La fille n'était heureuse qu'en parlant de sa Mère.

Nous devons avouer ici que son éducation littéraire fut fort simple. Elle ne fréquenta sérieusement l'école que pendant deux ans; la lecture, l'écriture, les premiers éléments de la grammaire et du calcul, c'était alors tout ce qu'on donnait d'instruction à une simple ouvrière, et l'on ne tenait pas compte des aptitudes spéciales d'un enfant pour le faire sortir de la condition de ses parents. La jeune Perrine était certainement des mieux douées; mais elle-même avait de bonne heure donné la préférence à une autre science, à la science des saints, dans laquelle elle devait à son insu passer maîtresse.

Vers cette époque, son père, pour qu'elle apprît à travailler, la confia à ses deux sœurs, M^{lles} Éluère, qui tenaient un atelier de couture assez important. Déjà rien ne pouvait plus distraire la jeune fille de la conversation intérieure qu'elle entretenait avec Notre-Seigneur dans le secret de son âme. Elle faisait la

communion spirituelle ; cet exercice allumait dans son cœur le feu de l'amour divin, qui la transportait si fort au milieu du travail qu'il lui était quelquefois difficile de se contenir. Heureusement sa tante l'avait placée pour travailler dans un petit coin auprès d'elle. Là, comme en une petite cellule, séparée des autres ouvrières, elle pouvait se livrer, sans être troublée, aux aspirations de la grâce qui lui étaient devenues habituelles.

Il s'était fondé à Rennes, par les soins des premiers missionnaires de la Foi, en 1817, une congrégation de la sainte Vierge pour entretenir les jeunes filles dans la pratique de la piété et des vertus chrétiennes. La tante de Perrine était une des supérieures de cette association toujours florissante, et qui porte encore de notre temps de nombreux fruits de bénédiction sous la conduite vigilante et paternelle d'un prêtre, directeur de l'œuvre. Après le temps des épreuves, Perrine fut admise par le conseil pour faire sa consécration à la sainte Vierge. Ce fut pour la récipiendaire une cérémonie aussi touchante que celle de sa première communion. Son amour pour sa Mère adoptive n'avait fait que croître avec les lumières nouvelles qu'elle recevait sans cesse intérieurement. Vêtue de blanc, un cierge à la main, devant le directeur et un autre prêtre, en présence de ses nouvelles sœurs, qui étaient au nombre de cinq cents environ, elle renouvela les engagements de son baptême, promit de garder fidèlement les règles de la Congrégation et fit alors sa consécration à la très sainte Vierge, sa bonne Mère. Cette Congrégation était établie pour les ouvrières. On n'y

faisait aucun vœu, mais il y avait un règlement plein de sagesse, propre à conserver la piété dans le cœur des jeunes filles, et tous les quinze jours le directeur leur adressait une instruction.

Après l'avoir assez longtemps nourrie du lait des douceurs spirituelles, Notre-Seigneur voulut, pour fortifier son âme, lui donner une nourriture plus solide et la faire passer des douces confidences de la Cène à la séparation du Calvaire. Aux consolations succédèrent la sécheresse, l'aridité intérieures. Cet état lui parut fort étrange. Hé quoi! ne plus sentir qu'on aime le bon Dieu! Comme elle n'avait pas assez d'instruction et d'expérience sur les voies spirituelles, elle pensa qu'à force d'application elle ferait revenir ces dispositions et qu'elle goûterait encore la joie ineffable de ces transports qui lui avaient été si doux. Mais, vains efforts; ils ne servirent qu'à la faire tomber malade. Elle parla de cet état à son confesseur, qui n'en parut pas inquiet. Il lui dit que sa ferveur reviendrait; mais, s'il faut l'en croire, l'épreuve fut plus forte que son courage. Ne goûtant plus de consolations spirituelles, elle se relâcha dans la voie de la perfection; son cœur, sevré des douceurs de la grâce, se retourna vers les créatures. Cependant elle n'y trouvait pas la tranquillité; ses fautes, quoique bien légères, l'inquiétaient, et le progrès de son âme en était ralenti. Dans cette disposition, elle risqua une démarche d'une gravité qui pouvait tout compromettre. Voyant que son confesseur n'avait point l'air de s'inquiéter de ses fautes, elle demanda à son père la permission d'en changer. Il eut de la peine à y consentir d'abord; il consulta

auparavant le confesseur même que sa fille voulait quitter, le curé de leur paroisse, qu'il estimait beaucoup. Lui faisant instance et lui représentant qu'elle serait meilleure sous la conduite d'un confesseur qui était alors en réputation parmi les personnes dévotes, il obtint son consentement ; mais la pénitente eut lieu de regretter cet acte d'inconstance.

Le nouveau confesseur était vicaire général ; il avait, par suite d'un long ministère, une grande expérience, mais il n'avait pas grâce pour l'âme qui venait recourir à lui. Voyant que sa piété laissait à désirer, il l'éloigna de la communion fréquente, lorsque pourtant ce pain des forts lui était nécessaire pour combattre ses ennemis. Il ne pouvait souffrir la moindre recherche dans la toilette, et ses yeux de soixante-dix ans savaient très bien s'apercevoir de la moindre infraction sur ce point. Quand sa pénitente différait plus de huit jours de se confesser, il allait la chercher ; mais ce qui déplaisait le plus à celle-ci, c'est qu'il demandait de ses nouvelles à sa sœur aînée, qui, depuis la mort de leur mère, tenait avec assez de rigueur le gouvernement de la maison. Comme dans ce temps d'épreuve la jeune sœur n'était pas toujours docile et donnait à son aînée quelques sujets de mécontentement, celle-ci les disait au confesseur, de sorte que la pénitente se trouvait confessée d'avance et chapitrée en conséquence. Mais le bon père, après la mercuriale, versait le baume sur les blessures qu'il venait de faire et ne pouvait jamais persévérer dans sa correction. Alors l'effet en était perdu, et son autorité n'y gagnait non plus que la santé spirituelle de la péni-

tente. Les petites difficultés de la maison paternelle, les tentations de l'âge, l'absence d'une réelle direction occasionnaient plus d'une infidélité; ainsi l'oraison fut abandonnée, et cette âme jadis si heureuse de s'entretenir intérieurement avec son Dieu ne pouvait plus, en rentrant en elle-même, qu'entendre les reproches de sa conscience. Heureusement elle sentit sa misère, et à la fin elle eut recours à Marie, sa tendre Mère, à laquelle elle s'était consacrée.

Néanmoins c'était surtout entre Dieu et l'âme, et aussi entre les deux sœurs, que ces défaillances pouvaient se remarquer. Dans sa conduite à l'atelier et avec ses compagnes, Perrine ne se départait jamais de sa douceur et de sa charité. Il arrivait parfois que l'une ou l'autre de ses compagnes, à propos de quelque petit différend, lui tenait rancune. La foi et la charité de Perrine n'y pouvaient résister. Avant de se séparer, elle abordait celle qu'elle croyait avoir offensée et lui disait avec instance : « Ne voulez-vous pas vous défâcher? Je ne vous en veux pas. Je vous en prie, faisons la paix avant le coucher du soleil. » Et si, par taquinerie, sa compagne se refusait à ses instances, la pauvrete se retirait tout attristée. Au reste, d'après le témoignage de sa cousine Jenny Benoît, qui l'a suivie constamment partout, au catéchisme, à l'école, à l'atelier, durant tout le séjour qu'elle fit dans le monde, personne ne la vit jamais fâchée ni de mauvaise humeur, bien que souvent, à dessein, plusieurs eussent essayé d'altérer cette égalité de douceur et de charité.

Dans la disposition où nous l'avons laissée de sortir de cette voie d'imperfections, où elle se trou-

vait malencontreusement engagée, la fête de la Purification approchant, Perrine résolut de s'y préparer par une neuvaine. Elle fit brûler un cierge devant l'autel de la sainte Vierge, et bientôt elle sentit son cœur tout changé et ses liens brisés. Elle reconnut la nécessité de quitter le confesseur qu'elle avait pris et de revenir à celui qu'elle avait laissé. « Ah ! lui dit-elle, mon père, depuis que je vous ai quitté, la vertu a fui loin de moi ; je vous supplie de prendre de nouveau soin de mon âme. » Le bon curé la reçut, comme le père de l'enfant prodigue, avec une grande charité. Elle suivit une retraite de huit jours dans une maison religieuse où prêchaient les missionnaires. Tous les sermons produisirent sur son cœur une vive impression. La grâce agissant fortement sur son âme, elle fit une confession générale. Elle eut alors une vue plus claire de ses péchés et de l'offense qu'ils faisaient à Dieu. Considérant ensuite les plaies du crucifix, qui semblaient lui reprocher ses infidélités, son cœur fut blessé profondément d'un trait de contrition des plus vifs ; elle versa d'abondantes larmes et promit à son Dieu une fidélité inviolable. La pensée de ce qu'elle venait d'éprouver depuis deux ans et demi et de la bonté avec laquelle Dieu l'avait rappelée à lui la toucha si profondément que, pour la première fois, elle se demanda sérieusement si elle ne devait point se donner sans réserve à ce bon Maître, qui venait de la sauver d'un si grand péril.

CHAPITRE II

Premiers désirs de vocation. — L'abbé Panager, directeur de Perrine, la prépare durant cinq ans à la vie religieuse. — Sa direction. — Dévotion à la sainte Famille. — Charité. — Vœu de chasteté. — Opérations intérieures. — Humiliations.

La convertie rapportait surtout à la très sainte Vierge la grâce qu'elle venait de recevoir, et dès lors à ses premiers sentiments de confiance filiale vinrent s'ajouter ceux d'une reconnaissance sans bornes. C'est pourquoi il lui vint en pensée de solliciter de cette tendre Mère la grâce de faire de sa fille adoptive une épouse de son divin Fils, une religieuse. Marie, sans doute, entendit la prière de son enfant, car bientôt celle-ci ressentit le désir de quitter le monde se fortifier dans son âme. Mais que faire ? Elle n'osait en parler si tôt à son confesseur. Un jour que sa souffrance était extrême et que la grâce agissait fortement en elle au sujet de sa vocation, elle se rendit à l'église. Elle court à l'autel de la très sainte Vierge et dépose dans son cœur maternel les sentiments dont le sien est agité. Sa divine Mère la tira bientôt d'inquiétude. Il y avait dans cette cha-

pelle de la sainte Vierge, en face de sa magnifique statue d'argent, un confessionnal où se tenait ordinairement un zélé serviteur de Marie, ce vicaire dont il a été déjà parlé, l'abbé de la Hailandière. Comme la jeune fille était devant la sainte Vierge à la supplier de l'assister au milieu du combat qui se livrait dans son âme, tout à coup elle voit ce bon prêtre arriver au confessionnal, et, croyait-elle, lui faire signe d'y entrer. Elle ne savait comment cela avait lieu. Jamais elle n'avait parlé de son âme à cet ecclésiastique, et voilà qu'il lui dit tout ce qui s'y passait. « Vous voulez être religieuse, mon enfant, et pour y parvenir il vous semble avoir une montagne à franchir; n'est-ce pas que je vous devine bien? » Enchantée de trouver un consolateur si inattendu, elle lui ouvre son cœur avec simplicité; il examine tout et lui déclare qu'il reconnaît en elle une bonne vocation pour le cloître.

Encouragée par cette approbation inespérée, elle alla trouver son confesseur, à qui elle n'avait osé avouer ses pensées à ce sujet; elle lui exposa ses inclinations pour la vie religieuse, et en particulier pour le Carmel. Il lui répondit : « Vos sentiments s'accordent parfaitement avec les miens; car j'ai toujours pensé que vous seriez religieuse. » Cette parole la remplit de joie; mais peu de jours après il lui conseilla d'attendre que la saison fût plus favorable pour son départ. Ce délai de quelques semaines se prolongea plusieurs années, et ce fut un nouveau temps d'épreuves pour la postulante. Elle dut passer par les mains d'un autre père spirituel. Celui-ci ne parut pas si vite décidé à envoyer sa nouvelle

pénitente dans un monastère. « Pendant cinq ans, dit-elle, il dut travailler à la destruction du mur de mon orgueil et de mon amour-propre avec le marteau de la mortification, avant de me trouver digne d'habiter la solitude du Carmel. » En effet, il déclarait qu'il avait pour principe de n'envoyer en religion que des postulantes assez éprouvées pour qu'il pût espérer qu'une fois entrées dans le cloître elles n'en sortiraient plus.

Voici comment la chose arriva. Le curé, confesseur de Perrine, menacé de perdre la vue, fut obligé d'aller se faire traiter à Paris pour un temps assez long. Comme il savait que sa pénitente avait besoin d'un guide expérimenté pour la diriger dans sa vocation, il l'adressa à un respectable ecclésiastique qui rendait de grands services aux communautés du diocèse et les visitait souvent. Il était éclairé dans les voies intérieures; il avait surtout un talent tout spécial pour connaître les vocations et les diriger; il était connu dans la ville sous ce rapport; aussi les mères n'étaient pas très flattées de voir leurs filles aller le consulter. C'était M. l'abbé Panager, mort curé de Saint-Étienne, à Rennes. Elle s'adressa donc à ce respectable prêtre et lui dit qu'elle voulait être carmélite. Il la reçut avec charité, l'encouragea dans sa vocation; mais il ne voulut point s'engager dans la conduite de son âme sans y avoir réfléchi devant le Seigneur. Ses conseils firent tant de bien à l'aspirante du Carmel qu'après le retour de son premier confesseur elle pria l'abbé Panager de vouloir bien la garder tout à fait sous sa conduite. Il demanda du temps pour y penser, et à la fin il lui dit : « Ma

filles, je me charge de votre conduite pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme. » Ces paroles donnèrent à la pénitente une grande confiance dans son nouveau directeur.

Tout d'abord, pour mieux s'assurer de ses dispositions, il lui fit consigner par écrit de quelle manière Notre-Seigneur avait conduit son âme dans le passé et quelles étaient ses tendances actuelles. Puis il lui fit faire un règlement de vie. Après quelque temps, elle le pria de s'occuper de sa réception dans un couvent : « Ah ! ma fille, dit-il, vos passions ne sont qu'égratignées ; il faut qu'elles soient immolées. » Elle avait un si grand désir d'être carmélite qu'elle aurait, dit-elle, passé par le feu, si cela eût été nécessaire pour le devenir. Aussi commença-t-elle avec une nouvelle ferveur à travailler à sa perfection. Tous les conseils du confesseur faisaient sur son cœur les plus vives impressions, et elle en prenait acte pour ne point les oublier.

Voici quelques-uns de ces conseils. D'abord il la prémunit contre les petites faiblesses trop ordinaires aux dévotes : « Ma fille, lui disait-il, n'allez point consulter plusieurs directeurs. Si vous voulez que je sois véritablement votre père, je veux que vous soyez véritablement ma fille. Soyez simple comme un enfant : c'est ici qu'il faut tout dire ; mais point d'épanchement ailleurs, car tout cela ne vaut rien. Ne parlez jamais de votre confesseur ni de vos pénitences. Allez droit à Dieu avec un esprit de foi ; point de retours inquiets sur votre âme, car tous ces retours inutiles, c'est de la paille pour le pur-

gatoire. Appliquez-vous à vous connaître et à connaître Dieu, car plus vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez. Ayez toujours l'air joyeux, et ne soyez point comme ces personnes tristes qui semblent, en portant le joug du Seigneur, porter un fardeau. Ah ! ma fille, quelle belle route le Seigneur vous appelle à parcourir ! Voyez quel en sera le terme ; préparez-vous aux grands desseins de Dieu sur votre âme. »

Voilà un échantillon des sages conseils que la jeune fille recevait de son confesseur : grâce à Dieu, ils fructifièrent dans son âme. Il lui prêtait aussi des livres qui traitaient de l'oraison et de la vie intérieure des saints. Tous ces secours spirituels la fortifiaient et l'animaient d'un plus vif désir d'embrasser la vie religieuse ; mais quand elle exprimait ce désir si violent de quitter le monde, il lui répondait tout tranquillement : « Ma fille, l'habit ne fait pas le moine. » Elle voyait par cette réponse qu'elle avait encore du travail à faire. Elle recourait à la prière, suppliait la très sainte Vierge, sa constante protectrice, de la faire carmélite dans une maison où elle serait bien aimée. Elle se recommandait aussi au glorieux saint Joseph et lui demandait le don d'oraison. Dans ce but elle faisait de petits pèlerinages en son honneur ; elle mangeait son pain sec à déjeuner les mercredis, les samedis également, en l'honneur de la très sainte Vierge.

Notre aspirante avait une grande dévotion à la sainte Famille. Jésus, Marie, Joseph faisaient toute son occupation. « Ah ! bienheureuse Famille, disait-elle, si j'avais eu le bonheur, lorsque vous

étiez sur la terre, d'y être aussi, n'importe dans quel pays vous auriez été, je serais allée vous trouver, pour avoir l'honneur de vous servir en qualité de petite domestique. »

Son directeur lui prêta la Vie de sainte Thérèse. Lorsqu'elle y vit la promesse que Notre-Seigneur fit à la sainte, lors de la fondation du premier couvent de Saint-Joseph d'Avila, qu'il demeurerait au milieu de cette maison, la sainte Vierge et saint Joseph gardant chaque côté de la porte, sa joie fut grande : plus de doute qu'elle dût solliciter une place au Carmel, demeure de la sainte Famille. Elle se prit alors plus que jamais à tourmenter son directeur pour qu'il commençât les démarches; mais lui, afin de l'éprouver, ne lui donnait que des réponses évasives, telles que celles-ci : « Nous verrons à cela; les moments de Dieu ne sont pas encore arrivés. » Une fois il lui dit : « Croyez-vous, ma fille, que je veuille vous voir imiter ces jeunes personnes qui courent au couvent et qui en reviennent aussitôt? Non, mon enfant; quand je vous y enverrai, vous y serez préparée et n'en reviendrez pas. » Voilà quelles étaient les réponses du sage directeur; mais, à cause du grand désir de l'aspirante, elles lui étaient une dure épreuve.

En attendant le moment d'aller au Carmel servir la sainte Famille, la Providence lui fournit une occasion de se satisfaire en partie. Il vint demeurer à côté de la maison du maître serrurier une pauvre famille composée de trois personnes, le père, homme de journée, dont la femme était aveugle, et un petit garçon âgé de quatre ou cinq ans. Ils étaient si

pauvres, surtout en hiver, où le père n'avait pas d'ouvrage, que leur pauvre demeure présentait aux yeux de Perrine Éluère une fidèle image de l'étable de Bethléhem. Ils étaient là souvent sans bois, sans feu et sans pain. Une si bonne occasion de servir la sainte Famille dans la personne de ces trois malheureux ne permit pas à Perrine de rester indifférente ou oisive à leur égard. Elle les prit donc en grande affection et leur rendit tous les services que réclamait leur position. La pensée qu'elle assistait ainsi la Famille de la grotte de Bethléhem la rendait si ingénieuse et si éloquente à plaider leur cause auprès des personnes de sa connaissance, qu'on ne savait lui rien refuser. Tout son bonheur était de les visiter et de les instruire de la religion, dont les soucis de leur misère les avaient un peu éloignés. Elle les envoyait à confesse, et elle fit faire une retraite de huit jours au père dans la maison destinée à cette œuvre. Si elle aimait cette pauvre famille, elle n'en était pas moins aimée et y avait acquis une grande autorité. Aussi, quand il arrivait quelque dissentiment dans le ménage, elle était appelée pour y rétablir la paix.

La sainte Famille du ciel sut bien d'ailleurs reconnaître les services de sa petite servante. Son âme fit alors de rapides progrès dans la vertu. D'abord son directeur crut devoir lui permettre de faire le vœu de chasteté, vœu qu'elle renouvelait à toutes les fêtes de la très sainte Vierge. Elle fit également promesse d'obéissance aux commandements de son confesseur. Viennent ensuite les vertus qui devaient la préparer à la vie religieuse : la mortification, l'hu-

milité, l'obéissance et l'amour de l'oraison. Elle exerçait la charité fraternelle envers ses jeunes compagnes, charité active surtout en ce qui concernait les progrès spirituels de celles qui en étaient l'objet. Pour surnaturaliser ses mortifications quotidiennes, elle s'appliquait à les pousser jusqu'au nombre de quinze en l'honneur des mystères du Rosaire, et elle avait souvent la grâce de pouvoir offrir le soir cette couronne achevée à Marie. Tout ce qui pouvait flatter la vue, elle ne le regardait pas; si elle avait envie de dire quelque chose par pur agrément, elle ne le disait pas. Elle faisait de l'examen général et particulier un moyen efficace de vaincre sa passion dominante, qui était, dit-elle, l'orgueil; plus tard, le Seigneur lui donna des armes puissantes pour réduire ses ennemis et les tenir sous ses pieds.

Notre-Seigneur, qui ne se laisse point vaincre en générosité, voyant cette âme se mettre sans réserve à la disposition de sa grâce, se donna lui-même à elle. Déjà, dans le cours de sa vie antérieure, elle avait éprouvé des opérations extraordinaires de la grâce; mais ce n'était de la part du Seigneur qu'un prélude de ses faveurs célestes. Elle avait le bonheur de faire la sainte communion trois fois la semaine et les dimanches. C'était dans ce banquet divin que Notre-Seigneur se communiquait intimement à son âme. Son directeur lui avait recommandé de lui dire tout ce qui se passerait dans son intérieur avec la simplicité d'un enfant. Elle lui rendit donc compte de ces opérations surnaturelles. Il n'en eut point l'air étonné: « Ma fille, lui dit-il, votre âme n'est-elle pas à Dieu? Laissez-le donc, ce bon Maître, faire

dans sa maison tout ce qu'il voudra. » Ces paroles intérieures de Notre-Seigneur continuèrent. Alors elle prit le parti de les écrire pour les soumettre à son guide spirituel. Elle était sûre ainsi de ne point tomber dans l'illusion. Le directeur ne l'entretenait jamais de ces communications, discrétion qui convenait à la modestie de cette âme, car elle éprouvait une grande confusion de recevoir ces faveurs, dont elle se jugeait indigne. Une fois cependant, pour s'humilier davantage, elle voulut lui lire elle-même le récit qu'ordinairement elle se contentait de lui remettre, et ce ne fut pas sans se faire beaucoup de violence qu'elle put aller jusqu'au bout.

Notre-Seigneur préparait un contrepoids à ces grâces extraordinaires, car cette suite de faveurs sans mélange pouvait devenir un péril et réveiller l'amour personnel, qui n'est jamais qu'endormi. Un jour, après la sainte communion, elle vit dans son âme comme un mur qui menaçait de s'écrouler sur elle; il lui fut dit de ne rien craindre, que cela ne servirait qu'à écraser son amour-propre et cette recherche de soi-même qui empêchait sa parfaite union avec Dieu. Elle comprit depuis que l'écroulement se ferait par une longue série d'humiliations et de mortifications, voie toujours pénible, dans laquelle elle dut marcher peu de temps après cette vision.

Elle sentit donc intérieurement un vif désir d'humiliations, et fit part à son directeur de ces sentiments. Comme celui-ci ne se pressait jamais; il attendit encore cette fois, d'abord pour ne pas sembler tenir compte de ce que lui demandait sa péni-

tente, et ensuite pour voir si ce n'était pas là une ferveur passagère trop commune aux jeunes personnes. Enfin il lui dit un jour : « Ma fille, je crois que Dieu veut vous faire passer par-dessus les voies ordinaires : allez donc devant le saint Sacrement, et pensez devant Dieu à ce que vous pourriez faire pour vous humilier. Choisissez tout ce qu'il y a de plus parfait en fait d'humiliation, et puis vous viendrez m'en rendre compte. »

Alors commença pour elle le voyage dans la route des humiliations. Cela ne lui manquait pas, pour ainsi dire, à chaque fois qu'elle allait chez son directeur ; il avait toujours l'attention de lui choisir ce qui pouvait le plus mortifier une jeune fille, c'est-à-dire une sérieuse humiliation. Un jour, par exemple, il la mit brusquement à la porte. On voyait le dimanche la jeune fille, par obéissance sans doute à quelque recommandation de ce genre, déployer par un beau temps un affreux parapluie tout déchiré et s'en servir en guise d'ombrelle. Une autre fois, elle apporta précieusement à l'atelier une étoffe dont elle devait se confectionner un vêtement. Elle ne l'eut pas plus tôt dépliée que ce fut un éclat de rire universel. On ne pouvait imaginer rien de plus mauvais ni de plus ridicule que cette étoffe, et c'est ainsi précisément qu'elle l'avait choisie.

Cependant le prudent directeur ne voulait jamais devancer la grâce ; il fallait toujours qu'elle lui dît : « Encore plus, » pour qu'il lui permît ces démarches extraordinaires. « Eh bien ! lui disait-il de temps en temps, qu'est-ce que Notre-Seigneur demande de vous aujourd'hui ? Avez-vous quelque chose à ré-

clamer ? » Comme elle y allait en toute simplicité et qu'elle avait grâce pour marcher dans cette voie, il lui venait à l'esprit une multitude de choses ; la plupart n'étaient pas praticables, mais rien que d'en rendre compte et d'en demander permission était pour elle l'occasion des réponses les plus mortifiantes. Quand il voyait qu'elle avait quelque embarras à lui faire connaître sa pensée, il la grondait, mais avec douceur : « Soyez donc simple comme un petit enfant, lui disait-il ; voyez si un enfant ne dit pas simplement tout ce qui lui vient à l'esprit, sans examen. » Alors il permettait ce qu'il jugeait convenable ; pour ce qui ne l'était pas à ses yeux, il avait d'abord l'air d'y consentir, puis il l'interdisait. Un des grands secrets de cette direction venait de la connaissance certaine que le directeur avait de la sincérité de sa pénitente, qui lui exprimait naïvement les choses où elle croyait se mortifier davantage et n'en faisait nullement le choix à son gré. Aussi lui disait-elle parfois : « Ah ! mon père, qu'il m'en coûte pour marcher dans cette voie ! — Ma fille, répondait-il, s'il vous en coûte d'être humiliée, je vous assure qu'il m'en coûte aussi d'être obligé d'humilier ; mais soyez courageuse. »

Cette pratique généreuse de l'humiliation était sans doute demandée par Notre-Seigneur, qui dès lors conduisait cette âme par ses inspirations, afin que non seulement elle y répondît, mais encore qu'elle fît disparaître jusqu'à la dernière pierre de ce mur qui s'opposait à leur parfaite union. Il lui donnait le secours de sa grâce, dont elle sentait l'impulsion si puissante, qu'elle n'eût pu lui résister sans craindre

d'être infidèle. « Allons, se disait-elle, il ne faut qu'un acte héroïque pour remporter la victoire; je peux tout en Celui qui me fortifie. » Alors, malgré toute sa répugnance, elle redemandait souvent à son directeur de lui continuer ces faveurs assez peu ordinaires. Il l'envoya plusieurs fois chez deux demoiselles très pieuses et très discrètes auxquelles il avait parlé d'avance; mais Perrine, qui n'était nullement prévenue, ne fut pas peu mortifiée une fois qu'elle alla faire visite à l'une d'elles, ne s'attendant nullement à ce qui lui arriva. Une de ses amies se plaignant de ce qu'on lui avait dit des choses humiliantes: « Ah! lui dit-elle, vous êtes bien heureuse de trouver des humiliations toutes prêtes, tandis qu'il y a des âmes qui sont obligées d'aller en chercher. »

Durant ce temps d'épreuves, elle trouvait des forces au pied du très saint Sacrement. Elle goûtait surtout une grande consolation à le visiter au milieu du jour, où il était plus seul. Alors elle répandait son âme en sa présence. Une fois qu'elle priait ainsi à la chapelle de la Visitation, devant l'autel, une de ses amies l'aperçut sans qu'elle s'en doutât et se garda bien de la troubler; car, la tête relevée et les yeux comme arrêtés sur un objet déterminé, elle paraissait s'entretenir avec un personnage invisible dont l'aspect la transportait hors des choses de ce monde.

Elle avait aussi une très grande dévotion au sacré Cœur; elle lui faisait souvent des amendes honorables, le priant de briser les liens qui la retenaient dans le monde, afin qu'elle pût prendre son essor vers le Carmel. Elle allait ensuite aux pieds de sa bonne Mère, la très sainte Vierge, dans cette cha-

pelle où elle avait déjà reçu de si grandes grâces pour sa vocation. Elle s'épanchait dans son sein maternel, comme fait un enfant à sa mère. Elle lui disait : « Voilà mes compagnes qui se marient ; quand est-ce donc, ma Mère, que vous me donnerez aussi l'Époux que je désire ? Je ne veux, vous le savez, que votre divin Fils... » Cette bonne Mère lui obtint la guérison d'une maladie à la suite d'une neuvaine dont le but était d'obtenir cette grâce, et, pour la remercier, Perrine fit dire quinze messes en l'honneur des mystères du Rosaire, comme elle le lui avait promis.

CHAPITRE III

Perrine Élùère conseillère et directrice de ses compagnes. — Une première difficulté à sa vocation religieuse est écartée. — Vaine tentative au Carmel du Mans. — Supplication à saint Martin. — Dévotion au sacré Cœur. — Pèlerinage de Notre-Dame de la Peinière. — Dernières épreuves ; elle est reçue à Tours.

Avant d'être reçue au Carmel, notre aspirante, retenue et formée en même temps par son directeur, dut remplir l'office de maîtresse et de directrice à son tour. Voici comment elle fut appelée à ces délicates fonctions. Elle continuait toujours à travailler chez ses tantes, qui occupaient beaucoup de jeunes personnes. Celles-ci voyant que, par la grâce de Dieu, leur jeune compagne pratiquait sérieusement la vertu et qu'elle avait toujours l'air gai et content, comme son directeur le lui avait recommandé, prirent alors confiance en elle et commencèrent à la consulter sur leurs petits embarras de conscience et sur la pratique de la vertu. Pour leur donner plus facilement audience, Perrine s'était ménagé dans la maison paternelle une petite chambre où l'on pouvait accéder sans passer sous les yeux des habitants de

la maison. C'était là qu'elle les recevait pour *berdasser*, disait-elle, afin de dissimuler sous un terme populaire le rôle de confiance que lui assignaient ses jeunes amies. Cela voulait dire discuter intimement et en toute liberté sur les besoins spirituels de celles qui osaient lui ouvrir leur cœur plus franchement et plus confidemment qu'elles ne l'auraient fait à leur propre mère. Elle leur apprenait à faire l'oraison, à rentrer en elles-mêmes, à prévenir les dangers qui pouvaient menacer leur vertu dans le monde où elles devaient rester, à marcher résolument dans les voies d'une saine piété. La maîtresse avait beaucoup reçu de Dieu : une manière de s'acquitter envers lui était de faire part à d'autres des richesses dont elle affluait et dont on lui réclamait une petite part. L'une de ces jeunes personnes fit tant de progrès en peu de temps, que sa directrice se vit prévenir par elle pour entrer en religion. Les conversations, quand elles ne roulaient plus sur les besoins des consciences, étaient toutes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Joseph, et des moyens de leur plaire et de se rapprocher de ces sublimes modèles par la pratique des vertus chrétiennes.

Voyant qu'on la consultait ainsi, elle, pauvre jeune fille, qui ne semblait pas encore assez préparée pour être présentée à la supérieure d'un monastère, elle craignit qu'il n'y eût en cela quelque chose de contraire à l'humilité, et elle consulta son directeur, qui lui dit de continuer, ajoutant que la vertu de ces jeunes personnes servirait de supplément à la sienne. Si intimes que fussent ces entretiens, Perrine ne parlait jamais de ce qui se passait dans son âme ; son

secret était entre elle et Dieu. Elle trouvait facile d'apprendre l'oraison aux autres, parce qu'elle y avait elle-même une grande facilité, en considérant Notre-Seigneur au milieu de son âme. Cette présence du divin Sauveur, pendant un certain temps, lui fut si sensible qu'il lui semblait toujours le voir au milieu de son cœur.

Une de ses compagnes fut atteinte d'une maladie très extraordinaire; les remèdes que prescrivait les médecins ne lui apportaient aucun soulagement. Perrine eut alors un sentiment intérieur que, si l'on recourait à la très sainte Vierge, la malade serait guérie. Elle l'engagea à porter à son cou la médaille miraculeuse; toutes firent une neuvaine à la sainte Vierge, et cette jeune personne fut délivrée de son mal. Ces faveurs reçues enflammaient tout le monde d'amour pour la divine Mère de la grâce. En vue de sa vocation, la future carmélite ne cessait de recourir à elle et de lui rendre toute sorte d'hommages: neuvaines, cierges allumés en son honneur, décorations de ses autels, pratique des vertus qui lui étaient les plus chères, tout était employé. Tant de vœux ne restèrent pas indifférents à la divine Mère, et d'abord un premier obstacle, qui empêchait la jeune fille de quitter la maison paternelle, ne tarda pas à être levé.

Comme nous l'avons dit, Perrine avait perdu sa mère à l'âge de douze ans, et, depuis ce temps, c'était sa sœur aînée, Fanny, qui gouvernait la maison. Son cher père, qui ne pensait qu'au bon Dieu et à son travail, s'occupait en paix à son atelier, laissant à sa fille le soin du ménage. C'était un chrétien de

la vieille roche ; sa vie à l'atelier était celle d'un autre saint Joseph ; sanctifiant son travail par la prière, tous les matins il allait à la messe, le soir au salut, quand il y en avait. Malgré son pénible travail, il observait l'abstinence et les jeûnes de l'Église, et il approchait des sacrements avec une foi et une piété des plus grandes. Le bon Dieu l'éprouvait néanmoins par les tribulations qu'il portait avec une grande patience. Son fils aîné, Prosper, avait suivi en Amérique l'abbé de la Hailandière, puis s'était établi à Vincennes, y travaillant de son état de serurier et donnant les exemples d'une vie chrétienne ; mais la distance et l'exiguïté des moyens ne permettaient plus de relations que par lettres, et il ne fallait pas compter ni se revoir, ni se consoler en ce monde. La sœur aînée fut en ce temps prise d'une longue maladie, et, d'autre part, le bon père apprit que sa seconde fille, celle dont nous parlons, voulait le quitter pour embrasser la vie religieuse : il était devenu tout inquiet ; sa maison ne pouvait pas rester confiée aux soins d'une domestique ; il contait ses peines à sa fille, il craignait qu'elle ne lui échappât quelque jour. Elle, de son côté, ne lui parlait pas nettement de sa vocation ; elle ne savait pas quand son directeur lui donnerait la permission de partir. Dans cette situation, le bon père parla de ses peines à son curé, qui l'aimait beaucoup et disait tout haut que c'était le meilleur chrétien de sa paroisse. Le brave curé dit à son paroissien qu'il devait se remarier, et, comme il faisait cette proposition à un homme timide et peu entreprenant, il se chargea de lui trouver un parti et de faire les premières démarches.

Ce ne lui fut pas difficile, car il prit pour cela la servante du presbytère, laquelle se trouva être une excellente femme, que les enfants Éluère accueillirent parfaitement, et le bon père fut heureux.

Le directeur de Perrine lui permit alors de s'ouvrir de son dessein à ses tantes car jusque-là, elle n'avait pas eu la liberté d'en parler. Enfin elle crut toucher à la fin de ses peines et voir la porte du Carmel s'ouvrir devant elle. L'une de ses parentes eut alors la pensée de faire une visite aux carmélites du Mans et d'assister à la bénédiction de leur nouvelle maison ; elle y voulait voir une religieuse qui lui était extrêmement chère. Elle dit donc à sa nièce qu'elle l'accompagnerait ; celle-ci, ravie de joie, alla demander à son confesseur la permission de profiter d'une si belle occasion pour arriver enfin au but de ses désirs. Il y consentit volontiers, lui donna même une lettre pour la révérende mère prieure et lui dit qu'elle pourrait rester chez les carmélites du Mans, si elle y était reçue, puis il lui donna sa bénédiction. Elle partit donc avec sa tante, et elles arrivèrent au Mans la veille de la cérémonie, chez les carmélites, qui les reçurent très bien. Le lendemain elles assistèrent à la bénédiction d'une partie de la maison et du cimetière, et furent témoins d'une vêtue qui eut lieu le même jour ; comme, à raison de la bénédiction, la clôture était levée, elles visitèrent le monastère. La jeune aspirante entra dans une cellule ; elle vit plusieurs des religieuses qui étaient ses compatriotes ; rien ne se présentait mieux que cette visite au Carmel.

Elle entretint en particulier la révérende mère

prieure, à laquelle elle avait remis en arrivant la lettre de son directeur. La prieure lui dit qu'elle avait défense de Monseigneur l'évêque de recevoir aucun sujet pour le moment, la maison étant fort petite et toutes les cellules étant occupées. Néanmoins la pauvre fille la consulta sur sa vocation et lui découvrit ses dispositions intérieures; la prieure, en réponse, l'instruisit des règles de l'Ordre et témoigna le regret de ne pouvoir l'accepter; mais on ne pouvait pas faire d'instances auprès de Monseigneur, qui était alors en voyage. Elle lui parla d'une manière très avantageuse des carmélites d'Orléans, dont elle était sortie pour fonder la maison du Mans, et l'engagea à demander une place dans ce monastère.

La postulante refusée se vit donc obligée de revenir chez ses parents et de rentrer dans le monde. Elle pria son confesseur d'écrire aux carmélites d'Orléans ou à celles de Blois; mais lui ne se pressait point. Souffrant beaucoup de ces retards, elle alla dans une chapelle dédiée à saint Martin; c'était le jour de sa fête, et ses reliques étaient exposées. Elle les baisa avec grande dévotion; le matin elle avait fait la sainte communion en l'honneur de ce grand saint, qu'elle ne connaissait pas beaucoup à cette époque; elle n'avait pas même en l'esprit quel pays il avait évangélisé en France. N'importe; abandonnée à sa douleur, elle lui fit une prière des plus simples et des plus ferventes; elle était à peu près conçue en ces termes: « Ah! mon bon saint Martin! voyez quelle est ma douleur: je veux me consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et personne ne veut me recevoir. Ah! je suis sûre que si vous étiez sur la terre, votre

charité serait touchée de ma position, vous viendriez à mon secours. » Enfin, elle le pria de la recevoir dans son diocèse, s'il y avait des religieuses, et sur ce sujet elle prolongea un certain temps sa prière avec des sentiments mêlés de douleur et de confiance. Il y a tout lieu de croire que cette prière fut exaucée et que le saint lui ménagea son entrée à Tours, sans qu'elle l'eût alors précisément demandé, ignorant qu'il y eût un Carmel dans la ville de saint Martin.

Pendant Notre-Seigneur disposait son âme à cette vie de sacrifice, et un jour après la communion elle eut une vision. Notre-Seigneur d'abord, comme elle s'exprime, recueillit son âme dans son divin Cœur ; il lui sembla y voir beaucoup de personnes qui étaient reliées par une chaîne d'or ; elles portaient toutes une croix. C'étaient sans doute des personnes religieuses, car elle y reconnut une de ses amies qui était en religion. Il lui parut qu'elle-même était enchaînée avec les autres, et elle pria Notre-Seigneur de lui donner aussi une croix. Il lui fit entendre qu'elle devait conformer sa volonté à la sienne et attendre avec résignation l'accomplissement de ses desseins, lui insinuant que cette croix suffisait pour le présent. Il ajouta : « Quand vous serez entrée en religion, je vous donnerai une autre croix à porter. » Cette promesse divine resta gravée dans sa mémoire, de sorte que, quand elle fut postulante au Carmel de Tours, se trouvant un peu malade quelques jours après son entrée, elle se disait : « Voilà peut-être la croix que Notre-Seigneur m'a promise ; mais, dit-elle à ce sujet, ce n'était là qu'une

paille auprès de la croix que le Seigneur me réservait après ma profession religieuse. » Elle ajoute : « Je suis convaincue que cette croix était l'œuvre de la Réparation dont le Seigneur me chargea plus tard, car je la trouvai dans le sacré Cœur de Jésus. C'est dans cette fournaise ardente qu'il me parla pour la première fois de cette œuvre qui devait me coûter tant de soupirs, de prières et de larmes. »

Sa dévotion au divin Cœur de Jésus était grande ; elle en était sans cesse occupée, et elle portait ses compagnes à l'honorer. Elle engagea sa sœur, gravement malade, à faire célébrer une neuvaine de messes pour la réparation des outrages faits à ce divin Cœur dans le sacrement de son amour, afin d'obtenir sa guérison, si c'était la volonté de Dieu. Elle y consentit, et Perrine fit dire ces messes dans la chapelle des religieuses de la Visitation, parce que c'est à une religieuse de cet Ordre que Notre-Seigneur révéla le culte qu'on devait rendre à son divin Cœur, et que le maître-autel était dédié au sacré Cœur. Elle assista à ces messes et y reçut de Notre-Seigneur des grâces extraordinaires. Elle en rendait un compte exact à son confesseur par écrit ; mais n'en conservant rien pour elle et ne s'occupant que de correspondre à l'amour que lui témoignait le Sauveur, elle ne put se rappeler que confusément ces grâces célestes. Il lui semblait alors que son âme était toute perdue en Dieu. Une fois, Notre-Seigneur lui montra une croix où il lui dit qu'il crucifiait lui-même ses épouses. En fut-elle effrayée ? Toujours est-il qu'il ajouta : « Consolerez-vous, ma

filles, vous ne serez crucifiée qu'après moi ; les clous entreront dans ma chair avant d'atteindre la vôtre. »

Pendant un certain temps, Notre-Seigneur l'attirait à une espèce d'oraison bien délicieuse, puis il lui fit entendre que cette grâce allait lui être ôtée. Elle tomba dans un état de sécheresse, mais elle le traversa sans qu'il nuisît à son âme.

Une grâce qu'elle estimait au-dessus de ces faveurs extraordinaires, fut celle qu'elle reçut de pouvoir assister des malades pauvres. Elle aimait beaucoup à faire l'aumône, et, comme elle avait sa bourse, elle était libre de disposer à son gré de ses petites ressources, sans que personne de la famille le trouvât mauvais. Alors, c'était tantôt à Notre-Seigneur, tantôt à la sainte Vierge qu'elle donnait en la personne des pauvres. Il vint demeurer auprès de leur maison une jeune femme qui tomba malade aussitôt après son mariage ; sa maladie fut très longue, et sa jeune voisine put l'assister et la préparer à la mort. Elle lui mit une image de la sainte Vierge dans son lit, et sans doute que cette bonne Mère vint au secours de la pauvre malade dans son dernier combat, qui fut très pénible. Jeune encore, sa garde volontaire ne s'était pas trouvée souvent en face de la mort, et la malade, qui était sensible à ses consolations, ne pouvait se passer d'elle. A l'approche des derniers moments, cette femme lui demanda si elle allait bientôt mourir, et reçut d'elle la réponse que bientôt le bon Dieu l'appellerait à lui. Dans cette dernière crise, elle parut tout à coup effrayée à la vue de quelque chose. « Je vois, dit-elle, au pied du lit, un

gros chat noir. » C'était sans doute l'ange de ténèbres ; on jeta de l'eau bénite : « Je le vois encore, » dit la malade ; on fit une seconde aspersion, et la vision funeste disparut. Les assistants se mirent à prier pour la mourante, et elle expira tranquillement, après avoir reçu les derniers sacrements dans les dispositions les plus édifiantes. Sa garde, malgré une répugnance assez naturelle, l'ensevelit, car il n'y avait personne pour rendre ce service à la pauvre défunte.

Les bonnes œuvres, la prière et les diverses épreuves étaient la préparation que la postulante apportait à son entrée au Carmel, dont elle ne se rapprochait que bien lentement au gré de ses désirs. Ces retards lui étaient un sujet d'humiliation, parce qu'elle les attribuait à ses péchés. En invoquant les saints que nous avons déjà cités, elle ne pouvait oublier sainte Thérèse, dont son père avait chez lui un portrait. Quand elle était à table, elle regardait sans cesse sa sainte privilégiée, et quelquefois était plus occupée d'elle que du dîner. Son père, qui savait alors qu'elle voulait être carmélite, lui en parlait sur le ton de la plaisanterie, et il lui demanda un jour s'il était vrai que les draps du lit fussent cloués aux quatre coins, ce qui serait une difficulté pour y entrer ; mais c'était bien la moindre de ses inquiétudes.

Non contente de prier sainte Thérèse, elle priait aussi les confesseurs de la sainte et tous ceux qui l'avaient aidée à établir la réforme, sans considérer s'ils étaient canonisés. En lisant la Vie de sainte Thérèse, elle avait pris les noms de tous ses pieux

collaborateurs, et, y joignant les saints pour qui elle avait le plus de dévotion, elle en composa une litanie, afin que tous ces avocats plaidant sa cause lui ouvrissent enfin les portes du Carmel. Ils ne semblèrent pas insensibles à cette marque de confiance, car ce fut la veille de la fête de tous les saints de l'Ordre qu'ils l'introduisirent dans ce pieux asile après lequel elle avait tant soupiré.

Une autre épreuve lui était encore réservée : son directeur tomba malade, et dans l'impossibilité de la confesser. Elle avait déjà en elle-même fait choix d'un autre, quand il lui envoya dire que, n'ayant rien qui lui gênât la conscience, elle eût à continuer ses communions sans se confesser. Il préférerait que sa pénitente effaçât par un acte de contrition les fautes de fragilité où elle pouvait tomber, plutôt que de s'exposer à une direction qui compromettrait tout. Mais cela n'avancait point la grande affaire. Elle ne voulait pas presser le confesseur malade de s'occuper de sa réception quelque part; elle fit un suprême effort auprès de Marie.

Dans sa détresse, elle eut l'inspiration de faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Peinière : cette Vierge miraculeuse lui avait déjà obtenu du ciel une grâce signalée. Sa chapelle dépendait de la paroisse de Saint-Didier, à six lieues à l'est de Rennes. Comme elle connaissait beaucoup le curé de cet endroit et qu'elle y avait une de ses amies, elle obtint facilement la permission de s'y rendre. Elle y allait pleine de confiance demander la guérison de son directeur comme preuve de sa vocation, et prier sa bonne Mère de briser enfin ses liens : « Ah ! disait-

elle, je suis comme un oiseau en cage et qui ne peut trouver d'ouverture pour s'envoler. » Dans la voiture, elle trouva un bon curé avec qui elle engagea une conversation sur la sainte Vierge. Voyant que cela lui faisait plaisir, elle lui parla de l'archiconfrérie du saint Cœur de Marie, qu'il ne connaissait pas encore. Comme conclusion, il lui annonça qu'il allait les dimanches suivants entretenir ses paroissiens des grâces obtenues par le saint Cœur de Marie ; cette promesse donna bon espoir à la pèlerine.

Arrivée à Saint-Didier, elle fit ses dévotions dans l'église, et pendant son action de grâces Notre-Seigneur daigna se communiquer à sa servante au sujet de sa vocation. On doit faire connaître ici qu'une des principales difficultés qui s'opposaient à la réalisation des projets de M^{lle} Élùère, était la nécessité d'apporter une dot convenable que ses parents ne pouvaient compléter. Elle avait déjà sollicité un ecclésiastique de sa connaissance de venir à son aide. Il était riche, mais il avait alors des charges considérables qui l'empêchaient d'assister notre postulante. Il lui sembla donc que Notre-Seigneur lui donnait encore une croix et qu'il lui disait : « La vocation que je vous ai donnée n'est-elle pas plus qu'une dot ? » Il lui faisait entendre ainsi qu'après avoir accordé une grâce plus grande, il saurait bien en procurer une moindre. Il ajouta : « Allez à ma Mère, c'est par elle que je vous exaucerai. »

Pleine de foi et d'espérance, elle commença son pèlerinage. La chapelle était située à un quart de lieue de l'église. La statue miraculeuse était dans une nouvelle chapelle plus spacieuse que l'on ache-

vait de bâtir. La pèlerine fit de bon cœur sa petite offrande pour la reconstruction du monument. Elle accomplit ses visites neuf jours de suite avec grande dévotion, récitant en allant la première partie du Rosaire, la seconde dans la chapelle même aux pieds de la Vierge, et la troisième en revenant. Une dévotion si fervente à la Mère du Sauveur fut largement récompensée par les grâces que son divin Fils accorda durant cette neuvaine à l'âme pieuse qui avait mis en elle sa confiance. Celle-ci crut entendre que Notre-Seigneur voulait que son directeur s'occupât sans plus de retard de la faire recevoir en religion. Elle en écrivit exactement toutes les raisons sous forme d'une lettre qu'elle alla déposer aux pieds de la très sainte Vierge, afin qu'elle la bénît et qu'elle touchât le cœur de celui à qui elle était destinée. Puis elle lui dit : « O ma bonne Mère, je ne veux plus être obligée, cet hiver, de travailler à des robes de vanité ; je veux m'occuper à louer votre divin Fils. Tenez, je vous remets les instruments de mon travail. » Et elle laissa aux pieds de Marie ses ciseaux et ses aiguilles. Elle revint à Rennes et trouva son directeur en meilleure santé ; elle lui remit sa lettre, qui produisit en lui une vive impression, bien qu'il ne le fit pas paraître ; mais l'effet s'en manifesta bientôt. Il s'occupa donc de la vocation de sa pénitente et parut d'abord s'opposer à ce qu'elle entrât au Carmel. Il lui parla des religieuses hospitalières de Rennes ; dans sa perplexité, la pauvre postulante alla s'agenouiller devant les images de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, et leur fit cette prière : « Hélas ! vous ne voulez donc point de moi ? » Elle

pensa aussi que le dot devait toujours être la plus grande difficulté.

Elle se résolut donc d'aller parler de sa vocation à ce bon chanoine, vicaire général, qui avait été son confesseur pendant deux ans et demi, et à qui elle avait donné plus d'un sujet d'exercice pendant cette ingrate période de sa vie spirituelle. Il comptait alors soixante-dix-sept ans, mais il n'avait rien perdu de ses facultés. Ayant entendu parler de la vocation de son ancienne pénitente, il n'y croyait guère sans doute, et un jour qu'il la rencontra dans la rue, il lui demanda s'il était bien vrai qu'elle voulût se faire religieuse. La question sur une matière aussi délicate se faisant dans la rue, celle à qui on la posait crut qu'elle devait en ajourner la réponse à un autre lieu et à un autre moment. Comme il était riche, elle se proposa d'intéresser sa charité à l'exécution de ses desseins. Après avoir recommandé cette affaire à la sainte Vierge, elle alla trouver ce bon chanoine à son confessionnal et lui parla alors en toute confiance de sa vocation. Sans s'expliquer davantage, il l'invita à lui faire une visite dans l'après-midi. En arrivant chez lui, elle se jeta par respect à genoux aux pieds de ce vénérable vieillard et commença sa petite requête ; mais au lieu de l'écouter, lui, vivement et d'une manière inattendue se mit à l'humilier, en ayant l'air de la repousser ; puis il se mit à dire du bréviaire sans paraître se soucier d'elle. A la fin, il lui ordonna de se relever, mais après l'avoir encore bien humiliée, il la congédia brusquement.

Elle sortit de là moins avancée et très embarrassée

de la nouvelle résolution qu'avait prise son directeur de la faire entrer chez les Hospitalières. Le neuvième jour depuis le retour de son pèlerinage, après la sainte communion, Notre-Seigneur l'attirant à lui avec une miséricorde infinie, lui dit à peu près ces paroles : « Ma fille, je vous aime trop pour vous abandonner plus longtemps à vos perplexités. Vous ne serez point Hospitalière; ce n'est là qu'une épreuve. On s'occupe de votre réception : *vous serez carmélite*; » une voix puissante répéta plusieurs fois : vous serez carmélite, et elle crut qu'une dernière fois la voix ajouta : « carmélite à Tours. » Mais ne connaissant point cette ville ni l'existence d'un monastère de carmélites qui y serait établi, elle craignait une illusion. Elle ne laissa pas de consigner par écrit, selon sa coutume, ce qu'elle avait entendu, et de le porter à son directeur. Quel fut son étonnement quand aussitôt celui-ci lui dit : « Ma fille, vous êtes reçue chez les carmélites de Tours ! » En effet, la lettre qu'elle avait écrite à Notre-Dame de la Peinière et remise à son directeur, avait décidé celui-ci à écrire à la révérende mère prieure des carmélites de Tours, dont il avait quelque connaissance, laquelle avait aussitôt répondu qu'elle voulait bien recevoir le sujet proposé.

Dans ce choix du Carmel de Tours, la postulante reconnut alors la protection de saint Martin, qu'elle avait imploré avec tant de ferveur dans l'octave de sa fête. Elle eut une nouvelle preuve de cette protection en ce que le jour de son départ, quoique fixé à une autre époque, eut lieu néanmoins le jour de la fête de ce saint patron. Il restait toujours la difficulté

de la dot, mais elle ne tarda pas à être également levée. Le père de la postulante, malgré les grosses dépenses causées par les fréquentes et longues maladies de ses enfants, fournit un premier appoint. Une jeune demoiselle, nommée Marie, que leur commun directeur avait plus d'une fois associée aux mortifications qu'il imposait à Perrine Éluère, se chargea de suppléer largement à ce qui manquait encore; enfin le bon chanoine, qui avait si bien humilié son ancienne pénitente, eut la charité de lui faire aussi son petit don, en sorte que de ce côté il ne manqua plus rien.

Avant de quitter pour toujours la patrie, si chère aux enfants de la Bretagne, Perrine voulut retourner à la chapelle de Notre-Dame de la Peinière, y remercier Marie, sa bonne Mère, de ses nombreux bienfaits, et spécialement de l'heureuse issue de ses dernières démarches. De retour à Rennes, la nombreuse famille de la future carmélite se réunit autour d'elle dans un banquet, comme pour célébrer d'avance ses noces. Malgré tout le regret que chacun éprouvait de la séparation, ses parents firent unanimement des vœux pour qu'elle ne revînt pas, car tous voyaient dans sa persévérance un bonheur pour elle-même et pour toute la famille, vœux qui furent plus que comblés par l'événement. Enfin, elle alla aussi faire ses adieux et ses remerciements à son père spirituel, qui l'avait longtemps, il est vrai, mais si bien préparée à la vie parfaite. Il l'assura de sa persévérance, lui disant que sa résolution serait durable. Il ajouta : « Ma fille, tâchez de marcher par la voie commune; car une religieuse qui est conduite par des voies

extraordinaires est souvent un embarras dans une communauté. » Puis comme un dernier présage : « Faites vite ce que vous avez à faire, hâtez-vous de vous sanctifier, car je prévois que votre course ne sera pas longue. » Là-dessus il lui donna sa dernière bénédiction. Il ne restait plus qu'à partir.

CHAPITRE IV

Entrée au Carmel. — Notice sur le monastère de Tours. — Fondation, en 1608, par la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, la compagne de sainte Thérèse. — La révolution. — Tableau miraculeux du maître-autel. — Restauration du monastère.

Pour se rendre à Tours, Perrine Éluère avait compté se mettre sous la conduite d'une religieuse qui devait passer par Rennes en se dirigeant vers la Touraine. Comme cette religieuse n'arrivait point et que l'aspirante brûlait du désir de partir, son bon père, malgré son inexpérience des voyages, se décida à quitter pour quelques jours ses habitudes de stabilité et à conduire à Tours sa fille pour l'offrir lui-même au Seigneur. On partit donc de Rennes, le 11 novembre 1839, jour de la fête de saint Martin, et l'on se dirigea vers la contrée illustrée par l'apôtre des Gaules, vers l'asile que sa protection toujours constante pour ce coin de la terre avait préparé à une épouse du Seigneur destinée, elle aussi, à combattre Satan et à faire aimer le Christ Roi.

Les voyageurs arrivèrent à Tours le 13, et tout aussitôt, sans jeter le moindre regard sur cette cité

nouvelle, qui n'offrait pas alors aux pieux pèlerins ces points lumineux qui aujourd'hui les attirent des contrées lointaines du monde chrétien, le bon M. Élùère conduisit directement sa fille aux Carmélites. Il lui donna sa bénédiction, bien ému; et, en l'embrassant pour la dernière fois, il lui dit que la volonté seule de Dieu lui faisait faire ce sacrifice. Bientôt la porte s'ouvre, et ce père chrétien remet son enfant à une nouvelle mère et à une nombreuse famille. Leur charité devait la dédommager amplement de ceux qu'elle avait abandonnés pour l'amour de son Dieu.

C'était la révérende mère Marie de l'Incarnation qui était alors prieure et en même temps maîtresse des novices. La sœur Saint-Pierre a écrit que lorsqu'elle était encore dans le monde, Notre-Seigneur lui fit entendre que la mère qu'il lui destinait aurait une grâce spéciale pour la conduire dans sa vocation; ce qui eut lieu, en effet, comme on le verra plus tard.

La première chose que la très révérende mère fit faire à sa postulante après qu'elle eut embrassé ses nouvelles sœurs, fut de la conduire aux pieds de Marie pour remercier cette divine Mère de l'admission de sa fille adoptive dans sa sainte maison du Carmel, maison qui lui était consacrée particulièrement sous le vocable du mystère de l'Incarnation. Bientôt après vint la récréation, et en toute simplicité on invita la nouvelle venue à chanter. Elle-même était trop simple et trop contente pour se faire prier. Elle savait un cantique dont elle avait chanté souvent des couplets en attendant le jour

fortuné de son entrée au Carmel. Elle commença donc ainsi :

Bénéissons Dieu, je suis dans un asile
Après lequel j'ai longtemps soupiré ;
Ici, pour Dieu, je vais vivre tranquille,
Loin des mondains, loin de l'iniquité.

Il y avait une quinzaine de couplets de cette teneur, et elle n'était pas d'humeur à faire grâce d'un seul, quand la révérende mère prieure, d'abord absente, survint à la récréation, et trouva l'une chantant et les autres écoutant, toutes ayant l'air joyeux. Elle jugea à propos de faire une première épreuve : « Eh bien ! dit-elle, vous avez été bien pressée de montrer votre petit talent ! » Il s'ensuivit un silence qu'il semblait difficile de rompre ; aussi la révérende mère se tournant vers la chanteuse lui dit : « Voyons si vous savez encore quelque chose. — Oh ! ma révérende mère, reprit la postulante, je vous ai gardé ce que j'avais de mieux. » Et la voilà repartie. Rien n'avait trahi le moindre désappointement ni la moindre émotion ; et l'on put voir aussitôt que, par vertu et par caractère, cette petite Bretonne n'était pas d'humeur à engendrer la mélancolie.

Au Carmel, dès l'entrée, on donne un nom religieux, et la nouvelle postulante reçut celui du prince des apôtres, saint Pierre, qui était déjà son patron. On y ajouta le beau nom de Marie ; noms qu'elle devait honorer comme enfant du Carmel et comme fille de l'Église.

Le jour suivant, pour la première fois, on fit assister la postulante à l'office divin. Là, elle éprouva une

singulière tentation du genre de celles qui, du reste, assaillent les âmes de la meilleure volonté au début de leur vie religieuse. Voyant les sœurs observer les diverses cérémonies, aller au milieu du chœur faire des salutations, dire quelques mots de latin, puis s'en revenir pour faire place à d'autres, elle s'effraya de toutes ces choses et se dit qu'elle n'aurait jamais l'intelligence de s'en acquitter; alors il était peut-être plus expédient pour elle de prendre son petit paquet et de s'en retourner en Bretagne. Mais comment faire? Il ne lui restait qu'une somme insuffisante pour les frais du voyage, et encore l'avait-elle déjà déposée entre les mains de la révérende mère: il faut avoir patience et attendre. On la conduisit ensuite au confessionnal; autre inconvénient: elle se trouve en face d'une plaque de fer-blanc percée de petits trous; et c'est par là qu'on lui dit qu'elle devra parler à son confesseur. Il faut encore prendre patience et voir comment cela tournera.

On la conduisit enfin au noviciat. Là elle trouva le saint Enfant Jésus et la sainte Famille. C'était pour eux qu'elle avait quitté le monde, qu'elle était venue au Carmel, où elle savait qu'ils étaient spécialement honorés. Dès ce moment tout lui parut facile et agréable dans la maison; il lui semblait qu'elle y eût déjà passé plusieurs années. Alors elle connut par sa propre expérience qu'il y a non seulement vocation d'Ordre, mais aussi vocation de maison. Dans celle du Carmel de Tours, elle sentit qu'elle était où Dieu la voulait. Bientôt le Seigneur s'y fit entendre à son âme, et elle comprit à quel dessein il l'y avait appelée, dessein bien capable de lui donner

une haute idée de la vocation du Carmel, qui est de travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Quel était donc ce monastère de Tours qui venait d'ouvrir ses portes à notre postulante Bretonne, si longuement préparée et inutilement proposée à d'autres familles religieuses? Situé dans une contrée de de la province où les délices du climat ont peut-être trop fait oublier que ce coin du monde fut la terre des saints, on peut dire néanmoins du Carmel de Tours qu'il n'est pas des moindres parmi les monastères de la grande sainte Thérèse.

Entre l'apôtre des Gaules et la réformatrice du Carmel il s'était aussi établi une relation particulière qui devait en son temps porter des fruits de bénédiction. « C'est aujourd'hui la fête de saint Martin, auquel je suis dévote, écrivait la vierge docteur d'Avila; je lui suis dévote, parce que dans cette octave j'ai maintes fois reçu de grandes grâces de Notre-Seigneur. » C'est aussi dans une octave de saint Martin que la nouvelle fille de sainte Thérèse a reçu pour sa vocation une assistance signalée. C'est encore dans cette octave qu'elle vient, non loin de son tombeau, trouver son dernier asile. On peut donc croire que saint Martin et sainte Thérèse se sont entendus pour doter de bonne heure la ville de Tours d'un Carmel, et de la doter de ce qu'il y avait de plus exquis dans la nouvelle réforme.

En effet, c'est d'abord la bienheureuse Marie de l'Incarnation, la fondatrice du Carmel en France, M^{me} Accarie, la première carmélite mise au rang des bienheureux après sainte Thérèse, qui vient jeter les fondements de ce monastère. Celle qui, en

qualité de prieure, va gouverner cette maison bénie, c'est Anne de Saint-Barthélemy, la compagne inséparable de sainte Thérèse, entre les bras de laquelle, durant les longues et délicieuses heures de la dernière extase, elle voulut reposer et rendre le dernier soupir. Plusieurs autres suivirent immédiatement ces grandes âmes sur la route du Carmel de Tours. Nous y voyons la seconde fille de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Marguerite du Saint-Sacrement, vraie perle dont sa mère a déclaré que Dieu lui avait fait connaître que sa fille Marguerite serait plus élevée qu'elle-même dans la gloire du ciel. Le fondateur temporel du Carmel de Tours fut M. de Fontaines-Marans, gentilhomme de la Touraine. Parent de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, il offre ses trois filles au Carmel. L'aînée est la vénérable Madeleine de Saint-Joseph, première prieure française du Carmel de Paris, et pendant huit mois prieure de Tours. La troisième ne pouvant, faute de santé, persévérer dans le cloître, son père fonde à Tours un monastère au nom de sa fille, où elle aura le droit de vivre en qualité de principale bienfaitrice.

Elles vinrent donc, ces grandes épouses du Christ, enrichir d'une parure nouvelle la ville de saint Martin. C'était en l'an de grâce 1608, le 18 du mois de mai, le dimanche après l'Ascension. Le saint Sacrement fut mis avec la plus grande solennité dans le nouveau monastère. « Ce même jour, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, tandis que je me préparais à communier et que je demandais à Notre-Seigneur que ce commencement se fît dans

sa grâce, et qu'avec cette même grâce il daignât assister celles de nous qui étaient là présentes et toutes celles qui viendraient jusqu'à la fin, cet adorable Maître me donna une grande assurance qu'il le ferait et qu'il agréait ma demande. Et depuis ce moment jusqu'à ce jour, j'ai vu par expérience cette grâce qu'il nous accorde, et par les effets, et dans les âmes de nos sœurs. »

La ville de Tours renfermait alors un grand nombre d'hérétiques et de schismatiques. Dès qu'ils virent les religieuses venir et traverser la Loire, ils dirent : « Ah ! si elles pouvaient se noyer avant de sortir de la rivière, et y rester à fond ! » Leurs vœux ne devaient pas être remplis. Bien plus, la grâce ne tarda pas à triompher de leurs dispositions hostiles. Le premier d'entre eux, qui, à propos d'une poule égarée, eut affaire avec elles, y fut pris, car il devint par suite catholique. Cela fit du bruit parmi les sectaires, et ils disaient : « Ces Thérésiennes, que nous le voulions ou ne le voulions pas, finiront par nous convertir tous à la foi catholique. »

Il y eut aussi d'autres conversions ; c'étaient celles qui font sortir les âmes des ténèbres du monde pour embrasser la vie parfaite des conseils évangéliques. Parmi les professes que reçut à Tours la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, nous trouvons avec plaisir une demoiselle de Rennes, M^{lle} de la Rivière, qui fut la sœur Jeanne de Saint-Joseph, depuis passée au couvent de Morlaix. C'étaient là des prémices qui devaient être suivies d'excellents fruits.

Le monastère, d'abord placé sous le titre de

Notre-Dame-des-Anges, reçut plus tard celui de l'Incarnation, lors de la consécration que fit faire de la nouvelle église, le 3 mai 1619, la mère Marguerite du Saint-Sacrement, la fille de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Il a conservé ce titre, qu'un prodige arrivé aux mauvais jours de la révolution a rendu précieux et consacré.

Du Carmel de Tours ne tardèrent pas à sortir des essaims de vierges industrieuses qui allèrent porter sur divers points de la France l'apostolat de la prière et la bonne odeur de leurs vertus. Nous citerons en particulier la mère Élisabeth de la Trinité, qui mourut prieure du Carmel de Beaune, et dont M^{sr} Colet, archevêque de Tours, nous a donné l'édifiante histoire. En 1617, le couvent de Tours fonda celui de Riom, en Auvergne; en 1618, celui de Nantes; en 1625, le couvent de Sens; et en 1626, le Carmel d'Angers.

Durant toute la période de son existence, c'est-à-dire, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, le Carmel de Tours ne cessa de produire des fruits de grâce et de bénédiction. Souvent les autres maisons de l'Ordre lui empruntèrent des sujets pour leur gouvernement. Les carmélites de Tours surent toujours maintenir intact ce beau titre, légué par leur sainte mère, la grande Thérèse : *Nous sommes filles de l'Église; nous restons soumises à ses décisions par la grâce de Dieu.* Non seulement elles conservèrent la foi catholique dans toute sa pureté, mais on prit chez elles des sujets pour la rétablir là où elle paraissait avoir été altérée.

Pendant arrivèrent les jours de la grande tri-

bulation. La révolution de 1789, qui se faisait dans l'État, cherchait aussi à se faire dans l'Église. Les religieuses professes de Tours étaient alors au nombre de dix-neuf, sous la conduite de la mère Marie de la Croix. Toutes refusèrent les serments qui leur furent proposés. Obligées à renouveler l'élection de leurs supérieures, les religieuses, aussi bien novices que converses, furent appelées à donner leurs voix. Elles maintinrent par leurs votes leurs supérieures auxquelles on attribuait leur résistance. On ne tarda pas à les chasser de leur maison et à les mettre en prison. Traînées d'un cachot à un autre, elles restèrent constamment fidèles à leurs vœux, et autant que possible à leurs règles. Enfin, après s'être rétablies dans divers refuges précaires, elles purent racheter leur ancien monastère. Une partie des lieux réguliers étaient détruits, mais il restait encore quelque chose de cette demeure consacrée par le séjour qu'y avaient fait la vénérable Anne de Saint-Barthélemy et ses premières filles. On y montrait même sa cellule, où sainte Thérèse lui était souvent apparue. L'église avait été conservée par une protection toute particulière de la très sainte Vierge. Vendue comme bien national à un commerçant, elle servait de magasin; cependant on y voyait encore le maître-autel et le tableau principal, qui représente le mystère de l'Incarnation. On vint demander à l'acquéreur l'édifice pour en faire une salle de spectacle; le marché allait être conclu, quand un commis, homme d'ailleurs sans religion, étant entré dans la pauvre église ainsi condamnée, s'aperçut que de l'eau coulait au bas

du tableau. Rien naturellement n'y pouvait donner lieu. L'homme regarde et reconnaît que des yeux de la sainte Vierge coulaient, comme des larmes abondantes, deux ruisseaux qui descendaient jusqu'à terre en décolorant le bleu de la robe de la Vierge. Il court tout effrayé rendre compte du prodige au propriétaire, et le marché fut rompu. Les larmes cessèrent aussitôt de couler, et la robe reprit son premier éclat. Le tableau miraculeux est encore aujourd'hui celui de l'autel majeur du nouveau monastère du Carmel de Tours. L'impression particulière qu'il fit sur le saint M. Dupont fut la première occasion de ses relations avec le Carmel, comme nous le raconterons plus loin. Ce ne fut qu'en 1822 que les carmélites reprirent possession de ce sanctuaire vénéré.

Chez elles se conservent aussi d'autres précieux souvenirs. D'abord la charité qu'elles eurent pour un chanoine espagnol exilé leur valut en retour une relique très précieuse de sainte Thérèse, savoir, un fragment d'un os de son poignet droit, avec l'authentique signé de l'archevêque de Grenade et des dignitaires du couvent des Carmes de la même ville. Ce trésor inestimable, apporté par un courrier royal jusqu'à la frontière, fut reçu avec enthousiasme par la communauté.

En quittant le couvent de Tours, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy y laissa son manteau, que l'on garde encore avec une grande vénération. C'est là une pratique renouvelée du prophète Élie au prophète Élisée. On conserve également la couverture qui servait à la vénérable mère Ma-

deleine de Saint-Joseph, la fille du fondateur, lorsqu'elle rendit à Dieu son âme bienheureuse dans la séparation de la mort. C'est sur cette couverture que se prosternent les sœurs au jour de la profession et de la rénovation annuelle des vœux. Voilà quels étaient les souvenirs, les exemples que le Carmel de Tours offrait, dans un passé toujours vivant, à notre postulante bretonne, sans parler du présent, où l'on n'avait pas dégénéré, et qui trouvera aussi son esquisse dans ce livre, lorsqu'il sera nécessaire de la donner. Évidemment, il y avait eu pour M^{lle} Perrine Éluère une vocation de maison. Le monastère qui lui était réservé à son insu était bien le Carmel de Tours, et la ville de saint Martin devenait la nouvelle patrie terrestre où elle devait militer si laborieusement avec de dignes compagnes d'armes et de travaux.

CHAPITRE V

Portrait de la sœur Saint-Pierre. — Son caractère, sa tenue, sa conduite dans le cloître : modestie, mortification. — Première communication importante. — La révérende mère Marie de l'Incarnation, prieure. — Consécration à la sainte Famille. — Mois du saint enfant Jésus.

Le passage du siècle dans le cloître se fit sans secousse pour la future sœur Saint-Pierre. Sous la conduite prudente et ferme de son directeur, elle avait pratiqué les vertus essentielles de la religion, surtout l'obéissance; et les communications intérieures qu'elle recevait étaient un enseignement commencé de ce qu'elle allait apprendre dans le Carmel. Sa voie allait donc naturellement suivre une direction ascensionnelle, sans prendre de détours, sans descentes ou montées alternatives; à peine touchera-t-elle la terre du bout des pieds, tant elle glissera facilement dans son essor vers le royaume céleste, vers Celui qui a fixé là son trône.

Comment apparaissait aux yeux de ses supérieures et de ses compagnes la nouvelle venue? Quelle ligne de conduite suivit-elle tout d'abord et jusqu'au bout? C'est ce que nous allons exposer d'une manière gé-

nérale et sommaire, avant d'entrer dans les détails qui seront les événements de sa vie spirituelle.

Quoique la beauté des fiancées du Roi suprême soit toute de l'intérieur, nous ne laisserons pas de dire quelque chose de l'extérieur de notre sœur, de cet extérieur qui est le miroir de l'intérieur, de cet extérieur dont, à propos de la sainte Face du Sauveur, elle nous a révélé avec tant de fidélité le profond mystère.

La sœur Saint-Pierre se donne elle-même pour une petite bretonne; cependant elle était plutôt de taille moyenne. Sa physionomie était peu attrayante au premier abord, à cause de l'irrégularité des traits; car elle avait le front étroit, le nez et les yeux petits, la bouche saillante; mais ces défauts étaient compensés par un teint frais et coloré, et surtout par une expression douce et calme qui décelait quelque chose de la beauté de son âme. Son regard était prévenant et modeste; son maintien annonçait qu'elle était absorbée dans une grande pensée, celle de Dieu et de sa gloire. Sa voix douce et forte la rendait très utile au chœur, dont elle allait faire partie. Adroite aux travaux d'aiguille, elle les exécutait avec goût et y apportait beaucoup d'assiduité.

Son éducation avait été extrêmement simple; elle n'avait fréquenté les écoles que deux ans et quelques mois: la lecture, l'écriture, les premiers éléments de la grammaire et du calcul, c'était tout. Mais sans en avoir conscience, elle possédait, avec un certain sens poétique et l'harmonie du style, une grande précision dans la conception des idées souvent si élevées et si délicates dont elle avait à

donner l'expression. Les images abondent dans son style; et, bien que plusieurs puissent lui avoir été montrées dans ses communications surnaturelles, on en voit à chaque instant qui procèdent évidemment de ses facultés naturelles. Il en était de même lorsqu'elle s'exprimait sur ses communications de vive voix; mais elle y procédait toujours avec autant de calme et de simplicité que de modestie. Nous avons dit que de ces aptitudes elle n'avait nulle conscience. S'en fût-elle aperçue, elle n'en aurait pas tenu compte; son intelligence, comme son cœur, n'aspirait qu'à connaître la science divine, la science des saints, qui a Dieu pour objet, qui désire toujours le mieux connaître pour le mieux servir et l'aimer davantage. Dans cette science, la sœur fut bien partagée, car elle eut Notre-Seigneur pour maître; et, disciple docile, elle but à longs traits cette effusion de vérité qui débordait dans les puissances de son âme, de ce réservoir infini où sont cachés tous les trésors de la divinité.

Son jugement solide et naturellement porté vers le vrai dominait facilement son imagination et sa sensibilité. Une longue et constante correspondance à la grâce avait eu raison de ses passions, qui lui livraient peu de combats; sa guerre était davantage avec les puissances extérieures dont parle l'Apôtre. Son caractère était doux, facile, assez enjoué et très égal. Elle avait la répartie prompte, spirituelle et toujours juste; elle ne manquait pas de fermeté, surtout lorsqu'il s'agissait de son devoir, mais sans raideur ni dureté. Elle déférait à l'avis des autres comme si elle n'en eût point eu de propre; et elle

avait acquis un tel empire sur elle-même, qu'il eût fallu être bien clairvoyant pour apercevoir en elle les premières saillies de la nature. Elle avait un naturel aimant, mais peu démonstratif, beaucoup de tact et une discrétion parfaite. Elle parlait peu en général, mais souvent de Dieu et jamais d'elle-même ou de ce qui la concernait. Elle pratiquait la vertu sans affectation, fuyant la singularité. Quelquefois elle paraissait concentrée ou plutôt réservée, et cela pour deux causes : d'abord, quand l'action de Dieu la dominait ; puis, par respect ou par déférence pour ceux avec lesquels elle se trouvait. Son esprit un peu distrait y pouvait aussi contribuer. La vertu de simplicité qui la dirigeait et la rectitude de son jugement lui donnaient une liberté d'esprit fort étendue. Au reste, il fallait, au cloître comme dans le monde, y regarder de très près pour connaître tout ce qu'il y avait de bon et tout ce qui se faisait de bien en elle ; car elle cachait, sans en avoir l'air, tout ce qui pouvait la recommander. D'ailleurs, ses principaux mérites étaient tout intérieurs.

Une fois entrée dans le cloître, plus que jamais la postulante parut absorbée en Dieu, en ce sens que calme, silencieuse, modeste, sa présence ne se révélait que par l'édification qui procédait de toute sa personne et de la manière dont elle accomplissait toutes ses actions. Pour être ainsi toute à son Dieu, elle privait ses sens et principalement ses yeux de tout ce qui pouvait les flatter. Elle fut ainsi longtemps sans savoir les places respectives des religieuses au chœur et au réfectoire. Au jardin elle se

privait de regarder les fleurs ; et si on montrait quelque objet nouveau aux sœurs, elle feignait de le regarder avec les autres, mais en réalité elle portait la vue sur une partie insignifiante de l'objet admiré, ainsi qu'elle fut une fois obligée de l'avouer à sa supérieure ; car, si d'un côté elle cachait au monde les vertus qu'elle pratiquait, sa simplicité et son obéissance les lui faisaient révéler à la première question de l'autorité.

Une religieuse qui avait vue sur la cellule de notre sœur et pouvait y remarquer tout ce qu'elle faisait sans qu'elle s'en doutât, put voir comment elle se comportait lorsqu'il lui était permis de se croire seule. Pendant plusieurs années qu'il en fut ainsi, cette compagne a assuré qu'elle ne lui vit jamais lever les yeux de dessus son ouvrage, si ce n'est pour les porter sur la statue de l'Enfant Jésus, qu'elle avait toujours près d'elle.

Le Carmel est semblable à une montagne solitaire s'élevant au-dessus des plaines où les hommes recherchent la richesse, et s'avancant dans la mer comme pour en braver et en arrêter les tempêtes. De là on n'aspire plus qu'au ciel ; là, par la prière, par la solitude, par la pénitence, on milite pour la gloire de Dieu, on remporte des victoires sur le démon, et l'on convertit des milliers d'âmes. Les fléaux sont conjurés, les âmes ébranlées sont attirées à Dieu, la gloire divine resplendit.

A son entrée dans le cloître, notre postulante comprit qu'elle devait entrer dans cet esprit où, s'oubliant soi-même, l'âme ne poursuit plus que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Il lui sem-

blait que c'était là un désintéressement et une charité qu'elle ne connaissait pas encore. Elle reçut, en effet, tout aussitôt son entrée une communication à ce sujet.

Un jour, après la sainte communion, le Sauveur se manifesta à son âme. Il semblait être accompagné d'un ange, et il lui fit voir la multitude d'âmes qui tombaient dans l'enfer. Notre-Seigneur lui exprima le désir qu'elle s'offrît tout entière à lui pour l'accomplissement de ses desseins, et qu'elle lui abandonnât à cet effet ce qu'elle pouvait acquérir de mérites dans sa nouvelle carrière, se chargeant, lui, de ses intérêts, la couvrant de ses propres mérites, et s'établissant le directeur de son âme. L'ange engageait la sœur à consentir à une proposition si magnifique et semblait envier son bonheur, regrettant de n'avoir point de corps et de ne pouvoir pas acquérir de mérites. Il lui promettait que, si elle acceptait cette proposition, les anges entoureraient son lit de mort et la défendraient alors des embûches du démon. Elle se sentait toute disposée à consentir; mais Notre-Seigneur lui fit entendre qu'elle devait obtenir d'abord la permission de ses supérieures.

Elle écrivit donc cette communication et la remit à la révérende mère prieure, qui était en même temps maîtresse des novices. Celle-ci, qui ne savait pas encore la manière dont sa petite postulante était conduite par Notre-Seigneur, n'ajouta qu'une foi très réservée à ce qu'elle lui dit : « Mon enfant, lui répondit-elle, l'acte d'abandon que vous me demandez de faire à Notre-Seigneur n'est point un acte ordi-

naire; c'est pourquoi, n'ayant encore aucun droit sur vous, je ne veux pas vous le conseiller, à plus forte raison vous le permettre. »

Comme sœur Saint-Pierre avait une très haute estime de l'obéissance, et que d'ailleurs tel était l'ordre de Notre-Seigneur, elle retourna à lui et lui dit : « Vous voyez, mon bon Sauveur, que c'est l'obéissance qui m'empêche de faire ce que vous me demandez ; mais vous voyez le fond de mon cœur, et vous savez que je vous donne tout ce que je peux vous donner. » Notre-Seigneur cependant lui inspirait de réitérer sa demande; mais la sage maîtresse, voyant que cette postulante semblait recevoir de temps en temps des communications d'en haut, voulut éprouver son esprit par l'obéissance, et lui défendit de s'arrêter à ces opérations intérieures. Alors la voix intime se tut, Notre-Seigneur obéissant, pour ainsi dire, à la voix d'une simple femme qu'il avait constituée pour être son représentant immédiat auprès de l'âme dont il voulait faire un instrument extraordinaire de ses miséricordes.

Cette supérieure joue un si grand rôle dans les communications faites à la sœur Saint-Pierre et eut une si grande part à ses épreuves, qu'il importe de la connaître.

La vénérée mère Marie de l'Incarnation, d'une famille bretonne, naquit à Paimbœuf, le 9 janvier 1795. Nommée par ses parents Marie-Angélique, les officiers de l'état civil républicain voulurent y ajouter, comme nom de leur choix : *la Vertu*. Ces noms devaient parfaitement caractériser celle qui eut à les porter; car on vit toujours en elle la fille bénie de la

Reine du ciel, un ange de pureté et d'innocence, et une femme forte, capable de grandes choses comme des plus héroïques vertus. Comme tant d'autres à cette douloureuse époque, elle fut formée à l'école du malheur, et, comme on s'étonnait, quelques années après, de la sagesse et de la douce gravité précoce de l'enfant, sa mère répondit : « Elle m'a vue si souvent pleurer ! »

Après la révolution, sa mère, devenue veuve, vint se fixer à Tours, et l'on vit dès l'âge le plus tendre la jeune fille comprendre le bonheur de connaître et d'aimer Dieu. Elle avait comme une répulsion naturelle contre les plaisirs du monde, et le Seigneur ne tarda pas à lui manifester ses desseins sur son avenir. A l'âge de treize à quatorze ans, comme elle passait un soir devant l'église abandonnée des Carmélites, elle se sentit pressée d'y entrer. Elle gravit les degrés qui conduisaient de la nef au sanctuaire, et, s'agenouillant au pied de l'autel, elle contemplant en priant le tableau de l'Incarnation du Verbe dont nous avons parlé, puis se tournant vers les grilles du chœur, elle se disait : « Oh ! si je pouvais un jour vivre avec celles qui ont habité derrière cette grille ! » Aussitôt il lui fut répondu intérieurement : « Persévère, et tu y vivras. » Alors un poids écrasant semble s'appesantir sur elle, elle tombe accablée sur les marches et y répand d'abondantes larmes. L'écho de ses sanglots la rappelant à elle-même, l'enfant va raconter à une pieuse amie ce qui lui est arrivé. Cette personne, d'un âge mûr et d'une piété clairvoyante, lui dit : « C'est Dieu qui vous a parlé ; vous serez religieuse. »

Les carmélites, après l'orage révolutionnaire, avaient pu trouver un asile dans un ancien couvent racheté de leurs deniers. Ce fut là qu'en 1812, à l'âge de dix-sept ans et demi, renonçant aux tendresses de la maison paternelle, la jeune Marie-Angélique vint partager et adoucir les privations des filles de sainte Thérèse. On ne tarda pas à y reconnaître le trésor qu'on venait d'acquérir, et on ne s'en appliqua que davantage à en accroître les mérites par les épreuves de l'obéissance et du brisement de la volonté propre. Ces soins profitèrent à celle qui en était l'objet, et, jeune encore, elle fut appelée à former les novices à la vie religieuse. Cependant les privations de ces années de détresse compromirent sa santé pour toujours et lui valurent de cruelles maladies qui finalement la conduisirent au tombeau. Mais rien ne la fit départir de ses habitudes de prière et de travail. Devenue dépositaire, elle apporta au règlement des modestes finances de la maison un tel esprit d'ordre et d'habileté qu'on sortit enfin de la détresse où l'on avait vécu depuis la spoliation.

Devenue prieure du Carmel de Tours, elle restaura l'ancien monastère où elle avait reçu le premier appel à la vie religieuse, et qui était redevenu la propriété des carmélites en 1822. Obligée de quitter cet asile vénéré par suite d'une expropriation municipale, elle eut l'honneur de faire construire le nouveau monastère avec une assistance vraiment merveilleuse de la grande sainte Thérèse, que sa foi et sa confiance filiale surent intéresser à cette difficile entreprise. Sa charité était inépuisable, surtout envers les exilés de la foi, les aspirants au sacer-

doce, et s'étendait à tous les besoins spirituels et matériels que, du fond de sa solitude, la divine Providence savait lui faire découvrir. Femme d'un esprit supérieur, elle arrachait cette parole d'admiration aux personnages du monde qui avaient à traiter avec elle : « Est-il dommage qu'une personne aussi remarquable soit enfermée dans un cloître ! »

Les vénérables mères, qui l'avaient reçue comme l'anneau destiné à relier les temps modernes aux temps anciens, lui avaient légué le dépôt des traditions de l'Ordre *sur le péril de son âme*. Elle l'accepta à cette condition, et, pour en assurer l'accomplissement, elle recueillit à Tours et dans les autres monastères du Carmel les règles et les prescriptions religieuses. Elle en composa le *Trésor du Carmel*, qui devint ainsi comme l'arche sacrée des traditions des carmélites en France ¹.

Dans son gouvernement, elle sentit qu'elle devait unir la fermeté à la douceur qui lui était naturelle. Quoiqu'il lui en coûtât, elle reprenait et contristait même, pour l'acquit de sa conscience. Sa foi vive et sa propre expérience appelaient constamment à leur aide les règles de la prudence et de la discrétion la plus scrupuleuse. Pour reconnaître les esprits, savoir s'ils étaient de Dieu ou de la créature, elle se servait d'un criterium infaillible, et qui, en religion ou simplement en direction, est la pierre de touche irrécusable : je veux dire l'obéissance. Elle soumettait

¹ Voir, à l'appendice, la notice plus détaillée sur la vie et la mort de la révérende Mère Marie de l'Incarnation.

toutes les inspirations de l'âme favorisée d'en haut à son bon plaisir de supérieure; elle y joignait l'humiliation de l'amour-propre, une sorte de dédain affecté pour les récits qu'on lui apportait. Pour mieux s'en rendre compte, elle continua envers la jeune sœur la méthode du directeur de Rennes, de se faire remettre par écrit tout ce qui concernait ces matières. Lorsque sa fille spirituelle lui apportait son papier, la maîtresse le prenait sans mot dire, et, continuant son ouvrage, mettait la communication de côté, comme pour insinuer que son tour viendrait après tout le reste. Le jugement qu'elle en portait, elle le gardait pour elle-même. S'il y avait une résolution à prendre, une permission à donner, sa règle invariable était de l'ajourner, de la différer pour le moment où elle le jugerait à propos.

Dans sa vocation à l'état religieux, la sœur Saint-Pierre, quoique donnant, à ce qu'il semble, les marques les plus évidentes d'un sérieux appel de Dieu, fut retenue cinq longues années par son directeur dans le monde. Il en arriva ainsi de tout ce qu'elle voulut faire dans l'enceinte du cloître, soit pour son œuvre capitale, la Réparation, soit pour chacun des détails que cette œuvre comporte. Elle ne gagna jamais sa cause sans l'avoir plaidée, non seulement en première instance, mais en appel, et finalement jusq'en cassation. Cette conduite fut celle de tous ceux qui eurent à juger de la sœur Saint-Pierre et de son œuvre, conduite qui, dans certains cas, comme par exemple celui de sa vocation, semblerait inexplicable si elle n'était comme

une garantie réclamée par la Providence, en même temps qu'un moyen de sanctification et de perfection préparé pour celle qui devait être l'instrument des desseins divins.

L'œuvre réparatrice ayant à attendre des années de maturité, la sœur, qui ne faisait que de naître à la vie religieuse, fut appliquée par Notre-Seigneur, d'une manière toute spéciale, à la Sainte-Enfance, dévotion de famille dans le Carmel, où elle a caractérisé plus spécialement la vénérable et bien aimable Marguerite du Saint-Sacrement de Beaune, au xvii^e siècle. Il fut donc tracé dans l'esprit de notre postulante, pour tous les jours du mois, un exercice qu'elle pratiqua avec une grande consolation, et, pensa-t-elle, avec un grand profit pour son âme. Elle se regardait comme la petite servante de la sainte Famille; et, s'offrant aux trois personnes qui la composent en cette qualité, elle désirait avec ardeur de porter ses livrées en prenant le saint habit du Carmel. Cette grâce lui fut accordée enfin le 21 mai 1840, dans le mois béni consacré à celle à qui elle devait la grâce de sa vocation. En ce jour de joie et de bénédiction, elle se consacra tout entière à la sainte Famille par l'acte suivant qu'elle écrivit et qu'elle tint sur son cœur pendant la cérémonie.

CONSÉCRATION A LA SAINTE FAMILLE

O Jésus, Marie et Joseph, très sainte et illustre Famille, veuillez me recevoir aujourd'hui, malgré mon indignité, pour votre servante : c'est là le grand désir de mon cœur; daignez exaucer ma prière. Je suis bien résolue de vous

être fidèle, et si je ne puis encore m'engager à votre service par les trois vœux de la Religion, du moins recevez mes désirs, et faites-moi la grâce de les accomplir aussi parfaitement que si je les'avais faits. O très saint Enfant Jésus, accordez-moi la grâce d'être aussi soumise à l'Esprit-Saint et à mes supérieurs que vous l'étiez à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Et vous, ô divine Marie, conçue sans péché, si belle et si pure aux yeux de Dieu, qu'à votre exemple j'aime et pratique la sainte pauvreté jusqu'au dernier soupir de ma vie, et que je me fasse un devoir et un doux plaisir de me sacrifier pour mes sœurs. Enfin, ô sainte Famille, faites que je puisse avec vérité me glorifier d'être votre très humble servante; daignez me recevoir en ce beau jour, et me donner une preuve que vous agréiez mes services, en m'accordant la grâce de m'acquitter dignement de l'office divin; que je le récite avec attention, respect, amour, ferveur et dévotion. Faites que je sois aussi éveillée à Matines que si j'étais dans le ciel, éblouie de la beauté de Dieu et des splendeurs de sa gloire. Amen.

Depuis cette consécration elle se regarda comme la petite domestique de la sainte Famille; et tout ce qu'elle faisait dans le monastère, elle le faisait avec l'intention de la servir à Nazareth. On a dû remarquer par l'acte de consécration qu'elle demandait d'être aussi soumise à l'Esprit-Saint qu'à ses supérieurs. Elle savait donc déjà qu'elle aurait un maître particulier dont elle craignait de mépriser les commandements, commandements qui ne seraient pas seulement de ces inspirations qui poussent chaque âme à faire le bien et à progresser dans la vertu, mais des instructions spéciales qui auraient des œuvres précises à faire exécuter, et dont celle qui les recevait aurait à décharger sa conscience.

L'ambition ne laisse jamais reposer le cœur de

l'homme. Notre sœur novice se regardait comme la petite domestique de la sainte Famille, mais elle y voyait encore d'autres fonctions à remplir que son cœur ambitionnait. Si le roi David s'est regardé devant Dieu comme une bête de somme donnée à l'homme pour l'aider, la sœur croyait pouvoir aussi rendre ce genre de service à la sainte Famille. Un jour elle voulut être l'âne de l'Enfant Jésus. Elle pensait que dans sa vie mortelle le Sauveur n'avait pas dédaigné une si humble monture pour faire son entrée triomphante à Jérusalem. Ah! si elle-même pouvait servir au triomphe de son divin Roi! Si, maintenant qu'il règne au ciel, il avait sur la terre un âne à son service, tout à lui, qu'il conduirait en cette qualité dans les routes qui lui feraient plaisir, peut-être qu'elle n'offusquerait personne.

Elle résolut donc d'obtenir ce titre avec ses fonctions par une sorte d'élection. Un soir que les postulantes et les novices étaient réunies à leur récréation devant un tableau de la sainte Famille, elle fit à ses compagnes la proposition de composer une bergerie à l'Enfant Jésus et de lui consacrer chacune d'elles selon le titre qui lui serait échu au sort. Il y aurait le bœuf, l'âne et la mule de la sainte Famille. A sa grande satisfaction elle fut élue pour être l'âne. Alors elle s'informa d'une compagne qui en avait eu un dans le monde du naturel de cet animal, afin sans doute d'éviter ses défauts. La récréation, comme on le voit, était fort gaie et fort innocente. On y fit des billets d'élection; celui de notre sœur était ainsi conçu : « L'âne du saint Enfant Jésus est entêté, paresseux; il n'aime à marcher

que dans les petits sentiers ; mais il a résolu de se corriger, et son office sera de réchauffer le saint enfant Jésus et de le porter dans ses voyages, enfin de rendre à la sainte Famille tous les services qu'il pourra.

Cependant il manquait encore quelque chose pour assurer cette élection : l'approbation de la révérende Mère, que la sœur pria en grâce de vouloir bien signer son billet. Ce serait un signe que Notre-Seigneur recevait aussi sa servante à ce titre. Mais la révérende prieure, qui soupçonnait dans cette proposition une intention plus sérieuse, ne se souciait guère d'y mettre sa signature. Enfin, elle se fit enfant avec les enfants et elle apposa au billet les initiales de son nom. Dès lors, aux yeux de la sœur, c'était comme un petit contrat en vertu duquel elle allait pouvoir répondre à l'appel que Notre-Seigneur lui avait fait quelques jours après son entrée en religion, de se donner toute à lui, elle et ses mérites, pour l'accomplissement de ses desseins. Elle demanda donc à la révérende Mère si elle voulait donner son âne au saint enfant Jésus, afin qu'il en fit tout ce qu'il voudrait ; mais elle répondit que non, et qu'elle devait dire à ce divin Enfant que la révérende Mère lui prêtait seulement son âne, mais ne le donnait pas encore tout à fait. Cette sage maîtresse voyait sans doute qu'un acte parfait d'abandon à Notre-Seigneur devait avoir de graves conséquences ; et, avant de livrer l'instrument à Notre-Seigneur, il convenait qu'il fût éprouvé par l'obéissance et le renoncement à la propre volonté. Quoiqu'il n'y eût là qu'une permission restreinte et révoicable,

Notre-Seigneur ne laissa pas de prendre sur cette âme généreuse une nouvelle puissance et de la diriger dans ses voies.

La sœur considérait donc son intérieur comme la pauvre étable de Bethléhem, et, trouvant ainsi l'enfant Jésus dans son cœur, elle l'y adorait en union avec la sainte Vierge et saint Joseph; elle s'offrait à lui comme sa petite domestique; dans l'oraison, elle cherchait à le réchauffer par le souffle de son amour. Ce saint enfant lui donna l'inspiration de l'honorer tous les jours du mois en y repassant les mystères de sa sainte enfance. Voici un petit extrait qui en donnera l'idée :

MOIS DU SAINT ENFANT JÉSUS

La sœur commençait le 15 à célébrer la fête des Épousailles de la sainte Vierge avec saint Joseph, et s'engageait à travailler pour eux comme leur petite domestique.

Le 16 était consacré à honorer le mystère de l'Incarnation.

Pendant les neuf jours suivants, elle adorait l'enfant Jésus dans le sein de Marie; ensuite elle accompagnait la sainte Vierge et saint Joseph dans leur voyage à Bethléhem.

Le 25, elle célébrait l'heureuse naissance de l'enfant Jésus.

Le 26, elle l'adorait avec les pasteurs.

Le 27, elle l'adorait circoncis et nommé Jésus.

Le 28, elle adorait l'enfant divin en union avec les rois mages.

Le 29, la Présentation au temple.

Le 30, la Fuite en Égypte.

Alors elle consacrait les sept premiers jours du mois à honorer l'enfant Jésus dans ce lieu d'exil, honorant ses premiers pas, ses premières paroles et ses premières actions, sa pureté et sa simplicité.

Le 8, elle célébrait le retour de la sainte Famille à Nazareth.

Le 9, elle adorait Jésus commençant à travailler avec saint Joseph.

Le 10, elle honorait l'obéissance que l'enfant Jésus rendait à ses parents.

Le 11, ses charitables prévenances envers sa sainte Mère et le fidèle gardien de son enfance.

Le 12 était consacré à l'enfant Jésus, âgé de douze ans, allant avec Marie et Joseph à Jérusalem pour célébrer la Pâque, et se déroband à leur amour.

Le 13, elle adorait l'enfant Jésus au milieu des docteurs de la loi et soutenant les droits de son Père.

Le 14 enfin, elle adorait l'enfant Jésus retrouvé dans le temple par Marie et Joseph, et revenant en leur compagnie à Nazareth, où il leur était soumis.

Ainsi finissait le mois de l'enfant Jésus, et le lendemain, qui se trouvait le 15, elle le recommençait par la célébration des Fiançailles de la sainte Vierge avec saint Joseph. Tous les jours, de cette manière, lui semblaient des jours de fête. La considération de l'enfant Jésus, en union duquel elle faisait toutes ses actions, lui rendait toute occupation facile et agréable. Le démon, jaloux de ce bonheur, essaya

de le troubler. Un jour que la sœur avait fait un acte d'humilité qui avait sans doute irrité cet ange d'orgueil, il voulut s'en venger sur elle-même. Le soir, comme elle était couchée, elle sentit tout à coup sur sa tête comme un animal qui semblait vouloir l'étouffer. Elle eut un sentiment intérieur que c'était l'ennemi. Alors de toutes ses forces elle appela la sainte vierge Marie à son secours. A ce nom sacré l'adversaire prit la fuite, et la sœur délivrée se mit en prière et chanta ces paroles si terribles à l'ange déchu : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Quoique ce fût le temps du grand silence, elle crut que la circonstance l'autorisait à élever la voix. Du reste, elle n'eut pas le temps de réfléchir, tant l'attaque était pressante. L'ennemi voulait étouffer ou du moins effrayer l'âne du saint enfant Jésus, mais la sainte Vierge vint à son secours.

La dévotion de la sœur Saint-Pierre à la sainte enfance du Sauveur Jésus lui demeura chère toute sa vie et la suivit jusqu'à son dernier soupir. Appelée à devenir l'instrument d'œuvres qui appartiennent à l'âge mûr de Notre-Seigneur, participant aux mystères douloureux, elle était néanmoins sans cesse rappelée au mystère consolant de l'enfance divine, et son âme en retint toujours le caractère. Nous verrons quelles en furent les conséquences dans ses visions sur la sainte Vierge, qui sont comprises dans la dernière période de sa vie mystique. Pour se maintenir constamment dans la contemplation de la divine enfance, elle avait paré deux petites statues de l'enfant Jésus, dont elle appelait l'une son *petit roi*, et l'autre son *roi*

pauvre, chacune revêtue de sa main selon le caractère que son ingénieuse tendresse lui attribuait. L'une ou l'autre lui tint toujours compagnie, et, sur son lit de mort, nous verrons comment elle sut associer son petit roi à sa reconnaissante charité pour les bienfaiteurs du monastère.

CHAPITRE VI

Profession religieuse. — Pratique intérieure de la sœur Saint-Pierre après sa profession. — Exercices divers sur les mystères de la sainte enfance et de la vie du Sauveur sur la terre. — Construction du nouveau monastère. — Épreuve.

Le temps du noviciat de la sœur Saint-Pierre était écoulé. Elle commença à formuler son désir de la sainte profession à la révérende Mère prieure, qui ne se montra pas pressée d'y acquiescer. La sœur avait trois fois à se présenter au chapitre pour y faire sa demande; elle ne voulut entreprendre ces démarches qu'après s'y être préparée par un exercice de piété.

Afin d'obtenir l'enfant Jésus pour son époux, elle pensa qu'elle devait le demander aux trois personnes qui avaient sur lui des droits, c'est-à-dire à saint Joseph, à la sainte Vierge et au Père éternel. Ainsi fit-elle avec grande dévotion, et le succès couronna ses pieuses espérances. Elle fut reçue à la sainte profession, et, le 8 juin 1841, elle célébra ses noces spirituelles avec Jésus, son divin Époux. Le prêtre qui l'avait dirigée dans le monde pour sa voca-

tion, M. l'abbé Panager, vint prêcher à la cérémonie, et il prit pour texte de son sermon ces paroles de la sainte Vierge en son cantique : *Beatam me dicent omnes generationes* : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Puis faisant voir la beauté de l'état qu'elle embrassait, il lui répétait toujours : « Vous êtes bienheureuse; » en quoi trouvait-elle qu'il avait bien raison; car sa vocation était une vocation d'attrait, et maintenant qu'elle touchait au but de ses vœux elle était au comble du bonheur. Dans une circonstance aussi importante, la sœur ne pouvait manquer de donner à son Époux divin une nouvelle marque de son amour, et voici l'acte qui en fut l'expression :

ACTE DE CONSÉCRATION

O mon Dieu, daignez agréer l'entier sacrifice de moi-même, que je vous offre en union avec Jésus mon Sauveur, qui s'est immolé pour le salut du monde. Je vous fais par lui et avec lui l'entier abandon de moi-même, le sacrifice de ma vie; je remets mon âme entre vos mains pleines de miséricorde. Et vous, ô Jésus, mon cher époux, je m'offre tout entier à vous, sur l'autel de votre divin Cœur, par les mains de Marie et de Joseph; c'est par eux que j'y dépose mes vœux, afin qu'ils en soient les garants et les gardiens. Veuillez donc, ô Famille chérie de mon cœur, accepter l'entière donation et consécration que je fais de moi-même à votre service : je m'offre toute à vous en ce jour, par les mains de notre sainte mère Thérèse et de notre père saint Jean de la Croix, pour l'accomplissement de vos desseins dans les âmes. Regardez-moi comme une propriété qui vous appartient; chargez-vous, s'il vous plaît, de mes saints vœux; accomplissez-les en moi par votre toute-puissante protection. O Jésus! mon adorable

Époux, je suis si pauvre, si misérable, si inconstante dans le bien ! Permettez-moi d'emprunter tous les sentiments et l'amour de votre sainte Mère et de son auguste époux. Oui, c'est par la voix et le cœur de Marie et de Joseph que je fais ma profession et promets pauvreté, chasteté et obéissance à Dieu, notre Seigneur, et à la bienheureuse vierge Marie, sous la conduite de nos supérieurs légitimes, selon la règle primitive du Mont-Carmel de la réforme de sainte Thérèse, qui est sans mitigation, et ce jusqu'à la mort. O divin enfant Jésus, j'unis mon sacrifice à celui que vous fîtes à votre divin Père lors de votre Présentation au temple : vous vous êtes sacrifié pour me racheter de mes péchés, aujourd'hui je veux me sacrifier à mon tour pour vous racheter des mains des pécheurs. O Marie ! ma tendre Mère, et vous, mon bon Père saint Joseph, qui avez présenté au grand prêtre deux petites colombes pour racheter l'enfant Jésus, veuillez offrir au Père éternel, sur l'autel du Cœur de Jésus, mon corps et mon âme, pour racheter ce divin enfant des mains des pécheurs et cicatriser ses plaies, surtout celle de son divin Cœur, que je désire tant aimer ! Veuillez aussi prier le saint enfant Jésus d'imprimer en moi tous les traits de sa divine ressemblance, ou plutôt que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit Jésus qui renaisse et vive en moi !

O Jésus, Marie et Joseph, vous savez avec quelle ardeur et quelle joie j'aurais été m'offrir à votre service, si j'avais eu le bonheur de vivre au temps que vous habitiez cette terre. C'est avec les mêmes sentiments d'amour pour vous que je veux servir cette sainte communauté, comme si je vous voyais habiter cette maison : je veux vous rapporter tout ce que je ferai ; tout en moi vous appartiendra. Regardez-moi désormais comme votre petite servante ; disposez de moi selon votre bon plaisir. Ainsi soit-il.

SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE, carmélite indigne.

Le 8 juin 1841.

A son entrée dans la maison, dotée du patronage de sa divine Mère, avec le nom de Marie, la sœur s'était placée de nouveau sous la protection du prince des apôtres en recevant le nom de Saint-Pierre. A sa profession, la petite domestique de la maison de Nazareth voulut être agrégée plus spécialement à la sainte Famille, et en ajouta le titre à la suite de ses autres noms.

Pour remplir la fonction qu'elle avait choisie, il lui fut inspiré bientôt après sa profession de garder les troupeaux de l'enfant Jésus, et elle conçut le plan d'un exercice en l'honneur des douze mystères et des douze années de la sainte enfance, qu'elle nomma les douze tribus d'Israël.

En l'honneur de la première année de l'enfant Jésus, elle lui offrait, par les mains de la sainte Vierge et de saint Joseph, notre saint-père le pape et toute la milice sacerdotale, sous la protection de saint Pierre et de saint Paul. En l'honneur de sa seconde année, elle lui offrait les âmes religieuses, sous la protection de saint Jean et des saints apôtres. En l'honneur de la troisième année, elle lui offrait tous les rois, sous la protection du saint roi David et des saints rois mages. En l'honneur de la quatrième année, elle lui offrait tous les malheureux francs-maçons, sous la protection des saints martyrs, pour obtenir leur conversion.

En l'honneur de sa cinquième année, elle lui offrit tous les comédiens, sous la protection de saint Jean-Baptiste, afin que le saint enfant les éclairât.

Pour la sixième année, elle lui offrait les nations infidèles, sous la protection des neuf chœurs

des anges, afin qu'il fit luire à leurs yeux le flambeau de la foi.

En l'honneur de sa septième année, elle lui offrait tous les hérétiques et les schismatiques, sous la protection des patriarches. Pour sa huitième année, c'était les Juifs, sous la protection de sainte Anne et de saint Joachim. Pour la neuvième, elle lui offrait tous les incrédules, sous la protection des saints prophètes.

En l'honneur de sa dixième année, la sœur offrait à l'enfant divin tous les pécheurs endurcis, sous la protection des saints confesseurs. Pour sa onzième année, elle lui offrait les âmes tièdes, sous la protection des saintes femmes. Enfin, en l'honneur de sa douzième année, la sœur offrait toutes les âmes justes, sous la protection de la sainte mère Thérèse et de toutes les saintes vierges.

Tel était ce que la fervente professe, active domestique de la sainte Famille, appelait la bergerie du saint enfant Jésus. Ce divin Sauveur prit occasion de cette dévotion pour accroître sa puissance dans l'âme de sa servante. Des mystères de sa sainte enfance il la fit passer aux autres mystères de sa vie; elle sentait pour cela un attrait qu'elle suivait sans complication comme sans effort. Comme elle dut rendre compte à sa supérieure de cette phase nouvelle de sa vie intérieure, on a pu conserver la copie qu'elle en fit, elle s'y exprime ainsi :

« A huit heures du soir, je m'offre à la très sainte Vierge et à saint Joseph comme leur petite domestique pour les servir et garder leurs troupeaux sur les terres du saint enfant Jésus, qui sont ses mys-

tères et ses plaies sacrées, et j'adore le mystère de l'Incarnation jusqu'à neuf heures.

« A neuf heures sonnent les Matines ; alors je célèbre la naissance du saint enfant Jésus ; je m'unis aux saints anges, aux pasteurs et aux mages, qui l'ont adoré dans la crèche.

« Au 1^{er} nocturne, j'adore sa naissance éternelle dans le sein de son Père et sa vie divine ; au 2^e nocturne, j'adore sa naissance dans l'étable et sa vie mortelle ; au 3^e nocturne, j'adore sa naissance sacramentelle dans l'Eucharistie et sa naissance spirituelle en nos cœurs ; j'adore en même temps sa vie glorieuse.

« A chacun des neuf psaumes, je m'unis aux neuf chœurs des anges pour adorer Notre-Seigneur.

« Au *Te Deum*, j'adore l'enfant Jésus se manifestant au peuple juif en la personne des pasteurs qui viennent l'adorer sur l'invitation des anges.

« Ensuite, pendant les psaumes des Laudes, j'adore le saint enfant circoncis et nommé Jésus ; ensuite je l'adore avec les rois mages comme étant Dieu, roi et homme.

« Voilà mon occupation intérieure pendant les Matines. Étant rentrée dans notre cellule, je m'occupe jusqu'à onze heures des troupeaux de la bergerie du saint enfant Jésus, en priant ce divin Sauveur de combler de bénédictions ses brebis, en leur appliquant ses divins mérites. Ensuite je me couche, prenant mon repos en union avec le saint enfant Jésus couché dans la crèche. Le matin étant arrivé, aussitôt que j'entends le réveil, je me lève,

et, adorant le Père éternel, je lui dis avec le saint enfant Jésus : Me voici, mon Père, je viens pour faire votre volonté. Ensuite je me rends au chœur pour l'oraison, en union avec la sainte Vierge et saint Joseph portant au temple le saint enfant Jésus; et pendant mon oraison, je m'offre avec lui au Père céleste; je renouvelle les saints vœux de ma profession, et je me donne à ce divin Sauveur; ensuite je l'offre à son Père pour le salut de ses brebis. L'oraison finie, nous allons avec la sainte Famille à Nazareth; mais bientôt la cloche sonne pour les heures, et nous partons pour l'Égypte. Pendant les douze psaumes des heures, j'adore les douze années du saint enfant Jésus, et j'honore sa demeure en Égypte, son retour à Nazareth, et enfin son séjour dans le temple de Jérusalem au milieu des docteurs. Après le saint sacrifice de la messe, l'heure du travail arrive; alors je m'occupe de la vie cachée et laborieuse de Notre-Seigneur. A onze heures, j'adore Jésus baptisé par saint Jean. Depuis midi jusqu'à une heure, je m'occupe de Jésus au désert; d'une heure à deux, de sa vie évangélique. A deux heures sonnent les vêpres; alors j'adore l'entrée triomphante de Jésus dans la ville de Jérusalem et j'entre au chœur en union avec notre divin Sauveur; pendant l'office, je me tiens en esprit à ses pieds, honorant les sentiments de son Cœur adorable pendant la dernière semaine qu'il passa avec ses disciples, et l'excès de son amour qui le porta à instituer le sacrement de l'Eucharistie.

« Ensuite nous entrons au jardin des Olives, et, le

reste de l'après-midi, je suis Notre-Seigneur en union avec la sainte Vierge dans les stations de sa passion. A cinq heures sonne l'oraison ; là, j'adore Jésus crucifié, et je fais mon oraison au pied de la croix ou dans le sacré Cœur de Jésus. Je commence par faire mon examen de conscience, et, après m'être humiliée devant Notre-Seigneur de mes fautes, je me donne toute à lui, renouvelant mes saints vœux en union avec le sacrifice de ce divin Sauveur. Après que je me suis ainsi donnée à Notre-Seigneur, il me semble qu'il se donne aussi réciproquement à moi avec tous ses mérites infinis ; il unit mon âme avec la sienne et me fait entrer dans les désirs et dans les honneurs qu'il rend à son divin Père par son état de victime. Alors je me perds de vue pour m'occuper avec mon divin Époux de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Je trouve dans le sacré Cœur de Jésus tous les mystères de sa très sainte vie, ses divins mérites et toutes ses brebis. J'offre chaque mystère de la vie de Notre-Seigneur au Père éternel pour tel ou tel troupeau de la bergerie du saint enfant Jésus ; ensuite je présente à ce divin Père les quatre parties du monde que j'ai placées dans les quatre plaies des pieds et des mains de Notre-Seigneur ; les douze troupeaux de brebis de la sainte Famille occupent la bergerie du sacré Cœur de Jésus. J'y joins aussi les âmes du purgatoire, les ayant mises dans les autres plaies du corps adorable de mon Sauveur. Puis j'offre cette sainte victime par les mains de la très sainte Vierge au Père éternel, en sacrifice d'holocauste, d'action de grâces, d'expiation, en sacrifice d'impétration, de complai-

sance et de bienveillance pour toutes les immenses perfections de la très sainte Trinité. J'adore ensuite le dernier soupir de Jésus sur la croix. — Telle est l'application que Notre-Seigneur me donne pendant mes oraisons du soir. Le reste de la journée, je m'occupe de Jésus dans le sépulcre jusqu'à Complies. Enfin, je l'adore sortant du tombeau par sa glorieuse résurrection, et je le contemple en son ascension.

« Voilà à peu près quel est mon exercice de tous les jours. Mais pour laisser Notre-Seigneur me conduire ainsi, il faut que je meure à tout ce qui peut flatter mes sens; point de retour sur moi-même, si ce n'est pour m'humilier profondément : Dieu seul, sa volonté et sa gloire, voilà ma devise et ma pratique. Ces paroles : *Et il leur était soumis*, et ces autres : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir*, me sont toujours présentes. Notre-Seigneur me fait vivement sentir mon incapacité pour tout bien et ma profonde misère. Le saint enfant Jésus conduit son âne par la bride de sa sainte grâce; je n'ai qu'à obéir et à me renoncer. »

Cependant la révérende Mère prieure, pour s'assurer de l'esprit qui conduisait la sœur Saint-Pierre et pour la tenir dans l'humilité, la reprenait et la contrecarrait, essayant de la faire marcher par une voie plus ordinaire; la sœur faisait ce qu'elle pouvait pour obéir, mais elle se retrouvait bientôt dans la même route. Alors la révérende Mère fit parler la sœur à un vénérable religieux très versé dans la vie intérieure. Ce Père, après avoir tout examiné, lui dit : « Ma fille, continuez sans crainte; laissez

Notre-Seigneur vous diriger, parce que vous avez établi le fondement de votre conduite sur l'esprit de mortification. Dites à votre révérende Mère que je suis content; je lui parlerai. » Dès lors la Mère prieure permit à sa fille de s'abandonner à l'esprit de Dieu; mais elle lui donna le sage conseil d'être fidèle à la grâce et de ne point rester dans l'inaction quand l'opération de Dieu serait passée, seulement de répondre à son appel quand elle recevrait cette grâce.

La sœur alors employée à la roberie n'avait pas une occupation qui pût la distraire de la présence de Dieu; ses journées tout entières ne faisaient, comme elle le dit, qu'une pièce d'oraison; le travail ne troublait en rien son entretien avec Notre-Seigneur; à cela elle ne voyait pas grand mérite, puisqu'il n'y avait point d'empêchement à écarter. Mais la révérende Mère, en donnant à sa contemplative l'office de *portière*, lui fournit une large occasion de pratiquer la vertu, puisque cet emploi met à tout moment l'esprit en alerte. Au Carmel, il est exercé uniquement à l'intérieur de la clôture: celle qui en est chargée reçoit les messages et les commissions du dehors et transmet ceux qui lui sont confiés du dedans; mais on n'a jamais confondu cet office avec celui de *tourière*, qui désigne les sœurs attachées au monastère pour communiquer directement avec les personnes du monde. Leurs engagements et leurs fonctions diffèrent essentiellement des religieuses carmélites renfermées dans la clôture. L'emploi était sans doute quelquefois fatigant, et la bonne sœur Saint-Pierre, qui se nommait le pauvre âne du saint

enfant Jésus, demanda plus d'une fois répit à ses maîtres dans la personne de sa supérieure. Mais cet office était encore plus distrayant; c'était là ce que voulait la supérieure et ce qui contrariait le plus l'esprit de recueillement de sa fille. Ce lui fut donc un sujet perpétuel de pénitence, de renoncement à soi-même. Elle pratiquait déjà les austérités de la règle, elle y ajoutait même; cependant l'esprit qui la dirigeait la maintenait d'une part dans les limites de la discrétion pour les mortifications extérieures, et de l'autre faisait de toute sa vie une mortification intérieure, soutenue, qui la rendait vraiment indépendante de tous ses sens.

La sœur Saint-Pierre regarda le commandement de sa prieure comme un ordre du Ciel et s'y soumit avec joie pensant qu'en ce jour, qui était justement la fête de l'Incarnation, c'était une marque certaine que le saint enfant Jésus l'avait élue pour petite domestique de la sainte Famille, qu'elle allait servir en faisant toutes les commissions de la famille du monastère. Peu après elle obtint une statuette de l'enfant Jésus qu'elle se plut à décorer elle-même, et elle ne s'en sépara plus. Elle lui offrait tous ses travaux; lorsqu'elle devait écrire elle lui mettait une plume à la main, comme si elle n'eût voulu rien tracer que le saint enfant, son « petit roi », disait-elle, n'eût écrit lui-même. Quelquefois pendant la journée elle sentait sa présence dans son âme par une grâce si puissante qu'il lui arrivait de laisser un peu son ouvrage pour l'écouter plus à son aise; mais, obéissante jusque dans les circonstances les plus délicates, elle demanda la permission de sa supé-

rieure, ne pensant pas pouvoir agir d'elle-même. Il lui fut défendu de s'arrêter à ces opérations intérieures; on lui permit seulement de se recueillir un peu lorsqu'elle aurait l'esprit bien distrait, et elle se conforma scrupuleusement à cette prescription.

Notre-Seigneur agissait de plus en plus énergiquement dans l'âme de sa servante, et elle se sentait pressée de faire l'acte d'abandon qu'il lui avait inspiré lors de son entrée en religion pour l'accomplissement de ses desseins; mais les supérieurs lui refusaient toujours cette permission. En 1843, la Providence lui donna l'occasion de réitérer sa demande. Il était alors question de quitter l'ancien monastère et de chercher un terrain pour le nouveau Carmel dans une autre partie de la ville. Cette grave et lourde affaire donnait bien de l'inquiétude à la révérende Mère de l'Incarnation; et elle recommanda à la sœur de prier le saint enfant Jésus de faire trouver à ses épouses un terrain convenable. Celle-ci obéit avec empressement, et dans sa prière au divin roi elle crut entendre au fond de son cœur qu'il lui répondait : *Donnez-moi le terrain de votre âme*. Elle comprenait par là que Notre-Seigneur voulait travailler dans son âme comme sur un terrain à lui et y élever un édifice à sa gloire et à l'avantage des âmes; mais elle n'en connaissait pas encore la destination précise.

Dans cette conjoncture nouvelle, la sœur alla trouver la révérende Mère prieure, qui vint à parler de ses justes inquiétudes à la vue de la grande entreprise dont elle se trouvait chargée. Sœur Saint-Pierre, croyant que sa bonne Mère avait besoin d'un

peu de récréation, lui dit : « Ma bonne Mère, quand on n'a point d'argent et qu'on en a besoin on vend son âne. Si donc vous voulez me vendre au saint enfant Jésus, il vous donnera en retour de l'argent pour bâtir sa maison. » La révérende Mère sourit à sa proposition, et la sœur insista en disant : « Ma Mère, je ne vaud pas grand'chose; mais puisque le saint enfant Jésus me veut et qu'il me demande, il m'achètera et me payera beaucoup plus que je ne vaud. Combien voulez-vous me vendre? » La révérende Mère, soit qu'elle voulût entrer dans le jeu de sa fille, soit qu'elle fût ébranlée par l'assurance avec laquelle cette demande lui était faite, eut l'air d'y condescendre et répondit : « Hé bien! mon enfant, vous direz au saint enfant Jésus que si j'étais riche je vous donnerais à lui; mais comme je suis pauvre et que je n'ai point d'argent pour bâtir sa sainte maison, je me trouve obligée de vous vendre. Demandez-lui donc qu'il vous achète. » La sœur retournant alors au saint enfant Jésus le pria de la prendre toute à lui; et une nuit qu'elle le suppliait avec une grande ferveur elle lui offrit l'amour des pasteurs, des rois mages et des autres saints qui l'avaient vu et adoré dans sa divine enfance, et lui tressa comme une couronne en l'honneur des premières douze années de sa vie sur la terre, à la suite de quoi elle crut le voir dans l'intérieur de son âme lui disant à peu près ces paroles : « Recommandez à votre Mère prieure d'écrire à M^{lle} N..., sous ma dictée, de lui dire telle chose, et cette personne lui enverra une aumône pour bâtir sa maison. »

La personne ainsi désignée demeurait à soixante

lieues de Tours; la sœur la connaissait un peu, mais la révérende Mère, point du tout. Cependant sur l'indication de la sœur elle consentit à lui écrire, sans toutefois lui rien dire de la communication de l'enfant Jésus. La réponse se fit un peu attendre; enfin arriva une lettre de cette bonne demoiselle avec un billet de cinq cents francs. Cette aumône était comme une des premières pierres de la maison qu'on devait bâtir, et en reconnaissance la sœur dit au saint enfant Jésus cinq cents fois le psaume *Laudate Dominum omnes gentes* en action de grâces. Alors elle demanda à sa Mère prieure si ce n'était pas là un prix plus que suffisant pour acheter un âne et si elle voulait la livrer au saint enfant, qui lui avait envoyé cette somme; mais la révérende Mère, pour éprouver sa fille et s'assurer de l'esprit qui la conduisait, lui fit entendre qu'elle aurait besoin de beaucoup plus d'argent pour sa construction avant de souscrire à ses désirs.

Elle redoubla donc de ferveur tant pour la gloire de Celui qui la réclamait que pour l'assistance de sa mère dans la nécessité où elle se trouvait. Elle prit alors pour pratique de répéter l'invitation de la fête du saint nom de Jésus: *Mirabile nomen Jesu quod est super omne nomen, venite adoremus*, et cela des milliers de fois, s'associant des sœurs pour multiplier sa louange, dont la répétition formait des milliers qu'elle assimilait à des billets tirés sur la divine Providence, et sa confiance fut toujours récompensée. Un jour pendant son oraison elle se trouva comme au milieu d'une bâtisse. Notre-Seigneur lui faisait comprendre quelle chose glorieuse

et méritoire c'était que de lui bâtir une maison; il lui faisait considérer de quelles sommes énormes avait besoin pour cela sa bonne supérieure; puis il ajouta : « Dites à votre Mère de ne point se tourmenter à ce sujet; si la maison est bâtie avec pauvreté et simplicité, selon l'esprit de votre sainte mère Thérèse, je payerai tout moi-même, et vous verrez affluer les aumônes; mais si on veut bâtir avec recherche et magnificence, payera qui voudra. »

Malgré un certain embarras qu'éprouvait la sœur à faire une telle communication, elle s'en acquitta cependant sans différer. Elle trouva la révérende Mère tout inquiète et fatiguée; elle n'avait point dormi de la nuit, parce qu'elle avait été préoccupée du plan que son architecte lui avait fait et qui ne répondait pas aux usages du Carmel. La révérende Mère en conçut elle-même un autre vraiment conforme à l'esprit de sainte Thérèse; alors Notre-Seigneur se montra favorable. Les pierres que sœur Saint-Pierre devait fournir, c'étaient, comme il le lui fit entendre plus tard, les prières de la réparation des blasphèmes contre la gloire du saint nom de Dieu, prières qui devaient attirer de grandes bénédictions sur la maison.

Cette œuvre allait bientôt lui être manifestée. Un jour que la sœur parlait à la révérende Mère des grâces abondantes qu'elle avait reçues de Notre-Seigneur avant son entrée en religion, la révérende Mère lui dit qu'elle avait été depuis, sans doute, infidèle au bon Dieu, puisque ces faveurs lui étaient retirées, qu'elle devait en faire une amende honorable et le prier de mettre son âme dans les disposi-

tions où elle se trouvait à cette époque. Elle obéit. Dès le lendemain matin, elle entendit une voix intérieure qui lui dit : « Revenez à la maison de votre Père, qui n'est autre que mon Cœur. » A ces paroles un grand calme succéda aussitôt à l'agitation qui avait précédé. Quand elle fut à l'oraison, la même voix intérieure ajouta : « Appliquez-vous à honorer mon Cœur et celui de ma Mère; ne les séparez point; priez-les pour vous et pour les pécheurs; alors j'oublierai vos ingratitudez passées et je vous ferai plus de grâces qu'autrefois, parce que vous m'êtes plus unie par vos vœux. » Comme il s'élevait un doute dans son esprit de savoir si c'était bien Notre-Seigneur qui lui parlait, il lui fut répondu : « C'est moi, Jésus, présent au saint Sacrement, qui vous parle. J'ai plusieurs manières de me communiquer aux âmes. Ne voyez-vous pas comme la vôtre est calme et attachée à moi, tandis que ces jours derniers elle était comme une vagabonde. Commencez à faire ce que je vous dis, et vous en sentirez bientôt les effets. »

Ensuite Notre-Seigneur la prévint contre les dévotions sensibles, et elle, se conformant à ses ordres, s'appliqua à honorer le Cœur de Jésus et celui de Marie intérieurement et extérieurement, demandant au Seigneur de lui accorder non des grâces sensibles, mais la glorification de son nom et le salut de beaucoup d'âmes.

Elle offrit ensuite sa volonté au Père, sa mémoire au Fils et son entendement au Saint-Esprit. Elle se livrait ainsi toute à Dieu pour qu'il purifiât parfaitement son âme par la souffrance et la convain-

quit bien de son néant, alors qu'il se disposait à se servir d'elle comme instrument de ses miséricordes. Elle se sentit donc plongée dans l'amertume, perdue dans les ténèbres et attaquée par les tentations. Mais plus elle sentait son néant et son indignité, plus elle avait faim de Dieu et plus elle trouvait de contentement d'être ainsi privée de toute consolation. La révérende Mère prieure ajouta encore à ses peines en lui refusant un livre qui aurait pu la soulager, et elle lui dit ces paroles sévères : « Ma fille, il ne faut pas sacrifier à Dieu une seule chose; c'est *tout* que vous devez immoler. » Elle lui refusait de l'écouter et lui défendait de parler de ses peines avant quinze jours à son confesseur. A la fin, rendue et comme épuisée, la sœur prit la liberté de dire à Notre-Seigneur : « Mon Dieu ! vous voyez combien je connais à présent mon néant et ma misère ; » comme pour lui dire : c'est assez, mon Dieu, je saurai maintenant discerner vos dons et je ne pourrai me les attribuer; car je vois bien clairement que je ne suis que pauvreté et incapacité. Dans cette circonstance elle se sentit pressée de recourir à la sainte mère Thérèse; elle commença en son honneur une neuvaine, lorsque la solution de cette situation critique se déclara.

CHAPITRE VII

Première communication sur la réparation des blasphèmes contre Dieu et de la profanation des dimanches. — Premières prières de réparation. — Conduite de la Mère prieure. — Concours d'événements recommandant la réparation. — La mère Adélaïde de Poitiers. — Bref du 8 août 1843. — Quarantaine de saint Louis. — Le supérieur et le confesseur du Carmel. — État religieux et moral de la France.

Le 26 du mois d'août 1843, un violent orage éclata sur la ville de Tours; la terrible voix du tonnerre semblait être l'expression menaçante de la justice divine, et les éclairs brillaient comme les traits dont il devait foudroyer ses ennemis. A l'oraison du soir, la sœur Saint-Pierre se mit au pied de la croix et demanda à Notre-Seigneur le sujet de son courroux; alors le divin Maître, changeant sa conduite d'épreuves à l'égard de sa servante, lui dit à peu près ces paroles : « J'ai entendu vos soupirs; j'ai vu le désir que vous avez de me glorifier; ce désir ne vient pas de vous, c'est moi qui l'ai fait naître dans votre âme. » Puis il ajouta : « Mon nom est partout blasphémé; même les enfants blasphèment! Ce péché me blesse le cœur plus douloureusement que les autres. Par le blas-

phème le pécheur m'attaque en face; il me maudit ouvertement, anéantit sa rédemption et prononce lui-même sa condamnation. C'est le péché du démon; c'est comme une flèche empoisonnée qui blesse continuellement mon cœur; je veux qu'on me donne une flèche d'or qui le blesse avec délices et cicatrise les blessures de malice que lui font les pécheurs. »

Alors pour la réparation des blasphèmes Notre-Seigneur dicta à la sœur une formule de louange qui devait être cette flèche d'or, et qui était formulée de la manière suivante :

Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, glorifié, le très saint, très sacré, très adorable, très inconnu, très inexprimable nom de Jésus, au ciel, sur la terre et dans les enfers, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel.

Si le mot *les enfers* pouvait exciter ici quelque surprise, on doit entendre que dans l'enfer Dieu est glorifié par sa justice. D'autre part, les enfers, opposés au ciel et à la terre, peuvent aussi se comprendre du purgatoire, où les âmes sont capables de glorifier le Seigneur par leurs louanges. Ces explications furent suggérées à la sœur elle-même, qui en avait eu quelque scrupule. Saint Paul ne s'est-il pas servi de cette même expression dans un sens analogue en son épître aux Philippiens, ch. xvi, 10?

Le Seigneur, après avoir remis cette flèche d'or à sa servante, lui dit : « Faites attention à cette grâce, car je vous en demanderai compte. » Et il lui semblait voir sortir du divin Cœur blessé par cette

flèche des torrents de grâces qui allaient convertir les pécheurs, ce qui lui donna la confiance de demander : « Seigneur, me chargez-vous donc des blasphémateurs? » Mais cette question demeura sans réponse; chose terrible à penser, et qui nous semble d'une signification sinistre pour les blasphémateurs.

Cette importante communication fut écrite, selon la coutume, et portée à la révérende Mère prieure, qui la reçut sans paraître y donner de l'importance en présence de la sœur. Lorsque celle-ci se fut retirée, elle en prit connaissance et commença à soupçonner l'importance du rôle que Dieu voulait donner à l'une de ses religieuses et la responsabilité où elle-même et son monastère allaient par suite se trouver engagés. En effet, non seulement la formule de louange du saint nom de Dieu devait être répétée par la personne à laquelle le Seigneur l'avait révélée, mais elle devait être communiquée et transmise aux âmes fidèles. De plus, la sœur, toujours sous cette inspiration, avait rédigé un exercice de louange pour toutes les heures du jour, afin qu'à l'imitation des anges, qui chantent au ciel perpétuellement le *Sanctus*, il y eût sur la terre un concert non interrompu à l'honneur du nom sacré que tant de malheureux outrageaient. Cet exercice commençait par le cantique *Magnificat*, puis suivaient vingt-quatre versets ou acclamations, dont voici les premiers : « En union avec le sacré Cœur de Jésus, venez; adorons le NOM ADORABLE DE DIEU, qui est au-dessus de tout nom. En union avec le saint Cœur de Marie, venez, etc. En union avec le glorieux saint Joseph,

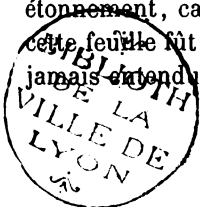
venez, etc., etc. ; » et à la dernière invitation on ajoutait : « Venez, adorons le nom admirable de DIEU, qui est au-dessus de tout nom, et prosternons-nous devant lui... Pleurons en présence du Seigneur, qui nous a faits, car il est le Seigneur notre DIEU : nous sommes son peuple et les brebis qu'il conduit lui-même à ses pâturages. » Tout cela, disons-nous, donnait beaucoup à réfléchir à la révérende Mère prieure ; mais elle ne voulut pas d'abord permettre à la sœur de dire ces prières ; elle en garda la rédaction qui lui avait été remise, et ne la lui rendit que plus tard.

En attendant elle opposait de justes difficultés à l'empressement de la sœur, et un jour que celle-ci, lui rendant compte de son oraison, lui disait qu'elle s'y trouvait tout occupée à réparer pour les blasphèmes, la révérende Mère l'en reprit sévèrement, et lui défendit de continuer, lui enjoignant de s'appliquer tout simplement à méditer sur ses fins dernières, ou sur un autre sujet. Elle lui reprocha de vouloir se mêler de faire réparation pour les autres, tandis qu'elle-même avait peut-être blasphémé Dieu dans son cœur : pourquoi ne pas méditer ces paroles qui pouvaient lui être dites un jour : Allez, maudits, au feu éternel ?

La pauvre sœur s'en retourna le cœur bien serré, voyant sa supérieure si mécontente d'elle et lui défendant une manière de prier dont elle n'était plus maîtresse. Elle fit néanmoins de son mieux pour obéir, et cette disposition lui rendit un peu de calme. Mais alors elle commença à sentir la pesanteur de la croix que Notre-Seigneur lui avait promis de lui

donner après son entrée en religion. Elle en prenaient ce moment la charge; elle la portait avec Notre-Seigneur, puisque c'étaient les outrages commis contre son Père qu'elle avait à réparer; et elle ne la quitta plus jusqu'à son dernier soupir.

Quand donc Notre-Seigneur lui communiquait quelque chose au sujet de la réparation, elle n'osait plus en parler de vive voix à sa supérieure, mais elle l'écrivait, comme de coutume, et le portait à la révérende Mère; elle était même bien aise de ne la point rencontrer. Cependant des indices de l'action divine allaient ébranler la résistance de la mère prieure et l'associer désormais aux desseins et aux épreuves de la sœur. Celle-ci un jour, à ses pieds, lui rendant compte des angoisses où la jetaient les ordres de Notre-Seigneur et l'impossibilité de les accomplir, la bonne mère lui disait : « Que voulez-vous, mon enfant, je n'y peux rien faire; il faut que vous l'enfantiez, cette œuvre, dans la douleur; » à ce moment, d'un livre que la révérende Mère prieure avait dans les mains, tombe une petite feuille volante, où était écrite une amende honorable au très saint nom de Dieu, précédée d'un avertissement au peuple français, d'avoir à apaiser la colère de Dieu, irrité à cause des blasphèmes et des impiétés. Tout ce qui se trouvait dans cette notice avait un rapport si frappant avec la communication présente de la sœur Saint-Pierre, que cet incident jeta la supérieure dans le plus grand étonnement, car elle n'avait pas connaissance que cette feuille fût dans la maison, et la sœur n'en avait jamais entendu parler.



Cet écrit avait été publié en 1819 par l'abbé Soyer, alors vicaire général de Poitiers, et en ce temps devenu évêque de Luçon. A son premier titre d'*Avertissement au peuple français*, il s'en joignait un second : *ou Réparation inspirée pour apaiser la colère de Dieu*; on y proclamait hautement que les blasphèmes attiraient la colère de Dieu sur la France, et on y proposait des supplications analogues à celles qui étaient demandées à la sœur Saint-Pierre. Dans sa surprise, la révérende Mère lui dit : « Ma sœur, si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour une sorcière. » Elle lui répondit : « Ma Mère, ce sont les saints anges qui vous ont mis cela entre les mains. » La sœur se rappelait effectivement les avoir invoqués avant d'entrer chez la révérende Mère, et la découverte d'un écrit qui remontait à une époque de vingt-trois ans et dont personne dans la maison n'avait la moindre connaissance, paraissait bien être due à une action providentielle. A ce moment, on annonça la visite de M^{sr} l'archevêque, mais il ne lui fut pas encore parlé de cette grave affaire.

La révérende Mère poussa plus loin ses informations; elle écrivit à M^{sr} Soyer pour avoir quelque renseignement à ce sujet. Il répondit qu'effectivement c'était lui-même qui avait publié cet avertissement à la prière d'une carmélite de Poitiers, nommée sœur Adélaïde, âme d'élite, à laquelle Notre-Seigneur s'était très intimement communiqué : « Cette admirable carmélite, disait Monseigneur, était la personne la plus mortifiée, la plus humble et la plus sainte que j'aie jamais rencontrée; il faudrait pour

l'édification de votre Ordre que sa vie fût écrite. » Or, la bonne mère Adélaïde venait de mourir le 30 juillet de la même année 1843; c'était ainsi vingt-six jours après son décès que la sœur Saint-Pierre, religieuse du même ordre, était devenue comme son héritière pour établir et propager en France l'œuvre de la Réparation.

Cette année d'ailleurs semblait prédestinée dans les desseins de la Providence à cet égard. Le 8 août, le souverain pontife, Grégoire XVI, avait publié un bref pour l'érection de pieuses confréries, ayant pour objet la réparation des blasphèmes contre le saint nom de Dieu, sous le patronage de saint Louis, roi de France. Les supérieurs de la sœur Saint-Pierre en ayant eu connaissance y virent une preuve de l'esprit qui la conduisait; c'était, en effet, dans le même mois et le lendemain de la fête de saint Louis que Notre-Seigneur lui avait fait la première communication concernant l'œuvre de la Réparation. Cependant, quand les supérieurs eurent en main les règles de cette association, Notre-Seigneur dit à la sœur que son œuvre de Réparation devait avoir deux buts : la réparation des blasphèmes et celle de la profanation du saint jour du dimanche. Nous verrons plus loin qu'il s'agissait finalement de réparer les péchés commis par la violation des trois premiers commandements du Décalogue, de tous ceux, en un mot, qui avaient un caractère spécial d'hostilité contre Dieu.

Une autre coïncidence fort remarquable signalait encore cette date du 26 août 1843. Dans plusieurs communautés de Tours, un homme devenu célèbre

pour sa sainteté, M. Dupont, avait provoqué une pieuse ligue pour obtenir, par l'intercession de saint Louis, la destruction des ennemis du saint nom de Dieu, en les convertissant ou en faisant échouer leurs desseins. Elle consistait en une quarantaine de prières, qui commença le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Carmel et fut close, le 25 août, en la fête de saint Louis; mais, chose particulière, malgré les liens qui rattachaient déjà M. Dupont au Carmel, et cette circonstance que la quarantaine semblait mise d'abord sous la protection de Notre-Dame du Carmel, il n'avait point été fait de distribution au monastère des carmélites des imprimés de cette prière, dont la provenance d'ailleurs est restée inconnue. Une trentaine d'exemplaires avaient été envoyés dans les premiers jours de juillet à M^{me} Deshayes, religieuse du Sacré-Cœur, qui en donna quelques-uns à M. Dupont. Lorsque celui-ci crut reconnaître les suites de cette quarantaine de prières dans les communications faites à la sœur Saint-Pierre, il y vit le commencement de l'œuvre réparatrice. Chaque année il en répandait de nouveaux exemplaires imprimés à ses frais et faisait cette quarantaine du 16 juillet au 25 août. Il prit même comme pratique de la réciter tous les jours de l'année en venant, pour entendre la sainte messe, de sa maison au Carmel.

Cette réunion assez extraordinaire de circonstances déterminèrent la révérende Mère prieure à se relâcher de sa rigueur envers la sœur Saint-Pierre. Elle lui rendit les prières de réparation, ajoutant la permission de les dire, ce dont celle-ci

s'acquitta avec autant de plaisir que de dévotion. Notre-Seigneur parut s'y complaire; et bientôt après il lui dit de demander à ses supérieurs de les faire imprimer. A cette nouvelle proposition la révérende Mère sembla reprendre sa première sévérité, et un jour elle dit à la bonne sœur qu'elle lui faisait l'effet d'un nouveau Pierre-Michel (Vintras). C'était un illuminé qui avait trompé bien du monde par ses fausses révélations. Il était venu en ce temps rendre visite à la révérende Mère; mais elle ne s'était point laissé séduire par ses impostures; elle avait reconnu aussitôt l'esprit qui l'animait. Or, il venait d'être condamné à plusieurs années de prison. La sœur, se voyant mise en parallèle avec cet individu, ne savait trop que penser de ses communications. Notre-Seigneur la rassura par ces paroles: « Tant que vous serez obéissante, humble, et que vous n'aurez point de fiel dans le cœur, soyez sûre que vous n'êtes pas dans l'illusion. »

Bientôt la santé de la révérende Mère, compromise habituellement, comme nous l'avons dit, par les privations des premiers jours de sa vie religieuse, devint si mauvaise que, malgré les nombreux besoins de sa communauté, elle fut incapable de s'occuper de choses graves. Malgré ses rigueurs salutaires, sœur Saint-Pierre l'aimait beaucoup et avait une grande confiance en elle. Pendant l'oraison, Notre-Seigneur lui dit que la communauté devait faire pendant neuf jours les prières de réparation pour obtenir la guérison de la révérende Mère, et que bientôt elle serait en état de vaquer aux affaires de la maison. La sœur s'ouvrit de cette commission

à la malade elle-même, qui y consentit; mais afin que les sœurs ne connussent point de qui étaient ces prières, le confesseur eut la bonté de les copier; de cette manière on crut que cette dévotion venait de lui. La communauté fit la neuvaine, et Notre-Seigneur, fidèle à sa promesse, rendit la santé à la malade, assez au moins pour remplir les occupations si importantes alors de sa charge.

Nous avons vu que cette digne supérieure, pour s'éclairer sur les premières communications de sa fille spirituelle, l'avait mise en rapport direct avec un religieux versé dans ces matières. Maintenant que les communications étaient devenues d'autant plus sérieuses qu'elles visaient à un but pratique, destiné à être divulgué, elle sentit le besoin de s'entendre avec le directeur de la sœur, afin de suivre avec plus de sûreté ces manifestations. D'ailleurs, aucun autre, dans la maison même, n'en avait connaissance ni soupçon, et jusqu'à la mort de la sœur Saint-Pierre il n'y eut que les personnes strictement nécessaires à l'examen ou à l'exécution, lorsqu'il y avait lieu, de ce qui lui était inspiré, qui fussent instruites de ces opérations.

Deux vertueux prêtres furent appelés par la Providence à examiner et à suivre la sœur Marie de Saint-Pierre dans le cours si tôt accompli de sa vie religieuse, M. Alleron, qui était alors curé de Notre-Dame-la-Riche et supérieur des carmélites, et M. Salmon, aumônier de la communauté.

Le premier est mort entouré de l'estime du clergé, qui voyait en lui un modèle du vrai esprit ecclésiastique, et de l'affection de ses paroissiens, qui le

regardaient comme le type du bon curé. Pieux, charitable, zélé, d'une grande abnégation et d'un parfait désintéressement, il était par excellence l'homme du devoir, apportant à l'exercice du saint ministère autant de délicatesse de conscience que de rigoureuse exactitude. Il possédait un sens droit, un jugement sûr et un esprit pratique, qui faisaient de lui un directeur sage et prudent. Dans tout ce qu'il décidait ou entreprenait, il procédait lentement, avec mesure, calme et maturité. Simple, modeste, timide par caractère et se défiant de lui-même, quoique ferme dans ses résolutions une fois arrêtées, il était peu enclin aux choses mystiques ou extraordinaires; il s'en défiait même et suivait de préférence, tant pour lui-même que pour les autres, les voies ordinaires. Avec ce caractère et de pareilles dispositions, on ne s'étonnera pas que, mis par le devoir de sa charge au courant des communications surnaturelles faites à la sœur Saint-Pierre, il les eût d'abord accueillies peu favorablement. Il les tournait même en plaisanterie devant elle et la révérende Mère prieure, paraissant n'y attacher aucune importance. Mais peu à peu, suivant d'un œil attentif et sérieux les opérations de la grâce dans cette âme d'élite, il y reconnut et admira hautement l'intervention divine. Ses convictions à cet égard furent telles qu'il voulut, le premier dans le diocèse, établir dans sa paroisse l'œuvre de la Réparation réclamée par la pieuse carmélite, et il fut très peiné de voir l'autorité diocésaine lui refuser la permission de mettre à exécution, dans toute son étendue, ce projet salutaire.

M. l'abbé Salmon, confesseur du Carmel pendant près de douze ans et aumônier de la communauté de 1844 à 1850, fut le confesseur habituel de la sœur Saint-Pierre. Il s'était également concilié l'estime de ses confrères et la vénération des fidèles par l'ensemble de ses qualités vraiment sacerdotales. Il était très pieux, grave et austère dans ses mœurs et son maintien; avec cela laborieux, instruit, prédicateur excellent et solide, quoique d'un genre un peu suranné. Sa régularité était celle d'un religieux; mais il était aussi d'une conscience timorée qui allait jusqu'au scrupule, et le portait à voir l'œuvre du démon dans beaucoup de choses innocentes. Sa direction, comme confesseur, s'en ressentait. Une notable surdité, que le temps ne fit qu'augmenter, lui rendait ce genre de ministère pénible et fatigant, ce qui ajoutait encore à ses doutes et à ses indécisions. Cependant sa direction pieuse était généralement goûtée au Carmel. Les communications divines faites à sa pénitente le laissèrent longtemps dans l'incertitude; elles lui paraissaient être l'effet de l'imagination. Mais, à la fin, il y reconnut à des signes non équivoques l'action de Dieu, et dès lors il la seconda de son mieux, soutenant la cause de l'œuvre de Réparation et prenant la défense de la sœur toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion ou qu'on s'adressait à lui.

Ce fut successivement avec ces deux graves et pieux personnages que la révérende Mère prieure voulut d'abord conférer et se former la conscience sur les relations que lui faisait sa fille spirituelle. Il leur fallait non seulement se prononcer, mais en-

core agir, et leur responsabilité grandissait d'autant plus que l'œuvre demandée devait être plus générale.

D'ailleurs, les communications devenaient plus fréquentes. Notre-Seigneur, pour se faire comprendre de sa servante, ou bien recueillait, ainsi qu'elle s'en exprime, les puissances de son âme, dans son divin Cœur, ou bien semblait venir résider dans son cœur à elle-même, et là, lui faire entendre ses volontés. Dans les deux manières une parfaite union semblait s'établir, et la volonté de Notre-Seigneur, ses propres sentiments, ses désirs de glorifier son Père, de réparer les outrages faits à son nom, de sauver les pécheurs, devenaient identiques avec ceux de l'âme qu'il s'unissait d'une manière si étroite.

Le 3 novembre, premier vendredi du mois, jour où le saint Sacrement était exposé, Notre-Seigneur demanda que ce fût la communauté qui fit connaître et répandît la pratique de la réparation. Ensuite il sembla à la sœur que son âme était dans le sacré Cœur comme dans une fournaise embrasée : pour quelques instants c'était comme si elle eût quitté son corps, tant elle se trouvait perdue, anéantie en Dieu ; elle sentait plus vivement que jamais que Dieu était son principe et sa fin ; l'intervalle entre les deux n'existait plus. L'âme n'agissait plus ; seulement elle disait intérieurement : « Mon Dieu, que vos opérations sont admirables ! vous n'êtes point un Dieu si caché ! » Elle essaya, mais en vain, de sortir de cet anéantissement en Dieu, demandant au Seigneur de lui répéter ce qu'il lui avait dit au commencement sur la diffusion de la dévotion réparatrice par la communauté. Le silence du Seigneur à cette de-

mande était pour faire comprendre à l'âme qu'il n'était pas en son pouvoir d'entendre cette parole intérieure à sa volonté, et que le sentiment d'anéantissement qui avait suivi était une preuve que Dieu agissait et pas un autre esprit. Cependant Notre-Seigneur reprenant la parole dit à l'âme : « Ma fille, vous m'avez plus offensé, vous avez plus blessé mon cœur que toutes vos sœurs ensemble, en mettant obstacle à mes desseins sur votre âme. Tâchez donc de les surpasser toutes en amour et en zèle pour ma gloire. Ayez confiance : ce n'est pas pour vous troubler que je vous reproche vos péchés ; je les oublierai tous. Je veux me servir de vous parce que vous êtes la plus misérable, et ensuite parce que vous vous êtes offerte à moi pour l'accomplissement de mes desseins. Soyez humble et simple ; faites connaître vos misères ; cela même servira à ma gloire. »

La manière dont il était enjoint à la sœur de demander la diffusion de la dévotion réparatrice par la communauté était qu'on fit imprimer les prières composées à cette fin, ce qui impliquait de graves difficultés vis-à-vis de l'autorité compétente d'une part, et du public de l'autre. Ces raisons et la nécessité de s'assurer toujours davantage de l'esprit qui dirigeait la sœur empêchaient la révérende Mère de faire de son côté un pas en avant, et d'accorder les permissions qu'elle lui demandait. C'est ainsi qu'elle n'avait pas encore consenti à l'acte d'abandon entier exigé de la sœur par Celui qui se l'était choisie. Elle ne pouvait en avoir que le désir ; mais ce n'était pas assez. Le 21 novembre, au re-

nouvellement des vœux, elle rédigea un acte de donation qu'elle soumit encore inutilement à sa supérieure. Le 24 du même mois, fête de saint Jean-de-la-Croix, elle fut pendant toute la messe occupée spirituellement à considérer combien le monde était coupable envers la majesté divine. A la communion, elle éprouva une grande consolation à penser que Notre-Seigneur venait en son âme faire lui-même la réparation, qui ne peut être faite dignement, dit-elle fort bien, que par son divin Cœur. Mais aussitôt qu'il fut entré dans son âme, s'emparant de toutes ses puissances, il lui fit entendre à peu près ces paroles : « Jusqu'à présent je ne vous montre que peu à peu les desseins de mon Cœur; mais aujourd'hui je veux vous les révéler tout entiers. La terre est couverte de crimes; l'infraction des trois premiers commandements de Dieu a irrité mon Père; le saint nom de Dieu blasphémé et le saint jour du dimanche profané mettent le comble à la mesure d'iniquités. Ces péchés sont montés jusqu'au trône de Dieu et provoquent sa colère, qui se répandra, si on n'apaise sa justice. Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une association bien approuvée et bien organisée pour honorer le nom de mon Père. Votre supérieure a raison de ne vouloir rien faire qui ne soit solide en cette dévotion; car autrement mon dessein ne serait pas rempli. »

Comme les premières demandes avaient été, sinon repoussées, du moins ajournées, cette dernière, si grave en elle-même, jeta la sœur dans une grande perplexité; aussi dit-elle au Seigneur : « Mon Dieu,

si j'étais bien sûre que ce fût vous qui me parlez, je n'aurais pas de peine à dire ces choses à mes supérieurs. » Mais le Seigneur reprit : « Ce n'est pas à vous à faire cet examen, mais à eux-mêmes. Je me suis déjà assez communiqué à votre âme en la même manière que je le fais maintenant. Prenez garde en manquant de simplicité de mettre obstacle à mes desseins; vous seriez responsable du salut de ces âmes. Si, au contraire, vous êtes fidèle, elles embelliront votre couronne. »

Notre-Seigneur lui mettait en même temps dans l'esprit ce qui fut dit à Abraham, que s'il trouvait dix justes dans les villes coupables, elles seraient épargnées.

Le 7 décembre suivant, dans une nouvelle communication, Notre-Seigneur fit voir à sa servante combien il était irrité contre la France : c'était comme une vipère qui déchirait les entrailles de sa miséricorde. Il souffrait encore patiemment les mépris qu'on faisait de lui-même, mais les outrages adressés à son Père provoquaient son courroux. La France a sucé jusqu'au sang les mamelles de la miséricorde divine; c'est pourquoi la miséricorde fera place à la justice, qui se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle aura plus longtemps attendu. Alors l'âme dit au Seigneur : « Permettez-moi de vous demander, Seigneur, si on vous fait cette réparation, pardonneriez-vous encore à la France? » Il répondit : « Je lui pardonnerai encore une fois; mais, comme le péché de blasphème s'étend par toute la France et qu'il est public, il faut aussi que la réparation soit publique et s'étende dans toutes les villes

de la France. Malheur à celles qui ne feraient pas cette réparation! »

Ainsi la France est signalée comme des plus coupables parmi les nations et comme la plus exposée aux châtimens de Dieu. Le péché dont elle est surtout coupable comme nation c'est le blasphème, ou, comme une précédente communication l'a exposé, la violation des trois premiers commandemens de Dieu. On peut signaler dans les diverses nations certains vices ou péchés nationaux. La part que l'esprit révolutionnaire a faite à la France est l'athéisme dans la direction des affaires publiques. Dieu a été chassé de nos constitutions, et les hommes qui ont passé depuis plus d'un siècle au pouvoir ont tout fait pour bannir l'idée de la Providence et de son gouvernement des mœurs de la nation. C'est surtout par le mépris déversé sur les choses divines, par la plaisanterie, si facile au caractère français, qu'on a poursuivi ce but détestable. On s'en est pris d'abord aux personnes de l'Église, puis aux enseignemens catholiques, à l'essence du christianisme; on n'a pas tardé à en venir à outrager Dieu lui-même, plutôt par le blasphème que par le raisonnement, sans toutefois négliger celui-ci.

Néanmoins c'est plutôt à l'extérieur, à la surface des choses que le mal s'est exercé, et par là s'est propagé sans qu'on réfléchît à ses graves conséquences. Du moment qu'un trait excitait le rire, on ne calculait pas à qui il était adressé. Cette légèreté n'a pas tardé à être punie. Le respect humain, qui fait trembler, malgré la conscience, devant le ridicule, est devenu un mal français. Une autre énor-

mité qui semble passée dans nos mœurs et dont les étrangers sont toujours surpris et scandalisés en France, est la violation du dimanche, violation gratuite, monstrueuse, dépourvue de raison et du respect qu'on doit avoir de soi-même et des siens. En effet, lorsque la nécessité oblige au travail pendant un certain temps, il semble que les instincts plus relevés qui se trouvent dans l'homme devraient ensuite compter sur une réserve inaliénable. La cessation des travaux de l'esclave, dont le corps est l'unique fin, devrait être saluée avec empressement et reconnaissance. Le loisir nécessaire pour se recueillir et se sentir différent de la brute ou de la machine, pour se retrouver homme doué d'intelligence, de l'amour du beau et du vrai, pour goûter les douces jouissances de la famille, ce loisir, on se le refuse pour lui préférer la fatigue, la privation, l'abrutissement, l'oubli continu de soi-même. Quand une pareille dégradation s'étend à une société entière, que l'on ose s'en glorifier, que peut devenir la pensée de Dieu, le sentiment des devoirs envers sa divine majesté? Comment tenir compte des volontés du Créateur qu'on ne connaît plus? Et comment, en s'habituant à se passer de l'idée d'un être supérieur, n'en pas venir bientôt au suprême blasphème, à nier son existence? Et c'est là le péché national, la cause terrible de cette décomposition intérieure où plus rien ne reste uni, où les organes divers ne concourent plus à la conservation de l'ensemble. Le crime a non seulement persévéré, il a fait des progrès incroyables; et comment le châtiment final n'a-t-il pas apporté le dernier terme à

ces excès d'impiété? C'est qu'il y a une protestation; il a eu une réparation, réparation insuffisante, mais persévérante néanmoins; et dans la nation coupable il s'est rencontré jusqu'à ce jour un nombre de justes suffisant pour suspendre le châtement.

A qui doit-on cette réparation? A la miséricorde du Sauveur, de l'Homme-Dieu, qui continue l'œuvre du salut consommée sur le Calvaire, et qui cherche par mille moyens, par mille inventions de son amour, à perpétuer, à généraliser les fruits de son sacrifice. Aux plus grands excès de l'impiété il a opposé les œuvres les plus capables de désarmer la colère divine allumée contre cette partie du monde chrétien où règne le blasphème dans toutes les bouches, où il distille de toutes les plumes, où il souille tous les regards et toutes les oreilles. Dans cette contrée, les jours saints ont disparu sous les nuages de poussière soulevés par de malheureux esclaves de la cupidité et du vice; le bruit des marteaux couvre l'harmonie des cloches sacrées et trouble la prière des fidèles qui apparaissent encore dans nos temples. Mais dans cette France coupable, des âmes ont entendu le cri d'angoisse du Sauveur. Aujourd'hui, sur tous les points du pays s'élèvent des phares de salut, des refuges pour les âmes battues par la tempête, des sources de grâces. Au temps où notre humble carmélite recevait des communications qu'un avenir prochain devait justifier, le mal était immense, mais les moyens de salut n'apparaissaient pas encore; ils étaient cachés, et Notre-Seigneur cherchait des instruments propres à les ré-

véler et à les mettre en œuvre. Depuis on les a vus se produire au grand jour; des actes de foi s'accomplissent publiquement par des masses et s'imposent à tous, et cela sans appui humain, au contraire; tout ce qui est puissance de ce monde s'y oppose: la lutte est ouverte et persiste. Les deux partis ont fait violence au ciel, l'un pour en attirer la foudre, l'autre pour en faire descendre la miséricorde. La victoire n'est pas de ce temps.

L'œuvre de Réparation proposée à la sœur Marie de Saint-Pierre est destinée à faire équilibre aux crimes de l'impiété qui se commettent par la France. Ils allaient se développer outrageusement et grossir le nombre des coupables; la pensée de réparation s'établit et développa ses lignes en face de l'ennemi qui, étonné d'un résultat si contraire à ses visées, s'agite et se démasque malgré lui. Le résultat est la ruine de cet état d'indifférence qui semblait la plaie du pays et de l'époque. Un nombre prodigieux de chrétiens se sont déclarés tels qui s'ignoraient eux-mêmes; ceux-là sont les conquêtes nouvelles du Sauveur, et il était temps; car l'indifférence n'était pas le salut. Quant aux ennemis déclarés, aux blasphémateurs, peut-on espérer qu'ils se convertiront? La sœur Saint-Pierre ne cessa de le demander à Notre-Seigneur; à la fin elle n'a pas été refusée.

CHAPITRE VIII

Acte de donation parfaite ou de consécration à Notre-Seigneur.
— Oraison de la sœur. — Une association réparatrice se forme avec l'approbation de M^{sr} l'archevêque. — Mandement du carême 1844. — Suite des communications. — Plan de l'œuvre.

Le Seigneur cependant avait fait aux supérieurs de la sœur Saint-Pierre, pour ainsi dire, la montre du plan de l'édifice qu'il voulait construire sur le terrain de son âme, nous voulons dire l'œuvre de la Réparation. Cependant il exigeait auparavant une possession complète du terrain, et la sœur était pressée par lui de demander la permission de lui en faire une donation absolue. Elle avait cru, par un moyen quelque peu subreptice, pouvoir répondre à cette exigence; mais, au contraire, elle n'en éprouva qu'un remords, et Notre-Seigneur voulait qu'avec la satisfaction de sa faute elle lui offrît la donation demandée parfaitement en règle. Or, voici ce qui s'était passé.

Au jour de l'Annonciation de la très sainte Vierge et de l'Incarnation du Verbe, fête patronale du Car-

mel de Tours, la sœur avait ressenti pour le saint enfant Jésus un redoublement de cette dévotion qui ne la quittera pas, même lorsqu'elle paraîtra le plus occupée des autres mystères ou de l'œuvre de la Réparation. Unie à l'une des sœurs qui avait aussi de la dévotion à la sainte enfance du Seigneur, elles formèrent le dessein de se consacrer spécialement au divin enfant. La sœur Saint-Pierre, chargée de rédiger l'acte, le composa tel qu'il le fallait, à son sens, pour être un acte de parfaite donation et de la nature que Notre-Seigneur l'avait demandé. Dans la crainte d'essuyer un refus, elle pria sa compagne de demander pour toutes les deux la permission de faire au saint enfant Jésus cet acte de consécration. La permission fut accordée. La sœur croyait avoir remporté la victoire, mais le saint enfant ne reçut cet acte que selon l'intention de la supérieure, et dit à la sœur de demander expressément à ses supérieurs un consentement dont ils pourraient comprendre la portée. Il lui fallut donc faire l'aveu de sa faute à la révérende Mère prieure; elle lui dit ce que Notre-Seigneur lui avait fait entendre à ce sujet, et enfin elle obtint l'autorisation tant désirée.

Le 25 décembre 1843, la sœur Marie de Saint-Pierre fit donc son acte solennel de consécration à l'enfant divin, dont l'église célèbre en ce jour la naissance. Elle le remit avant de commencer les matines entre les mains de la très sainte Vierge, la priant d'offrir cet acte à Jésus naissant à minuit dans l'étable de Bethléem.

ACTE DE DONATION PARFAITE AU TRÈS SAINT ENFANT JÉSUS,
POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SES DESSEINS A LA GLOIRE
DU SAINT NOM DE DIEU.

O très saint et très aimable enfant Jésus, le voilà donc arrivé ce jour que j'ai tant désiré, où, sans crainte de manquer à l'obéissance, je peux en toute liberté m'offrir toute à vous, selon l'étendue de votre puissance et de votre volonté sur mon âme, pour l'accomplissement de vos desseins. Je suis bien indigne, il est vrai, de vous faire cette offrande; mais, ô divin enfant, puisqu'il me semble que vous le désirez, veuillez purifier votre victime par les larmes de votre sainte enfance et par votre précieux sang. Prosternée à vos pieds devant la crèche, en cette nuit à jamais mémorable de votre auguste naissance, oui, mon divin Époux, avec une pleine liberté je m'offre toute à vous, par les mains bénies de Marie et de Joseph, sur l'autel enflammé de votre Cœur plein d'amour, sous la protection des anges et des saints. Là je vous fais l'entier abandon de moi-même pour l'accomplissement de vos desseins à la gloire du saint nom de DIEU.

O divin Enfant, qui avez dit à votre sainte Mère, lorsqu'elle vous retrouva dans le temple de Jérusalem : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ? Ah ! veuillez en ce jour me recevoir pour votre disciple ; faites que désormais je sois occupée en union avec vous aux choses qui regardent le service de votre divin Père, pour la gloire de son saint nom.

O très saint enfant, Dieu et homme, je renonce à tout ce que je suis, et je me donne à tout ce que vous êtes. Faites de moi et en moi tout ce qu'il vous plaira, pour l'accomplissement de vos desseins ; je suis votre propriété, possédez-moi souverainement. Oui, divin enfant, de bon cœur, pour l'amour de vous, je me dépouille de tout pour toujours. Daignez donc, dans votre grande miséricorde, me revêtir de la robe de vos sacrés mérites, qui est parfumée de la bonne odeur de vos vertus, afin qu'au jour de

mon jugement je puisse recevoir la bénédiction de votre Père céleste. Amen.

Je prends pour témoins et protecteurs de ce contrat passé avec le saint enfant Jésus tous les anges et les saints du ciel.

SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE
FAMILLE, carmélite indigne.

L'acte fut passé à minuit, le 25 décembre (Noël) 1853.

A la suite de cette consécration et en vertu de la donation absolue que la sœur avait faite d'elle-même à Notre-Seigneur, ce bon maître la regardant toute à lui, y poursuivit avec plus d'activité la construction de l'édifice qu'il voulait élever à la gloire du saint nom de son Père. Il la pressait donc de demander aux supérieurs de faire imprimer les prières de la réparation, afin qu'elles fussent répandues parmi les fidèles. Mais quand elle faisait cette demande, la révérende mère lui reprochait d'être présomptueuse en voulant faire imprimer des prières de sa composition, tandis qu'elle ferait bien mieux de se servir des belles prières que les saints avaient écrites, lui disant qu'elle était une entêtée de penser toujours à cette œuvre de réparation. La sœur offrait ces déceptions à la très sainte Vierge comme un argent spirituel, afin qu'en retour elle payât l'impression des prières que son divin Fils voulait répandre dans le monde.

Cependant de grandes grâces étaient faites aux sœurs du monastère qui faisaient ces prières pour elles ou pour leurs parents. Comme elles ignoraient parfaitement que la sœur Saint-Pierre les eût com-

posées, elles en parlaient librement devant elle et disaient : « Vraiment, on obtient tout ce qu'on veut de Notre-Seigneur quand on fait la neuvaine de réparation. » Une sœur malade se sentit pressée de promettre cette neuvaine à Notre-Seigneur; le troisième jour elle fut tout à coup guérie et vint en faire confiance à la servante de Dieu, qui s'en réjouit, parce qu'elle y voyait la confirmation des paroles qu'elle avait entendues, et que les lumières qu'elle recevait concernant l'œuvre de la réparation n'étaient pas illusoires. Et Notre-Seigneur un jour, après la communion, voulut bien la consoler en lui disant : « Ma fille, ces prières de réparation seront imprimées, et elles seront répandues. »

A cette époque où les supérieurs de la sœur Saint-Pierre se voyaient sur le point d'accomplir une démarche décisive, ils jugèrent prudent de se faire rendre un compte précis de ses dispositions spirituelles et de la manière dont le Seigneur la conduisait. En conséquence et sur leur ordre elle rédigea la pièce suivante :

« Ma révérende et très honorée Mère, avec le secours du saint enfant Jésus et de mon bon ange, je vais tâcher d'obéir à l'ordre que vous m'avez donné de vous écrire de quelle manière je fais mon oraison. Cela est un peu difficile, mais l'obéissance me donnera grâce. L'essentiel est que vous reconnaissiez les dispositions de mon âme.

« Premièrement, je n'ai aucun mérite à l'oraison, car elle m'est toute naturelle. J'ai reçu ce don de Dieu dès mon enfance, malgré mon indignité. D'abord je tâche, pour ma préparation éloignée, de ne point

perdre de vue Notre-Seigneur : ainsi , le long du jour, je lui tiens compagnie dans l'intérieur de mon âme. Ayant laissé à ce divin Sauveur le soin de mes parents et de tout ce qui me concerne, je ne suis appliquée qu'à son service , me regardant toujours comme la petite servante de la sainte Famille. Ainsi, tout ce que je fais dans votre office de portière , je le regarde comme fait en la petite maison de Nazareth. Je pense qu'une domestique a trois choses à faire : accompagner son maître, faire ses commissions, garder ses brebis sur ses propriétés et enfin accomplir toutes ses actions pour le service de son maître et selon sa volonté. Hé bien ! voilà ce que je tâche de faire avec la grâce de Dieu : mon exercice intérieur est d'accompagner Notre-Seigneur en ses mystères, pour m'unir à lui et lui rendre mes hommages ; ensuite, je fais ses commissions en pensant à ces paroles du saint Évangile : *Et il leur était soumis*. Chaque fois que la cloche du tour m'appelle, je m'offre en sacrifice au Père éternel sur l'autel du sacré Cœur de Jésus, le priant de m'unir à son divin Fils, afin que ce soit Jésus qui agisse en moi. Quand je n'ai pas d'occupations distrayantes, je m'entretiens avec Notre-Seigneur, je fais paître ses brebis sur ses propriétés, je veux dire ses mystères, dont la considération et les mérites servent d'aliment à nos âmes ; je prie pour les pasteurs de l'Église et pour la conversion des pécheurs, et je tâche de ne point laisser mon esprit se distraire ; j'unis toutes mes actions à celles de Notre-Seigneur de cette manière ; les occupations extérieures dissipent rarement mon âme, elles lui font seulement désirer avec plus d'ardeur le repos de

l'oraison; mais quand l'heure de cet exercice est arrivée, alors Notre-Seigneur me dédommage de tous mes petits sacrifices de la journée.

« Je commence mon oraison par l'examen de conscience, après lequel m'humiliant aux pieds de Notre-Seigneur de toutes mes infidélités, je le prie de vouloir bien purifier mon âme par sa miséricorde. Ensuite, je m'entretiens avec le divin Sauveur, comme le ferait un enfant avec son père. Voici une méthode d'oraison que Notre-Seigneur me donna un jour; je ne sais si ce fut par la parole intérieure ou par une lumière.

« Videz votre âme par le recueillement ;

« Purifiez-la par un acte de contrition ;

« Ensuite remplissez-la de Dieu ;

« Mais comme il est tout à fait inutile de continuer à verser dans un vase une fois qu'il est plein, de même aussi il est inutile de vouloir charger l'âme par de nouveaux actes et de nouvelles pensées, quand une seule la remplit et l'occupe. »

« Quelquefois je me sens intérieurement portée à faire l'oraison en union avec Notre-Seigneur s'offrant à son divin Père pour sa gloire et le salut des âmes ; alors je me sens recueillie dans le sacré Cœur de Jésus : je trouve dans ce grand sacrifice une ample matière d'oraison ; ainsi revêtue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je m'approche plus facilement de son divin Père, et, me voyant riche de ses divins mérites, je ne crains pas de demander à Dieu de grandes grâces pour la sainte Église et le salut de beaucoup d'âmes ; car dans cette union de mon âme à Jésus, ce que j'éprouve me porte à croire qu'il me

donne tous ses mérites pour les offrir à son père. Je suis souvent appliquée à ce genre d'oraison qui n'est pas tout à fait surnaturel ; seulement, je sens que les puissances de mon âme sont recueillies dans le sacré Cœur de Jésus ; alors Notre-Seigneur agit en moi et moi en lui ; les distractions sont rares, parce que l'imagination est là captive. Mais quand je suis ainsi près de Notre-Seigneur et qu'il veut me communiquer quelque chose au sujet de son œuvre de la Réparation, il se fait en mon âme une seconde opération : je sens que je ne peux plus agir ; il me semble que mon propre esprit s'anéantit pour faire place à celui de Notre-Seigneur ; alors mon âme entend sa parole intérieure. Plus cet anéantissement est grand, plus l'âme est heureuse ; elle se sent comme fondue en Dieu. L'âme en cet état se trouve en Dieu, sans savoir comment elle y est entrée : un attrait dominant de grâce la saisit, l'élève au-dessus d'elle-même et l'abîme toute en Dieu. Oh ! quels délicieux moments ! c'est là une grâce bien gratuite de la part de Dieu. Mais j'éprouve rarement cette parfaite contemplation ; je suis bien indigne d'une si grande grâce ; cependant, malgré mon indignité, mon oraison habituelle se fait dans le sacré Cœur de Jésus. Là, il me fait connaître sa volonté, me fait participer à ses désirs de la gloire de son Père et du salut des âmes ; c'est là mon occupation la plus délicieuse. Il m'est impossible de méditer longtemps, premièrement, parce que je n'en ai pas l'esprit ; ensuite, cet attrait qui sort du Cœur de Jésus attire mon âme à lui, et je me trouve dans ce divin sanctuaire, renfermée comme un petit enfant l'est dans le sein de sa mère ;

alors la volonté et les affections de mon cœur font tout, et mon pauvre esprit se voit dégagé de son travail. C'est Notre-Seigneur qui m'a appelée à ce genre d'oraison. Au commencement je n'osais suivre cet attrait dans la crainte de mal faire mon oraison, ne suivant pas ma méthode ; mais Notre-Seigneur, qui voulait que je suivisse la sienne, me mit un jour dans l'esprit cette comparaison : si le roi m'invitait à sa table, il serait ridicule de vouloir porter avec moi mon dîner, au lieu de me nourrir des mets de la table du roi, à laquelle je serais invitée. Ayant consulté sur ce que j'éprouvais dans mon oraison, on me dit de ne point craindre et de suivre la voie que le Saint-Esprit m'ouvrait, que c'était la meilleure méthode, et j'en ai fait l'heureuse expérience. Je trouve les mets du sacré Cœur de Jésus bien meilleurs que ceux que je pourrais apprêter avec tout mon petit esprit, et la fin de ce délicieux repas sonne quelquefois avant que j'ai eu le temps de rendre grâces à mon bienfaiteur, Alors je le fais brièvement et je prends la résolution de ne point perdre de vue celui qui a eu la charité de me si bien traiter, malgré mon indignité, et de le servir fidèlement.

« Je ne suis pas sans éprouver de temps en temps la disette ; car les sécheresses et les peines intérieures sont quelquefois très nécessaires à l'âme. Alors je prends ma nourriture comme le Seigneur juge à propos de me la donner. »

O fille de sainte Thérèse ! comme votre grande maîtresse, le docteur de la vie intérieure vous eût bien reconnue pour son enfant ! Votre gracieuse comparaison rappelle celles de sainte Gertrude,

appelée aussi comme vous à s'asseoir à la table du Roi et à recevoir les mets qu'il lui servait. Enfin, lorsque vous consultez sur ces unions avec votre Bien-Aimé, unions toujours courtes, toujours rares, *rara hora, parva mora*, vous nous rappelez et saint Bernard et le grand évêque de Meaux dans la direction d'une âme humble à ses propres yeux, mais que Dieu daignait aussi élever tremblante et confiante jusqu'à lui.

Les circonstances cependant où ces communications si importantes et ces oraisons intimes avaient lieu étaient loin d'être favorables au recueillement qu'elles exigent. Les carmélites avaient été obligées de quitter leur ancien monastère bien avant que le nouveau fût prêt pour les recevoir. En attendant, elles durent se tenir pendant deux ans dans une maison séculière où il n'y avait ni grille ni clôture. Dans ce cas, les carmélites portent, pour ainsi dire, leur clôture chacune avec soi-même, en ce qu'elles sont couvertes d'un voile épais qui les enveloppe de la tête jusqu'aux genoux. Invisibles sous ce voile sombre, c'est à peine s'il permet à l'air de passer, en sorte qu'elles ne peuvent aisément respirer. Or, ce fut la condition à peu près habituelle de la sœur Saint-Pierre pendant ces deux années, où, en qualité de portière, elle avait, la clôture manquant, à répondre directement aux personnes du dehors et à faire les commissions du dedans.

Dans le parloir sans grille où elle devait se tenir habituellement, il venait un grand nombre de personnes qui désiraient lui parler, les unes pour recommander des malades, les autres pour demander

la conversion des pécheurs ; ceux-ci pour se consoler dans leurs peines ; d'autres enfin, et pas les moins nombreux, par pure curiosité. La sœur craignit que le défaut de recueillement extérieur l'empêchât d'entendre dans cette maison la voix bien-aimée de son Sauveur ; c'est pourquoi elle alla demander à la révérende Mère de la décharger d'un emploi si pénible pour elle à tous les points de vue, ou du moins de lui donner une compagne qui partageât avec elle des occupations si continues et si distrayantes. Mais la révérende Mère jugea à propos de la laisser toute seule à sa charge ; et la sœur, dont l'obéissance était celle de l'enfant, poursuivit sa tâche avec une résignation joyeuse et empressée. Sa charité et la bonne grâce qui transpirait à travers le voile de son humilité multiplièrent ses fatigues en lui attirant plus de visiteurs.

Une personne vint ainsi lui recommander son frère, dont le salut inspirait des inquiétudes, attendu que depuis longtemps il avait abandonné la pratique de ses devoirs religieux. La sœur lui dit : « Faites une neuvaine ; avant qu'elle soit terminée votre frère se confessera. » En effet, le huitième jour, le jeune homme, qui ne savait rien de la neuvaine ni de la prophétie, alla de lui-même se réconcilier avec Dieu et continua à vivre en fervent chrétien.

Une autre fois, une bonne femme voulait absolument lui amener sa fille afin de lui donner des conseils pour se marier ; et la sœur eut grande peine à se débarrasser de ses importunités pour une affaire où elle se croyait moins instruite que personne.

Cependant Notre-Seigneur la laissa quelque temps

sentir sa faiblesse et les répugnances de sa position ; mais à la fin il vint la consoler et lui faire entendre qu'elle ne devait pas avoir de peine d'exercer un office qui lui permettrait de rendre service au prochain. Elle devait recevoir ses visiteurs dans le même esprit de charité avec lequel dans ses courses il avait reçu ceux qui s'approchaient de lui. Ses occupations actuelles ne nuiraient point à son âme, et il saurait en tirer sa gloire. En effet, ce divin Maître ne tarda pas à lui donner de nouvelles communications sur la Réparation et à préciser davantage ce qu'il voulait être fait dans ce dessein.

Nous sommes au 2 février 1844. C'est toujours la paix et la prospérité matérielle qui continuent à régner sur la France ; et rien ne fait redouter les châtimens annoncés pour des crimes commis partout aussi légèrement que s'il s'agissait, comme dit le Psalmiste, d'avalier une bouchée de pain. Comment, au milieu d'un ciel si serein, faire entendre un coup de tonnerre ? Comment annoncer la tempête à des passagers qui croyaient avoir pour eux les étoiles et les vents ? Dans les communications de la sœur Saint-Pierre, Celui qui l'avait choisie pour missionnaire de la Réparation allait faire un partage. Les menaces, d'un côté, allaient assombrir l'avenir, menaces que la puissance de Celui qui les proférait rendait infaillibles ; la nation coupable serait punie comme nation ; mais, d'autre part, à l'appel divin, manifesté par d'humbles, mais dociles organes, répondraient sur les divers points du pays un certain nombre d'âmes, et aux châtimens se joindraient des consolations. Dieu serait glorifié par les uns

comme par les autres ; il serait manifesté. Alors qu'on le croyait bien loin il se montrerait tout près, et plus d'un retour serait le fruit de ces réparations.

Cette fois donc, la communication divine fut plus remplie de consolations ; elle fut aussi plus précise dans l'organisation de l'œuvre réclamée. Il fallait non seulement une association quelconque de prières réparatrices, mais une archiconfrérie analogue à celle qui était établie à Notre-Dame-des-Victoires pour la conversion des pécheurs. Elle ferait un centre où convergeraient d'autres confréries établies dans les divers diocèses, poursuivant le même but par les mêmes moyens. De même que la sainte Vierge a adopté l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, ainsi Notre-Seigneur adoptera celle qu'il veut voir établir pour la réparation des outrages faits à la gloire de son divin Père par le blasphème et par la profanation des dimanches.

A Rome, il s'était déjà formé une association dans le but de réparer pour le blasphème. Un rescrit du souverain pontife Grégoire XVI, en date du 8 août 1840, avait approuvé l'établissement de cette association dans l'oratoire dit du Père Caravita. Le 8 août 1843, Sa Sainteté étendit la même autorisation avec les mêmes indulgences pour toute autre pieuse confrérie établie partout ailleurs, à l'occasion des missions. L'association de l'oratoire du Père Caravita était placée sous le patronage de saint Louis, roi de France, qui, malgré sa grande douceur, avait montré un zèle énergique contre les blasphémateurs.

Chaque associé se proposait de ne jamais proférer de blasphèmes ni d'imprécations. Ceux qui avaient quelque autorité devaient empêcher que leurs subordonnés ne tombassent dans ce même péché. Si l'on ne pouvait l'empêcher, il fallait, au moins de cœur, formuler quelque louange comme : *Dieu soit loué! Que son saint Nom soit béni! Sit nomen Domini benedictum!* Chaque jour on devait réciter un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des blasphémateurs. Les avantages spirituels concédés par Sa Sainteté étaient : pour chaque mois, une indulgence plénière au jour que les associés choisiraient, pourvu qu'ils remplissent les conditions ordinaires; à l'article de la mort, également indulgence plénière, si l'on invoque au moins de cœur le saint nom de Jésus, et d'autres indulgences partielles.

Déjà le supérieur du monastère, M. l'abbé Alleron, avait fait part à M^{sr} Morlot, depuis peu d'années archevêque de Tours, des communications de la sœur Saint-Pierre et de leur objet. Ce prélat voulut, dans une matière aussi grave, n'agir qu'avec l'extrême réserve qui, d'ailleurs, présidait à toute sa conduite dans son gouvernement. Il se fit apporter les divers écrits que la révérende Mère prieure avait eu soin d'exiger de la sœur, et il en prit connaissance. Il ne put s'empêcher d'y reconnaître les caractères extérieurs d'une parfaite sincérité; il approuva la conduite des supérieurs directs de la religieuse, les encourageant à continuer. Quant au fond même de ces communications, il en reconnut tellement l'opportunité qu'il s'en inspira pour son mandement de carême de cette même année 1844.

En effet, il y disait sur la profanation du dimanche : « Y a-t-il beaucoup de travaux suspendus et d'ateliers silencieux ? Quelle est la place publique, quelles sont les voies de la cité où les affaires du monde et les soins du négoce soient interrompus ? Partout l'agitation, le bruit, l'ardeur des enfants des hommes se livrant, comme la veille, à leurs terrestres travaux. Ici s'élèvent à grands frais des édifices que Dieu ne bénira pas ; là s'élaborent ou s'étalent les produits de l'industrie, se poursuivent les spéculations du négoce, les calculs de l'insatiable cupidité. Dans nos campagnes, jusque dans nos hameaux les plus retirés, l'oubli de Dieu traîne à sa suite des profanations et des désordres non moins déplorables... Et, comme pour mettre le comble à ces attentats contre la Majesté suprême, presque partout il se fait du dimanche un partage affreux qui en attribue une partie aux affaires du monde et l'autre aux plaisirs. Après les travaux défendus viennent les joies désordonnées ; après les occupations serviles, l'intempérance et la dissolution. »

Parlant ensuite des conséquences de cette profanation du saint jour, le prélat continue : « D'un côté les révoltes ouvertes et les scandaleux outrages envers la Divinité, de l'autre l'insouciance et la lâcheté dans l'accomplissement du premier des devoirs, provoquent les coups de cette justice forte, patiente, toujours sûre d'elle-même, *qui n'a pas besoin de punir tous les jours* parce qu'elle est puissante et éternelle, qu'il ne faut pas confondre avec cette justice de la terre que la multitude des coupables étonne et intimide, et qui, ayant trop à frap-

per, laisse échapper le glaive de ses mains. Ah ! quand Dieu veut punir, ce n'est pas le nombre des coupables qui arrête ses coups... Il ne compte alors que les justes ; et quand les justes ont disparu des nations, son bras s'appesantit sur le monde. »

M^r l'archevêque ne se contenta pas de cet appel à un retour vers Dieu ainsi adressé officiellement à ses diocésains. Le 15 mars il autorisa l'association formée à la paroisse de Notre-Dame-la-Riche pour la réparation des outrages faits à la majesté divine par les blasphémateurs. Le curé, M. Alleron, avait usé d'ailleurs pour l'établissement de cette pieuse association de la faculté concédée par le bref pontifical du 8 août 1843, et pouvait ainsi faire profiter les fidèles qui en feraient partie des avantages spirituels de l'association établie à Rome dans l'oratoire du Père Caravita.

Comme il s'agissait de réparer et de combattre un mal présent qui se propageait de plus en plus, le seul objet de réparer les outrages des blasphémateurs, ainsi qu'on se le proposait dans l'association de Rome, ne suffisait plus pour la France. Il y fallait joindre la réparation des profanations du dimanche. Les associés devaient s'engager à ne point travailler aux jours défendus, non plus qu'à faire travailler, et à faire tous leurs efforts pour empêcher la perpétration des œuvres serviles dans ces saints jours.

L'association devait être mise sous le patronage de saint Michel, de saint Martin et de saint Louis. Ces péchés, qui vont directement contre Dieu en ce qu'ils violent ses trois premiers commandements et

n'apportent aux hommes qu'un véritable préjudice, même dans leur bonheur temporel, ont un caractère éminemment diabolique. Les prévaricateurs, loin de travailler pour eux-mêmes, ne travaillent gratuitement que pour le démon qui les dégrade, les asservit, en fait de vils esclaves semblables aux bêtes de somme ou aux rouages d'un mécanisme brutal, ne leur laissant d'intelligence que pour le blasphème. Il convenait donc que le premier et heureux adversaire de Lucifer, le revendicateur triomphant de la gloire divine, saint Michel, d'ailleurs défenseur de la France, fût choisi pour premier patron de l'œuvre qui devait repousser Satan en arrière et glorifier le saint nom de Dieu. Saint Martin fut, parmi les hommes, un des plus redoutables adversaires de Satan, qu'il chassa des Gaules avec les restes du paganisme, et devint, par son apostolat de charité et de zèle ardent pour le Christ son roi, un patron de cette Gaule qui lui est si redevable. Nous avons vu qu'à Rome même on avait mis l'association sous le patronage de saint Louis, pour la guerre impitoyable qu'il fit aux blasphémateurs; il convenait qu'en France, où l'on a trop oublié les traditions de sa piété, il fût repris pour protecteur d'une œuvre qui, par la prière, l'observance rigoureuse et logique des commandements divins, poursuivrait ce que le saint roi avait fait par ses établissements.

Les associés devaient dire chaque jour le *Pater*, l'*Ave*, le *Gloria Patri*, avec cette louange donnée à la sœur dans sa première communication, comme une *flèche d'or* qui devait attendrir le Cœur du Sauveur, et une invocation aux saints patrons. Les di-

manches et fêtes on disait de plus les autres prières de la Réparation, c'est-à-dire les vingt-quatre adorations, etc. Chaque associé devait porter une croix où seraient gravées d'un côté ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre : *Vade retro Satana*. Chaque fois qu'on entendra blasphémer, on dira ce qui est écrit sur cette croix ; ainsi on fera la guerre au démon et on rendra gloire à Dieu.

C'est ainsi que se développait l'objet de l'œuvre réparatrice dans les dernières communications de la sœur Marie de Saint-Pierre. Les supérieurs qui, sur sa demande, avaient rapporté à M^{sr} l'archevêque tout ce qui s'était passé à ce sujet depuis le 26 août 1843, permirent à la sœur d'en écrire aussi à Sa Grandeur, afin que le prélat voulût bien, avec l'autorité de sa charge, donner une suite pratique à ces invitations de l'Esprit de Dieu. M^{sr} l'archevêque, pour le moment, se contenta de maintenir l'approbation qu'il avait donnée à l'association établie par M. le curé de Notre-Dame-la-Riche dans sa paroisse, et à l'impression des prières et du petit manuel de cette association. On répandit dans le public religieux de ces imprimés pour la réparation, mais on n'établit point l'archiconfrérie que Notre-Seigneur demandait. L'heure n'était pas encore venue, et Tours devait céder à d'autres cet honneur.

CHAPITRE IX

L'œuvre de la Réparation subit un temps d'arrêt. — Disposition de la sœur. — Sa charité pour les âmes du purgatoire. — Délivrance d'une âme. — Évangile du saint Nom de Jésus; grâces obtenues par cette dévotion.

La sœur Saint-Pierre avait reçu, par l'entremise de la Mère prieure, la nouvelle de la décision de M^{sr} l'archevêque. Elle était affligée de ce que la confrérie réparatrice n'était pas officiellement établie dans son diocèse; mais elle fut consolée des encouragements du vénéré prélat et de l'approbation personnelle qu'il donnait à ses communications, en l'assurant qu'elle pouvait persévérer dans cette voie en toute confiance. Elle se disait que le jour ne pouvait manquer d'arriver où elle verrait son pieux évêque se mettre à la tête d'un mouvement de réparation qu'elle croyait si nécessaire au salut de la France. Quand elle vit néanmoins le prélat se renfermer dans une attitude expectative et ne rien faire de plus, elle en gémit et attribua cette conduite à ses propres imperfections; car elle souffrait en voyant la majesté ineffable du Très-Haut méconnue, outragée sans compensation, les âmes d'un pays qui

était le sien courir de plus en plus à leur perte, comme des troupeaux privés de gardiens et de pasteurs. Dans cette détresse, elle se tourna vers son Roi bien-aimé, qui lui avait confié le message dont elle s'était fidèlement acquitté.

Notre-Seigneur fit entendre à sa servante que c'était dans son âme qu'il voulait, en attendant, faire la réparation; qu'il la chargeait de la France, qu'elle représenterait pour traiter de la paix avec son Père; ainsi constituée comme ambassadeur pour une négociation aussi importante, elle ne devait pas se retirer sans être parvenue à un accommodement, car lorsqu'un ambassadeur se retire d'un royaume, c'est signe de guerre. Se prosternant la face contre terre, elle accepta la charge que le Seigneur lui imposait, en le priant de la rendre propre à l'exécution de ses desseins et de les accomplir lui-même en elle.

Le divin Sauveur, dans sa miséricorde, entendit cette humble prière. Il fit de plus en plus comprendre à l'âme la grandeur et l'énormité du blasphème, de l'impiété qu'elle devait réparer avec lui-même dans son intérieur. Elle priait ainsi non seulement pour rendre à la gloire de Dieu ce que les impies lui enlevaient sur la terre, mais aussi pour l'Église, que ces outrages atteignaient directement, et pour la France dont le salut et la prospérité étaient menacés de désastres incalculables. Le Seigneur, pour exciter son zèle, lui dit de garder ses brebis de France, dont il était le pasteur; il la choisissait en ce jour pour être sa petite *bergère*; il lui donnait les mystères de sa très sainte vie à parcourir pour domaine; elle puiserait dans ses divines plaies pour ses brebis et

pour payer à son Père les dettes dont la France était redevable à sa justice ; il lui donnait permission de prendre à volonté dans les grands trésors de son divin Cœur.

Pendant cette attente et aussi pour accomplir son œuvre par la souffrance, l'âme était en proie à de grandes épreuves intérieures ; les ténèbres recouvraient parfois l'intelligence, et il ne lui restait devant sa grande et difficile mission que le sentiment de sa misère et de sa faiblesse. Mais le Seigneur, comme l'ange de Gethsémani, vint la reconforter lui-même et lui dit : « Mon enfant, courage et confiance ! courage et confiance ! gravez ces paroles dans votre cœur. Oh ! si vous saviez le profit que retire votre âme à souffrir ces peines, vous me remercieriez de vous les avoir données. Je viens pour vous visiter, mais non pour rester avec vous d'une manière sensible : vous boirez le calice, et vous ne me verrez point ; mais consolez - vous, je ne serai pas loin de vous, car je tiendrai le calice pendant que vous le boirez. » Puis il finit par l'encourager dans les exercices qu'elle pratiquait pour glorifier son nom, et, pour la consoler plus sûrement, il la ramena aux mystères de sa sainte enfance, dont la faiblesse et l'impuissance volontaires devaient lui rendre plus supportable et même agréable celle qu'elle éprouvait alors de ne pouvoir rien obtenir.

Six mois se passèrent durant lesquels les communications au sujet de la réparation furent comme suspendues, et la sœur ne fut conduite que par une voie de sécheresses, de ténèbres et de tentations. Elle aussi eut à éprouver quelque chose des diffi-

cultés qu'on trouvait ailleurs à l'établissement de l'œuvre de la Réparation. Elle semblait près de défaillir dans sa tâche quand le Seigneur la favorisa de nouvelles lumières : il fallait prier au nom des mérites de ce divin Sauveur et du grand désir qu'il avait eu de glorifier son Père. Les hommes n'étaient pas capables de comprendre l'injure faite à Dieu par le blasphème ; ce péché perçait de nouveau le Cœur de l'Homme-Dieu et faisait de lui un autre Lazare couvert de plaies. Les riches de la terre laissaient à leur porte le pauvre blessé ; elle devait imiter les chiens qui venaient lécher ses plaies, en employant sa langue à glorifier tous les jours le saint nom de Dieu ; cet exercice adoucissait les douleurs de Jésus et rendrait son Père plus favorable à l'œuvre, et ceux qui l'entravaient cesseraient de s'y opposer.

Un ecclésiastique qui avait quelque connaissance de l'œuvre vint un jour demander à la sœur des prières pour obtenir deux grâces, l'une pour un de ses confrères et l'autre pour lui-même : il s'agissait pour tous les deux de sauver l'âme et la réputation de deux personnes auxquelles ils s'intéressaient. Ce prêtre dit à la sœur : « Je crois déjà à l'œuvre dont Notre-Seigneur vous a chargée ; mais pour être plus sûr, demandez-lui ces deux grâces comme signe de sa volonté. Si Notre-Seigneur nous les accorde, je vous promets que mon confrère et moi nous nous consacrerons à la propager. » La sœur alla aussitôt devant le saint Sacrement prier le divin Sauveur de défendre sa cause pour la gloire de son nom, et d'accorder dans sa miséricorde la double grâce qui lui était demandée, puisqu'en retour il y gagnerait deux

missionnaires de son œuvre. De plus, elle commença une neuvaine à cette intention. Le soir même, l'ecclésiastique qui était venu lui parler reçut la grâce qui le concernait, et son confrère, pour la recevoir plus tard, ne l'en eut que plus abondante.

La sœur ne devait pas s'étonner des obstacles que l'œuvre rencontrait avant même qu'elle fût établie. Autant elle convenait à la gloire de Dieu et entrait dans ses desseins de miséricorde, autant elle irritait l'adversaire éternellement jaloux de la gloire du Très-Haut et du salut de l'homme. Il lui semblait que son règne parmi les enfants de ténèbres allait être ébranlé par cette œuvre d'adoration et de conversion. Ses efforts pour la combattre, les redoublements de sa rage avaient été annoncés à l'humble carmélite. Les épreuves du premier moment jusqu'à son dernier soupir ne lui furent donc pas épargnées, mais elles servaient à sa propre sanctification et étaient elles-mêmes une partie de la réparation demandée. Il devait en être de même pour tous ceux qui dans la même disposition devaient travailler à établir, à propager ou à recommander l'œuvre de la Réparation. La suite de ce récit nous en fournira plus d'un exemple, et la série des épreuves se poursuivra dans la carrière ouverte par la sœur Marie de Saint-Pierre après qu'elle-même y aura triomphé, longtemps encore pour ceux qui auront eu la mission de l'y suivre.

Le zèle de la sœur Saint-Pierre pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes la dévorait et la consumait, lorsqu'elle voyait, dans les lumières qu'elle recevait, la France, ce beau royaume de saint Louis,

ce magnifique fleuron de la couronne de l'Église, se recouvrir de plus en plus des ténèbres de l'abîme et devenir un objet de scandale même aux nations tombées dans le schisme ou l'hérésie. On la voyait après ces opérations surnaturelles pâle, tremblante et tout inondée de larmes. Elle s'offrait continuellement en sacrifice pour détourner les fléaux de la justice divine et obtenir le salut de sa patrie. Comme on lui dit un jour que la prière accoutumée de saint Denis était celle-ci : « Seigneur, donnez-moi des âmes, » elle se mit aussitôt à la répéter sans cesse et à la faire répéter à ses sœurs.

La miséricorde divine appliqua ce même zèle à la délivrance des âmes du purgatoire, surtout de celles qui pouvaient avoir exercé une certaine influence sur les destinées de la France, et contracté dans leur haute position des dettes envers la suprême justice, quand même la miséricorde, la protection puissante de Marie les auraient préservées de la damnation éternelle. Comme la sœur y pensait le moins, pendant l'office divin, elle ressentit tout à coup une vive impression que l'âme d'une personne dans cette condition, morte depuis quelque temps à la suite d'un accident, était en purgatoire, où elle souffrait cruellement et pour ses propres péchés et pour d'autres auxquels elle avait participé. Il lui sembla bientôt que cette âme se rencontrait avec la sienne en Notre-Seigneur, où cette lumière lui était communiquée, et elle lui dit : « Pauvre âme ! que vous reste-t-il maintenant des grandeurs de ce monde ? Vous êtes heureuse aujourd'hui d'avoir la communion d'une pauvre carmélite. » Dès lors, avec

la permission de ses supérieurs, elle appliqua le mérite de toutes ses prières, communions et mortifications pour la délivrance de cette âme. Comme elle hésitait une fois à lui donner le mérite d'une indulgence plénière qu'elle avait coutume de réserver pour elle-même, elle entendit Notre-Seigneur lui tracer sa conduite par ces mots : « Je donne ma vie pour mes brebis. »

Du 26 février au 19 mars, la main divine qui la dirigeait la retint à cette œuvre de délivrance ; pendant ce temps, son âme était comme liée à l'âme souffrante, mais elle se comportait avec elle comme une mère avec son enfant malade, cherchant tous les moyens de la soulager. Elle regrettait que son vœu de pauvreté ne lui permît plus de faire offrir le saint sacrifice pour cette âme ; elle y suppléait par tout ce dont elle pouvait disposer. Elle souffrit aussi cruellement dans son corps, surtout à la tête, qui était enflée à faire pitié, et, pour rendre cette espèce de martyr plus profitable, elle voulut l'endurer sans soulagement. La fête de saint Joseph, si chère au Carmel, approchait. La sœur eut recours à l'intercession de ce puissant protecteur, et après cette dernière instance elle se sentit toute déchargée de cette âme et fut persuadée qu'elle devait être reçue au ciel. Elle n'y pensait donc plus lorsque trois ans plus tard, en 1846, comme elle priait Notre-Seigneur de faire en elle-même l'office de réparateur, elle entendit qu'il lui disait : « Laissez-vous aller à l'impulsion de la grâce. » Et presque aussitôt : « Voilà cette âme pour laquelle vous avez prié et qui vient vous remercier. Si je l'avais laissée sur la terre, elle

aurait eu l'ambition des grandeurs passagères et s'y serait perdue, tandis que maintenant je lui donne au ciel une couronne de gloire. » La sœur reprit : « C'est vous, Seigneur, qu'elle doit remercier; ce sont vos divins mérites que j'offrais à Dieu votre Père. » L'âme dit alors : « C'est à la sainte Vierge que je dois mon salut (la personne défunte portait une médaille de la sainte Vierge au moment de sa mort). Lorsque j'ai été devant le tribunal de Dieu, les mérites de Notre-Seigneur me recouvraient, et la protection de saint Joseph m'a fait sortir du purgatoire. » Puis elle indiqua par trois fois son nom de baptême à la sœur, qui l'ignorait, et qui, s'en étant informée, reconnut que telle était la vérité.

Notre-Seigneur, pour consoler sa fidèle servante dans ses angoisses, l'avait ramenée, ainsi que nous l'avons indiqué, aux mystères de sa sainte enfance. C'était là un sujet favori qui allait à la simplicité et à l'humilité de la sœur Marie de Saint-Pierre; ce n'était pas d'elle-même qu'elle avait quitté la grotte de Bethléem ou les collines de Nazareth pour aller au-devant des ennemis de Dieu, leur livrer bataille, s'exposer à leurs coups et à leur rancune. La seule pensée de leurs attentats suffisait pour effrayer son âme candide, et lui faire rechercher un spectacle intérieur plus attrayant. Mais elle n'avait pas eu le choix; sa mission lui venait de celui-là même qu'elle avait cherché dans un autre dessein; il avait exigé de son amour un abandon complet d'elle-même et de tout ce qui pouvait lui appartenir pour s'en faire un instrument docile dans une œuvre qui aurait plus

d'épines que de fleurs, plus d'amertumes que de joies. Néanmoins le Seigneur ne voulut pas laisser sans consolation celle qui souffrait à cause de lui seul ; il lui en fournit dans les doux mystères par lesquels il se l'était d'abord attachée ; puis il sut dans sa sagesse rattacher à l'œuvre austère de la Réparation les attraits que sa face divine possède, même dans l'expression de sa douleur, et partager ensuite avec son épouse les caresses maternelles de la Vierge Mère qui l'avait allaité d'un lait venu du ciel.

C'était à l'époque où les carmélites demeuraient dans une maison séculière, en attendant que leur monastère fût construit, c'est-à-dire en 1845. La sœur Saint-Pierre, dans son office de portière et avec sa simplicité bretonne, était comme assiégée par les visites de personnes désireuses de recevoir d'elle des consolations ou des avis appropriés à leurs besoins les plus intimes. La pauvre sœur avait fort à faire pour se défendre de ces naïves importunités et conserver l'esprit de retraite et de silence de sa sainte vocation. Notre-Seigneur, qui voyait son embarras avec compassion, lui donna le moyen de satisfaire et de soulager ceux qui se présentaient, en lui inspirant de leur faire porter l'évangile de la Circoncision, ces quelques lignes qui ont fait connaître au monde le nom de Jésus Sauveur. A la suite du texte sacré, devaient être mises quelques paroles rappelant la victoire qu'il avait remportée sur Satan en prenant le nom de Jésus. Ces paroles furent :

Quand Jésus fut nommé,
Satan vaincu fut désarmé.

Rien de plus conforme à l'esprit de l'Église. On voit par les actes de plusieurs saints martyrs qu'ils avaient la dévotion de porter sur eux le saint Évangile. Les supérieurs approuvèrent cette pratique, et donnèrent la permission d'imprimer ce court évangile.

Cette dévotion, si douce dans son objet, et d'un effet et d'une forme analogues à ceux que se proposait l'œuvre de la Réparation, était d'une grande consolation pour la sœur. En effet, on y glorifiait le nom sacré de *Jésus*, le démon était vaincu, et beaucoup d'âmes étaient ou soulagées ou même sauvées, lorsqu'on les croyait à jamais perdues. Bientôt la sœur Saint-Pierre se mit à confectionner de petits sachets où elle renfermait la feuille de l'Évangile, et, comme elle ne pouvait suffire à la tâche, les sœurs s'unirent à sa dévotion. Beaucoup de personnes, en retour de ces pieux objets qui ne devaient pas être vendus, voulaient faire une offrande; alors une petite bourse fut mise dans la main de l'enfant Jésus que la sœur avait au parloir; le produit en fut affecté à confectionner des langes au saint enfant Jésus, c'est-à-dire des corporaux, qui furent distribués à de pauvres paroisses, et de plus, on fit un petit trousseau pour un pauvre petit nouveau-né, représentation vivante de Jésus pauvre en sa naissance.

Ce fut le 26 février 1845 qu'eut lieu la première communication sur l'Évangile du saint nom de Jésus. Notre-Seigneur y réclamait, comme une aumône qui lui serait agréable et qu'il reconnaîtrait avec munificence, de distribuer le plus que l'on pourrait les feuilles de cet évangile avec les paroles qui attes-

taient sa victoire sur le démon. Ensuite il fit connaître que cette grâce étant puisée dans son sacré Cœur, il fallait en appliquer l'image sur le sachet contenant l'Évangile, avec celle des instruments de sa passion, comme on applique sur un reliquaire un cachet qui garantit l'authenticité des reliques qu'il contient. En l'honneur des cinq lettres qui forment son nom de Jésus et par la vertu de ses cinq plaies, il voulait accorder à ceux qui embrasseraient cette dévotion cinq grâces spéciales, dont la première serait d'être préservé de la foudre; la seconde, des ruses et de la malice du démon; la troisième, d'une mort subite et imprévue; par la quatrième, il les ferait marcher facilement dans le chemin de la vertu, et par la cinquième, il leur accorderait la persévérance finale. Comme cette dernière grâce paraissait excessive à la sœur, ces paroles se présentèrent à son esprit et la rassurèrent : *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* (Rom. x, 13.) Ces petits sachets n'auraient pas d'autre bénédiction que celle de l'adjonction d'une palme, ou du moins d'une portion du rameau béni au dimanche des palmes, en souvenir de l'entrée triomphante du Sauveur venant, monté sur un âne, dans la ville de Jérusalem.

Plus tard il fut inspiré à la sœur de faire graver sur la feuille de l'Évangile une image de l'enfant Jésus; comme elle cherchait les moyens de couvrir les frais de cette petite dépense, Notre-Seigneur lui dit de s'adresser à son serviteur, M. Dupont, et de lui dire que le saint enfant Jésus lui demandait cette œuvre de charité comme la dîme des biens

qu'il lui avait donnés. Elle dit alors au Seigneur : « Voudriez-vous me promettre quelques biens ou quelques grâces pour sa famille? » Il répondit : « Son amour est assez grand pour me rendre ce service, sans qu'il soit besoin de lui promettre des grâces pour l'engager, et pour cet amour désintéressé je le récompenserai plus magnifiquement dans le ciel. Faites cette commission comme étant ma petite domestique : ne craignez point de demander pour moi, et vous aurez le même mérite que si vous faisiez l'œuvre. »

En la fête de la très sainte Trinité, le Seigneur encouragea de nouveau sa servante à continuer de propager la dévotion à l'Évangile du saint nom de Jésus. Il lui fit entendre de plus qu'il fallait demander de nouveau à M^r l'archevêque l'impression des prières de la Réparation, afin qu'on pût en envoyer dans les maisons de l'Ordre et d'autres monastères où l'on pourrait les réciter avec dévotion. Il promettait qu'en retour il dissiperait les ennemis de la religion et sauverait la France. Il ajouta que la supérieure du Carmel devait faire célébrer dans la même intention cinquante messes pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes, avec l'argent qu'on recevait des évangiles distribués gratuitement, et qu'ensuite il en viendrait encore assez pour couvrir les frais de l'impression nouvelle des prières de la Réparation, en signe que dans ces communications il n'y avait point d'illusion.

Chose admirable! des grâces surprenantes ne tardèrent pas à sanctionner une dévotion si humble, mais si bien fondée. Nous allons inscrire ici quel-

ques-uns de ces faits que la sœur Marie de Saint-Pierre eut le bonheur de pouvoir enregistrer elle-même.

A l'époque du tirage, plusieurs jeunes gens sollicités par leurs mères, ayant consenti à porter sur eux le saint Évangile, ont amené des numéros favorables.

D'autres personnes ont obtenu des grâces de conversion tout à fait remarquables. Une jeune personne désolait sa famille par ses violences et ses injures; elle prit sur elle le saint Évangile, et le démon de la colère fut aussitôt chassé; la jeune fille demanda pardon à ses parents et s'approcha des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Un pécheur, endurci réduit à l'extrémité, refusait opiniâtrément de recevoir les derniers sacrements; son curé, désolé de voir cette brebis devenir la proie du loup infernal, fit mettre un saint Évangile auprès du lit du malade, qui aussitôt fut touché de la grâce, demanda les sacrements et mourut en bon chrétien.

Un autre pécheur, qui depuis longtemps avait abandonné la pratique de ses devoirs religieux, consentit à porter le saint Évangile; dès lors il se sentit sollicité à revenir à Dieu et courut enfin se jeter aux pieds d'un confesseur; sa parfaite conversion remplit de joie ceux qui avaient gémi sur sa conduite passée.

Un enfant pris d'une grosse fièvre était à l'extrémité; tout annonçait sa mort prochaine; on lui passa au cou le saint Évangile; pendant neuf jours on le récita avec les prières qui y sont jointes, et le malade désespéré fut parfaitement guéri.

Une dame fut guérie rapidement d'un ulcère à la gorge qui depuis sept ans avait résisté à tous les remèdes, au point de l'empêcher de manger et même de recevoir la sainte communion.

Un grand nombre de femmes enceintes ont été délivrées comme miraculeusement par la vertu du saint Évangile; c'est surtout sur ces personnes qu'il s'est opéré par ce moyen un grand nombre de grâces extraordinaires.

Une petite fille à qui on avait donné au Carmel un Évangile du saint nom de Jésus, fit une chute très grave; quand on la releva elle ne pouvait faire aucun mouvement; ses parents désolés craignaient qu'elle n'eût l'épine dorsale brisée, et voulaient aller chercher le médecin; mais l'enfant tout en pleurant leur dit : « Donnez-moi ma petite relique; le bon Jésus peut me guérir. » On lui donna le saint Évangile; aussitôt elle cessa de crier, s'endormit profondément, et à son réveil se trouva guérie sans rien ressentir de sa chute. La foi de cette enfant fut récompensée, et, comme elle, ceux qui croiront n'espéreront pas en vain.

Plusieurs missionnaires ont porté avec succès et bénédiction des Évangiles du saint nom de Jésus dans les pays étrangers.

Le 26 décembre 1845, il vint au monastère une personne tout éplorée recommander un homme qui était à toute extrémité : « Mais, disait-elle, il n'y a pas moyen de lui parler de sacrements, il est comme un furieux. » On remit à cette personne un Évangile et une feuille des prières du saint nom de Jésus. Elle demanda à deux hommes qui devaient passer

la nuit auprès du malade d'essayer de lui mettre au cou le saint Évangile et de réciter pour lui les prières. Ils purent s'acquitter de cette charitable commission. Tout à coup le malade fut changé et devint calme; il accepta le ministère d'un prêtre, se confessa, reçut l'extrême-onction et mourut dans de bonnes dispositions. Le démon, furieux de voir cette proie lui échapper, tourna sa rage contre la sœur Saint-Pierre, et, au moment de l'agonie de cet homme, il la poursuivit de toutes manières pendant deux heures; c'était comme une légion qui lui suggérait mille affreuses tentations, et jamais elle n'avait eu à soutenir un tel combat contre l'enfer. Elle courut à la révérende Mère, qui fut effrayée de sa pâleur; elle lui découvrit ses angoisses, et, recevant ses consolations maternelles et sa bénédiction, elle fut délivrée et rendue à la paix.

Ces prodiges se sont continués jusqu'à nos jours. Pour ne pas être trop long, nous n'en citerons qu'un exemple assez récent, arrivé à Tours, quoique la personne qui en fut l'objet fût d'une autre contrée. C'était un personnage politique qui depuis longtemps avait oublié les devoirs de la religion, qu'il était loin d'avoir respectée dans ses actes publics. Frappé d'une maladie mortelle, ceux de ses amis qui prenaient intérêt à son salut voyaient avec douleur qu'il refusait ou éludait toutes les avances qui lui étaient faites à ce sujet. Enfin, une dame, après l'avoir avec adresse entretenu de ses devoirs sans obtenir de réponse favorable, lui glissa sous son oreiller un petit Évangile et se disposait à se retirer; elle n'était pas arrivée à la porte de la chambre que

le malade la rappelant lui dit : « Cependant je ne veux pas paraître devant Dieu sans avoir préparé mes comptes; faites venir un prêtre. » Dès lors il fut tout changé; laissant toute autre pensée, il ne s'occupa plus que de son salut et de réparer par un sincère et public repentir le temps perdu.

C'est ainsi que le Seigneur soutenait sa servante, et lui permettait de faire sur un petit modèle comme un essai de ce qui devait s'accomplir au moyen de l'œuvre réparatrice. Par l'Évangile de la Circoncision il glorifiait son nom béni de JÉSUS, guérissait les malades et convertissait les pécheurs; par l'œuvre de la Réparation il voulait glorifier le nom de son Père, du Dieu éternel, outragé, blasphémé par un peuple entier. Le malade à guérir, le pécheur à sauver, c'était toute une société gangrenée d'impiété; c'était une nation, jadis l'honneur de la chrétienté, qui aujourd'hui dans son oubli des premières lois divines courait de gaieté de cœur à sa ruine.

CHAPITRE X

Entrevue de la sœur Saint-Pierre avec M^{sr} l'archevêque. —
Communications sur la SAINTE FACE de Notre-Seigneur. —
Elle est indiquée comme l'objet du culte de la Réparation.

Les consolations que la sœur Saint-Pierre recevait de l'Évangile du saint Nom de Jésus lui faisaient prendre patience, mais seulement pour un temps. Notre-Seigneur lui-même avait moins insisté depuis le 19 novembre 1844 jusqu'au 17 juin 1845 sur l'œuvre de la Réparation. A cette dernière époque il reprit avec la sœur son grand dessein, en l'encourageant à parler à M^{sr} l'archevêque de l'établissement de l'œuvre. Il n'en fallait pas moins pour que la petite ouvrière de Rennes, dont l'humilité n'était devenue que plus profonde depuis les quelques années qu'elle était entrée au monastère, voulût directement parler à un prince de l'Église et lui notifier avec instance de prendre de graves résolutions devant lesquelles il semblait toujours reculer.

Le prélat se rendit avec bonté auprès de l'humble portière du Carmel. Aussitôt elle se mit à genoux et lui baisa les pieds; puis elle lui demanda respec-

tueusement de vouloir bien achever l'œuvre qu'il avait déjà si heureusement commencée, en autorisant l'association de Notre-Dame-la-Riche et l'impression des prières de la Réparation. Elle lui alléguait combien Dieu la pressait de réclamer l'établissement public et officiel de l'œuvre dans cette métropole de Tours, jadis centre de tant de grâces pour la France. Le prélat lui répondit : « Mon enfant, je désire de tout mon cœur établir cette œuvre et lui donner toute la célébrité qu'elle mérite; mais c'est une chose difficile. Si vous connaissiez comme moi les difficultés! Nous avons déjà tant de peine à faire marcher notre peuple dans la voie ordinaire; que dira-t-on, si nous proposons quelque chose de plus? cela n'excitera-t-il pas à faire de nouveaux blasphèmes? Exposez à Dieu nos difficultés; priez beaucoup pour moi; demandez au Seigneur de nouvelles lumières; s'il vous éclaire, vous m'en donnerez connaissance. » Puis Monseigneur ajouta : « Mon enfant, ce que vous éprouvez n'a point le caractère des illusions; j'y reconnais au contraire le cachet de Dieu. Nous avons pris des informations et nous avons appris que plusieurs personnes ont eu la même inspiration que vous pour cette œuvre de réparation. Il y a un mouvement pour elle dans plusieurs diocèses de France, et elle est établie dans toute l'Italie. Je désire beaucoup que les âmes pieuses s'appliquent à cette dévotion; mais vous surtout, mon enfant, offrez-vous toute à Dieu comme une victime; offrez aussi toutes vos œuvres, vos pénitences en sacrifice de réparation. Priez pour l'Église et pour la France; unissez-vous à Notre-

Seigneur au très saint Sacrement de l'autel pour rendre par lui honneur, louange et gloire aux trois divines personnes de la très sainte Trinité. Tâchons d'empêcher le bras du Seigneur de s'appesantir sur la France. Adressons-nous aussi au très saint Cœur de Marie; offrons au Père éternel, par les mains de cette divine Mère, le sang, les souffrances et tous les mérites de son divin Fils; et j'espère, mon enfant, que nous apaiserons la colère de Dieu. Pour obtenir cette grâce, vous vous appliquerez sans cesse à glorifier Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel, et vous ferez les jeudis une amende honorable; le vendredi vous direz les litanies de la passion, et le samedi celles de la très sainte Vierge. Quand le Seigneur vous l'inspirera, vous ferez les prières de la Réparation. Mais, mon enfant, j'aime mieux que vous fassiez les prières les plus communes. »

La sœur dit alors à Monseigneur qu'elle craignait quelquefois que son imagination ne se mêlât à l'opération de Dieu; mais il la rassura par ces paroles : « Dès lors que vous ne vous obstinez pas à poursuivre hors des limites de l'obéissance et que vous abandonnez ces choses au jugement de vos supérieurs, vous devez être parfaitement tranquille. » Enfin il lui dit : « Je trouve tout cela très bien. Priez le Seigneur de m'éclairer, et agissez uniquement pour la gloire de Dieu. »

Désirant se conformer à la recommandation de son premier supérieur, la sœur Saint-Pierre se mit à prier Notre-Seigneur afin qu'il lui donnât de nouvelles lumières pour l'œuvre de la Réparation. Alors

le Seigneur la fit entrer dans une voie d'épreuve où sa vue ne pouvait plus s'arrêter que sur ses péchés et sur son néant. Il lui semblait qu'elle n'était qu'un fantôme de carmélite, et bien loin de ce qu'elle devait être en réalité. Après s'être jetée aux pieds du Sauveur et s'y être reconnue coupable, elle voulut faire avec son confesseur une revue de conscience, et prit la résolution de mener une vie nouvelle plus conforme aux lumières qui lui avaient été données sur ses misères et son néant. Ce ne fut là pour elle qu'un point de départ dans une nouvelle carrière de lutttes et de combats intérieurs contre les tentations de l'ennemi, qui la provoquait en mille manières. A cela il faut ajouter la privation de la grâce sensible. Il lui semblait que son âme n'eût plus la grâce sanctifiante et qu'elle fût comme réduite à l'agonie. Elle ne trouvait plus que dégoût et amertume aux dévotions qui lui avaient été les plus chères, et c'est à peine si elle osait aller recevoir la sainte communion.

Un jour qu'elle avait peine à s'y résoudre sans avoir exposé son triste état à sa supérieure, elle se dit néanmoins que ce pain des forts lui rendrait le courage. Alors, en attendant la messe, elle prit avec foi son crucifix, et, se rappelant que Notre-Seigneur lui avait dit que la louange appelée *flèche d'or* blessait délicieusement son Cœur, elle fit dix fois de suite cet acte de louange; ensuite elle prit la résolution d'aller faire la sainte communion en réparation des blasphèmes proférés contre la divine majesté. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le cœur de son divin Époux. Ce bon Maître recueillit

en lui cette âme qui, malgré sa désolation, était venue réparer par lui et avec lui les outrages faits à son Père céleste; il lui fit entendre qu'elle devait continuer, malgré ses répugnances intérieures et les difficultés extérieures suscitées par l'ennemi pour détruire l'œuvre.

Notre-Seigneur alors la transporta en esprit sur la route du Calvaire, et lui représenta d'un emanière très vive le pieux office que lui rendit sainte Véronique, alors qu'avec son voile elle essuya sa très sainte Face toute couverte de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Il lui fit entendre que les impies renouvelaient actuellement par leurs blasphèmes les outrages faits à sa sainte Face. Elle comprit que tous ces blasphèmes vomis par les impies contre la divinité, contre Dieu, qu'ils ne peuvent atteindre, retombent, comme les crachats des Juifs, sur la sainte face de Notre-Seigneur, qui s'est fait la victime des pécheurs. Il lui dit qu'elle devait imiter le courage de sainte Véronique, qui traversa si courageusement la foule acharnée contre le Sauveur. Il la lui donna pour protectrice et pour modèle. Il lui dit encore que par la réparation des blasphèmes on rendait au Seigneur le même service que cette femme pieuse lui avait rendu en sa passion, qu'il l'en avait récompensée par un grand amour et qu'il regarderait avec la même complaisance ceux qui feraient réparation pour les blasphèmes.

Après cette remarquable communication, la sœur alla en rendre compte à la révérende Mère prieure, en lui disant ce que Notre-Seigneur lui avait fait

connaître touchant sa sainte Face et le rapport qu'il y avait avec l'œuvre de la Réparation. Comme signe de la vérité de cette inspiration nouvelle, Notre-Seigneur lui avait promis une grâce par l'intercession de sainte Véronique; et elle pria la révérende Mère de lui dire quelle grâce elle voulait demander dans ces conditions. Celle-ci alors lui répondit : « Ma sœur, si Notre-Seigneur désire que nous essuyions sa sainte Face, et s'il est disposé à accorder une grâce au nom du service que lui rendit sainte Véronique, la grâce que je vous ordonne de demander à Notre-Seigneur, c'est qu'il ait la bonté de vouloir bien voiler notre face à nous qui serons exposés aux yeux des séculiers, si la portion de terre contiguë à notre jardin est achetée par des étrangers. Priez donc Notre-Seigneur de la donner à ses épouses; s'il vous accorde cette grâce, vos supérieurs auront une preuve sensible de l'esprit qui vous conduit. »

La sœur Saint-Pierre obéit à cet ordre en faisant une neuvaine à la sainte Face de Notre-Seigneur; mais elle disait naïvement : « Vous savez bien, mon Dieu, que je ne désire cette portion de terrain qu'à cause de vous, pour la gloire de votre saint Nom. » Il y avait des difficultés qui paraissaient insurmontables pour que le Carmel pût faire cette acquisition; aussi la sœur insistait parce qu'elle voyait que ce serait une preuve sensible de sa mission, et elle obtint cette grâce, comme on le verra par la suite.

Après cette première communication sur la sainte Face de Notre-Seigneur, la sœur Saint-Pierre n'était plus occupée qu'à lui rendre les hommages de son

adoration. Elle retrouvait à son âme la souplesse nécessaire pour devenir un instrument docile entre les mains de Dieu. Profitant de cette occasion, elle exposa à Notre-Seigneur ce que M^{gr} l'archevêque lui avait recommandé touchant l'œuvre de la Réparation; savoir, réclamer de nouvelles lumières à ce sujet. Elle dit donc au divin Maître : « Vous savez bien, mon Dieu, que c'est de la part de Monseigneur que je vous fais cette demande; je ne vous parle de cela qu'en vertu de la sainte obéissance. » Mais elle n'obtint point, à ce qu'elle croyait, de réponse à cette prière; seulement elle sentait que Notre-Seigneur l'appliquait à la contemplation de sa Face adorable.

Le 27 octobre, dès qu'elle fut arrivée au chœur pour l'oraison du matin, le Sauveur, s'emparant des puissances de son âme, la fit entrer dans son divin Cœur et alors lui fit connaître, comme réponse à la prière faite au nom de l'archevêque, quels étaient ses desseins dans l'œuvre de la Réparation. Plus que jamais il l'appliqua à la contemplation de sa Face divine, et lui en exposa le mystère dans une suite admirable. La Face auguste de l'Homme-Dieu est le miroir vivant et fidèle des perfections renfermées dans le saint nom de Dieu. Saint Paul donne une idée de cette relation par ces paroles, dont le sens fut révélé alors à la sœur : *Dieu est le chef du Christ* (I Cor., xi, 3). Si le sacré Cœur est l'objet sensible offert aux adorations des fidèles comme représentant l'amour immense de Jésus, de même sa Face auguste est l'objet sensible offert à l'adoration de ceux qui voudront s'associer pour l'œuvre de la

Réparation. Ils y honoreront et adoreront avec un profond respect cette sainte Face, couverte d'opprobres par les blasphémateurs qui attaquent la divinité, dont elle est la figure sensible, le miroir et l'expression fidèle. Par l'offrande de cette Face vénérable faite au Père éternel on pourra apaiser sa juste colère et obtenir la conversion des pécheurs et des blasphémateurs. Ainsi, loin d'être contraire à l'œuvre réparatrice, le culte de la sainte Face s'y accommode parfaitement, et lui donne en quelque sorte sa forme pratique.

Notre-Seigneur fit encore voir à la sœur que l'Église, son épouse, est aussi son corps mystique, dont la sainte religion est la face. Or, cette face, la religion, est la première en butte aux outrages des ennemis de son nom. Les impies s'acharnent à ce qui paraît de Dieu sur la terre, à son Église, à la pratique extérieure du culte que le premier commandement de Dieu, fondé sur la loi même de nature, nous oblige à rendre au souverain Créateur et Seigneur; sur cette Face si pleine de douleur, de compassion, si attrayante, qui promet un accueil si tendre dans la maison céleste, les impies lancent leurs blasphèmes comme d'ignobles crachats; ils se livrent à mille violences ou à des perfidies qui rappellent les soufflets reçus par le Sauveur sur sa sainte Face dans le cours de sa passion; ils cherchent ainsi à anéantir les travaux du Rédempteur; et, après de longs siècles où, par son Église, il a passé dans le monde en faisant le bien, ils voudraient renverser son œuvre et détruire le salut qu'il a apporté au monde. Notre-Seigneur réclamait

donc de nombreuses Véroniques pour essuyer sa sainte Face, amortir la douleur des coups qu'il y recevait et la présenter de nouveau à l'admiration des hommes, qui ne savent point comme les anges en reconnaître les charmes et la majesté. Et tous ceux, en effet, qui s'appliqueront à l'œuvre de la Réparation feront en cela l'office de la pieuse Véronique.

Ensuite Notre-Seigneur dit à la sœur : « Je vous donne cette sainte Face pour vous récompenser des services que vous m'avez rendus depuis deux ans. Vous avez fait peu de chose, il est vrai, mais votre cœur a conçu de grands désirs. Je vous donne donc cette Face en présence de mon Père, dans la vertu du Saint-Esprit et en présence des anges et des saints. Je vous fais ce don par les mains de ma sainte Mère et de sainte Véronique, qui vous apprendra à la vénérer. *Par cette sainte Face vous ferez des prodiges.* »

La sœur comprit aussi de Notre-Seigneur que la grâce qu'elle recevait en ce jour était la plus grande qu'il pût lui faire après la grâce des sacrements; qu'il l'y avait préparée en labourant la terre de son âme par les grandes peines intérieures qu'elle avait récemment souffertes; toutefois il ne tentait point ses élus au-dessus de leurs forces. Aux autres protecteurs de l'œuvre de la Réparation, Notre-Seigneur adjoignait sainte Véronique pour l'honneur qu'elle avait rendu à sa Face adorable sur le chemin du Calvaire. Et le Seigneur ajouta comme insinuation ces paroles significatives : « Maintenant ceux qui ne reconnaîtront pas ici mon œuvre, c'est qu'ils fermeront les yeux. »

A la fin de cette communication, la sœur sentit quelque inquiétude sur la véracité de cette opération à cause de sa longueur. Notre-Seigneur la rassura en lui disant qu'il avait divers moyens de se communiquer aux âmes, et qu'ici il s'accommodait à sa faiblesse. Son expérience devait lui avoir appris qu'il s'était déjà communiqué à son âme de cette manière douce et paisible. Il est alors comme comme un tendre père qui donne ses ordres à son enfant et lui fait connaître ce qu'il désire, à la condition que son âme ne sera émue d'aucune passion ; une grande joie ou une grande tristesse, cela suffirait pour l'empêcher de recevoir les lumières que le Seigneur veut lui communiquer. Quand il se fait vraiment entendre à l'âme, tout se passe si doucement et d'une manière si captivante, qu'elle ne peut s'appliquer qu'au bon plaisir de son divin Maître. Il la fait passer d'une voie dans une autre, comme un pasteur conduit ses brebis dans des pâturages différents. C'est quelquefois un vallon délicieux, et tantôt un désert aride, selon le besoin de sa brebis et selon ce qu'il prétend tirer d'elle ; mais il lui ménage toujours ses grâces et ne l'éprouve pas au-dessus de ses forces.

Deux jours après, le Seigneur, instruisant sa servante sur le sujet nouveau livré à ses contemplations, se servit de cette comparaison pour lui faire comprendre la valeur du culte rendu à sa sainte Face : « De même, lui dit-il, que dans un royaume on se procure tout ce qu'on désire avec une pièce d'argent marquée à l'effigie du prince, de même avec la pièce précieuse de sa sainte humanité, dont

l'effigie est cette Face adorable que les anges envient de contempler, on obtiendra dans le royaume du ciel tout ce que l'on pourra désirer sur la terre. » Cette promesse nouvelle, cette idée d'une pièce de monnaie remplit la sœur de joie et de confiance, et reporta assez naturellement sa pensée sur l'emplacement qui était contigu au jardin du monastère et donnait vue sur l'intérieur. Notre-Seigneur lui promit qu'avant l'année révolue la communauté serait en possession du terrain, ce qui arriva de cette manière.

L'affaire, qui paraissait désespérée, se renoua tout à coup. Le propriétaire, que rien auparavant n'avait pu fléchir, vint de lui-même offrir son terrain à des conditions tout à fait acceptables. L'affaire fut donc conclue; et, chose extraordinaire, quelques jours après la conclusion de l'acte de vente, cet homme mourait subitement. Dans un juste sentiment de crainte et de compassion, la sœur rendit grâces à Dieu de ce bienfait, gage de la protection de la sainte Face, et reconnut que c'était un talent dont elle aurait à rendre compte et qu'elle devait faire valoir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

A la suite de ces premières communications, la sœur Saint-Pierre eut, le 30 octobre, sur la sainte Face une vue intérieure qu'elle a exprimée par l'élévation suivante :

« Souviens-toi, ô mon âme, de la divine instruction que t'a donnée aujourd'hui ton céleste Époux sur sa Face adorable. Souviens-toi que ce divin chef représente le Père éternel, qui n'est pas engendré; que la bouche de cette sainte Face représente

le Verbe divin engendré par le Père, et que les deux yeux de cette Face mystérieuse représentent l'amour réciproque du Père et du Fils; car ces yeux divins n'ont tous les deux qu'une même lumière, une même connaissance, et ne produisent qu'un même amour qui représente le Saint-Esprit. Contemple en sa chevelure l'infinité des perfections adorables de la très sainte Trinité; vois dans cette tête majestueuse, portion précieuse de la sainte humanité du Sauveur, l'image de l'unité de Dieu.

« C'est donc cette Face adorable et mystérieuse du Sauveur que les blasphémateurs couvrent d'opprobres; c'est ainsi qu'ils renouvellent les souffrances de la passion, en attaquant par leurs blasphèmes la divinité dont elle est l'image! »

Pour faire connaître à la sœur avec une précision plus intime la convenance du choix que Notre-Seigneur faisait de sa sainte Face comme principal objet des adorations qu'on lui adresserait en réparation, il lui fit entendre qu'il la lui donnait pour l'essuyer par ses hommages et la parfumer de ses louanges; puis il ajouta : « Selon le soin que vous aurez de réparer mon portrait défiguré par les blasphémateurs, j'aurai soin de réparer le vôtre qui a été défiguré par le péché. J'y réimprimerai mon image, et je le rendrai aussi beau qu'il était en sortant des fonts du baptême. Abandonnez-vous donc entre mes mains et soyez disposée à souffrir toutes les opérations nécessaires pour la restauration de cette image. Ne soyez donc plus troublée si vous éprouvez des tristesses, des ténèbres; car vous savez que dans une image les couleurs sombres

servent à faire ressortir celles qui sont plus vives. Il y a des hommes qui ont l'art de restaurer les corps ; mais il n'y a que moi qu'on puisse appeler le restaurateur des âmes et qui les rétablit à l'image de Dieu. Je vous ai fait connaître cette œuvre de réparation, je vous en ai montré l'excellence, et maintenant je vous promets la récompense. Oh ! si vous pouviez voir la beauté de ma Face ! vos yeux sont encore trop faibles. »

De l'âme de sa servante passant aux âmes des autres hommes, le Seigneur lui fit voir qu'il voulait révéler la vertu de sa Face adorable pour réimprimer dans ces âmes l'image de Dieu plus ou moins effacée par le péché. Il lui donna en exemple l'apôtre saint Pierre, qu'un regard de cette Face ineffable pénétra de douleur. Cette Face est comme le cachet de la divinité, qui a la vertu de rétablir dans les âmes qui s'appliquent à elle l'image de Dieu ; c'est pourquoi la sœur salue cette sainte Face par ces paroles :

« Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Face adorable de Jésus mon bien-aimé, noble cachet de la divinité. Je m'applique à vous de toutes les forces et puissances de mon âme, et vous prie très humblement de réimprimer en moi l'image de Dieu. *O Dieu notre protecteur, regardez-nous, et jetez les yeux sur la Face de votre Christ (Ps. LXXXIII, 9).* »

Notre-Seigneur ne se lassait pas de confirmer l'humble carmélite dans la mission de miséricorde qu'il lui avait confiée. Le terrain acheté par le monastère, qui est la maison du Père céleste, était la figure de la terre des vivants, le ciel, qui devait être achetée avec la pièce mystérieuse de la divine

Face. Ensuite ce pasteur suprême lui présenta un troupeau dont il l'établissait bergère, et lui fit entendre que ses pauvres brebis étaient mordues par le serpent, et qu'elles avaient la rage du blasphème. Elle avait à les faire paître sur les terres de ses divins mystères pour y trouver leur guérison, et à les loger dans ses plaies sacrées en les marquant de l'effigie de sa sainte Face. Notre-Seigneur lui fit entendre qu'elle aurait beaucoup à souffrir, parce que ce troupeau de blasphémateurs était spécialement mené par le prince des démons. Lucifer laisse volontiers à d'autres démons la conduite des autres troupeaux de pécheurs, mais il se réserve les blasphémateurs. Elle n'avait pas toutefois à le craindre; saint Michel et les saints anges la protégeraient, avec la croix qu'il lui donnait pour lui servir de houlette. C'était pour cette mission qu'il l'avait retirée du monde et appelée dans sa sainte maison. Comme elle éprouvait à ces dernières paroles une certaine inquiétude sur la vérité de cette communication, Notre-Seigneur lui dit : « Soyez tranquille, Satan a trop peur de la croix pour en marquer ses opérations. »

Ici Notre-Seigneur la reprit de ce qu'elle avait négligé de prier pour les blasphémateurs et s'était laissé tenter par le démon, se défiant de sa bonté divine. Lui-même, lorsqu'il était sur la croix, avait prié pour ses blasphémateurs. Il voulait se servir d'elle pour exercer sa miséricorde sur cette classe de pécheurs, spécialement ceux qui blasphèment le saint nom de Dieu, et en y comprenant aussi ceux qui blasphèment contre la religion et contre l'Église.

Ainsi les blasphémateurs ne sont plus exclus des miséricordes du Seigneur.

L'année 1846 venait de commencer, et rien n'annonçait extérieurement que les désirs de la sœur Saint-Pierre dussent recevoir d'une manière ou de l'autre une prochaine exécution. Le 23 janvier, elle vint tout en larmes rapporter à sa révérende supérieure ces paroles que venait de lui dire Notre-Seigneur : « La face de la France est devenue hideuse aux yeux de mon Père; elle provoque sa justice; offrez-lui donc la Face de son Fils, en qui il met ses complaisances, pour attirer sur cette France sa miséricorde, sans quoi elle sera châtiée. Là est son salut, c'est-à-dire dans la Face du Seigneur. Voyez quelle preuve de ma bonté pour la France, qui me paye d'ingratitude. » La sœur dit alors : « Seigneur, est-ce bien vous qui me donnez ces lumières? » Il répondit : « Auriez-vous pu vous les procurer dans votre dernière communion? C'est à dessein que je vous ai laissée depuis huit jours dans des ténèbres si profondes, afin de vous faire discerner mon opération. » Alors elle se mit à répéter continuellement cette courte prière :

« Père éternel, nous vous offrons la Face adorable de votre Fils bien-aimé, pour l'honneur et la gloire de votre saint nom, et pour le salut de la France. »

Ce n'était plus qu'avec angoisse que la sœur recevait des lumières; les menaces d'une part, les souffrances intérieures de l'autre et l'impossibilité où elle se voyait réduite de ne rien faire exécuter de ce qui lui était commandé la navraient de douleur,

Notre-Seigneur lui inspira alors de demander que la communauté s'appliquât à l'exercice de la réparation ; déjà il lui savait gré de ce qu'on y avait fait précédemment à cet égard. Désolée de son impuissance, elle suppliait le Seigneur de se choisir un plus digne instrument pour recevoir une mission si difficile.

Peu après Notre-Seigneur lui fit entendre que deux personnes avaient rendu un signalé service à sa divine personne pendant sa passion : la première était la pieuse Véronique, qui a glorifié sa sainte humanité en essuyant sa Face adorable dans la route du Calvaire ; la seconde fut le bon larron sur la croix, qui, de là comme d'une chaire, prit la parole pour défendre la cause du Sauveur, confesser et glorifier sa divinité, tandis qu'il était blasphémé par son compagnon et par les Juifs. L'un et l'autre avaient été deux modèles pour ses défenseurs en l'œuvre de la Réparation : la pieuse Véronique, le modèle des personnes de son sexe qui ne sont pas préposées pour défendre sa cause à haute voix, mais pour essuyer sa sainte Face en réparant par la prière, les louanges et les adorations ; tandis que le bon larron devait être le modèle de ses ministres qui sont appelés à défendre hautement et publiquement l'honneur de Dieu, et à proclamer sa gloire en face de ceux qui l'outragent.

Aussi de quelles récompenses le Seigneur n'a-t-il pas reconnu les services de ces deux personnages ! A sainte Véronique il donne son portrait adorable, à l'autre immédiatement l'entrée dans son royaume céleste. Notre-Seigneur promet alors à sa servante

de n'avoir pas moins de munificence pour ceux qui, par leurs prières, leurs adorations, de parole ou d'écrit, défendraient sa cause devant les hommes, sans respect humain, sans crainte de leur mauvais vouloir, ou même de leur puissance. Oui, de même il défendrait leur cause devant son Père et leur donnerait son royaume; et il enjoignait à sa servante de bien faire connaître ces dispositions aux ministres de la sainte Église et à ses épouses; car il attendait avant tout autre qu'elles lui rendissent la juste réparation qu'il réclamait pour la gloire de son Père. Et Notre-Seigneur, insistant pour que la sœur écrivît ces promesses, afin que ceux qui en auraient connaissance fussent au moins sensibles à leur propre intérêt, ajouta encore ces paroles : « Si vous gardez ces choses secrètes sans vouloir en parler, vous commettrez une injustice. »

La sœur devait aussi bien faire connaître que l'œuvre de la Réparation pour les blasphèmes était née du Seigneur Jésus et de l'Église son épouse; qu'il fallait, à sa naissance, produire l'autorité divine dont elle émane, afin qu'elle eût vie et fût reçue par les fidèles avec le respect convenable et le désir de la faire grandir et prospérer. Pour les engager à cette œuvre, le Seigneur réitère les promesses les plus positives de les défendre, de les préserver, d'assurer leur persévérance finale et enfin de les recevoir avec joie et honneur dans son royaume; car c'est là une œuvre de charité, et ceux qui ont la charité ont la vie, cette vie contre laquelle la mort ne prévaut point.

Les communications d'ensemble sur la Répara-

tion des blasphèmes s'arrêtèrent à peu près au commencement de cette année 1846. Celles qui furent faites de nouveau à la sœur Saint-Pierre à la fin de cette année et au commencement de la suivante avaient un caractère plus restreint; nous en dirons quelques mots.

A voir la fermeté et la persévérance de l'humble carmélite dans la relation qu'elle continuait de faire sur ses communications, on peut remarquer que le mouvement qui la pressait à ce sujet ne dépendait aucunement de sa volonté, ni de son désir, ni de ses dispositions. Quelquefois des mois se passent sans qu'elle reçoive de lumières ou d'indications nouvelles sur un sujet que dans sa vie spirituelle elle n'abandonnait jamais. Souvent des sécheresses, des dégoûts précédaient le retour de ces grâces; elles lui imposaient une mission si difficile en elle-même, que les supérieurs du dehors comme du dedans lui rendaient si pénible, que souvent elle semblait chercher à douter de sa réalité. Elle opposait, autant que le respect le lui permettait, tous les prétextes possibles pour éviter d'être ainsi mise en avant; car c'était surtout le sentiment profond qu'elle avait de son indignité qui, plus encore que les déboires, lui faisait demander grâce, mais en vain. Le maître suprême la ménageait tout à la fois et en tirait tout le service qu'elle pouvait lui rendre; ses propres faiblesses entraient dans l'économie de l'œuvre qu'elle devait annoncer et réclamer. Après bien des essais de résistance, convaincue que c'était Dieu qui lui parlait, elle faisait connaître par écrit ou de vive voix le message dont elle était chargée; elle entrait

naturellement dans les intérêts et prenait les sentiments de Celui qui l'envoyait; mais quand elle avait rempli sa commission avec fidélité, elle avait au moins dégagé sa conscience, et elle laissait aux autres le soin d'en faire autant pour eux-mêmes.

Les lumières qu'elle reçut sur la valeur de la sainte Face dans l'œuvre de la Réparation inaugurent une seconde phase de ses communications. Selon une certaine méthode, après avoir démontré, établi la nécessité de l'œuvre et laissé quelque temps aux esprits pour s'en convaincre et s'en bien pénétrer, les instructions reçues proposent les moyens de l'accomplir, et en développent avec une grande profondeur et une singulière justesse la convenance et les propriétés. Il ne fut pas donné à la sœur Saint-Pierre d'en voir la glorieuse application; cependant les instruments qui devaient lui être adjoints n'étaient pas loin. Toutefois la récompense de ses travaux devait encore les prévenir, car elle mourut avant d'avoir vu les admirables fruits de zèle qu'elle leur avait inspirés.

Notre-Seigneur, dans ses dernières communications, semble faire un partage des diverses pratiques de l'œuvre: aux uns, l'action, la parole, le zèle public est recommandé; aux autres, l'hommage du cœur, la prière, la supplication. Sainte Véronique est le type des personnes de son sexe; on peut dire aussi que la troupe des saintes femmes appelées de nos jours à cette œuvre peut reconnaître son porte-bannière dans notre sœur Marie de Saint-Pierre. Les hommes ont pour modèle dans cette œuvre le bon larron, patronage peu recherché par

la vanité humaine, mais dont un grand nombre ne seraient que trop honorés. En effet, quelle qu'ait été la vie antérieure dans un siècle où les vérités sont si réduites, où les meilleurs sont si pauvres de vertus chrétiennes, l'écueil où, dans notre pays, viennent échouer nos faibles chrétiens, c'est le respect humain. Il faut suivre le courant, dit-on, ou tout au plus louvoyer. Or, le courant, qui toujours grossit, est monté au comble de l'impiété. Soit qu'on entende ce qui se dit ou qu'on lise ce qui s'écrit, on n'entend, on ne voit plus que l'écho du paganisme criant : « Mort aux chrétiens ! » Mais, comme ces nouveaux païens sont des païens baptisés, des apostats par conséquent, du nombre de ceux qui ont connu ou entendu la vérité et l'ont rejetée, le paganisme ancien est dépassé. C'est à Dieu même que vont les imprécations ; c'est l'idée de la divinité que l'on poursuit avec l'acharnement des démons dans l'enfer. Voilà le courant. Au jour du Calvaire, tous de même insultaient le Juste mourant ; un homme seul osa prendre sa défense. Qu'ils se présentent aussi de nos jours, ces défenseurs de Dieu même ! Pour cette œuvre de juste réparation nous allons leur montrer, dans l'ami spirituel le plus intime de la sœur Marie de Saint-Pierre, un digne précurseur.

CHAPITRE XI

M. Dupont. — Sa sainteté de vie. — Ses relations avec le Carmel de Tours. — Le concours qu'il donne à la sœur Saint-Pierre dans l'œuvre de la Réparation.

Lorsque celle qui fut la sœur Marie de Saint-Pierre vint s'enfermer dans le monastère du Carmel de Tours, en 1839, depuis cinq ans environ résidait dans cette ville celui qui devait être le principal auxiliaire extérieur des œuvres dont nous avons parlé. M. Léon Papin Dupont, appelé le saint homme de Tours, ville qu'il édifia de ses vertus hautement chrétiennes durant plus de quarante ans, était un ancien magistrat, né à la Martinique. Devenu veuf, il avait quitté les colonies et s'était retiré avec sa mère et une fille unique dans la cité de saint Martin, où la grâce, trouvant en lui un correspondant fidèle, l'appliqua aux œuvres intérieures d'une foi sans réserve ni calcul, et extérieurement à un apostolat de charité relevant toujours de cette foi vive et de l'amour de Dieu qui présidait à toutes ses pensées et à toutes ses actions. Quoique son humilité fût ingénieuse à se cacher, même de son

vivant, il parut comme une lumière où se manifestait l'opération divine, et sa mort bienheureuse imposa aussitôt la tâche de placer ce flambeau sur le chandelier, en faisant connaître les vertus et les actions de ce fidèle serviteur du maître suprême. Ce que nous avons à faire ici est d'indiquer simplement la part qu'il prit à l'œuvre de notre sœur Marie de Saint-Pierre, et qui appartient ainsi rigoureusement à notre sujet.

M. Dupont habitait Tours depuis quelques mois. Un jour, en se promenant, il eut la dévotion de visiter quelques chapelles de la ville, et il entra dans celle des carmélites. C'était celle de l'ancien monastère que les religieuses habitaient alors. Son attention se porta particulièrement sur le tableau du maître autel, représentant le mystère de l'Incarnation. Il remarquait que l'attitude des personnages différait beaucoup de celle qu'on leur attribue ordinairement. La Vierge est assise et regarde avec une modestie pleine de dignité l'ambassadeur céleste, qui, respectueusement incliné, semble reconnaître en elle la Mère de Dieu et la Reine des anges. Le pieux visiteur, après avoir examiné, prié dans cette chapelle où quelque chose d'inconnu paraissait se révéler à lui, demanda à parler à la Mère prieure, qui était alors la révérende Mère Marie de l'Incarnation, et lui fit part de ses impressions au sujet de ce tableau. Il apprit d'elle alors le miracle qui faisait de cette image un des trésors les plus précieux du monastère, et que nous avons rapporté dans un chapitre précédent. Ce récit fit comprendre à M. Dupont d'où lui venait son impression, et dès lors il voua

un culte particulier à la chapelle des carmélites et une affection dévouée à leur communauté.

Il s'établit surtout entre lui et la Mère Marie de l'Incarnation des rapports intimes d'estime et de confiance réciproques. Ces deux belles âmes s'étaient comprises, s'entretenaient souvent de ce qui intéressait le service de Dieu et se prêtaient un utile concours lorsque le réclamaient les circonstances. C'est ainsi qu'ils confondirent l'un et l'autre l'imposteur Pierre-Michel Vintras, qui s'était adressé à eux. Un spiritiste magnétiseur, dans une séance publique, fut réduit à une impuissance absolue par une médaille de saint Benoît que M. Dupont, de concert avec la Mère prieure, avait placée du côté où devait se pratiquer cette opération diabolique.

Au mois de juillet 1837, une lecture de la Vie de sainte Thérèse fut regardée par M. Dupont lui-même comme un point de départ vers une vie plus parfaitement chrétienne. Il en inscrivit la date, avec une prière à Notre-Seigneur pleine d'humilité et de confiance, au revers d'une image qu'il légua ensuite au Carmel.

En 1843, le 16 juillet, M. Dupont commence cette quarantaine de prières pour l'extirpation des blasphèmes, qu'il nomme la *quarantaine* de saint Louis et qui fut comme la préface de l'œuvre de la Réparation. Ainsi que nous l'avons dit, le 26 août suivant, qui faisait suite à la fête de saint Louis, dernier jour de la quarantaine, sans en avoir eu connaissance, sans aucune influence préalable, la sœur Marie de Saint-Pierre recevait sa première communication sur l'œuvre de la Réparation des

blasphèmes contre le saint nom de Dieu. On ignorait au Carmel que cette quarantaine eût eu lieu ; on ignorait que la Mère Adélaïde, qui venait de mourir au Carmel de Poitiers le 31 juillet précédent, par l'ordre de Dieu avait autrefois demandé presque sans résultat une solennelle réparation des blasphèmes au nom de la France ; on ignorait également que, le 8 août, le souverain pontife Grégoire XVI donnait un bref autorisant et recommandant l'institution de pieuses confréries contre le blasphème ; enfin, qu'à la même époque, au diocèse de Nantes, un missionnaire avait obtenu des fruits abondants de conversion dans une paroisse livrée au blasphème, par l'établissement d'une association contre ce péché, avec l'autorisation et la sanction de l'évêque du diocèse.

Il s'ensuivit naturellement que M. Dupont fut averti un des premiers de ce qui se passait, et que dans une œuvre où il s'agissait de la gloire de Dieu et du bien spirituel des âmes, on réclama bientôt son concours. Ce fut la révérende Mère prieure qui seule eut avec M. Dupont les relations directes concernant la Réparation. La sœur Saint-Pierre cependant, de son côté, ne pouvait rester indifférente envers ceux qui prenaient la défense d'une cause qui lui était si chère. Elle profita donc de l'occasion que lui présentait la première communion de M^{lle} Henriette Dupont pour écrire à son père la lettre suivante, le 4 juin 1844 :

« Monsieur,

« J'accepte avec un grand plaisir la proposition d'adresser tous les jours au très saint enfant Jésus

la touchante prière que vous nous avez envoyée pour votre chère enfant, afin que ce divin enfant dispose son jeune cœur à le recevoir avec les dispositions les plus parfaites. Je suis bien indigne de ce message auprès de l'Enfant-Dieu ; mais je prierai Marie et Joseph d'offrir ma prière et d'offrir cette bien chère enfant au saint enfant Jésus comme épouse, afin que le jour de sa première communion soit comme le jour de ses fiançailles avec ce céleste et divin Époux. Monsieur, permettez-moi de vous faire une demande au nom de l'enfant Jésus, c'est de vouloir bien lui offrir trois bougies que je ferai brûler en l'honneur de la sainte Famille, pour obtenir l'accomplissement de vos désirs. Ce divin enfant aime beaucoup les illuminations ; il accorda à cette simple et innocente dévotion une très grande grâce à la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Notre très bonne et révérende Mère nous a déjà donné plusieurs fois moyen de faire cette petite dévotion, mais dans ce moment je suis très pauvre.

« Daignez agréer, Monsieur, les vœux que nous formons pour votre bien chère enfant, et veuillez recevoir, etc.

« SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE
FAMILLE, R. C. ind. »

Une autre fois elle lui écrit en toute confiance pour se procurer un livre intitulé : *Triomphe de Jésus au saint Sacrement*. Comme elle n'a pas assez d'amour pour Notre-Seigneur, dit-elle, elle désire en obtenir à quelque prix que ce soit, et elle espère en trouver dans la lecture de ce livre.

M^{sr} Morlot avait permis dès le mois de mars 1844 l'impression des prières de la Réparation, dont M. Dupont s'était fait aussitôt le zélé propagateur. Au mois d'octobre suivant Monseigneur lui écrit, en lui communiquant une lettre qu'il venait de recevoir à ce sujet :

« Je prends la liberté d'adresser cette lettre à M. Dupont, en le priant de vouloir bien y répondre de ma part. J'y joins deux pièces venues de Rome, qui me font désirer qu'il y ait une nouvelle édition des imprimés (feuilles de prières pour l'association sous le patronage de saint Louis), à laquelle on ajoutera la note plus expresse relative aux indulgences.

« Son très humble et dévoué en Notre-Seigneur,
 † F.-N., archevêque de Tours. »

Après quelques communications faites à la sœur Saint-Pierre dans les premiers mois de l'année 1846, il se fit un long silence de Notre-Seigneur. C'était comme pour donner aux âmes le temps de se recueillir, de préparer intérieurement les voies à sa grâce, car elle allait d'une manière éclatante se manifester et donner aux esprits, en France et même plus loin, l'impulsion d'un mouvement qui n'est pas encore arrêté.

Dans les premiers jours de septembre 1846, M. Dupont, sur le point de quitter Tours pour quelque temps, alla prendre congé de la révérende Mère prieure du Carmel et se munir de quelque viatique spirituel pour le temps qu'il serait éloigné des

lieux où son âme trouvait de si nombreux rafraîchissements. La Mère Marie de l'Incarnation lui dit que la sœur Saint-Pierre venait de lui rapporter une courte communication qui l'avait beaucoup frappée. Notre-Seigneur venait de lui dire ces paroles :

« Ma mère a parlé aux hommes de ma colère. Elle m'a montré son sein en disant : « Laissez-vous « fléchir par ce sein qui vous a nourri, et laissez-
« lui répandre des bénédictions sur mes autres en-
« fants. » Et alors elle est descendue pleine de miséricorde sur la terre. Qu'on ait donc une grande confiance en elle ! »

M. Dupont écouta ce rapport avec une grande attention, selon sa coutume, et il inscrivit aussitôt sur son carnet les paroles qu'il venait d'entendre, mais sans en comprendre tout le mystère. Deux pensées, en effet, s'accusent dans ces paroles, ou, si l'on veut, deux sentiments opposés. Il s'agit d'abord de la colère divine. Les communications précédentes de la sœur en donnent d'assez puissantes raisons : les blasphèmes contre Dieu, contre l'Église, contre la religion, se donnent libre carrière sur la terre de France. En vain le Seigneur demande qu'à l'outrage public d'une société en délire on oppose une réparation solennelle, publique ; qu'à l'armée de Lucifer on oppose les phalanges de saint Michel, des fidèles sujets de saint Louis, des peuples évangélisés par saint Martin. L'œuvre de la Réparation ne s'établit point. La justice divine va donc s'exercer sur une société coupable : fléaux temporels, sensibles, suivis d'une

réprobation plus terrible pour les individus que Dieu attend au seuil de l'éternité. Mais est-il possible qu'une nation qui a si longtemps combattu pour le Christ soit condamnée à périr? Elle compte encore des âmes fidèles, la plupart cachées, craignant, si elles professent hautement leur foi, de donner occasion à de nouvelles impiétés, peut-être aussi ne voyant pas l'imminence ni la grandeur du péril. Ce n'est pas sur ces âmes craintives que le Seigneur jettera des regards de complaisance; non, ce ne sont point ces lâches serviteurs qui arrêteront son bras. Alors intervient la ressource suprême: Marie, la vierge bénie, montre encore une fois qu'elle est sa Mère; elle s'interpose entre le courroux de son Fils et les coupables; elle lui présente ce sein qui l'a nourri; elle demande qu'on lui laisse répandre sa miséricorde sur d'autres enfants de sa famille adoptive. Mais pour que les hommes sachent et le péril et le salut, elle va descendre sur la terre, elle va se montrer à une petite fille représentante des personnes de son sexe, à un petit garçon qui annoncera librement aux hommes, aux peuples, les paroles de la menace et les conditions du salut.

Le 19 septembre suivant, la sainte Vierge apparaissait sur la montagne de la Salette aux deux petits bergers Maximin et Mélanie. Elle leur fit entendre des plaintes, des menaces et aussi des promesses. Marie reprochait à son peuple, ainsi qu'elle l'appelait, l'impiété trop établie par la transgression des commandements de Dieu, dont on ne faisait plus de cas, par la profanation des dimanches, par les blasphèmes et par le mépris des choses saintes.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit la sainte Vierge, mère de Dieu, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd, si pesant, que je ne puis plus le retenir. » Ces menaces concernaient les biens de la terre; quelques productions avaient été déjà frappées de maladies jusqu'alors inconnues, dont l'homme ne découvrait pas le remède et ne pouvait empêcher l'extension. Ces fléaux, préludes de beaucoup d'autres, que la malice de l'enfer allait avoir permission de déchaîner sur les pays coupables, frappaient les méchants et enveloppaient aussi les indifférents, même les justes, dans leur universalité; mais, comme il est dit dans l'Apocalypse de saint Jean (Apoc., xvi, 9), les impies, sous le coup de la vengeance divine, regimbent et blasphèment avec plus de rage; les élus offrent leurs épreuves en réparation, et voient leur nombre s'accroître de ceux qui n'obéissent qu'à la verge pour rentrer dans le devoir. La justice de Dieu est satisfaite, et sa miséricorde se fera sentir à la terre. Dans l'apparition de la Salette, les promesses suivent, en effet, pour ceux qui se convertiront. Le caractère de ces promesses, comme celui des menaces, est d'aller droit à l'intelligence et au sentiment populaire, toujours plus touché des fléaux qui lui enlèvent la nourriture du corps ou des bénédictions qui la lui rendent en abondance, que des désastres qui troublent la société jusque dans ses fondements, détruisent la paix, la concorde, renversent les trônes et ruinent les empires. Mais la connexion entre ces divers châtimens est certaine; les uns provoquent les autres; et du reste, la même

main qui déchaîne les premières, dont, semble-t-il, le peuple aura le plus à souffrir, est non moins puissante pour fulminer contre les puissants et les riches de la terre de ces foudres capables de les faire trembler et pâlir au sein de leur opulence. En effet, si les peuples souffrent, leurs maîtres ont à en rendre compte, et souvent l'expiation est terrible; heureux si tous en savaient profiter!

La divine Mère recommande à ces bergers de dix et quatorze ans de bien faire leur prière. La prière, cette arme puissante qui apaise la colère divine et la change en bénédiction, la prière semblait s'être réfugiée dans le cœur et sur les lèvres des enfants. Mais à peine sortent-ils des années de l'enfance qu'ils abandonnent cette douce médiation; ils ne prient presque plus ou le font mal, à l'imitation de leurs parents, qui n'en prennent aucun souci. C'est trop peu dire! Combien, de nos jours, dans cette génération en décadence, combien de mères font-elles encore joindre les petites mains de leurs enfants et apprennent-elles à leurs lèvres dociles à balbutier une supplication que Dieu entend, car il est le Père d'où procède toute paternité? Marie recommande aux enfants la prière, et enfin leur enjoint à deux reprises de faire passer à son peuple les paroles qu'elle vient de leur révéler.

C'étaient là de faibles instruments pour faire connaître au monde les volontés de Dieu; mais là encore se vérifia l'oracle de l'Esprit-Saint: *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*: « Dieu a choisi ce qui était faible dans le monde pour confondre ce qui était fort (I Cor., I, 27). » Les deux

enfants parlèrent de ce qu'ils avaient vu et entendu ; il subirent des contradictions, mais leur message eut une longue portée. Alors, dans le monde chrétien se décida un mouvement qui depuis n'a pas cessé ; en vain les puissances de ce monde voulurent opposer des résistances ; elles ne firent qu'ajouter au témoignage de ces enfants. La France chrétienne connut son crime, les châtimens qui la menaçaient, et elle entra dans la voie de la réparation.

Nous avons vu que la sœur Marie de Saint-Pierre avait annoncé cette intervention de la très sainte Vierge quelques semaines avant qu'elle eût lieu. Avant de pouvoir l'annoncer elle l'avait sollicitée. Après ses dernières instances auprès de M^{sr} l'archevêque, qui, par prudence, ne voulait pas prendre l'initiative de l'œuvre demandée, la sœur vit qu'il n'y avait d'espérance et de consolation pour elle que dans la prière, et surtout dans l'intercession de la très sainte Vierge. Dans cette pensée, elle se mit à réciter tous les jours le chapelet pour obtenir le salut de la France et l'établissement de l'œuvre réparatrice dans les villes du royaume. Toutes ses autres prières, ses communions étaient dirigées vers ce but. Elle eût voulu pouvoir proclamer l'œuvre dans la France entière et lui faire connaître les malheurs qui la menaçaient. « Ah ! disait-elle, que je souffre d'être seule dépositaire d'une chose si importante à toute la France, et que je suis obligée de garder dans le silence du cloître ! Vierge sainte, apparaissez dans le monde à quelqu'un, et faites-lui part de ce qui m'est communiqué au sujet de la France. »

La très sainte Vierge entendit cette prière de sa fille, qui depuis trois ans gémissait dans la solitude, recevait du Seigneur la commission de demander une œuvre réparatrice, et pour cela avait les mains liées et la bouche fermée. Il fallait que la miséricorde divine traversât tous les obstacles ; et alors , celle qui dans les dispositions de l'économie divine de notre salut est appelée la Mère de miséricorde intervint, et donna pour associés à la sœur Saint-Pierre deux enfants qui l'aidèrent puissamment en sa mission à la gloire du saint nom de Dieu. Fidèles à l'ordre qu'ils avaient reçu de la Reine du ciel, ils ne cessent de parler de ce qu'ils ont l'ordre de porter au peuple de Marie, sans avoir égard ni aux caresses ni aux menaces de ceux qui veulent leur imposer silence. La sœur entonne à leur sujet cet hymne d'action de grâces :

« Je vous rends grâces, ô divine Marie, de m'avoir donné ces deux petits bergers, comme des trompettes éclatantes, pour faire retentir sur la montagne, aux oreilles de la France, ce qui m'avait été communiqué dans la solitude du Carmel. La première personne à qui Dieu fait entendre sa voix est une petite bergère qui s'était consacrée au saint enfant Jésus pour garder ses brebis sur la montagne du Carmel, et s'était donnée à lui tout entière pour l'accomplissement de ses desseins. Les deux autres personnes à qui la très sainte Vierge fit entendre sa voix sont deux petits bergers qui gardaient leurs troupeaux sur la montagne de la Salette, Maximin et Mélanie. Ces trois petits missionnaires de Jésus et de Marie sont chargés de faire connaître à la France

les grands malheurs dont elle est menacée, à cause de la transgression des commandements du Seigneur, surtout des crimes qui semblent attaquer Dieu directement, les horribles blasphèmes et la profanation du jour qui lui est consacré, le dimanche; mais tous les trois sont chargés aussi d'annoncer pardon et miséricorde, si on revient à Dieu par la pénitence. Ces trois personnes travaillent ensemble à la même mission; cependant chacun fait sa partie selon sa profession: la petite bergère du Carmel est chargée de prier, d'écrire et de garder le silence dans sa solitude; les petits bergers de la Salette, au contraire, sont chargés de parler à haute voix, sur le sommet de la montagne, et de paraître en public, aux yeux d'une multitude innombrable de pèlerins qui viennent de tous les points de la France entendre leurs prédications. Bientôt tous sont instruits des crimes que Dieu leur reproche et de la colère divine allumée contre eux: ils sont consternés, ils se demandent ce qu'ils feront pour désarmer la justice de Dieu prête à les frapper: « Consolez-vous, leur dit la miséricorde, la bergère du Carmel sait le secret d'apaiser la justice; allez la visiter. Comme les bergers de la Salette, elle vous dira que Dieu est extrêmement irrité contre son peuple à cause de la violation du dimanche et des blasphèmes; que depuis quatre ans elle entend gronder l'orage qui menace la France; mais que Dieu, dans son infinie miséricorde, met votre sort entre vos mains. Si vous voulez qu'il soit heureux, offrez à la justice de Dieu une œuvre réparatrice de ces crimes signalés par Marie, la divine bergère, et vous obtiendrez misé-

ricorde. Vous verrez alors couler le lait et le miel du sein de la montagne de Dieu. Car la très sainte Vierge Marie est une montagne mystérieuse qui, par l'excellence de son élection, est élevée au-dessus des anges et des saints, ces montagnes de Dieu. Cependant n'ayez pas une confiance présomptueuse; prions, prions, et pleurons nos péchés; car il viendra un temps qui n'est pas fort éloigné où la France sera ébranlée jusque dans ses fondements. Alors elle tremblera; mais elle ne sera pas engloutie, si aux yeux du Seigneur apparaît l'œuvre réparatrice dans les villes de ce royaume; et celle qui devait disparaître ne sera que légèrement blessée. »

Dans l'intervalle qui s'écoule des dernières communications faites à la sœur Saint-Pierre sur l'œuvre réparatrice, c'est-à-dire depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre 1846, nous venons de voir ce qui s'était passé sur un autre point de la France et la part qui peut en revenir à la solitaire du Carmel. Le 4 octobre, la voix intérieure du Seigneur se fit entendre de nouveau à sa servante et lui manifesta ces tristes et effrayantes paroles : « Ma justice est irritée à cause des profanations du saint jour du dimanche; je cherche une victime. » Elle répondit : « Seigneur, vous savez que mes supérieurs m'ont donné la permission de m'abandonner entre vos divines mains; faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais qui suis-je, Seigneur? Est-ce bien vous qui parlez ainsi à mon âme? » Notre-Seigneur lui répliqua : « Vous ne serez pas longtemps dans le doute. » Ensuite il lui recommanda de faire la sainte communion tous les dimanches, en esprit d'amende

honorable et de réparation pour tous les travaux qui se font en ce saint jour ; puis, pour apaiser sa justice et pour obtenir la conversion des pécheurs. Il lui sembla enfin que Notre-Seigneur l'invitait à offrir sa sainte Face à son divin Père pour obtenir miséricorde.

Bientôt après cette communication, un effroyable débordement de la Loire, qui causa de grands ravages et mit la ville de Tours dans un péril imminent, fit voir à tous, même aux moins religieux, que les éléments pouvaient encore, conduits par une main toute-puissante, défier l'habileté des hommes, ruiner leurs travaux et compromettre leurs fortunes et leurs vies. Mais ce n'était là qu'un échantillon des vengeances divines, et Notre-Seigneur fit entendre à la sœur que les éléments ne seraient point cette fois les instruments de la colère divine, mais la malice des hommes révoltés.

Dans une communication suivante, elle vit, en effet, d'autres châtiments préparés pour satisfaire la divine justice. A cet aspect, elle dit à Notre-Seigneur : « O doux Jésus, si je pouvais boire le reste de cette coupe, afin que mes frères soient épargnés ! » Mais lui fit entendre à sa servante, tout en agréant sa bonne volonté, qu'elle n'était pas capable de vider cette coupe, et que lui seul pouvait la boire. Et il lui donna son divin Cœur, comme un vase digne d'être présenté au Père céleste, pour recevoir le vin de sa colère, qui, passant par ce divin canal, se changerait pour nous en vin de miséricorde. Mais, pour ne pas léser les droits de sa justice, il demande l'établissement de l'œuvre de la

Réparation. Alors il désarmera la colère de Dieu son Père, s'il peut lui offrir les prières, les adorations, les réparations des âmes fidèles pour les énormes péchés dont ses enfants ingrats se rendent coupables. Aussi ne peut-elle s'empêcher de répéter sans cesse la prière suivante que Notre-Seigneur lui a mise à la bouche : « Père éternel, regardez le divin Cœur de Jésus que je vous offre pour recevoir le vin de votre justice, afin qu'il se change pour nous en vin de miséricorde. »

Comme la sœur se sentait de plus en plus chargée de solliciter auprès de M^{sr} l'archevêque l'œuvre de la Réparation, sa conscience ne pouvait être tranquille qu'autant qu'elle aurait déposé à ses pieds l'œuvre pour laquelle Notre-Seigneur semblait lui avoir donné une mission spéciale. D'autre part, le prélat ayant recommandé qu'on lui fit part de tout ce qui pourrait survenir à ce sujet, les supérieurs du Carmel lui transmirent ce qui venait de se passer. Le même jour, 25 octobre 1846, M^{sr} Morlot répondit par la lettre suivante :

« Je vous remercie de cette intéressante et précieuse communication. Nul doute que ces maux ne soient le châtement de nos infidélités et de tant de crimes qui inondent la terre. Que cette âme choisie s'efforce de détourner les fléaux ! que toutes celles qui ont la crainte du Seigneur redoublent de zèle et de ferveur ! on ne saurait trop le désirer et chercher à augmenter par tous les moyens possibles la foi et la piété dans les cœurs. Priez pour qu'il me soit donné d'accomplir fidèlement ma tâche à tous ces égards,

et veuillez être assurée, ma révérende Mère, de nos sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

« † FRANÇOIS-NICOLAS, archevêque de Tours. »

Dans les communications qui suivirent, Notre-Seigneur insista surtout pour que la sœur Saint-Pierre se chargeât des péchés de la France. Il souffrirait en elle et lui donnerait ses mérites pour acquitter sa dette. Il lui dit ensuite : « De même que dans l'ordre de ma Providence je donne tel roi à tel royaume pour son gouvernement, ne puis-je pas aussi, dans l'ordre de la grâce, donner tel royaume à telle personne, afin qu'elle ait soin de ses besoins spirituels ? C'est pour cela que je vous adjuge la France. Priez pour elle, immolez-vous pour elle. Je vous donne de nouveau mon Chef pour l'offrir à mon Père afin d'apaiser sa justice. Oh ! si vous saviez quelle est sa puissante vertu ! En voici la cause : c'est que j'ai pris sur ma tête tous les péchés des hommes, afin que mes membres soient épargnés. Ainsi, offrez ma Face à mon Père, c'est le moyen de l'apaiser. Je désire l'œuvre de réparation ; elle s'établira ; mais ce fruit que vous portez n'est pas encore à sa maturité. »

Voyant que Notre-Seigneur insistait pour qu'elle fût chargée de la France, elle lui répondit qu'elle le voulait bien, pourvu qu'il en fût le souverain, parce que, si son divin Père le voit assis sur le trône de France, assurément il ne la frappera pas. Pouvait-il abandonner une nation qui alors faisait tant d'aumônes pour soutenir et propager la foi dans les pays étrangers ?

Le Seigneur lui donne sa sainte Face; il l'établit son économe. A elle de faire valoir le talent précieux qui lui est confié et de bien faire les affaires de sa maison. Il faut que par la sainte Face du Sauveur elle obtienne le salut de la France. « Je vous donne ma Face et mon Cœur; je vous donne mon sang; je vous donne mes plaies, lui dit-il; puisez et versez! Achetez sans argent; mon sang est le prix des âmes. Quelle peine pour mon Cœur, de voir que des remèdes qui m'ont coûté si cher soient méprisés! Demandez à mon Père autant d'âmes que j'ai versé de gouttes de sang dans ma passion. » Le Sauveur ainsi la presse d'obtenir par sa sainte croix, son lit de douleurs, la vie éternelle à tant d'âmes mortes à la grâce et dont il désire si ardemment la résurrection. Ensuite il la place comme à la porte de l'éternité, ou plutôt à la porte du temps, auprès des pécheurs agonisants, pour les préparer au passage si important du temps à l'éternité. Elle voit la justice de Dieu toujours en exécution sur les coupables. Ils sont condamnés à la mort éternelle; mais à cette heure dernière, la divine miséricorde implorée par la mort cruelle du Sauveur, par son amour, par son désir de pardonner à ses ennemis, peut toucher leurs cœurs et les réconcilier avec leur Juge avant de comparaître à son tribunal. Elle voit un mur qui protège encore la France contre la justice de Dieu; ce mur, ce sont les prières de réparation qu'elle fait, unies à celles de tant d'âmes qui supplient pour la France. Son exercice à elle, c'est d'offrir cent fois le jour la Face adorable de Notre-Seigneur à son Père en l'honneur de tous les mys-

tères de sa vie et de sa mort, qu'il a tous accomplis pour le salut du monde, et qu'elle offre pour le salut de la France dont il l'a chargée.

Pendant quelques semaines la servante de Dieu resta plus particulièrement appliquée au service des agonisants. Elle y accompagne d'ailleurs la très sainte Vierge, dont c'est la mission spéciale de sauver les âmes à ce moment suprême par sa puissante et maternelle intervention. Notre-Seigneur révèle à la sœur que dans trois ans elle aura quitté cette vie; il faut qu'elle emploie ce temps à l'imiter dans la recherche de ses brebis égarées. Ici une parole de Notre-Seigneur la console, l'éclaire et la fortifie singulièrement; c'est celle-ci : *Oh! si vous connaissiez le don de Dieu* (Jean, iv, 10) ! Éclairée d'en haut, elle commence à connaître ce don précieux du Père. *Ainsi Dieu a aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique*. Que ne pourrait-elle pas obtenir pour elle-même et pour ses frères, si elle savait se prévaloir des richesses infinies de ce don divin, et qui sont inconnues à la plupart des hommes ! *Je me sanctifie pour eux* (Jean, xvii, 19), a dit Notre-Seigneur à son Père. Ce qu'il renferme de plus précieux, ce don, il demande que ce soit pour les âmes. Si de nous-mêmes nous n'avons rien à offrir à Dieu, voyons ce qu'il nous a donné en son Fils, pour que nous le lui présentions à notre tour, certains alors d'être favorablement accueillis. Offrons de ce Fils bien-aimé sa douceur, son humilité, sa patience, son obéissance, sa pauvreté, ses jeûnes, ses veilles, son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Offrons ses divines et efficaces

prières. Encore maintenant il présente ses plaies sacrées à son Père et il prie au saint Sacrement de l'autel. Dans ce trésor que nous a donné le Père, nous trouvons encore à lui offrir le sacré Cœur de Jésus, sa Face adorable, ses divines plaies et ses larmes innocentes, et son sang précieux, et ses sueurs d'agonie; offrons ses courses, ses voyages, ses travaux, ses paroles, son silence. Ah! faisons enfin valoir le *don de Dieu*. Et pourquoi le possédons-nous? Il faut fouiller dans cette mine inépuisable, prendre sans cesse à ce trésor inconnu au monde; Dieu nous l'a donné. Faisons, si nous le pouvons, l'énumération de tous les biens que nous possédons en lui, et nous nous trouverons bientôt assez riches pour enrichir les pauvres pécheurs. Nous pouvons offrir l'humilité de Jésus pour la conversion des orgueilleux, sa pauvreté pour les avares, ses mortifications pour les sensuels, son zèle de la gloire de son Père pour les blasphémateurs, et toutes ces accusations des Juifs lui reprochant de violer la loi du sabbat, pour la conversion des véritables violateurs du saint jour du Seigneur, le dimanche.

Puis la sœur s'écrie dans un transport de reconnaissance : « O *don de Dieu* que j'ai trop longtemps méconnu, vous serez désormais mon unique trésor; je découvrirai en vous tous les jours de nouvelles richesses! »

CHAPITRE XI

On communique à diverses personnes une notice sur l'œuvre de la Réparation. — Considérations sur la sainte Eucharistie. — La sœur est maintenue dans l'office de portière. — L'heure de l'établissement de l'œuvre approche. — Craintes de M^{sr} l'archevêque. — Guerre spirituelle contre les ennemis de l'Église.

Les supérieurs de la sœur Marie de Saint-Pierre, de plus en plus persuadés de la vérité des communications qu'elle recevait de Notre-Seigneur, pressés par ses instances comme elle l'était elle-même par l'Esprit qui la conduisait, forts des encouragements de M^{sr} l'archevêque, résolurent de transmettre à quelques maisons du Carmel et à un petit nombre d'âmes pieuses les volontés manifestées par Notre-Seigneur à sa servante. Ils rédigèrent donc une courte notice des communications faites à la sœur sous ce titre : *Abrégé des faits concernant l'établissement de l'œuvre pour la Réparation des blasphèmes*. Cette feuille fut présentée en manuscrit à M^{sr} Morlot, qui répondit en la retournant, le 23 janvier 1847 :

« Ma révérende Mère, non seulement je ne désapprouve pas, mais j'entre pleinement dans cette

pensée, et je crois qu'il est non seulement bon et nécessaire, mais urgent, de donner la suite que vous indiquez à ces inspirations. Le soin de joindre aux réparations touchant le blasphème celles qui sont relatives aux profanations des saints jours, me satisfait pleinement. Il m'a toujours paru que l'idée primitive qui n'allait qu'au blasphème, et pas au delà, était incomplète et pas suffisamment en rapport avec les besoins et les circonstances. Dans l'écrit se trouve compris tout ce que je voulais y voir. Vous savez d'ailleurs que le petit opuscule va s'imprimer. Dieu bénira ces efforts et ce concours de prières et d'expiations.

« † FRANÇOIS-NICOLAS, archevêque de Tours. »

En conséquence de cette autorisation si encourageante, on fit autographier et non imprimer, pour agir plus discrètement, cinquante exemplaires de la notice. On n'y faisait connaître ni la sœur qui avait été favorisée de ces communications importantes, ni même la communauté à laquelle elle appartenait. M. Dupont, qui déjà, pour ne pas commettre prématurément l'action officielle du clergé dans une œuvre de cette nature, s'en était fait l'intermédiaire libre et dévoué, continua ses fonctions auprès de ses plus intimes amis. De son côté, la révérende Mère Marie de l'Incarnation adressa la notice aux maisons de l'Ordre avec lesquelles elle avait des relations plus particulières. Dans le nombre furent comprises celles de la rue d'Enfer à Paris et de Rouen. La révérende Mère Isabelle de Saint-Paul, prieure des

carmélites de la rue d'Enfer, communiqua la notice et le petit livre de prières qui l'accompagnait à M^{lle} Théodelinde Dubouché, amie dévouée du Carmel, qui s'inspira des conseils de la révérende Mère et eut ensuite la vision si connue de la Face de Notre-Seigneur. Elle forma dès lors le projet de son œuvre réparatrice, comme nous l'exposerons plus loin. La Mère prieure de Rouen donna connaissance de la même feuille au révérend Père Vieillecases, de la congrégation de Picpus, et supérieur du grand séminaire et du Carmel de cette ville. Il la fit lire à plusieurs chrétiens choisis, entre autres à M. Lebrument-Jeulin, homme plein de zèle et de courage, rivalisant avec son beau-frère, M. le chanoine Jeulin, pour tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Nous verrons ce qui sortit de ces deux points où les notifications divines avaient été portées et reçues avec un cœur bien disposé.

D'après la lettre de M^{sr} l'archevêque et la distribution de la notice qui faisait connaître l'œuvre demandée par Notre-Seigneur, la sœur Saint-Pierre avait espéré voir ses vœux enfin se réaliser, et elle croyait que sa mission était achevée, qu'elle n'aurait plus rien à écrire, parce qu'il ne lui serait plus rien communiqué. Il n'en fut pas ainsi. Cependant Notre-Seigneur, pour la préparer à de nouvelles épreuves qu'elle était loin de prévoir, la retint d'une manière toute spéciale pendant quinze jours dans une retraite spirituelle où il dirigea ses sentiments et ses affections, principalement sur le très saint Sacrement de l'autel. Là aussi le Sauveur lui fit entendre ses

plaintes sur son amour méconnu dans ce sacrement adorable, sur l'abandon où on l'y laisse; il veut qu'elle lui tienne compagnie et qu'elle adore sa sainte Face cachée sous le voile de l'Eucharistie. Par ce sacrement d'amour Jésus se rapproche le plus possible des âmes et leur communique la vertu de sa sainte Face. Ceux qui l'honoreront dans l'Eucharistie recevront dans leurs âmes l'impression de sa douce ressemblance. Par leurs blasphèmes les impies attaquent cette Face adorable; par les louanges rendues à son nom et à sa personne les fidèles la glorifieront. Le mérite est dans les personnes, mais leur gloire réside dans leur nom.

Le nom sacré de Dieu exprime la divinité et renferme en lui toutes les perfections du Créateur. C'est par son nom que les blasphémateurs peuvent atteindre Dieu. Jésus-Christ, qui est en son Père comme son Père est en lui, devenu passible par l'Incarnation, a reçu et souffert dans sa Face même les outrages adressés au nom de son Père. Voici un homme distingué par ses mérites qui a cependant des ennemis; ceux-ci ne portent pas la main sur lui, parce qu'il se trouve hors de leurs atteintes; mais ils l'accablent d'injures, ils ajoutent à son nom des termes dérisoires, outrageants, au lieu des titres d'honneur qui lui appartiennent. Que l'on considère alors ce qui se passe sur la face de cet homme, que l'on y voie l'expression d'amertume, de douleur, de honte qu'elle éprouve, et que l'on apprécie par là ce qu'il souffre dans son cœur. C'est là un faible portrait de la Face adorable de Notre-Seigneur, lorsque le nom de son Père est outragé par les blas-

phémateurs. Que des amis de cet homme prennent la place des insulteurs, s'empressent de le traiter selon sa dignité, qu'ils rendent hommage à son nom et lui attribuent tous ses titres d'honneur, alors la gloire repose sur son front, le contentement apparaît sur tout son visage, il n'a plus aucune expression de douleur. De même pour Notre-Seigneur : la gloire rendue à son nom repose sur son auguste Face et la réjouit, et ses regards s'arrêtent avec complaisance sur ses fidèles consolateurs.

Quelles que fussent les faveurs que recevait la sœur Saint-Pierre de Notre-Seigneur, et quelle que fût l'importance que les supérieurs crussent devoir y attacher, elle était toujours retenue par sa Mère prieure dans les fonctions non moins fatigantes que distrayantes de portière intérieure du monastère. Au mois de février 1847, c'est-à-dire quelques jours après les encouragements de M^{sr} l'archevêque à la révérende Mère prieure, la sœur tomba malade, et en toute simplicité profita de cette circonstance pour demander une seconde portière qui l'aiderait dans son office, devenu pour elle trop pénible à cause de l'affaiblissement de ses forces et du mauvais état de sa santé. La Mère prieure lui répondit qu'elle ne pouvait la satisfaire, ajoutant qu'il pouvait bien y avoir en sa demande un peu de paresse et d'amour-propre, et elle lui commanda de désirer sérieusement le rétablissement de sa santé, de le demander à Notre-Seigneur, de manière à être en état, après quinze jours, de reprendre les exercices réguliers. Quand on sait la haute estime de la vénérable supérieure pour sa religieuse et l'affection intime qu'elle

éprouvait pour elle, on ne peut expliquer, sans y voir une inspiration particulière de Dieu, la rigueur avec laquelle sans cesse elle éprouvait l'esprit qui la dirigeait et le soin minutieux qu'elle prenait à perfectionner, en la mortifiant, une âme aussi généreuse.

Cependant la pauvre sœur, vraiment souffrante et ne trouvant pas cette fois en sa Mère bien-aimée sa tendresse ordinaire, se retira assez affligée; et, comme il lui semblait que le démon prenait de là occasion de la tenter, elle courut se réfugier auprès de Notre-Seigneur et lui exposer en pleurant toutes ses peines. Elle dit à ce bon Maître que cet office de portière était pour elle un continuel martyr, puisqu'il l'arrachait à chaque moment de sa présence; elle finit en protestant qu'elle ne voulait que sa gloire et qu'elle accomplirait l'acte d'obéissance prescrit en lui demandant sa guérison. Le lendemain, à la sainte communion, Notre-Seigneur lui dit : « Ma fille, la solitude ne fait-elle pas vos délices? Les premières années que vous avez passées dans la religion sans emplois extérieurs, tous vos jours n'étaient-ils pas des jours de fêtes? — Oui, Seigneur. — Eh bien! sachez, ma fille, qu'une religieuse doit être un crucifix vivant. Si vous n'aviez pas toutes ces peines, avec quoi sauveriez-vous les âmes que je remets entre vos mains? Comme preuve que je vous veux dans cette charge et que c'est moi-même qui, par la bouche de votre supérieure, vous ai refusé une seconde portière, je veux que vous soyez guérie à l'instant. Consolerez-vous; pour tous ces travaux, je vous donnerai des âmes. » A ce moment un bon

coup de cloche au tour met un terme à son action de grâces et à son entretien avec Notre-Seigneur. « Ah! s'écria-t-elle, mon Jésus, je reprends ma petite barque. »

Dans une communication, le bon Maître lui dit : « Je veux que vous honoriez ma servitude; je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » Puis il ajouta : « Dans un temps de disette où le pain est cher, un père de famille ne mériterait-il pas de graves reproches de la part de sa femme et de ses enfants si, ayant une bonne maison pour y travailler toute la journée, il ne voulait travailler que la moitié du jour, et se mettre ainsi dans le cas de ne pas gagner le pain nécessaire à sa famille? Reconnaissez-vous dans ce portrait. Vous avez des enfants à nourrir; il faut leur gagner du pain, et ils ont besoin de toute votre journée de travail. Ne vous exposez pas, à cause de votre paresse, à les entendre vous accuser au jour du jugement. »

Le Seigneur lui dit encore : « Ma fille, vous vous plaignez que votre vie ne peut être solitaire à cause de vos occupations; mais savez-vous bien ce que c'est qu'une âme solitaire? c'est une âme maîtresse de ses passions. Ainsi celle qui immole continuellement sa propre volonté par le sacrifice de l'obéissance devient véritablement une âme solitaire, participant en quelque sorte à la solitude de Dieu, en vivant dans sa sainte volonté. Au contraire, une âme dans le silence de la retraite n'est point solitaire lorsque le bruit de ses passions l'agite et qu'elle se plaît dans sa propre volonté. Or, sachez que la propre volonté est la nourrice des passions. »

Souvent dans l'intervalle prolongé d'une communication à une autre, la sœur se sentait invitée à rentrer en elle-même, à s'humilier, à demander pardon pour ses propres infidélités. La majesté divine, devant laquelle l'esprit de Notre-Seigneur la transportait, la jetait dans un profond anéantissement, et elle se trouvait tout indigne et toute misérable devant tant de gloire. Mais un jour Notre-Seigneur lui dit : « Ah ! ma fille, considérez-moi plutôt tout couvert des plaies que me font les pécheurs. » Et aussitôt il lui sembla qu'elle voyait Jésus dans cet état. Alors il lui dit : « Approchez et prêtez l'oreille. Je ne suis point connu ; je ne suis point aimé ; on méprise mes commandements ; les pécheurs sont enlevés de ce monde comme des tourbillons de poussière que le vent emporte, et sont précipités dans l'enfer. Ayez pitié de vos frères ; priez pour eux. Essayez le sang qui coule de mes plaies, essayez-le par votre amour ; aimez-moi et ne craignez point ; car quand vous élevez votre cœur vers moi par l'amour, je le reçois dans mes mains, et il est en sûreté. » Puis, faisant allusion à l'état de retraite d'où elle sortait, Notre-Seigneur ajouta : « Si les méditations que vous avez faites vous ont montré en vous tant de défauts, pensez à tant de malheureux qui ne pensent jamais à ces grandes vérités. Ainsi, travaillez pour vous et pour eux ; faites comme une mère qui ne saurait prendre de nourriture sans partager avec son enfant. »

Depuis un certain temps Notre-Seigneur occupait diversement sa servante au salut des âmes, la faisant travailler tantôt dans un champ, tantôt dans

un autre, la retenant en retraite pour la rappeler à son œuvre capitale, celle de la Réparation, qui semblait sommeiller et dont on n'entendait plus parler à Tours depuis l'envoi des notices dont nous avons parlé. Mais au commencement du mois de mars 1847, par trois fois d'abord, Notre-Seigneur invita sa servante à reprendre ce sujet, l'assurant que cette œuvre s'établirait. Le 7 mars, Notre-Seigneur dit à la sœur : « Réjouissez-vous, ma fille; l'heure s'approche de la naissance de la plus belle œuvre qui soit sous le soleil. Offrez mon Cœur à mon Père pour l'obtenir. » Comme elle opposait mentalement à ces paroles les nombreux obstacles qui se présentaient, Notre-Seigneur lui dit : « C'est le brouillard qui précède un beau jour et qui tombe quand le soleil s'élève. » Cependant il ajouta qu'elle devait s'abandonner de nouveau entre ses mains pour souffrir intérieurement et extérieurement tout ce qu'il voudrait, pour l'accomplissement de ses desseins, faible instrument qu'elle était, qu'il prenait ou laissait de côté, comme cela lui plaisait.

L'œuvre de la rédemption par Jésus-Christ mourant sur la croix n'est-elle pas l'œuvre la plus étonnante, l'œuvre extrême, si l'on peut dire, que l'amour et la toute-puissance divine aient accomplie dans la création? L'acte de l'incarnation d'une personne divine dépasse toute conception de la créature intelligente. Que cet acte soit poussé jusqu'à la mort de la croix, il faut l'inspiration d'un saint Paul pour en faire pressentir toute la grandeur. Or, de siècle en siècle depuis l'expiation du Calvaire, les générations d'hommes, c'est-à-dire de pécheurs, se sont

sans cesse renouvelées ; et dans ces siècles où les vérités éternelles se sont amoindries, où la grande apostasie semble développer son action et ses bras destructeurs, le nombre des âmes qui se perdent va croissant, le fruit de la rédemption se contracte et semblerait se dessécher, si une nouvelle infusion de l'Esprit d'amour qui l'a provoquée ne venait en faire circuler la sève régénératrice dans les générations des derniers temps. C'est cet esprit nouveau qui fait appel à tous, aux pécheurs devenus si nombreux, aux fidèles devenus si rares et partant si timides, afin de les faire se rencontrer dans une action commune de prière, de repentir, d'expiation, dans une œuvre de réparation qui, revêtant le caractère de la rédemption du Calvaire et la continuant, peut elle-même, si faibles, si humbles qu'en soient les instruments, être appelée la plus belle œuvre qui soit sous le soleil.

Les notices et les prières envoyées à quelques monastères ou distribuées par M. Dupont dans la ville de Tours y produisirent naturellement leur effet, un grand désir de voir se fonder l'œuvre de la Réparation et de s'y associer. Plusieurs lettres dans ce sens parvinrent au Carmel de Tours et furent communiquées à l'archevêché, où Monseigneur et son secrétaire en avaient eux-mêmes reçu un assez grand nombre. C'était de l'autorité compétente, de l'archevêque de la ville où cette pensée de réparation était née sous la protection de saint Martin, c'était de là qu'on attendait le signal avec un empressement bien légitime. D'ailleurs étaient parvenus de la ville même au palais archiépiscopal quelques échos des

bruits divers qu'avaient excités la notice et la mise en demeure d'agir qui en résultait. Nous avons vu quels étaient les sentiments personnels de M^{sr} Morlot sur le fond de la question; mais lorsqu'il fallait se prononcer officiellement, prendre l'initiative d'une œuvre de cette nature en face d'un public peu chrétien dans ses habitudes et d'un gouvernement assez ombrageux, l'archevêque n'était plus lui-même. Parmi les personnages dont il réclamait le concours pour son administration, ceux qui furent mis en relation avec la sœur Saint-Pierre et son œuvre ajoutaient peu de foi aux récits mystiques d'une bonne religieuse qui allait, si on l'en croyait, les compromettre dans une entreprise nouvelle, inouïe, d'un bout à l'autre hors du cours ordinaire, et leur imposer devant le monde un rôle de zélateurs que les plus raisonnables pourraient bien traiter d'enthousiasme fanatique. M. Dupont fut mandé au palais archiépiscopal et dut recevoir des reproches assez vifs pour avoir secondé les vues d'une très bonne religieuse assurément, mais qui pouvait être sous le coup d'une illusion pieuse sur laquelle l'Église n'avait pas encore prononcé. On oubliait que Monseigneur avait écrit qu'il croyait qu'on devait donner suite à ses inspirations. M. Dupont baissa la tête et garda un respectueux silence. Il compta sur l'assistance divine pour l'exécution de ses desseins, ne soupçonnant guère quelle part immense il y prendrait.

Ensuite M^{sr} l'archevêque écrivit à la Mère prieure la lettre suivante :

« J'ai lu avec grand intérêt et édification les lettres

que vous avez bien voulu me communiquer, et j'attends comme vous de grands biens de cette communauté de prières et des instances multipliées adressées au Seigneur. Mais je ne sais si vous n'avez pas dépassé mes intentions dans les communications que vous avez faites, soit à Tours, soit ailleurs. Voilà que de tous côtés on s'adresse à moi pour avoir des explications et des renseignements sur des faits extraordinaires, miraculeux, etc. Or, comme évêque je ne porte là-dessus aucun jugement et je m'abstiens. Je pense même qu'il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à mettre ces choses en circulation, et il faudrait être très circonspect à cet égard. On va jusqu'à dire que j'ai eu *personnellement* des preuves directes du surnaturel des communications; le fait est que je n'ai aucune preuve me concernant personnellement. Demeurons donc dans les justes bornes; édifions-nous de ce qui nous paraît digne de respect et de confiance; mais n'allons pas préjuger des choses qui sont d'une nature aussi délicate, ni surtout les livrer aux commentaires de la publicité. Au fond, cela n'est nullement nécessaire pour atteindre le but que nous nous proposons.

« Tout à vous en Notre-Seigneur,

« † FRANÇOIS-NICOLAS, archevêque de Tours. »

M^{sr} Morlot avait reçu à cette époque la visite de M. l'abbé de Cossigny, vicaire général de Nevers. Cet ecclésiastique, passant à Tours, entendit parler de l'association réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche. Pour être mieux informé,

il était allé trouver le prélat, qui lui avait dit que cette œuvre provenait d'une carmélite de Tours : « Je l'ai vue et entendue moi-même, ajouta Monseigneur, et je suis convaincu que ces choses sont vraies et qu'elles viennent de Dieu. » M. l'abbé de Cossigny en parla à Nevers, d'où l'on écrivit à Tours pour avoir de plus amples renseignements. Il est à croire que M^{sr} Morlot s'était exprimé précédemment de la même manière avec diverses personnes qui avaient cru pouvoir se prévaloir de ce haut témoignage, sans prétendre néanmoins qu'il y eût là une décision officielle.

Pour se conformer aux intentions de M^{sr} l'archevêque, au Carmel de Tours on arrêta court l'envoi des notices ; mais Dieu avait atteint le but. Elles avaient semé le bon grain d'où devaient sortir deux grandes œuvres de réparation, celle de Langres et celle de M^{lle} Dubouché. Malgré cette explosion, la sœur Saint-Pierre resta ignorée comme auparavant ; son nom n'avait été révélé au dehors qu'à M. Dupont et à quelques autres personnes intimes et de haute piété. Au dedans du monastère, le secret continua d'être gardé aussi inviolablement ; la sœur qui servait de secrétaire à la révérende Mère prieure en avait seule connaissance. C'était la révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph, qui succéda plus tard à la Mère Marie de l'Incarnation dans sa charge de prieure. Cette confidente nécessaire était particulièrement chère à la sœur Saint-Pierre. Entrées presque en même temps au monastère, elles y firent une partie de leur noviciat ensemble. La conduite particulière de Notre-Seigneur sur la sœur Saint-

Pierre ne pouvait échapper longtemps à l'œil clairvoyant d'une compagne qui ne la quittait guère; mais celle-ci n'en fut pas étonnée; et, mise plus tard entièrement au courant de ce qui se passait, elle rendit à la sœur Saint-Pierre plusieurs petits services qui étaient payés d'une grande reconnaissance. D'autres services plus importants signalèrent encore cette charité fraternelle, jusqu'à ce que le jour enfin apparût où il fut donné à la compagne de la sœur Saint-Pierre, devenue supérieure, de tirer du tombeau le précieux dépôt mis sous les scellés trente ans auparavant, et d'en porter les lumières cachées aux âmes capables de les apprécier et de s'en édifier.

Les hésitations et les désirs de Monseigneur avaient arrêté toute démarche extérieure au Carmel. La sœur Saint-Pierre, recevant au même temps de nouvelles communications, avait demandé la permission d'en écrire au prélat; elle lui fut refusée. Notre-Seigneur la fortifia en cette manière : « Ma fille, j'aime tant l'obéissance! Soyez soumise, afin qu'on puisse reconnaître l'esprit qui vous conduit. Je désire cependant que les lumières que je vous ai données soient communiquées à votre premier supérieur. » Alors elle dit : « Mon divin Maître, permettez-moi de vous demander, avec la simplicité d'un enfant, ce que vous voulez dire en me commandant de demander à Monseigneur l'établissement de l'œuvre de la Réparation; car vous savez qu'il y a déjà travaillé en approuvant l'œuvre... » Notre-Seigneur répondit : « Si cette œuvre de Réparation n'est point posée sur la pierre ferme,

elle n'aura jamais de solidité; si elle n'a un bref qui lui soit propre, elle ne fera que languir et finirait par périr. » Ensuite, comme elle exposait ses craintes de se tromper en parlant en son nom, Notre-Seigneur lui fit remarquer qu'elle n'était occupée de cette œuvre que quand il lui en mettait la pensée dans l'esprit, et jamais d'elle-même. Il lui fit voir son âme sous l'emblème d'un arc et d'une flèche que lui dirigeait du côté qu'il voulait, et il ajouta : « C'est pour cette œuvre de réparation que je vous ai créée. Consolez-vous; quand cette œuvre sera faite, je ne vous laisserai pas longtemps sur la terre, et ma miséricorde récompensera vos travaux. »

Le prélat avait craint de prendre en quelque sorte la responsabilité des communications précédentes. Qu'aurait-il ressenti à la lecture de celles qui suivirent bientôt après, présentant un caractère politique plus accusé et aussi plus justifié, partant plus pressant, pour qu'à un mal imminent on ne tardât pas à appliquer le remède convenable?

La presse irréligieuse, qui ronge la France et en épuise les forces véritables, est cette révolte continue dont la grande explosion a été la révolution. On se tromperait si l'on croyait que cette puissance destructive ait jamais depuis désarmé. Plus ou moins franche, plus ou moins dissimulée, elle poursuit sa guerre contre l'Église, la religion, le Christ, contre Dieu même. Les laves stériles que le volcan a vomies commencent-elles à se refroidir, que des profondeurs d'où elles sont sorties il s'en forme de nouvelles qui les ébranlent à leur tour, les dé-

chirent, continuent et étendent l'œuvre de ruine. De la France, qui en fut malheureusement le foyer, l'esprit de révolte s'est répandu dans tout le monde chrétien; le reste ne compte pas. Il y prend des noms divers selon les pays et selon les époques : socialisme, nihilisme, libéralisme; à la fin du règne de Louis-Philippe il s'appelait communisme. Extérieurement on ne croyait pas à sa puissance. Comment un pouvoir issu de la révolution pouvait-il craindre la révolution? Les intérêts matériels bien sauvegardés, quel autre pouvait devenir un sujet de convoitise ou de répulsion? Les pays chrétiens auront toujours un adversaire que rien ne saurait apaiser, tant qu'il n'en ait extirpé jusqu'à la dernière racine de la foi à Jésus-Christ, de la croyance en Dieu. Pour atteindre ce but, cet adversaire cherche à s'emparer du pouvoir temporel par ruse ou par violence; les deux manières sont dans son caractère. Depuis quelques années il croyait avoir préparé ses mines souterraines sans qu'on eût assez remarqué ses manœuvres occultes. Le moment de l'explosion approchait, et personne parmi les plus intéressés ne s'en doutait. L'humble religieuse du Carmel, plus attentive au bien spirituel de sa patrie et au salut des âmes, donnait l'alarme aux sentinelles sacrées, et en même temps elle indiquait les vraies mesures capables de conjurer le péril, si on voulait les appliquer.

Au mois de mars 1847, notre sœur reçut l'ordre de Notre-Seigneur de faire la guerre aux communistes, qu'il lui désigna comme les ennemis de l'Église et de la France. C'étaient des lionceaux nés

pour la plupart dans le sein de l'Église, qui maintenant voulaient déchirer le sein de leur mère. C'est contre ces ennemis que le Seigneur dirige maintenant la flèche qu'il a choisie. Pour les combattre, il remet à sa servante les armes de sa passion, sa croix, armes qui donnent la vie, tandis que les autres ne donnent que la mort. Elle offrira au Père céleste la croix et les instruments de la passion de son Fils, afin qu'il jette la division parmi les ennemis, car tout royaume divisé tombera. Notre-Seigneur lui fait connaître les desseins de ces révoltés et leurs principes antichrétiens, afin que sa servante embrasse sa cause dans la même pensée que lui-même. La voilà entrée dans la lice; elle prie, elle oppose la croix et les instruments de la passion aux attaques des ennemis. Contre eux elle récite les imprécations du psaume 108. Elle en aurait presque du scrupule, si ce n'était à leur malice et à leurs passions qu'elle en veut plutôt qu'à eux-mêmes; et voici ce qu'elle se plaît à répéter :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés, et que tous ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa Face (Ps. LXVII). »

« Que le nom de Dieu trois fois saint renverse tous leurs desseins; que le nom sacré du Dieu vivant divise leurs sentiments; que le nom sacré du Dieu de l'éternité anéantisse leur impiété. »

Après beaucoup d'autres imprécations semblables elle ajoute : « Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. »

Ainsi poursuivait-elle sa mission au milieu des souffrances plus que des consolations intérieures, des humiliations plus que des encouragements de ses supérieurs, ne rencontrant près d'elle que l'inactivité et les refus, lorsque partout s'éveillait un sentiment, un besoin de prier, de réparer, d'écouter la voix du Seigneur Dieu, qui menaçait, qui appelait ses enfants rebelles à la pénitence et leur promettait en retour son pardon et ses bénédictions. Cependant un diocèse éloigné se disposait providentiellement à recueillir la pensée féconde de la carmélite de Tours, et l'œuvre que Notre-Seigneur lui demandait allait y être instituée.

CHAPITRE XII

Établissement de l'Archiconfrérie réparatrice des blasphèmes et des profanations du dimanche en la paroisse de Lanoue, au diocèse de Langres. — Règlements. — Brefs du saint-siège. — Croix donnée pour insigne aux associés.

Parmi les personnes qui eurent connaissance de la notice sur l'œuvre de la Réparation et les faits qui l'avaient provoquée, nous avons signalé les carmélites de Rouen. Ces religieuses avaient alors pour supérieur le révérend Père Vieillecases, qui avait été professeur au séminaire de Tours du temps que la sœur Saint-Pierre était novice au Carmel. C'était à lui que la révérende Mère Marie de l'Incarnation s'était adressée pour examiner les dispositions de sa novice et quel était l'esprit qui la dirigeait. L'examen, conduit à l'insu de celle qui en était l'objet, avait été favorable; et de ces relations avec la sœur le digne religieux avait conçu pour elle une telle estime que dans ces premiers débuts il la considérait comme une sainte. Il retrouvait en elle, disait-il, à raison de sa candeur, de sa simplicité d'enfant et de sa dévotion aux mystères de l'enfance du Sauveur, une autre Marguerite du Saint-Sacrement, cette amante privilégiée de Jésus enfant, qui

est restée une fleur choisie du Carmel de Beaune au xvii^e siècle.

Le révérend Père Vieillecases à son tour fit lire la notice à quelques chrétiens fervents de la ville de Rouen, et entre autres à M. Lebrument-Jeulin, dont nous avons déjà parlé, qui, se sentant pressé de travailler à l'œuvre demandée, entreprit le voyage de Tours. Il ne tarda pas à se lier avec M. Dupont. Dès ce moment, ces deux âmes, unies d'un même zèle pour la gloire de Dieu, travaillèrent avec ardeur à réaliser l'œuvre de la Réparation telle que la demandait la sœur Saint-Pierre. M. Lebrument, rempli d'activité, va et vient, multiplie ses démarches. Il mérite d'être nommé par la sœur Saint-Pierre le *courrier* de l'enfant Jésus, et lui-même s'autorise à l'appeler sa marraine. Fort de ce suffrage, après s'être mis au courant de la situation et avoir pris tous les renseignements voulus, il fit une démarche extrême auprès de M^{sr} Morlot pour obtenir de lui l'établissement officiel de l'œuvre réparatrice. Le prélat refusa de faire ce pas décisif, malgré les pressantes sollicitations de son interlocuteur, parlant plus au nom du peuple chrétien que des religieuses soumises à son autorité épiscopale, et malgré les approbations personnelles que Sa Grandeur avait pu donner auparavant à l'œuvre et à la personne qui la réclamait.

L'esprit tout rempli de son sujet, M. Lebrument quitta Tours et reprit son chemin par la capitale. Comme il n'était pas un inconnu auprès de l'administration ecclésiastique de Paris, il crut devoir faire une tentative auprès de l'archevêque de la

grande ville. M^{sr} Affre se montra facilement persuadé de la nécessité d'une œuvre pareille, mais il ne se crut pas non plus en mesure de l'établir si promptement. Dans la préoccupation où le jetait ce second refus, M. Lebrument rencontra à l'hôtel même où il demeurait un ecclésiastique avec qui il avait eu des relations : c'était M. l'abbé Favrel, vicaire général de Langres. M. Lebrument ne tarda pas à s'ouvrir de son dessein à M. Favrel, qui lui propose d'en conférer aussitôt avec son évêque, M^{sr} Parisis, alors résidant au même hôtel. L'heureux courrier est introduit auprès de l'illustre prélat et peut l'entretenir plus d'une heure de la grave affaire de la Réparation. Cette rencontre semble avoir été l'œuvre de la Providence.

Quelques semaines auparavant, dans la paroisse de Saint-Martin de Lanoue, à Saint-Dizier, au diocèse de Langres, le curé, M. Pierre Marche, faisait donner une mission à ses paroissiens. Dans une des dernières instructions, le prédicateur insista sur l'observation du dimanche, malheureusement oubliée par la population de mariniers, de bûcherons dont se composait surtout cette paroisse. M. le curé, pendant le sermon du missionnaire, se sentit poussé à faire un appel à ses paroissiens; et, résumant l'instruction, il proposa pour remédier au mal une association réparatrice. Quelques jours après, l'association nouvelle comptait plus de deux cents membres. M^{sr} l'évêque de Langres, qui, dans sa sollicitude pastorale, avait plus d'une fois gémi sur la profanation des jours sacrés et sur ses tristes conséquences, apprit avec une grande satisfaction

les heureux résultats de cette pieuse entreprise ; il pensait à la développer lorsque la Providence le mit en face du messenger de la carmélite de Tours.

Ce qu'elle demandait de la part de Notre-Seigneur, c'était une œuvre sanctionnée par l'Église, destinée à se propager dans toute la France, et pour laquelle il fallait un centre reconnu, organisé, sanctionné par l'autorité compétente. M^{sr} Parisis prit donc un vif intérêt aux communications de M. Lebrument ; il se montra disposé à accueillir l'œuvre dans son diocèse, et, pour procéder régulièrement, il en écrivit à M^{sr} l'archevêque de Tours, qui était enfant du diocèse de Langres. M^{sr} Parisis témoignait à M^{sr} Morlot l'estime qu'il faisait de l'œuvre proposée ; mais, par un sentiment de haute convenance, il ne voulait entreprendre de l'établir que si M^{sr} de Tours persistait dans la ligne de conduite qu'il semblait avoir adoptée. M^{sr} Morlot répondit que M^{sr} de Langres pouvait agir, que pour lui il désirait rester neutre dans cette affaire. Sur cette réponse, M^{sr} Parisis chargea aussitôt son premier grand vicaire d'examiner la question ; et toutes choses du côté de Tours se trouvant arrangées, l'évêque s'entendit avec le curé de Saint-Martin pour y établir une pieuse association réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche.

Voici sur cette fondation ce qu'en écrivait M. l'abbé Favrel à M. Lebrument :

« Monsieur,

« J'ai mis quelques jours à répondre à vos bonnes lettres, parce que je tenais à vous envoyer quelque

chose de positif relativement à la réalisation de l'œuvre.

« Pour le siège de l'œuvre, Monseigneur a décidé en faveur non pas de l'église principale, mais de la seconde paroisse de la ville. Des antécédents que le curé a su faire valoir ont fait juger au prélat que telle était la volonté de Dieu. Aussitôt que cette détermination a été prise, j'ai fait expédier à cet excellent curé le diplôme qui institue canoniquement l'association et le règlement qui en détermine les points fondamentaux.

« Aussitôt nous avons expédié à Rome à notre chargé d'affaires, avec une supplique à la sacrée Congrégation, à l'effet d'obtenir des indulgences pour notre association. Nous sollicitons aussi un bref qui nous autorise à agréger les associations qui adopteraient notre règlement et à leur communiquer les mêmes faveurs.

« Toute association, pour jouir de ces faveurs, devrait adopter les points fondamentaux portés dans ledit règlement; mais rien n'empêcherait que chaque association eût en outre un règlement particulier.

« Ce serait peut-être une bonne chose que de représenter en tête du règlement imprimé les deux côtés de la croix telle qu'elle est déterminée par l'article 7, et à la fin on pourrait mettre les deux côtés de la médaille. Monseigneur s'en tient à donner à l'association ces signes avec les deux seules légendes : *Sit nomen Domini benedictum*, et *Vade retro, Satana*. Il désire que toutes les croix qui servent pour son diocèse n'aient rien de plus.

« Le règlement ne donne pas le titre précis de

l'association. Sur cela Monseigneur n'a rien voulu arrêter absolument; seulement, dans son diplôme latin pour l'institution à Lanoue, il l'appelle *Pia unio reparationum*, Pieuse association de réparations. C'est aussi sous le même titre que nous la présentons à Rome; mais en cela rien n'est préjugé concernant le titre vulgaire.

« J'écris à M. le curé de Lanoue qu'il peut s'adresser à vous en ce qui concerne les croix et les médailles. Le centre de l'association est chez lui; la direction est ici.

« FAVREL, chanoine, vicaire général. »

L'association, ainsi fondée par M^{sr} l'évêque de Langres, avait pour but : 1^o de réparer l'outrage fait à Dieu par les blasphèmes et par la profanation des saints jours de dimanche et de fête; 2^o de travailler à l'extirpation de ces scandales.

Elle était consacrée à l'adorable Trinité et au saint nom de Jésus, et placée sous le patronage de saint Michel, de saint Louis et de saint Martin, protecteurs de la France.

Les signes de l'association étaient une croix portant d'un côté ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre ceux-ci : *Vade retro, Satana*; et une médaille portant d'un côté le triangle rayonnant, symbole de l'adorable Trinité, et de l'autre la sainte Face de Jésus. Les paroles de l'inscription étaient recommandées aux associés pour être dites lorsqu'ils entendraient des blasphèmes ou verraient profaner les saints jours.

Une amende honorable devait être prononcée publiquement tous les dimanches dans l'église de l'association, avec amende honorable aux saints patrons.

Voilà quelles étaient les principales dispositions du règlement annexé à l'acte d'érection rendu par M^{sr} Parisis, en la vigile des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, le 28 juin 1847.

Bientôt le saint-siège confirma l'érection de cette association réparatrice par un bref du 27 juillet suivant, accordant indulgence plénière aux associés pour le jour de leur entrée et à l'article de la mort, ainsi qu'aux fêtes de la très sainte Trinité, du saint Nom de Jésus, de saint Michel archange, de saint Louis et de saint Martin, etc. Trois jours après, le 30 juillet, un nouveau bref érigeait l'association en archiconfrérie, ce qui lui donnait le droit d'agréger dans tout le monde catholique les associations formées dans le même but et adoptant le même règlement, qui en feraient la demande. Une réserve expresse laissait aux évêques la faculté de modifier le règlement pour leur diocèse respectif, pourvu qu'on en conservât les dispositions fondamentales.

Le but poursuivi par la sœur Saint-Pierre était donc atteint dans son ensemble. Tout ce qu'elle pouvait regretter était que l'œuvre ne fût pas établie à Tours, et que ce fût la petite paroisse d'un diocèse éloigné qui eut ce glorieux privilège d'être le centre d'unité pour l'œuvre réparatrice, appelée à s'étendre sur toute la France et au delà. Sa Sainteté Pie IX, de glorieuse mémoire, avait voulu, par une faveur inouïe, être inscrite en tête du registre des associés; sept cardinaux avaient suivi cet illustre exemple;

et avant la fin de l'année plus de soixante diocèses, tant en France qu'à l'étranger, huit cents paroisses avaient vu s'établir régulièrement des associations réparatrices qui s'étaient fait agréger à l'archiconfrérie de Saint-Martin de Lanoue. Que ne devait-on pas attendre de cette supplication s'élevant vers le ciel comme un encens d'agréable odeur, de ces contrées où l'œil de Dieu ne s'arrêtait auparavant qu'avec colère, où sa miséricorde paternelle cherchait un nombre suffisant de justes pour arrêter sa justice prête à frapper les villes coupables !

Les paroles de louange divine, l'anathème à l'ennemi infernal, les invocations aux saints défenseurs du nom divin, l'amende honorable de la sœur Adélaïde de Poitiers, toutes ces prières qui avaient été inspirées à la sœur Saint-Pierre ou adoptées par elle étaient passées dans le règlement de l'archiconfrérie réparatrice et de ses agrégations. Le directeur, M. l'abbé Marche, écrivait lui-même que l'œuvre provenait de l'humble carmélite de Tours et s'était inspirée de son esprit. Des prières étaient déterminées pour chaque jour de la semaine, pour les circonstances particulières ; d'autres venaient s'y joindre pour les dimanches et fêtes où se tenaient les réunions des associés. La pratique sublime communiquée à la sœur comme le moyen le plus efficace de faire agréer au Père céleste les réparations qui lui étaient offertes, le culte de la sainte Face de son Fils bien-aimé ne fut pas oublié. Partout on répéta avec ferveur cette belle série d'invocations à cette Face adorable dont les mystères touchants avaient été inspirés à la sœur, invocations qui dé-

veloppent, avec tant d'amour pour Jésus souffrant à cause de nos péchés, les conceptions d'une foi aussi éclairée que profonde.

« La sainte Face, a écrit une personne qui fut la pieuse confidente entre toutes de la pensée du fondateur de l'archiconfrérie de Saint-Martin de Lanoué, la sainte Face est le signe sensible de l'archiconfrérie. C'est elle, en effet, qu'outragent directement les blasphémateurs; c'est la monnaie que Notre-Seigneur remet à ses fidèles marquée à son effigie, pour la représenter à son Père, fléchir sa colère et obtenir le pardon des coupables. » La sainte Face occupe une place spéciale sur la croix qui sert d'insigne aux associés et dans les lieux où ils se réunissent pour accomplir leurs pieux exercices de réparation.

La sanction apostolique venue si tôt de Rome pour confirmer l'œuvre et lui imprimer ce caractère d'universalité que réclamait la sœur Saint-Pierre ne pouvait que la combler de joie. Alors elle pouvait se dire que sa tâche était accomplie et que, selon sa promesse, le Seigneur pouvait l'appeler à recevoir la récompense de ses petits travaux. En effet, il lui restait peu de jours à vivre; mais ces derniers jours devaient lui apporter, d'une part un avant-goût des jouissances célestes, et de l'autre des épreuves qui serviraient à accroître encore ses mérites et leur récompense.

Les brefs apostoliques confirmant l'association réparatrice sous le titre et avec les privilèges d'une archiconfrérie, étant ainsi arrivés à l'évêché de Langres, M^{gr} Parisis procéda d'une manière solen-

nelle à son érection dans l'église Saint-Martin de Lanoue, en la ville de Saint-Dizier. La cérémonie eut lieu le 16 juillet 1847. Il était convenable que l'œuvre fût ainsi mise sous la protection de Marie, sous son beau titre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Du Carmel avait jailli l'étincelle qui allait allumer sur la terre l'esprit de la réparation. Au mois de mai précédent, la sœur Saint-Pierre avait demandé avec instance à la sainte Vierge l'établissement de l'œuvre qu'elle sollicitait en vain depuis quatre ans environ. Le 16 juillet était aussi l'anniversaire mémorable du premier jour de cette quarantaine de prières, qui aux yeux de M. Dupont était le point de départ de cette entreprise salutaire. Sans rien préjuger des communications faites à la sœur Marie de Saint-Pierre, l'autorité diocésaine acceptait les pratiques recommandées par l'humble fille du Carmel; elle ne préjugait pas davantage des événements de la Salette. Mais du monastère de Tours n'était-il point parti une impulsion pressante dirigée par des vues et des lumières capables d'ouvrir à tous les yeux sur le péril de la société chrétienne et sur les moyens de le conjurer? Le retentissement inouï de l'apparition de la Salette n'avait-il pas donné aux masses chrétiennes un ébranlement qui allait les amener aux pieds du Sauveur, médiateur de Dieu et des hommes, en quelque endroit que fût levé son étendard? La croisade de la prière, de la réparation était inaugurée; mais l'ennemi n'y pouvait rester indifférent et n'allait pas tarder à l'assaillir jusque dans le cœur même de l'œuvre.

Notre-Seigneur avait promis à sa servante que

dans la guerre qui allait se faire contre Satan il lui réservait à elle quelques tribulations, mais qu'elle les souffrirait avec patience et amour. L'événement ne devait pas tarder à vérifier cette prédiction plus d'une fois renouvelée.

La fondation de l'archiconfrérie réparatrice semblait donc accomplie dans les conditions les plus favorables. Du couchant au levant les esprits s'étaient entendus et les cœurs unis dans une même espérance, que par sa sanction suprême Rome allait faire rayonner sur tout le monde chrétien. « Mais celui que l'Évangile appelle l'homme ennemi, écrit M^{gr} l'évêque de Langres, employa tous les moyens pour semer l'ivraie et répandre la division dans cette œuvre, qui ne pouvait être puissante que par son unité. » Sortie en quelque sorte des pures régions supérieures, elle entrait dans le domaine des passions humaines. A l'or pur tiré des trésors mêmes de la divinité, l'homme allait ajouter un triste alliage dont le résultat serait de jeter le discrédit sur la valeur de la monnaie divine.

Qu'était-il donc arrivé? L'article 7 du règlement de l'archiconfrérie donnait comme signe de l'association une croix que la sœur Saint-Pierre avait elle-même indiquée, et qui d'après ses communications portait les deux inscriptions : *Sit nomen Domini benedictum*, d'un côté; et de l'autre : *Vade retro Satana*. On y avait joint un médaillon représentant d'un côté le triangle de la très sainte Trinité et de l'autre la sainte Face du Sauveur. M. Lebrument, ancien orfèvre, avait été chargé de la fabrication de cette croix et du matériel, de l'impression de règle-

ment, des prières, etc. Ainsi en était-il du règlement promulgué à Langres le 28 juin 1847. Le 25 août suivant, on en publia de par la même autorité un autre où la forme de la croix était changée. L'inscription *Vade retro Satana* était remplacée par le nom du souverain pontife, *Pie IX*, et par la date du bref d'institution, 30 juillet 1847. Le médaillon était supprimé, mais le signe du Jéhovah dans un triangle rayonnant, d'un côté, avec l'inscription autour : *Archiconfrérie réparatrice*, et de l'autre côté la sainte Face, étaient portés au centre de la croix nouvelle. M. Lebrument ne fut pas prévenu de l'adoption de ce nouveau signe, et, continuant à répandre le premier, il en résulta une grande perplexité dans les nombreux endroits où son zèle avait déjà propagé l'œuvre réparatrice. La division et les réclamations ne tardèrent pas à se manifester. Si d'une part on alléguait que quelques-uns donnaient à l'inscription *Vade retro Satana* une application politique bien éloignée de l'esprit de l'œuvre, de l'autre côté on alléguait que l'inscription de la date du 30 juillet rappelait des événements peu favorables à l'Église; et ce n'était là cependant qu'un prétexte; les partis se reprochaient d'autres motifs qui ne valaient pas mieux; et l'on parlait d'esprits mercantiles, de contrefaçon et de commis voyageurs, à propos d'une œuvre où non seulement on ne devait rien admettre qui blessât la conscience, mais où l'on devait réparer pour les péchés d'autrui.

A Langres, après avoir fait approuver à Rome, le 30 juillet, l'établissement de l'archiconfrérie, on obtint le 18 août, un indult accordant des indul-

gences spéciales aux membres de l'archiconfrérie qui porteraient habituellement la croix adoptée définitivement par M^{sr} l'évêque. Le bruit fâcheux de ces divisions refroidit sur plus d'un point le zèle et la confiance des premiers pasteurs ; c'est ainsi qu'à Lyon et à Versailles et ailleurs on se contenta d'établir des associations réparatrices, sans vouloir les agréger à l'archiconfrérie de Langres et pour la sanction desquelles on s'appuyait sur le bref du 8 août 1843 de S. S. Grégoire XVI.

Au Carmel de Tours, on fut d'abord étonné, puis affligé de ces événements. Les supérieurs furent quelque temps sans les faire connaître à la sœur Saint-Pierre. Une correspondance assez active s'échangeait entre eux et le directeur de l'archiconfrérie, M. l'abbé Marche, curé de Lanoue. On cherchait de part et d'autre à rétablir la paix, qui était troublée, et l'unité qui était détruite. En se recommandant aux prières des carmélites de Tours, M. Marche disait : « Elles n'oublient pas sans doute que l'œuvre réparatrice est aussi leur œuvre. » Ce n'était pas à Tours qu'on l'oubliait. Il était quelques points importants sur lesquels on tombait facilement d'accord. Toute association réparatrice devait être agrégée à l'archiconfrérie de Langres, pour jouir des faveurs spirituelles accordées à celle-ci par le saint-siège ; il était nécessaire de porter habituellement la croix adoptée à Langres, pour jouir également des indulgences attachées à cette croix par l'indult du 18 août 1847 ; enfin, les associations réparatrices qui désiraient être agrégées à l'archiconfrérie de Langres, devaient en prendre le règlement dans les parties

essentielles; car, dans chaque diocèse, l'ordinaire pouvait y apporter les modifications qu'il jugerait opportunes, sans perdre le droit d'être agrégé à Saint-Dizier, pourvu que les dispositions essentielles fussent respectées.

Devait-on comprendre parmi ces dispositions essentielles la croix adoptée à Langres? On ne voit pas que ce soit affirmé ni que cela paraisse évident. Ce qui l'était, c'est que la croix de M^{er} Parisis seule avait reçu les indulgences demandées au saint-siège pour ceux des associés qui la porteraient, et que la première croix, pour laquelle on n'avait rien demandé et qui était restée ignorée à Rome, ne pouvait jouir de ce privilège. Si les associations réparatrices s'établissaient en vertu du bref de Grégoire XVI, on y jouissait de faveurs égales, mais l'unité de l'œuvre en souffrait.

Après avoir attendu que les choses prissent une tournure plus pacifique, mais en vain, la révérende mère Marie de l'Incarnation se décida à en parler à la sœur Saint-Pierre, qui jusque-là ignorait tout; elle le fit d'une manière très brève et en apparence indifférente, pour savoir son avis sans qu'elle s'en doutât. Après avoir prié et fait une quarantaine pour qu'il plût à Notre-Seigneur de mettre un terme à ces fâcheux débats et de rétablir l'unité, la sœur apprit de Notre-Seigneur qu'il agréait la croix nouvelle; les bénédictions promises à la première ne sont point retirées à la seconde, parce que des changements ont été apportés dans la forme de la croix et les inscriptions. L'évêque de Langres est bien le dépositaire de l'œuvre; il a le droit d'y apporter des

modifications, et ce qu'il a fait en ce point ayant été sanctionné par les faveurs du saint-siège, c'est un devoir que de se soumettre, par esprit d'obéissance, et ainsi donner satisfaction à Notre-Seigneur, qui est le prince de la paix.

Après cette réponse de la sœur, on se confirma de plus en plus au Carmel dans la pensée que l'œuvre établie au diocèse de Langres était bien celle que le Seigneur désirait, et que par conséquent ceux qui avaient à cœur d'obéir à ses volontés suprêmes et d'accomplir l'œuvre qu'il demandait devaient s'y agréger. Les religieuses du Carmel le firent, mais sans former d'association particulière ; la révérende mère prieure, pour ne point laisser de prétexte à la division, prit toutes les mesures nécessaires pour qu'on sût à Langres la soumission des carmélites de Tours à tout ce que l'autorité avait réglé, et leur reconnaissance pour l'œuvre qu'elle avait établie.

Outre l'établissement de l'archiconfrérie dans son église paroissiale, le directeur, M. l'abbé Pierre Marche, fonda aussi, au prix des plus grands sacrifices, une communauté de religieuses réparatrices. Elles avaient pour mission de conserver dans toute sa pureté et de pratiquer dans son intégrité l'œuvre réparatrice. On y faisait dans ce but l'adoration quotidienne du très saint Sacrement, et tous les jours on y récitait les prières que les associés ne récitait que les dimanches. Les sœurs observaient de plus une vie pénitente et laborieuse. Elles persévèrent encore aujourd'hui dans cette vie si méritante aux yeux de Dieu, regrettant que leur zélé fondateur ait succombé à la peine, avant d'avoir développé

une institution destinée à faire un si grand bien. On peut espérer que le Seigneur n'abandonnera pas ces âmes qui ne cherchent qu'à réparer son honneur et à expier les péchés de leurs frères en Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII

Communications sur Jésus enfant et sur la maternité divine de la très sainte Vierge, nourrissant son Fils bien-aimé de son lait virginal.

La sœur Marie de Saint-Pierre, comme dernière ressource, nous l'avons déjà dit, avait couru se jeter aux pieds de la sainte Vierge, pour obtenir l'établissement de l'œuvre réparatrice. Ainsi qu'il lui était arrivé pour sa vocation religieuse à Notre-Dame de la Peinière, Marie était intervenue, et, par un concours de circonstances providentielles, on avait vu s'organiser avec activité la fondation de l'archiconfrérie de Langres. Après tant de travaux, il plut à Notre-Seigneur de donner à sa servante une première récompense, un avant-goût des faveurs célestes qu'il lui réservait peu de temps après dans l'éternelle patrie. Ce bon Maître ramena cette âme bien-aimée au mystère de sa sainte enfance dont elle ne s'était jamais fort éloignée, et voulut cette fois l'associer en frère aux douceurs ineffables de l'allaitement qu'il avait reçu au sein virginal de sa divine Mère, de celle qu'il a établie la Mère de miséricorde.

Donnons, pour commencer, la parole à la sœur elle-même, et nous la lui conserverons le plus possible dans cette phase nouvelle de ses communications.

« *Bienheureux les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a allaité* (Luc. xi. 27), s'écria une pieuse femme en parlant à notre divin Sauveur ; et cette femme pleine de piété et de foi, disent les saints Pères, représentait la sainte Église : elle reconnaissait et confessait hautement la divinité et l'humanité en Jésus-Christ ; elle adorait en lui un Homme-Dieu !

« Ce mystère ineffable d'un Dieu enfant, nourri du lait sacré de la Vierge Marie, sa très sainte Mère, est un mystère caché, inconnu, que le divin enfant Jésus découvre à qui il lui plaît, pour l'honorer ; et, malgré mon indignité, il a daigné m'y appliquer pendant cinq mois, en me donnant des lumières et des consolations ineffables, pour réjouir et délasser mon âme des petits travaux et des amertumes dont elle avait été abreuvée pendant quatre ans, pour l'œuvre à la gloire de son nom. Oui, divin et très aimable enfant Jésus, à la naissance de votre œuvre réparatrice, vous avez fait à mon âme un grand festin où elle a savouré des mets délicieux ; cependant, je ne méritais, à cause de mes péchés, que d'éprouver la rigueur de votre divine justice ; mais votre miséricorde surpasse toutes vos œuvres, et les familiarités admirables dont vous usez envers les âmes surpassent l'entendement humain !

« Je trouve dans la vie des saints des exemples qui ont rapport aux communications dont j'ai à

parler maintenant. » La sœur Marie de Saint-Pierre cite, entre autres, l'exemple de celui qu'elle appelle « son très dévot et très savant Père », saint Bernard, à qui la très sainte Vierge fit goûter, comme à l'enfant Jésus, la douceur de son lait virginal. « Cette faveur insigne, dit la sœur, lui aurait été accordée plus d'une fois dans sa vie. C'est pour cela que la grâce divine semble si bien assise sur ses lèvres qu'il ne dit rien qui ne porte au goût du ciel et ne produise une onction céleste dans les âmes. » Elle cite encore l'exemple de saint Fulbert, évêque de Chartres, qui « a joui, dit-elle, d'une pareille faveur pour avoir composé un beau livre à la gloire de Marie, et lui avoir bâti une église magnifique ; en récompense, cette divine Mère lui apparut dans l'extrémité d'une maladie qui le menaçait de mort, et, par la vertu de son lait sacré, elle le guérit à l'instant : il en reçut tout à la fois la santé et le don de prophétie ».

L'histoire intime des personnages dévots à Marie pourrait ajouter quelques exemples de ces faveurs à ceux que la sœur Saint-Pierre a ici mentionnés. Son humilité s'alarmait d'un si grand honneur ; elle se confondait dans sa misère ; mais elle y voyait une occasion d'exalter davantage la bonté de Dieu et la miséricorde de Marie pour elle-même, toute pécheresse qu'elle se reconnaissait, et elle y trouvait une promesse de miséricorde semblable pour les pécheurs dont elle sollicitait la conversion et le pardon.

Quelques jours avant le 24 juin 1847, après la sainte communion, le divin enfant Jésus appliqua les sens de sa servante à considérer l'honneur et la

louange parfaite qu'il avait rendus à son Père, pendant le temps qu'il avait été nourri du lait de sa très sainte Mère. Il lui fit connaître qu'il voulait qu'elle l'adorât en cet humble état, en union avec les saints anges, afin que sa miséricorde la remplît d'innocence, de pureté et de simplicité. Toutes les grâces qui découlent de ce mystère ineffable d'un Dieu enfant, du Verbe fait chair, elle devait les recueillir sur le sein de la Vierge Mère. Alors le Sauveur éleva son âme, et elle contempla ce prodige d'amour et d'humilité : Celui qui est engendré éternellement dans le sein du Père, dans les splendeurs de sa gloire, se nourrit en même temps du lait de sa très sainte Mère ! La sœur, favorisée de cette contemplation sublime, entra dans une espèce de ravissement, accompagné d'un saint transport d'amour. Il lui parut que l'auguste Marie l'invitait à prendre part à la céleste nourriture qu'elle donnait au Verbe incarné ; mais l'humble sœur, se jetant aux pieds de la divine Marie, protestait de son indignité, action que la Reine des anges témoigna lui être agréable. Cependant elle l'invitait à venir adorer son divin Fils, dans ce profond mystère, avec la simplicité d'un petit enfant, lui disant, pour la rassurer, que plus on approchait d'elle, plus on devenait pur.

Cédant à cette douce invitation, l'âme s'appliqua à contempler le divin enfant sur le sein de Marie ; son esprit s'élevait, et elle entra dans la profondeur de ce mystère, qui jusqu'alors lui avait été inconnue. Aussi, éclairée par la grâce sur ce mystère ineffable, elle s'écria avec saint Augustin : « O Marie, ô divine

Mère, en allaitant votre Créateur, vous nourrissez le Pain du ciel qui nourrit tous les êtres; vous enrichissez le Prix infini du monde qui doit racheter tous les hommes; vous allaitez Celui qui vous a fait ce que vous êtes, afin que par vous il fût ce qu'il est. »

Puis elle continue ainsi dans un extatique transport : « O esprits angéliques, qui êtes appliqués à l'adoration de ce profond mystère, dites-moi ce que vos cœurs ressentent, lequel vous semble le plus charmant, ou de voir une Vierge, plus pure que le soleil, tenir son Dieu et son Créateur dans ses bras, et le nourrir de son lait virginal, ou de voir un Dieu devenu enfant, le Verbe divin rester en silence, le Tout être enveloppé de langes et reposer sur le sein d'une humble Vierge? Ah! je crois vous entendre me répondre que les humiliations de l'enfant Dieu en ce profond mystère font la grandeur et l'honneur de sa Mère. Alors elle est gratifiée de ces deux grands privilèges qui font toute sa gloire : d'être la Mère et la Nourrice d'un Homme-Dieu! Le même sang, qui fut la matière de son corps adorable, devient un lait très pur, pour être la nourriture de sa vie humaine! »

Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, en mémoire de l'heureuse naissance de ce grand ami du Verbe incarné, la sœur, à la suite du divin enfant Jésus, se vit avec la plus grande confusion admise au sein de la Mère des miséricordes. « Une telle faveur, dit-elle, n'est due qu'à un saint Bernard et non à une misérable pécheresse comme moi. Cependant, je suis obligée de le dire dans la simplicité de mon âme, et ce n'est point ici une

simple imagination, mais c'est une des grâces les plus extraordinaires, et je n'ai point de paroles propres pour l'exprimer. Le divin enfant a fait un grand festin à mon âme. Ah! s'il m'était donné de faire connaître les lumières que j'ai reçues sur le sein de Marie, ma tendre mère! Oh! quel trésor j'ai trouvé!...

« Non, non, son Fils bien-aimé n'a plus besoin d'être allaité par cette divine Mère. Le jour qu'il a cessé d'en être nourri, ce divin enfant a fait un bouquet, si je puis m'exprimer ainsi, des vertus de sa sainte enfance, dont il a orné le sein de sa Mère, vertus de douceur, d'humilité, d'innocence, de pureté, de simplicité, que les frères de Jésus, enfantés par Marie au pied de la croix, doivent venir chercher auprès de leur tendre Mère. Oh! c'est que j'aperçois un grand mystère. Oui, Marie est nourrice de Dieu; mais elle est aussi nourrice de l'homme. Oh! que mon esprit a conçu de grandes choses entre les bras de Marie, ma mère tendre et chérie, pendant cette haute contemplation qui a ravi mon âme! Il m'a fallu l'heure de la récréation pour me faire revenir un peu à moi. Ce saint enfant Jésus, qui m'a donné un si délicieux festin, qui a si bien nourri mon âme, m'a fait entendre qu'il voulait me parer des vertus de sa sainte enfance avant que je paraisse au tribunal de Dieu; il veut que je devienne un petit enfant afin que je puisse entrer dans le royaume du ciel. Ainsi le peu d'années que j'ai à passer sur la terre doivent être consacrées à honorer et imiter sa sainte enfance pour en recevoir la divine impression. »

Les premières fois que la sœur Saint-Pierre fut amenée par Notre-Seigneur à contempler le mystère de sa sainte enfance et de la maternité divine, ainsi qu'à y prendre la part qu'on a vue, elle eut quelque surprise et voulut savoir si des saints n'avaient pas écrit à ce sujet. Elle consulta deux ecclésiastiques distingués par leur science et leur piété, qui la rassurèrent et lui dirent que c'était vraiment l'Esprit de Dieu qui agissait dans son âme, et qu'il fallait suivre l'attrait de la grâce avec fidélité. Elle se soumit avec obéissance à ces avis, mais elle ne laissait pas de désirer connaître les sentiments de l'Église. Elle éprouva une grande joie en lisant dans un livre sur la très sainte Vierge les sentiments des auteurs spirituels sur les privilèges de la maternité divine. Elle remarqua que plusieurs paroles de saint Augustin, de saint Athanase et de saint Vincent Ferrier étaient comme l'écho que répétait à la lettre ce qui s'était passé dans son âme pendant les opérations de l'Esprit-Saint en elle sur ce mystère. Ainsi rassurée, elle s'abandonna sans crainte entre les mains du saint enfant Jésus comme un petit enfant qu'elle était devenue pour pouvoir entrer dans le royaume des cieux.

Le lendemain, 25 juin, après avoir reçu la sainte communion, elle adora Jésus enfant, dont elle honorait en ce jour du mois la naissance. Elle vit alors la très sainte Vierge le prendre dans ses bras; puis elle se trouva comme renfermée dans le cœur de ce divin enfant, qui lui dit de se tenir là, en silence, pour ne point le troubler. Bientôt la sainte Vierge laissant, pour ainsi dire, son propre Fils,

sembla ne plus s'occuper que de l'épouse de ce Fils et lui faire comprendre le dessein de miséricorde qu'il avait sur son âme.

La Vierge Mère lui dit donc à peu près ces paroles : « Ma fille, mon divin Fils veut contracter avec vous une union intime : reconnaissez-vous bien indigne d'une telle faveur; c'est un prodige de son amour. Cependant il m'a chargée de vous y préparer. » Elle la fit alors souvenir de ses péchés passés; et, tandis que l'âme en demandait pardon au saint enfant Jésus, elle se trouva au sein très pur de l'auguste Vierge, telle qu'un petit enfant; et cette divine Mère lui apprit que son divin Fils la lui avait donnée pour la nourrir du lait de ses grâces et de ses vertus, qu'elle devrait le lui réclamer deux fois par jour avec la simplicité d'un petit enfant et que cette faveur lui serait accordée, sinon toujours d'une manière sensible, au moins par une influence de grâces qui se répandrait dans son âme et la rendrait elle-même plus digne de contracter une étroite union avec Jésus enfant.

A la suite de ces faveurs extraordinaires, la pieuse carmélite entraînait dans de vifs sentiments de reconnaissance qui se traduisaient par des hymnes de louanges imités des prières et des hymnes de l'Église. Tantôt elle saluait « Marie pleine de grâce » et la remerciait d'avoir « nourri de son lait le fruit béni de ses entrailles »; tantôt elle lui offrait une série de « quinze salutations pour honorer les quinze mois pendant lesquels la bienheureuse Vierge avait allaité l'Agneau de Dieu, le Roi du ciel né dans l'étable de Bethléhem»; ou bien elle lui faisait cette prière naïve :

« O très sainte et très digne Mère de Dieu, souvenez-vous que vous êtes ma mère, et que je suis la petite sœur du saint enfant Jésus, : nourrissez-moi comme lui. Votre divin Fils a laissé sur votre sein virginal les charmantes vertus de sa sainte enfance, et il m'envoie recueillir cette céleste rosée qui remplira mon âme de pureté, d'innocence et de simplicité. »

D'autres fois encore c'étaient de doux colloques comme celui-ci :

« O divine et auguste Mère, que faites-vous? — Je donne mon lait virginal à Celui qui m'a donné l'être et la vie. — Et que deviendra ce lait sacré? — Il deviendra sa chair et le sang de ses veines. Cette chair que je lui donne souffrira les tourments de sa passion, et ce sang que je lui fournis sera versé en la croix pour le salut de tous les pécheurs. — O anges du ciel! que vous semble de ce prodige? Vous aviez eu la commission de nourrir délicieusement les hommes de la terre en faisant pleuvoir sur eux la manne du ciel, et cela passait pour un grand miracle; regardez maintenant avec admiration la Vierge, votre Reine, qui nourrit son Créateur et le vôtre.

« O lait précieux de Marie! ô sang divin de Jésus! arrosez notre terre; faites germer des élus! »

La sœur Marie de Saint-Pierre fut heureuse encore de trouver dans la Vie de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune, vouée au culte de l'enfance du Sauveur, un trait qui s'appliquait parfaitement à ce qu'elle éprouvait maintenant elle-même. Le saint enfant fit connaître à la sœur Marguerite qu'il avait été nourri pendant quinze

mois du lait sacré de sa sainte Mère, et il l'appliqua pendant ce même espace de temps à l'adorer en cet état de sa petite enfance.

Il lui fit connaître que les âmes qui l'honoreraient comme elle pendant ce même laps de temps recevraient de lui de grandes bénédictions et une assistance particulière de la très sainte Vierge. Sur quoi notre sœur Saint-Pierre s'écrie avec une confiance qui ne pouvait manquer son effet auprès de Jésus et de sa divine Mère : « D'après cet exemple, je conclus qu'il n'est pas plus difficile au saint enfant Jésus d'opérer dans mon âme ces communications de son enfance qu'il ne le lui a été de le faire, il y a deux cents ans, dans l'âme de l'une de mes sœurs; car il est toujours le Tout-Puissant. Ce qui m'étonne, c'est que le premier sujet était une sainte âme et que le second n'est qu'un misérable instrument dont le saint enfant Jésus veut quelquefois se servir, mais qui n'a ni vertus, ni mérites, ni talents; en un mot, c'est une misérable pécheresse qui ne mérite que l'enfer, mais qui, malgré son indignité, s'est entièrement abandonnée au saint enfant Jésus, pour l'accomplissement de ses desseins. »

Tout le mois de juillet s'écoula dans la contemplation, ou pour mieux dire, dans la jouissance du mystère d'humilité et de tendre amour qui venait d'être révélé à notre carmélite, pour la consoler et la conduire par une voie plus douce et non moins féconde en fruits de salut que la voie difficile de la réparation. Toujours obligée de rendre compte à ses supérieurs, voici en quels termes d'admiration et de reconnaissance elle se plaît à le faire :

« Mon âme continue à être appliquée à adorer le Verbe incarné allaité par sa sainte Mère. Oh ! que ce mystère est ineffable ! L'âme est toute ravie d'un tel prodige. Un Dieu, enfant d'une Vierge, Celui qui a parlé par les prophètes, qui a donné sa loi aux hommes au milieu des éclairs et du tonnerre, Celui enfin par qui tout a été fait, le Verbe divin, la parole éternelle du Père est là en silence, attaché au sein de sa Mère par obéissance à Dieu, son Père, lui faisant hommage de son pouvoir absolu, en se réduisant à l'impuissance d'un petit enfant, se nourrissant d'un lait qui, bientôt changé en son sang précieux, se répandra pour le salut du monde. Il est là, dans les bras de sa sainte Mère, ce Dieu agneau, par la même obéissance qui doit un jour l'attacher à la croix. Que cette contemplation est ravissante !

« Mais, après avoir considéré avec respect et amour ce divin enfant, mon esprit se porte vers son auguste Mère. Ah ! quels doivent être les sentiments de son cœur en voyant son Dieu, son Créateur, se nourrir de sa substance ? Combien je la remercie d'avoir allaité mon Sauveur, d'avoir engraisé, si je puis m'exprimer ainsi, la victime de notre salut ! O divine Marie, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Votre sein virginal m'apparaît comme un soleil de pureté et comme une fontaine de grâces ! Allons y puiser, afin de naître à l'enfance de Jésus naissant. »

Notre sœur explique ensuite que, pour correspondre à ce mystère ineffable, l'enfant Jésus demande d'elle une grande pureté de cœur et un

détachement complet des créatures. Elle doit, en un mot, imiter les vertus de sa sainte enfance. Pour s'en être un peu éloignée dans une circonstance, elle perdit la présence de la sainte Vierge et du saint enfant Jésus pendant à peu près huit jours ; mais alors, s'étant profondément humiliée devant Dieu, elle reçut en son cœur un vif trait de componction qui lui fit pleurer amèrement tous ses péchés passés. Bientôt, comme l'enfant prodigue, elle reçut le baiser de paix et de réconciliation du Père de famille, et le Seigneur lui rendit ses communications. D'abord il lui fit voir qu'il était son Dieu, son tout, et lui montra les faveurs qui lui étaient destinées, si elle se montrait fidèle à la grâce donnée en ce précieux moment.

Son âme sentit changer ses dispositions, et les grâces qui survinrent lui firent retrouver le divin enfant Jésus sur le sein de son auguste Mère. Il voulait qu'elle l'adorât en cet état de sa sainte enfance, ce qui exige une grande pureté de cœur. Le démon, qui traversait les desseins de la servante de Dieu, dès leur principe, dans son intérieur, avant de les compromettre dans leur application extérieure, lui inspira de nouveau des inquiétudes lorsqu'il la vit, sous l'action de la grâce et du pardon, revenir à la contemplation du mystère de Jésus au sein de sa divine Mère ; mais elle en référa au guide de sa conscience dont les avis la rassurèrent, et l'ennemi, battu par l'obéissance, fut mis en fuite.

La sœur continua donc à suivre l'attrait de la grâce. Elle s'unissait dans cette contemplation aux

saints anges et aux saints Innocents, offrant l'Agneau sans tache dans cet état de dépendance et de petitesse à son Père céleste pour le salut des pécheurs. Le divin enfant lui faisait aussi porter à elle-même l'état de sa petite enfance en la faisant participer à sa nourriture et recevoir de la très sainte Vierge un aliment céleste qui la remplissait d'innocence, de pureté et de simplicité. Une nuit, s'étant éveillée à une heure du matin, elle sentit dans son âme la présence de la Vierge Mère, qui l'invitait à puiser en pleine liberté à la source divine de grâces qu'elle renfermait dans son sein et à faire part de son abondance aux pauvres pécheurs. Le même jour, à la communion, le saint enfant Jésus lui enjoignit de prier pour les âmes impures. « Je vous ai préparée et purifiée, lui dit-il; maintenant, levez-vous, allez me chercher des âmes, afin que je règne sur elles. » A la suite de ces paroles, il s'opéra en elle quelque chose de douloureux, d'incompréhensible : c'était comme un feu cuisant, un enchaînement qui tenait ses sens captifs; et l'enfant divin lui fit entendre qu'elle devait combattre le démon de l'orgueil et celui de l'impureté avec les vertus et les grâces de sa sainte enfance.

Après avoir été conviée à contempler la majesté divine dans sa sublimité et à rendre au nom redoutable de Dieu les hommages d'une humble adoration; après avoir été occupée pendant quatre ans à revendiquer la gloire divine et à prendre part aux mystères les plus austères de l'Homme-Dieu, on pourrait s'étonner de voir maintenant la servante de Dieu appliquée presque exclusivement à la con-

temptation d'une circonstance des plus humbles et des plus délicates en même temps de la vie du Verbe incarné. Ce serait peu connaître l'économie du mystère de l'Incarnation, si la petitesse d'une circonstance nécessaire de ce mystère faisait ombrage à des esprits qui trouveraient là quelque chose d'indigne de la divinité et même de la dignité de l'homme. L'homme, dans ses pensées fières, passe rapidement sur les premières nécessités de son enfance et ne veut se reconnaître que dans le déploiement de ses forces, lorsqu'il est arrivé à l'âge viril, qu'il ne semble plus dépendre que de lui-même et commander par son génie à toute la nature. Cette nature se venge pourtant de ces prétentions, et soumet son pauvre tyran à de viles passions lui imposant la servitude des sens à la place de l'obéissance au Créateur oublié, blasphémé. Pour anéantir l'orgueil de l'homme, le Dieu grand par-dessus tout se fait tout petit parmi les hommes; pour détruire l'esprit de liberté sans frein et de convoitise des richesses, il se livre comme un être inerte et sans volonté à une humble vierge bénie, il est vrai, entre toutes les femmes; et, pour revendiquer les droits de la pureté, fruit de la grâce rendue à une nature déchue, il glorifie le sein virginal de sa Mère et il y renferme avec le lait, nourriture de sa petite enfance, les grâces de la miséricorde la plus tendre et la plus efficace envers les pécheurs. La sœur Saint-Pierre ne voit d'abord dans ces circonstances que l'abaissement de son Dieu. Elle pense à l'orgueil des hommes, aux anges rebelles qui refusent de se prosterner devant leur Créateur dans ce mystère,

le plus petit peut-être, aux yeux des chrétiens mêmes, de tous ceux de la vie du Sauveur. Cependant, l'Église dans sa liturgie l'a exalté; après la femme de l'Évangile, qui la représentait, elle proclame « bienheureux le sein qui a nourri d'un peu de lait dont la source est dans le ciel le Christ, le Seigneur, Celui qui nourrit toute créature ».

CHAPITRE XIV

Le mystère de la maternité divine étendu à tous les hommes.
— Mission de la sœur Saint-Pierre auprès de Marie et auprès
des pécheurs. — Application à ce mystère de quelques pas-
sages du *Cantique des cantiques*.

La sœur Marie de saint-Pierre pourrait sembler digne d'être admise à participer au mystère de l'enfance divine, tel qu'il a été exposé dans le chapitre précédent. Ses vertus étaient la préparation convenable pour la réception d'une telle grâce. Mais nous ne devons pas oublier qu'entre toutes, ces grâces extraordinaires procèdent de la libre disposition de Dieu, et que jamais une âme, si parfaite qu'on la suppose, ne pourrait s'y disposer et les attirer en elle-même. C'est donc le Seigneur qui favorisait ainsi sa servante; il l'admettait à ce qu'il avait de plus exquis dans ses largesses, il trouvait sa complaisance à faire goûter à son épouse bien-aimée des jouissances qui étaient en même temps un accroissement des plus belles vertus, la simplicité, l'innocence, la pureté. Toutefois, dans toutes les grâces extraordinaires qui lui étaient octroyées, la

sœur recevait une mission. Dans les précédentes communications elle était chargée d'annoncer des châtimens, si la réparation par la prière et la conversion ne désarmait pas le bras prêt à frapper. Mais les paroles de menaces dans la bouche du Seigneur ne sont jamais son dernier mot : il veut effrayer, pour retirer les âmes du péché et de leur perte, et pour les ramener à lui. Des châtimens sensibles peuvent survenir sur les enfans obstinés dans leur désobéissance ; mais ces châtimens ne vont pas à la mort, ils rendent la vie aux âmes, aux nations frappées ; ils sont purement temporels, et, pour les chrétiens, pour les catholiques surtout, même rebelles, ces punitions ne sortent pas de la discipline paternelle. Bientôt au châtiment succède la consolation ; car sous la verge l'enfant a pleuré, il a quitté ses voies mauvaises, il a promis de n'y plus retourner ; le père avait châtié, c'est au tour de la mère d'intervenir : elle essuie les larmes, elle fait voir à quelles suites fâcheuses la faute a conduit, et confirme l'enfant dans ses dispositions de repentir ; le sourire reparaît sous les larmes, et bientôt il osera s'approcher de son père et lui soumettre ses petits raisonnemens et ses petits travaux.

Le Seigneur, Père trop souvent et trop justement irrité, nous a donné une mère dans Marie. Cette tendre mère gémit de nos égaremens ; les pleurs descendent silencieusement sur son visage, quand elle voit les déportemens indignes des chrétiens, des enfans de l'Église, insolens, désobéissans, provocateurs envers son Fils, envers Dieu, notre Père céleste. Elle tient alors ses mains cachées, comme

dans l'apparition de la Salette; car ce n'est pas le temps de les montrer pour distribuer des grâces; mais attendez : quand les châtimens auront réduit cette obstination d'un peuple rebelle, que des troupes de fidèles courront au pied des autels, se frapperont la poitrine et demanderont grâce, ce sera alors la Mère de miséricorde qui apparaîtra, les mains apparentes, les regards levés au ciel, intercédant et enseignant à la fois. C'est en elle que le Seigneur a enfermé les trésors de sa miséricorde, non plus pour une seule âme privilégiée, qui d'abord en savoure les faveurs. Cette âme est le type, l'exemple de la famille chrétienne; les autres enfants vont s'approcher à leur tour, et puiser à la même source de miséricorde, représentée par ce qu'il y a de plus doux, de plus confortant, par le sein d'une mère. C'est dans cette effusion plus générale de la miséricorde que nous allons suivre maintenant notre chère sœur Marie de Saint-Pierre.

Notre-Seigneur continue à l'appliquer à l'adorer petit enfant sur le sein de sa Mère. Là il lui révèle d'admirables instructions sur la maternité de la très sainte Vierge envers les hommes, les chrétiens, qu'il lui a donnés pour être ses enfants au moment de sa mort sur le Calvaire, lorsqu'elle était au pied de la croix.

« Ah! si je savais écrire, s'écrie notre sœur privilégiée, si je savais parler! Non jamais je n'avais bien connu le précieux don que Jésus mourant nous a fait, en nous donnant sa divine Mère. O mystère de miséricorde et d'amour! Aussitôt qu'il nous eut enfantés sur la croix, au milieu des plus affreuses

souffrances , il a remis tous ces nouveau-nés entre les bras de la plus tendre mère, afin qu'elle les nourrit et les élevât pour la vie éternelle. Pour cela, il a rempli son sein du lait de la grâce et de la miséricorde; il a fait cette divine Mère légataire de tous les biens immenses qu'il avait acquis pendant sa laborieuse vie et sa douloureuse passion, afin qu'elle devînt le canal admirable d'où découlent sur la sainte Église les mérites infinis de Jésus, qui en est le divin Époux.

« Mais voici un autre mystère : Marie avait nourri Jésus de son lait très pur; pour la remercier, il lui a remis son sang, dont il l'a faite la dépositaire. Oui, elle était là, debout au pied de la croix pour le recevoir dans le précieux vaisseau de son cœur maternel. Marie avait donné à Jésus son corps adorable; Jésus le lui a rendu après sa mort, orné de ses glorieuses plaies, afin qu'elle puisât dans ces fontaines sacrées du Sauveur la vie éternelle pour les enfants que l'amour de Jésus lui avait donnés avant son dernier soupir. Oui, Jésus est tout à Marie avec toutes ses richesses, et Marie est toute à l'homme : elle nous tend ses bras bienfaisants, elle nous invite à puiser dans son sein virginal le lait de la grâce; son cœur est toujours ouvert pour nous recevoir.

« Tant que l'homme est sur la terre, lui dit Notre-Seigneur, il est dans un état d'enfance; ce n'est qu'au ciel qu'il sera dans l'âge parfait. C'est pourquoi il doit sans cesse recourir à sa mère, comme un petit enfant. » Ce mystère est un trésor caché dans le champ de l'Église, et que Notre-Seigneur découvre à qui il lui plaît. Il choisit aujourd'hui sa

servante qu'il a préparée lui-même à cette mission. Voici qu'il l'unit à lui pour s'approcher du sein virginal de son auguste Mère ; il la conduit à cette source de grâces et de bénédictions où elle doit puiser le lait de la divine miséricorde dans l'esprit de charité avec lequel il a puisé lui-même : en effet, il a pris ce lait pour tous les hommes en versant jusqu'à la dernière goutte son sang sur la croix. Qu'elle-même donc, à son exemple, s'approprie cette mystérieuse liqueur sur le sein de Marie au nom de tous ses frères, et qu'elle la répande ensuite sur le monde comme une rosée céleste pour purifier la terre, qui est pleine de corruption. »

Notre-Seigneur semblait alors lui dire : « Je veux que vous soyez bien petite ; mais je veux que vous ayez un grand cœur. » Et cette invocation lui fut suggérée, avec laquelle elle devait recueillir cette liqueur mystérieuse sur le sein maternel de Marie :

« O très sainte et très digne Mère de Dieu, faites couler à grands flots sur tous les hommes, qui sont vos enfants, le lait de la grâce et de la miséricorde. »

Pour mieux remplir sa mission, notre sœur trouvait toujours de nouvelles excellences à considérer dans le mystère de la maternité divine. Un jour, le Saint-Esprit lui faisant connaître plus intimement la pureté virginal de la divine Mère, son âme, suspendue dans la contemplation d'une telle merveille de lumière et de pureté, goûtait d'ineffables délices. Le Seigneur, renouvelant alors son alliance avec elle, lui donnait en qualité d'épouse les trésors sacrés de la Reine des vierges, afin de puiser à ces fontaines merveilleuses le lait de la miséricorde pour ses

frères, les pauvres pécheurs. Il lui fut dit que par ce privilège elle obtiendrait de grandes grâces pour la France, ce qui ramène ces communications si douces au dessein premier manifesté à la sœur pour le salut de sa patrie. Mais, dans le mystère de Jésus enfant sur le sein de sa divine Mère, elle voyait les humiliations futures du Calvaire; le Sauveur des hommes lui fit connaître qu'en goûtant la douceur du lait virginal de sa très sainte Mère, il goûtait aussi l'amertume du calice que lui présentait la rigoureuse justice de son Père. Il fait donc participer l'âme au milieu des délices à cette amertume causée par les pécheurs.

Dans le même esprit d'expiation, la sœur Saint-Pierre trouvait un merveilleux rapport entre Jésus attaché au sein de Marie et Jésus attaché à la croix. Elle le voyait dans ces deux états suspendu entre ciel et terre; elle voyait la Reine des martyrs, déjà le cœur blessé par le glaive de douleur, nourrir de sa propre substance ce corps adorable qui doit tout souffrir pour nous dans sa passion; puis le Sauveur du monde remplir ses veines sacrées de ce précieux sang qu'il doit répandre sur le Calvaire. Alors elle s'écrie :

« Je vous salue, ô Marie, Reine des martyrs, dont le sang précieux, fourni par la piété maternelle, a rempli pendant quinze mois les veines sacrées du Roi des martyrs. »

Si la sœur recevait des lumières et des faveurs pour le bénéfice du prochain et particulièrement des pécheurs, il était convenable qu'elle en fût récompensée par une abondance toujours plus grande de

bénédictions célestes : d'ailleurs, plus elle recevait, plus elle donnait. Toujours appliquée au même mystère de la sainte enfance et de la maternité divine, il se faisait comme une ascension de ses sens intérieurs à des contemplations toujours plus élevées et une absorption de ses puissances toujours plus envahissante et plus délicieuse. Elle regrette de n'être pas théologien pour faire de ses découvertes un traité admirable. Nous sommes loin, ici, de partager son sentiment ; notre sœur reste agrégée à une classe spéciale parmi les enfants de l'Église ; elle appartient aux mystiques, non pas aux écrivains de cette catégorie, mais aux âmes qui directement ont eu le Seigneur pour maître et sont devenues des sources de connaissances nouvelles dans les secrets de la bonté et de la miséricorde divine. Sa part est assez belle pour qu'elle n'ait pas à en envier une autre où l'élément humain bannit quelquefois, diminue toujours le surnaturel.

Il lui revint donc à l'esprit des paroles de l'Écriture empruntées au livre des Cantiques, qu'elle avait récitées dans cet office divin proposé à tous les fidèles, imposé à toutes les personnes en religion. Le sens voilé par la langue liturgique lui est découvert par l'Esprit qui la conduit et qui lui en révèle les merveilleuses applications. Ces saintes paroles, en effet, devinrent, dans ces circonstances nouvelles, comme un flambeau projetant de merveilleuses lumières sur le mystère de l'Incarnation du Verbe et de la maternité divine de la très sainte Vierge. L'ange de ténèbres, qui plusieurs fois avait tenté de la détourner de cette contemplation, dut

reculer devant cette lumière et laisser l'âme en paix. C'est elle-même qui s'exprime ainsi :

« O Vierge sainte, que vous êtes pure et admirable ! Il me semble que l'Esprit-Saint est sans cesse occupé de vous. A votre naissance, je l'entends dire dans son conseil divin : « *Notre sœur est petite...; que lui ferons-nous au jour où il lui faudra parler ?* » Il me semble, dans ma simplicité, que ce jour où il faudra lui parler et où elle devra parler, est celui de l'ambassade de l'ange Gabriel ; c'est ce bienheureux *fiat*, cette parole admirable de Marie, qui doit être l'aurore de notre salut.

« Le moment marqué dans les décrets de Dieu est arrivé. La sainte Vierge a trouvé grâce devant Dieu et conçu le Verbe divin par l'opération du Saint-Esprit. Je l'entends, cette divine Vierge, annoncer au genre humain son bonheur et la grande nouvelle de l'Incarnation : « *Mon bien-aimé est tout à moi, et moi je suis toute à lui.* »

« O mystère ineffable ! Celui qui repose éternellement dans le sein du Père éternel repose en même temps dans le sein d'une humble Vierge. Je vous adore, ô très saint enfant Jésus, dans cette couche royale environnée de roses et de lis ; mon âme éprouve une joie indicible de vous voir si bien logé dans cette *maison d'or* que la divine Sagesse a bâtie. Mais voilà le genre humain qui vous attend ; depuis quatre mille ans la nature tout entière soupire après votre bienheureuse naissance ; elle la demande à grands cris au ciel et à la terre par ces paroles : « *Qui me rendra assez heureuse pour vous trouver dehors, ô mon aimable Mère ?* » Sortez donc, ô

divin Jésus, de la prison virginale où l'amour vous tient renfermé; donnez-moi la consolation de vous voir et de vous adorer. Réjouissons-nous; voici la divine Marie qui nous donne l'espérance de voir nos souhaits bientôt accomplis par cette douce promesse : « *Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il reposera sur mon sein; vous le verrez bientôt.* » Enfin, le jour de joie est arrivé; les anges, dans leur admirable symphonie, chantent : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* » L'heure du salut de l'homme a sonné : voilà son Sauveur qui sort du sein virginal de Marie. O terre, mille fois heureuse en ce jour d'éternelle mémoire, tu deviens un ciel!

« O divine et auguste Mère de Dieu, je n'ai plus rien à désirer; mes souhaits sont accomplis; voilà que je trouve Jésus, mon divin Rédempteur, entre vos bras sacrés; il repose sur votre sein maternel; il se nourrit de votre lait virginal. C'est à cette heure que j'entends encore la voix de l'Époux céleste vous féliciter de votre maternité divine en vous disant : « *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.* » Oui, divine Mère, vous êtes toute belle aux yeux du divin Époux, parce que vous seule avez conservé la belle fleur de la virginité. Vous êtes vierge avant, pendant et après l'enfantement de votre divin Fils. Pendant que les anges chanteront dans le ciel le cantique éternel de Dieu trois fois saint, nous chanterons sur la terre le cantique virginal de la mère trois fois vierge. »

Il y avait déjà six mois environ que notre sœur était retenue à ce mystère, si abondant en fruits de miséricorde pour les pécheurs et en délices ineffables pour l'âme appelée à le contempler. Les faveurs qu'elle y goûtait n'étaient pas encore épuisées; le divin enfant, de plus en plus, lui faisait porter l'état de sa petite enfance au sein de Marie; elle y découvrait toujours de nouveaux trésors cachés et voyait la très sainte Trinité y mettre toutes ses complaisances.

En ces dernières communications, il lui sembla voir plusieurs fois la divine Mère dans l'intérieur de son âme. De son sein plus pur que les rayons du soleil coulaient des torrents de grâce et de miséricorde. Un ange semblait occupé à les recevoir dans un vase céleste comme une précieuse liqueur. A cette vue, la sœur pria les esprits angéliques d'en répandre sur les maisons de son saint ordre et sur les ministres de l'Église. Le soir, à l'oraison, comme cette mystérieuse vision se représentait encore, la sœur dit à la sainte Vierge : « O ma bonne Mère, que veut dire une chose si étonnante? Lors de votre apparition, l'année dernière, vous avez dit que votre divin Fils était irrité contre nous; vous annonciez de grands malheurs, et cependant je ne vois que des torrents de grâces se répandre sur nous? » Et il lui sembla que Marie lui faisait cette réponse : « Oui, ma fille, il est certain que je suis apparue l'année dernière sur la montagne et que j'ai annoncé de grands malheurs; ils seraient infailliblement arrivés sans ma médiation auprès de mon Fils. »

La divine Mère de miséricorde alors manifesta

plus expressément le mystère de sa tendresse maternelle et de son héroïque charité, pour un peuple appelé par elle son peuple, qui renouvelle continuellement ses douleurs. Pour apaiser la colère de son divin Fils irrité contre les pécheurs de la France, elle lui avait montré son sein maternel, et, en considération du lait virginal qui l'avait nourri dans les nécessités de sa petite enfance, il avait révoqué la sentence de la famine, qui déjà avait reçu un commencement d'exécution, ne voulant pas priver le peuple de Marie, sa Mère, d'un pain nécessaire à sa subsistance; et son bras levé pour frapper était tombé désarmé sur le sein de sa Mère, d'où il avait fait couler des torrents de grâces qui ont rendu la fécondité et la salubrité à la terre.

« O heureux peuple de France, s'écrie ici la sœur, enfants trop aimés de Marie, sachons reconnaître la tendresse et la bienveillante charité de notre auguste Mère, nous lui devons notre salut! Bénissons Marie en mangeant notre pain de chaque jour, car nous le devons à sa puissante médiation. Mais convertissons-nous au Seigneur; approchons avec humilité et confiance du trône de Dieu, car nous y avons de puissants médiateurs, le Fils auprès de son Père et la Mère auprès de son Fils. Le Fils montre à son Père son côté ouvert et les plaies qu'il a reçues pour nous; la Mère montre à son Fils le sein qui l'a allaité; l'un et l'autre parlent pour nous par des voix qui viennent de la région de leurs cœurs. Le Fils refusera-t-il à la Mère ce qu'elle lui demande pour nous? Le Père refusera-t-il à son Fils ce qu'il demande en notre faveur? Si nous crai-

gnons d'être punis à cause de nos crimes, joignons au sang du Fils, à la prière de la Mère, nos larmes de repentir, et les trois feront un témoignage assuré de notre pardon. »

D'après ces communications sur l'enfance du Sauveur, la sœur Saint-Pierre avait conçu un extrême désir d'avoir un tableau représentant ce mystère ineffable. Malgré l'extrême bienveillance de la révérende Mère prieure pour elle, la sœur ne lui avait point fait part de ce désir; d'ailleurs il n'aurait été guère possible à cette bonne Mère de la satisfaire en ce point, car l'état précaire où se trouvait la communauté, après la construction du nouveau monastère, ne lui aurait pas permis de faire peindre un tableau de cette nature pour contenter la dévotion d'une simple religieuse. Cependant la sœur ne perdit point courage; elle s'adressa avec la plus grande confiance à la très sainte Vierge et au divin enfant Jésus; elle les pria en toute simplicité de lui envoyer le cher tableau, et d'avance récita un *Laudate* en action de grâces. Cependant elle n'en avait parlé qu'à eux seuls, et aucune personne n'avait eu connaissance de son désir, lorsqu'une pieuse dame envoya à la communauté précisément le tableau demandé à la très sainte Vierge, représentant le divin enfant Jésus allaité par sa très sainte Mère. Malgré la vivacité de la foi de notre sœur et sa confiance d'enfant en la bonté de sa divine Mère, elle ne laissa pas d'être surprise de l'à-propos de cette offrande, et elle considéra ce tableau comme un signe de sa dernière mission et comme un mémorial de la protection particulière

que la sainte Vierge avait exercée, pour sauver la France.

A cette époque, 8 novembre 1847, se terminent, pour ainsi dire, les grandes communications de la sœur Marie de Saint-Pierre embrassant l'œuvre de la Réparation par la sainte Face, et se couronnant par l'intervention de Marie, la Mère de miséricorde. Les lumières spéciales qui seront encore données à la sœur ne concerneront que des détails du sujet des communications antérieures. Il en sera donné au moins une indication comme on l'a déjà fait pour ce qui concernait la croix de l'archiconfrérie de Langres. Un rapprochement se présente à notre esprit, qui déjà avait été signalé par le vénérable M. Dupont. La Salette et Lourdes se retrouvent dans la mission de la sœur Marie de Saint-Pierre. Elle a devancé et prédit l'apparition de la Salette dans ses communications sur la réparation des blasphèmes et de la violation des trois premiers commandements de Dieu. Là elle a fait apparaître au premier rang les menaces. Le Fils de Dieu est irrité par les blasphèmes contre la majesté divine, sa colère est prête à éclater sur les prévaricateurs. Son Père céleste outragé dans son Fils va lui-même tirer vengeance de ses ennemis. Qui donc arrête son bras levé pour frapper? c'est Marie; mais elle trouve ce bras bien lourd; il faut que des âmes fidèles viennent l'aider par leurs réparations. Voilà ce que Marie à la Salette fait connaître à tout le monde chrétien; voilà ce que le Seigneur avait révélé d'abord à sa servante, à une fille du cloître, son épouse, parce que sans doute il attendait que de

ces asiles de la prière des voix suppliantes seraient les premières à s'élever vers lui, et en suspendant ses coups à donner un répit aux masses coupables. La sœur a vu la Salette et le mouvement qui s'en est suivi; c'était déjà un commencement de la réparation demandée. L'œuvre est à peine fondée, propagée, que la Mère de miséricorde intervient. Un mystère intime, des plus cachés, est d'abord communiqué à cette âme préparée à le recevoir et à s'y associer par l'action la plus fidèle et la plus saintement unie, pour de là se répandre sur l'Église entière, mais de préférence sur la France. Lourdes est ainsi préfiguré; Lourdes, où une enfant, plus innocente encore que le comportait son âge, est admise à contempler Marie dans le mystère le plus glorieux, qui jusqu'à ces derniers temps était presque resté le secret de Dieu. Marie, sans tache dans sa Conception sainte, apparaît comme la source de toutes les grâces; et quelles grâces faut-il d'abord à des pécheurs, si ce n'est une miséricorde toute maternelle qui obtienne pour les fils repentants le pardon d'un Père réconcilié? Ces sources qui coulent depuis sont un moyen et un symbole de ces bénédictions qui coulent du sein de Marie et du cœur de Jésus. Ce double caractère imprimé à la France en ce siècle d'impiété et de révolte contre un Dieu sauveur, nous le retrouvons accusé manifestement dans les communications de la carmélite de Tours; et cette double empreinte restera sur notre patrie comme un signe et comme un gage que Dieu, malgré d'étranges excès, ne peut ni ne veut l'abandonner. La petite sœur, préparée dès son enfance à cette

mission, peut donc à bon droit, avant de toucher au terme de sa courte carrière, se rendre ce témoignage et exprimer comme il suit sa reconnaissance :

« O mon Dieu ! bénissez-moi malgré mon indignité, parce que j'ai fait ce que vous m'avez commandé. Daignez aussi, dans votre grande miséricorde, me pardonner mes fautes ; car je crains la divine rigueur de votre justice, quand je pense à ces paroles : On demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup. Cependant, ô mon Dieu, deux choses me consolent dans la vue de votre jugement : la première c'est que vous m'avez fait la grâce de marcher dans vos voies avec un esprit de droiture et de simplicité, toujours sous l'étoile si douce de la sainte obéissance ; la seconde, c'est que vous m'avez accordé la grâce que je vous avais demandée de ne jamais me glorifier de vos dons. Oui, Seigneur, je vous dirai jusqu'à la fin de ma vie : A vous seul, Seigneur, tout honneur et toute gloire, et à moi, misérable pécheresse, la honte, le mépris et la confusion.

« Je vous rends mille actions de grâces, ô mon Dieu, d'avoir donné à votre indigne servante deux grands dons : celui de votre Face adorable, pour apaiser la justice de votre divin Père, et le sein virginal de votre sainte Mère pour y puiser le lait mystérieux de la grâce et de la miséricorde. L'un et l'autre de ces dons charment mon cœur, ô divin Jésus. De quel côté me tournerai-je ? D'un côté, je vois la Face adorable de mon divin Sauveur, d'où coule un sang précieux qui m'assure la vie éternelle ; de l'autre, je trouve le sein virginal de Marie,

ma divine Mère, où je goûte les douceurs d'une manne céleste qui remplit mon âme de confiance en la divine miséricorde, dont Marie est le céleste canal.

« O bienheureux saints anges, et vous tous, saints et saintes du ciel, remerciez pour moi Jésus et Marie, qui m'ont comblée de leurs bienfaits pendant ma vie, et attirez-moi au ciel, afin que j'aie, malgré mon indignité, chanter avec vous éternellement l'hymne de la reconnaissance pour toutes les grâces que j'ai reçues de mon Dieu, et surtout pour l'*œuvre réparatrice* que sa miséricorde a établie en France. »

CHAPITRE XV

M^{lle} Théodelinde Dubouché fonde la congrégation de l'Adoration réparatrice. — Vision de la sainte Face ; tableau qui en est fait. — Visites de M^{lle} Dubouché à Tours. — Relations avec M. Dupont. — L'adoration nocturne du saint Sacrement.

Parmi les personnes auxquelles les communications de la sœur Saint-Pierre étaient parvenues, se trouva M^{lle} Théodelinde Dubouché. C'était une âme généreuse qui n'aimait à faire que ce qui lui donnait de la peine, et elle fut, sous ce rapport, servie à souhait. Elle connut les épreuves intérieures et eut à lutter contre de grandes difficultés extérieures ; ses peines intérieures lui vinrent souvent de ses directeurs, qui ne comprenaient pas toujours les voies où marchait leur pénitente, reculaient devant la difficulté et cherchaient à la supprimer, en imposant à l'âme de se refuser à l'attrait de la grâce qui la sollicitait vers des régions supérieures. Toutes ces peines étaient permises par Notre-Seigneur pour rapprocher davantage cette âme de lui-même et pour se communiquer à elle avec plus d'abondance et d'efficacité ; car en la rendant plus parfaite par une union plus intime avec lui, il la rendait aussi plus apte à tra-

vailer à la perfection et au salut des autres, selon les desseins de miséricorde de ce divin Sauveur.

Elle aussi, dans le monde, où elle exerçait la profession de peintre de portraits, se livrait à des œuvres de charité; mais d'abord elle dut commencer par travailler à la conversion de sa mère et ensuite de son père. La grâce de Dieu vint à son aide, et elle réussit dans cette mission filiale au gré de ses désirs. L'amour croissant qu'elle ressentait pour Notre-Seigneur trouva de bonne heure un aliment dans la sainte Eucharistie. La communion faisait ses délices; mais elle ne pouvait oublier ensuite ce Dieu caché, à qui elle devait tant de bonheur et qui restait là méconnu, oublié, quoique présent et vivant dans le très saint Sacrement de l'autel. Une vision de la sainte hostie lui apparut, comme elle adorait au carême de 1846 les reliques de la passion, exposées dans l'église de Notre-Dame; et sa dévotion à ces insignes reliques de notre Rédemption s'unit étroitement à celle qu'elle sentait grandir en elle pour Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Aussi lui fut-il dit à cette époque par la supérieure d'une maison d'hospitalières: « Malgré votre zèle pour les œuvres de charité, l'adoration perpétuelle vous irait mieux que notre vie. » Cependant, pourquoi venir ainsi s'établir au pied de l'autel, devant le tabernacle? Pourquoi ainsi adorer Jésus dans le sacrement de son amour? Serait-ce pour l'adorer simplement ou pour accomplir cette œuvre, déjà excellente par elle-même, dans un but spécial, et avec un esprit particulier? C'est ce qu'elle ignorait encore et ne devait pas tarder d'apprendre.

Au commencement de l'année 1847, Théodelinde

Dubouché se trouvait en relations avec la révérende mère Isabelle de Saint-Paul, prieure des carmélites de la rue d'Enfer. Lorsqu'elle vint pour la première fois trouver cette religieuse, qu'elle ne connaissait nullement, elle obéissait à un ordre secret reçu dans l'oraison. « Ces deux âmes étaient dignes de se comprendre, et elles furent promptement unies. Théodelinde n'était pas celle qui apportait dans ce commerce intime le cœur le moins ardent et le moins dévoué; mais la prieure joignait au mérite personnel de sa vertu l'autorité de sa vie religieuse et l'expérience de la conduite des âmes. Théodelinde, encouragée par son confesseur, se mit entièrement sous la direction de cette mère. » (*Vie de la mère Marie-Thérèse*, p. 124.) La confiance fut grande et réciproque, et les incidents qui suivirent élevèrent l'une et l'autre dans une sphère supérieure qu'elles n'avaient pas prévue.

C'est à cette époque que la mère Isabelle de Saint-Paul recevait du Carmel de Tours, avec lequel elle était en relations, les prières de réparation contre le blasphème, avec la feuille intitulée : *Abrégé des faits concernant la réparation*, c'est-à-dire un abrégé des communications faites à la sœur Saint-Pierre. La mère Isabelle en fit part à M^{lle} Dubouché, pour qu'elle en prît connaissance et pût en faire son profit. C'est en effet ce qui, par l'action de la grâce divine, ne manqua pas d'arriver. Jusqu'à cette époque M^{lle} Dubouché, en se rapprochant toujours davantage de Notre-Seigneur dans les mystères de l'Eucharistie et de la Passion, avait, pour ainsi dire, posé les premières pierres de son édifice spirituel

par le culte qu'elle avait rendu aux reliques insignes de la Passion, et par l'adoration prolongée qu'elle rendait à Jésus présent dans l'hostie sacrée. Pendant toute l'année 1846 nous ne voyons, dans les comptes rendus de conscience qu'elle a laissés, pas d'autre préoccupation à l'égard de Notre-Seigneur. Mais en lisant dans le petit livre communiqué par la mère Isabelle ces paroles : *Le signe sensible de la réparation sera ma Face couverte d'ignominie et couronnée d'épines*, l'âme de Théodelinde reçut une commotion intime qui la jeta aussitôt dans une voie nouvelle qu'elle ne devait plus quitter, et qu'elle accusa aussitôt de la manière la plus explicite.

Nous ne devons pas oublier que c'est une âme favorisée par Notre-Seigneur de communications spéciales, que ce bon Maître lui fait part de ses désirs, de ses douleurs et peu à peu des desseins qu'il a sur elle. Ce n'est pas assez qu'il lui donne du dehors une direction et des enseignements sur la ligne qu'elle doit suivre pour arriver au but où il veut la rendre ; c'est une des épouses admises aux secrets de l'Époux ; pour elle aussi, le Maître des maîtres a des leçons particulières qui lui sont données dans la partie réservée de son âme. Envoyée par un ordre mystérieux, sous la direction de la prieure du Carmel, sans que ni l'une ni l'autre aient conscience des desseins de Dieu, M^{lle} Dubouché reçoit de la mère Isabelle, dans un petit livre, cette lumière qui vient si à propos éclairer les incertitudes de son âme et qui rayonne de ces deux mots : *Réparation ; divine Face*. Comme une proie blessée, elle se retire emportant le trait qui l'a pénétrée et dont la douce

blessure enflammera son cœur et ses sens. C'est dans la retraite de la nuit que le trait lancé opère son premier effet. Le jour même où la feuille lui a été communiquée, ainsi que l'atteste un témoin bien informé, M. Dupont, c'est-à-dire dans la nuit du jeudi de la sexagésime 1847, un songe lui représenta la face adorable de Jésus-Christ dans sa passion, meurtrie et couverte de sang. S'inclinant vers elle, cette Face douloureuse déposa sur ses lèvres deux gouttes de sang qui sortaient des siennes. Le lendemain, à la messe, après avoir communié, M^{lle} Dubouché vit se reproduire en elle-même la même image qu'elle avait vue en songe; le soir du même jour, comme elle faisait le chemin de la croix, à la sixième station, celle de la Véronique, la figure souffrante lui apparaît de nouveau, et le même mouvement du songe se renouvelle; les deux gouttes de sang sont encore déposées sur ses lèvres, et elle entend plus distinctement ces paroles qui lui avaient été déjà dites la première fois : « Tu es ma bien-aimée, je t'ai choisie; ces deux gouttes de sang de ma bouche, je te les donne pour les pécheurs. » Cette triple impression a pour toujours gravé dans le cœur de Théodelinde la Face mystérieuse; lors même qu'elle ne lui apparaîtra plus sensiblement, elle la verra toujours dans son intérieur. Un mouvement secret la pressait de reproduire par la peinture l'image présente au regard de son âme; la mère Isabelle l'y encouragea, et son confesseur le lui ordonna. Le même mouvement lui insinuait qu'elle ne devait y travailler que le vendredi et à genoux; elle y consacra quatre vendredis, et sa joie fut grande de

trouver que c'était ressemblant au modèle qui posait en elle-même. « On y trouvera beaucoup de défauts d'art, écrivait-elle au révérend Père Lefèvre, de la Compagnie de Jésus, mais pour moi c'est le souvenir d'une grande grâce. Cette toile me fait l'effet d'une œuvre informe qui rappelle un chef-d'œuvre, ou d'un portrait grossier qui ressemble à une personne aimée. » (*Vie de la mère Marie-Thérèse*, p. 125.)

Dès que son œuvre fut achevée, M^{lle} Dubouché l'apporta à Tours, au Carmel. La révérende mère prieure, aidée par sa secrétaire, la sœur Thérèse de Saint-Joseph, en présence de la sœur Saint-Pierre, remplissant alors les fonctions de portière, ouvrit au parloir la caisse qui renfermait le tableau. M^{lle} Dubouché se tenait devant la grille. La peinture était entourée d'un cadre noir avec une étoile dorée à chaque angle. Interpellée par M^{lle} Dubouché pour savoir si cette image répondait bien à ce qu'elle avait vu, la sœur Saint-Pierre répondit humblement que jamais la Face de Notre-Seigneur ne lui avait été montrée d'une manière sensible, mais que le tableau exprimait bien l'idée qu'elle se formait du visage souffrant de notre divin Maître.

Pour en faire jouir la communauté, le tableau fut exposé sur l'autel du noviciat, et, pendant qu'on le contemplait avec dévotion, la sœur Saint-Pierre s'approcha, et alors sa figure prit une telle expression de douleur et d'amour, que plusieurs sœurs en restèrent profondément frappées.

La pieuse artiste se rendit ensuite chez M. Dupont, qui la pria de lui laisser le tableau pendant quelques jours. Il en fit prendre à la hâte une copie par un

peintre de Tours et l'offrit au monastère du Carmel, où elle est placée dans la salle du chapitre. M^{lle} Dubouché fit elle-même des copies de son tableau, et l'une se trouve dans la chapelle des sœurs de Sainte-Ursule de Tours.

M. Dupont, que ses relations avec la mère Marie-Thérèse avaient mis à même d'être le témoin de la marche suivie dans cette âme par l'idée de la réparation, a écrit d'elle ces paroles remarquables : « M^{lle} Dubouché eut communication des prières à la sainte Face en 1847. Sa dévotion l'ayant portée à les réciter au moment où elle les recevait, la nuit suivante, Notre-Seigneur lui apparut sous les traits de son divin martyr; le lendemain matin, M^{lle} Dubouché, sous la plus ineffable émotion, se mit en devoir de reproduire sur la toile la face ensanglantée du Sauveur.

« La face de Notre-Seigneur est d'une incomparable majesté. Le voile placé au-dessus de la couronne d'épines fait voir que les blasphémateurs modernes, comme leurs devanciers dans la maison du prince des prêtres, sont obligés de mettre un voile entre eux et Dieu, qu'ils ne reconnaissent pas; et ce voile symbolise leur ignorance et leur aveuglement : *Velaverunt eum, et percutiebant faciem ejus... et alia multa blasphemantes.* (Luc. xxii, 64, 65.) Au xix^e siècle, le crime du blasphème n'est-il pas mille fois plus grand qu'aux jours de la Passion? Jésus pouvait dire de ses bourreaux : « Ils ne savent ce qu'ils font! » Mais aujourd'hui, après la résurrection glorieuse et dix-neuf siècles de lumière et de bienfaits! »

M^{lle} Dubouché, après quelques jours, retourna à Paris; son tableau l'y suivit bientôt, et plus tard autour de lui se réunirent les premiers associés de la réparation. Le peu qu'elle avait lu des communications de la sœur Saint-Pierre, et ce qui en était déjà résulté, la retenaient désormais sur l'œuvre de la réparation, qu'elle se mit aussitôt à pratiquer elle-même. Elle eut volontiers passé ses journées entières dans l'exercice de cette réparation, à laquelle sa vie devait être solennellement consacrée. Mais il lui fallait pour cela attendre les moments de Dieu et démêler son œuvre des éléments étrangers qui au début lui avaient été utiles, et dont l'affranchissement devait lui coûter tant de peines.

La révolution de février (1848) lui rappela encore un autre côté des communications de la sœur Saint-Pierre. Profitant de l'émotion des esprits, elle obtint du supérieur du Carmel de la rue d'Enfer, M. l'abbé Gaume, la permission de faire dans la chapelle du monastère, où elle s'était retirée dans les bâtiments extérieurs, près de la mère Isabelle, une quarantaine de prières réparatrices. Le tableau de la sainte Face qu'elle avait peint fut exposé sur un autel, et le dimanche de la Passion, 9 avril 1848, commencèrent les exercices de la réparation, auxquels prirent part environ deux cent cinquante personnes. Elles y avaient été convoquées par un *invito sacro* de Théodelinde commençant par ces paroles :

« On désire faire une quarantaine de réparation pour les outrages faits à Notre-Seigneur pendant sa Passion et renouvelés par les pécheurs. » Il finissait par celles-ci : « On terminera la visite au saint Sa-

crement par la récitation des *prières de la réparation, dont on portera la croix et la médaille.* »

Cette quarantaine de prières, qui rappelle celle de saint Louis en 1843, avait si heureusement réussi que plusieurs personnes désirèrent voir se perpétuer cette union de prières par une *association*; elles prièrent M^{lle} Dubouché d'en solliciter la permission auprès de M. l'abbé Gaume, qui trouva plus opportun qu'elle-même demandât à l'archevêque de Paris l'érection de cette association réparatrice. M^{sr} Affre reçut très favorablement cette demande; la pensée de la réparation avait fait du chemin depuis l'année précédente, où M. Lebrument l'avait en vain proposée à Paris; il est vrai qu'une révolution était survenue dans l'intervalle et qu'elle avait alors si peu désarmé que l'archevêque de Paris allait en être la glorieuse victime. Il assura donc M^{lle} Dubouché que cette œuvre était un de ses plus chers désirs; qu'il voulait en établir le centre à Notre-Dame: « Réunissez seulement assez de noms, ajouta-t-il, et je ferai un mandement pour établir l'association. » C'était à la fin de mai. En quelques semaines, l'humble fille avait deux mille adhésions, lorsque la mort du pontife vint priver l'œuvre de la sanction qu'il lui avait promise.

Quelques jours après, c'était la sœur Saint-Pierre qui, le 8 juillet, allait recevoir la couronne des mains de l'Époux céleste. On n'avait pas oublié à Tours la visite de Théodelinde, et M. Dupont avait continué d'avoir avec elle des relations; aussi lui envoya-t-on la circulaire où étaient relatées, avec la réserve nécessaire, la vie et la mort de la sainte carmélite. Au

moment où cette lettre fut remise à M^{lle} Dubouché, elle était très malade et retenue au lit par la violence du mal. « Alors, raconte M. Dupont, la pensée lui vint de faire une neuvaine de prières en union avec la défunte, promettant de se rendre en pèlerinage d'action de grâces à sa tombe, si la santé lui était rendue. Or, dix jours après, M^{lle} Dubouché arrivait, toute joyeuse, accomplir son vœu. Et nous l'avons entendue à son retour du cimetière s'écrier avec enthousiasme : « Voilà ce que peut la vénérable confidente de Jésus : il y a dix jours j'étais malade, condamnée par les médecins, et maintenant je me porte tout à fait bien; le voyage ne m'a pas fatiguée. »

Ce n'était plus maintenant une simple association réparatrice de personnes séculières que M^{lle} Dubouché se sentit inspirée de fonder. Aspirant elle-même à la vie religieuse, mais pour y pratiquer la réparation, et déjà entourée d'âmes qui avaient le même désir, encouragée par la mère Isabelle, dirigée par le révérend père Lefèvre, son confesseur, elle mit la main à l'œuvre, et après un an de noviciat fait au Carmel de la rue d'Enfer, le mardi de la Pentecôte, 29 mai 1849, elle fit profession dans la *Congrégation réparatrice* qu'elle fondait, prenant en souvenir de la protection spéciale de la très sainte Vierge et de sainte Thérèse les noms de Marie-Thérèse, sous lesquels elle est depuis désignée. Peu à peu, mais en surmontant de grandes difficultés, le nouvel institut se trouva organisé; il était formé de trois branches : les *sœurs régulières*, centre et foyer de l'œuvre, vivant dans la clôture; les *sœurs*

séculières, liées par les vœux d'obéissance et de chasteté, et vivant dans le monde pour y répandre, y maintenir l'esprit de la dévotion *réparatrice*; les *sœurs agrégées*, qu'ailleurs on appelle tourières, destinées à rendre les services que la clôture interdit aux religieuses. Enfin, l'*association*, premier moyen de l'œuvre, demeurait affiliée à la communauté, pour enrôler les âmes pieuses dans la sainte ligue de l'adoration réparatrice. La mère Isabelle de Saint-Paul jouissait de ce succès, et après Dieu en rapportait l'honneur à la sœur Saint-Pierre, en écrivant à M^{lle} Dubouché ce qui suit : « Ma sœur Saint-Pierre est certainement la principale fondatrice (de l'œuvre), et je crois que du haut du ciel elle nous aide bien puissamment, et inspire une grande ferveur à celles qui sont les premières pierres de cet édifice. »

La réparation s'accomplissait par l'adoration perpétuelle du saint Sacrement et par la dévotion à la sainte Face; et c'est sous cette forme qu'elle a persévéré jusqu'à notre temps. Nous trouvons aussi dans les communications de la sœur Saint-Pierre cette alliance du mystère de Jésus présent réellement dans la sainte Eucharistie et de la réparation par la dévotion à la sainte face du Sauveur. Le 27 février 1844, Notre-Seigneur charge la sœur d'être son ambassadeur pour la France et de se tenir en cette qualité aux pieds du très saint Sacrement, priant pour la France et pour l'établissement de l'œuvre réparatrice; lorsqu'elle ne pourra l'y trouver en personne, qu'elle ne se retire pas volontairement de la présence de Jésus au très saint Sacrement, mais qu'elle s'y tienne en esprit au nom de la France.

C'est pourquoi les jours suivants, quelles que fussent ses occupations, le divin Maître la retint appliquée à l'adorer dans la sainte Eucharistie et à lui tenir constamment compagnie. Trois ans après, en janvier 1847, lorsque les rapprochements qui existent entre la Majesté divine blasphémée et la sainte Face outragée étaient depuis quelque temps manifestés à la sœur d'une manière si saisissante, Notre-Seigneur lui fit entendre les plaintes sur son amour méconnu dans le très saint Sacrement de l'autel, et alors il lia heureusement, comme elle le dit, son cœur et son esprit à ses pieds, afin qu'elle lui tînt compagnie dans son abandon, adorant sa très sainte Face cachée sous le voile de l'Eucharistie. C'est par cet auguste Sacrement que Jésus veut communiquer aux âmes la vertu de sa sainte Face, plus éclatante que le soleil dans ce divin mystère.

En effet, dans ce mystère adorable se trouvent à un degré éminent les fonctions de médiateur, de réparateur que le Sauveur continue de remplir entre Dieu et les hommes. Là il se voile, s'anéantit; la divinité reste cachée, la vie et les organes semblent disparaître; et cependant l'Homme-Dieu vivant est là. L'enfant de Bethléhem a trouvé un moyen d'être encore plus petit que dans la crèche; la victime du Calvaire vient de nouveau s'offrir par les mains de sa créature à Dieu son Père, et, après le sacrifice, son corps, retiré de l'autel, est comme mis au tombeau dans le tabernacle, attendant Madeleine avec ses larmes et ses parfums. Dans cet adorable Sacrement, puisque Jésus-Christ y est caché vivant, se trouve aussi la Face visible aux regards des anges,

qui envient de la contempler, visible aussi aux yeux de son Père, qui met en elle toutes ses complaisances. Allons donc à cette Face pleine de grâce et de miséricorde, afin d'y trouver secours en temps opportun.

La sœur Marie de Saint-Pierre n'a pas cependant insisté sur ce rapport lorsqu'il s'est agi de déterminer les pratiques de l'œuvre réparatrice. Elle s'entint aux éléments qui lui avaient été le plus constamment recommandés dans ses communications. L'essentiel de l'œuvre que Notre-Seigneur réclamait par son humble ministère est la réparation des outrages commis contre Dieu, dans la violation de ses commandements, des trois premiers d'abord, qui se rapportent à Dieu directement ; mais la violation des autres n'a-t-elle pas revêtu le même caractère de mépris et de haine contre Dieu ? et n'est-ce pas là une continuation de ces blasphèmes qui attirent la vengeance divine ? Nous ne le voyons que trop ; et ne comprenons-nous pas que ces péchés exigent une réparation générale publique, qui ne s'est pas encore étendue assez pour contre-balancer l'outrage ? La bonté divine, par divers moyens, a provoqué sur le sol de la France cette réparation. Que ce soit la Salette, que ce soit Lourdes, Paray-le-Monial, ou l'Adoration réparatrice et tant d'autres œuvres qui ont surgi par une inspiration de la miséricorde divine, l'unité et la charité s'y retrouvent incontestablement dans la pensée dominante qui les anime, celle de la réparation.

Au moment où la mère Marie-Thérèse venait de fonder l'adoration réparatrice, le 6 août 1848, M. Dupont, le saint homme de Tours, comme on le désigne, est

instruit du zèle que met la congrégation naissante à rester en adoration devant le saint Sacrement, même pendant la nuit, autant que le petit nombre de sœurs le permet. Il raconte alors le fait suivant, qui fut pour lui-même de quelque conséquence :

« A son origine, l'œuvre de la Réparation recevait l'hospitalité dans la chapelle des carmélites. Le pieux converti, Hermann Cahen, plus tard religieux carme sous le nom de Marie-Augustin du Saint-Sacrement, y étant entré une après-midi, se mit à adorer Notre-Seigneur, sans compter les heures et sans voir que la nuit arrivait. C'était en novembre 1848. Une sœur tourière s'approche et donne le signal de la retraite; un second avis devient obligatoire. Alors Hermann dit à la sœur : « Je sortirai en même temps que ces personnes. — Mais celles-ci ne sortiront pas de toute la nuit. » Cette réponse était plus que suffisante et déposait un germe précieux dans un cœur bien disposé. Celui qu'on appellera bientôt *l'ange du tabernacle* quitte la chapelle, se rend chez M. de la Bouillerie, vicaire général : « On vient, lui dit-il, de me faire sortir d'une chapelle où des femmes sont devant le très saint Sacrement pour toute la nuit. » M. de la Bouillerie, qui a contribué à la fondation de la Réparation, répond : « Eh bien ! trouvez des hommes, et nous vous autoriserons à imiter les religieuses dont vous enviez le sort aux pieds de Notre-Seigneur. » Dès le lendemain, Hermann rencontrait de l'écho dans plusieurs âmes, et avant la fin de décembre une première nuit d'adoration s'organisait pour les hommes à Notre-Dame-des-Victoires. »

L'institution nouvelle ne tarda pas d'être portée à Tours. M. Dupont avait trop d'amis dans l'œuvre de Paris pour n'en être pas bientôt informé; son zèle pour Jésus au saint Sacrement, l'importance qu'il donnait à tout ce qui lui parlait de réparation, la connaissance qu'il avait des lumières de la sœur Saint-Pierre sur la réparation par l'adoration de la sainte Eucharistie, toutes ces raisons le déterminèrent à demander à M^{sr} l'archevêque d'autoriser l'adoration nocturne du saint Sacrement par les hommes. Par ses soins l'œuvre fut installée dans la chapelle des prêtres de la Mission, jusqu'au jour où, après sa mort, sa maison, convertie en oratoire de la sainte Face, pût offrir un asile privilégié à la garde d'honneur qui veille la nuit pour ses frères et pour la patrie en péril, autour du trône de Jésus dans l'Eucharistie. « C'est ainsi, disait ce grand serviteur de Dieu, que dès son début la réparation naissante engendrait l'adoration nocturne de Jésus au très saint Sacrement. »

CHAPITRE XVI

Dernières communications. — Révolution de février. — Demande inutile de l'établissement d'une confrérie réparatrice à Tours. — Entretien de la sœur Saint-Pierre avec le secrétaire de M^{sr} l'archevêque. — Elle est avertie de sa mort prochaine. — Dernier écrit.

Dans une communication du 2 décembre 1847, la sœur Saint-Pierre avait reçu de Notre-Seigneur l'ordre de faire connaître à M^{sr} l'archevêque que l'orage grondait déjà dans le lointain, et que c'était la dernière heure pour agir. Ce qu'elle demandait de faire alors à M^{sr} Morlot, c'était d'établir officiellement pour le diocèse de Tours une confrérie réparatrice, qui serait affiliée à l'archiconfrérie de Saint-Martin de Lanoue, au diocèse de Langres. Malgré les contradictions causées par le changement de la croix, signe des associés, et dont, à l'insu de la sœur, on avait essayé de la rendre en partie responsable, humble fille de l'Église, toujours obéissante à tous ses supérieurs, désireuse de la paix et de l'unité, elle avait tout fait de concert avec la révérende mère prieure pour éteindre la division et rallier tous les esprits autour du centre de Langres. Là,

disait-elle, était bien l'œuvre que Notre-Seigneur avait demandée ; l'Église avait parlé par la bouche de son ministre, et l'œuvre avait été ainsi confirmée par le souverain pontife. Tours était déshérité de sa gloire native; ce qu'elle réclamait pour ce diocèse, où Notre-Seigneur était venu la prévenir de ses grâces, ce n'était qu'une place secondaire, plus humble et par là moins exposée aux contradictions dont l'œuvre principale aurait à porter toute la responsabilité.

Le 13 février 1848, Notre-Seigneur remet sa servante à son œuvre capitale, la réparation ; il lui annonce que l'orage qui grondait dans le lointain, deux mois auparavant, est maintenant près d'éclater : « L'Église est menacée d'une horrible tempête; priez, priez, » lui dit le Sauveur. C'est l'Église qu'il faut sauver par la prière. Et quelle sera cette prière? Celle même dont s'est servi le divin Maître pour ses apôtres et pour toute l'Église : *Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.* (Jean, xviii, 11.) Cette prière divine serait plus efficace que toute autre. Ne se rattache-t-elle pas à l'œuvre qui doit réparer les injures faites au nom divin trois fois saint? Oui, les crimes qui ont le plus irrité Dieu et provoqué sa vengeance sont ceux qui outragent directement la Majesté divine. Il sembla à la sœur voir une fumée noire qui s'élevait vers le ciel; mais le soleil n'en fut pas obscurci. La prière avec componction devait préserver l'Église dans ses périls imminents; aussi la sœur commença sa nouvelle mission de prière en disant au Père céleste : « Père saint, gardez l'Église de Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé. Souvenez-vous de la prière qu'il vous fit

avec amour pour l'Église, notre mère, le soir du dernier jour : *Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.* Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom. Par ce nom sacré, sauvez l'Église de France, ayez pitié de nous ! »

Le dimanche 20 février elle vit que c'en était fait : la France trop coupable allait être châtiée : « Le Seigneur a bandé son arc ; il va décocher ses flèches. » Alors elle-même, entrant dans les desseins de sa divine justice, dit avec résolution : « Frappez, Seigneur. » Car elle voulait que la gloire de Dieu fût vengée ; mais elle sembla se mettre du côté de la vengeance divine pour en modérer la rigueur ; elle pria le Seigneur de frapper en père et non en juge irrité ; elle voyait qu'il était nécessaire que ce scandale, où le châtiment était comme enveloppé, arrivât ; c'est par des méchants que les méchants sont punis ; mais elle vit aussi que le coup ne serait pas mortel, parce que, parmi les masses coupables, il y avait des âmes justes, dont il fallait travailler à accroître le nombre.

La catastrophe arrive ; une révolution renverse un pouvoir issu d'une révolution ; Louis-Philippe, dont la sœur avait prédit la chute l'année précédente à plusieurs personnes, et entre autres au R. P. Vieillecazes, est contraint de prendre la fuite avec toute sa famille. Une république est proclamée. Cependant l'Église n'est point persécutée ; on la respecte même dans les emportements des discordes civiles ; ce n'est que plus tard et par des voies détournées que les chefs de l'impiété essayent de l'opprimer.

Le 26 février, après la sainte communion, la sœur reçut cette communication fortifiante, qui montre

que le Seigneur, au temps de la tribulation, n'abandonne pas ceux qui mettent en lui leur confiance. Il lui dit ces paroles pour la communauté : « Ne craignez point, petit troupeau; votre bercail est en mon nom. Je vous tiens toutes cachées dans mon cœur: il ne vous arrivera point de mal; j'ai la puissance entre mes mains, et je ne souffrirai pas qu'on vous arrache de mon sein. » Notre-Seigneur lui fit aussi dès lors connaître que le clergé serait épargné; qu'excepté quelques vexations il n'aurait pas à souffrir. Et elle répète son invocation, celle de Notre-Seigneur : *Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés*, désirant que cette divine prière fût répétée partout en union avec Jésus-Christ pour la sainte Église. Elle se rappelait en ce moment ces paroles que le Seigneur lui avait dites le 21 novembre précédent, et qui avaient fait une si vive impression sur son âme : « Quand de mon bras puissant j'ébranlerai le trône pour en faire tomber celui qui y est assis, dans quel état sera la France? »

La sœur sentait que c'était le moment plus que jamais d'invoquer la miséricorde divine et d'offrir pour la société une réparation plus générale, plus solennelle que celle qui se pratiquait déjà à Langres et dans quelques autres diocèses, mais qui continuait de rester négligée à Tours. Afin de pouvoir persuader M^{sr} Morlot, elle avait demandé à Notre-Seigneur de lui donner un signe de sa mission, et un signe assez éclatant pour que toute la France pût en témoigner. Or, elle avait annoncé dans les derniers mois de l'année précédente à Monseigneur que l'orage

grondait; au commencement de février, que la lutte s'engageait entre les puissances de l'abîme et l'Église, qui, toutefois, n'en serait pas obscurcie, parce qu'en France on avait déjà invoqué le nom sacré de Dieu, et Notre-Seigneur lui avait dit qu'à la faveur de son œuvre naissante, la France, qui devait être réduite à l'extrémité du malheur, ne serait que légèrement blessée de cette terrible commotion. Ces promesses et ces menaces se sont exactement accomplies; on peut en toucher du doigt la réalisation; l'avenir reste donc encore sauf; mais, par ce que déjà la visible intervention de la justice et de la miséricorde divine vient d'accomplir, on peut attendre avec certitude et présager l'avenir. On sait alors ce qu'il faut faire sans plus tarder. Oh! combien elle voudrait faire connaître à tous les pasteurs cette consolante vérité, que le saint nom de Dieu est le refuge de l'Église de France, et leur demander à grands cris l'œuvre réparatrice; c'est elle qui doit désarmer la justice de Dieu et sauver la France, si l'on sait profiter de ce moyen de salut.

Si elle ne pouvait parler à tous les évêques, au moins pouvait-elle se faire entendre à celui du diocèse de Tours, qui depuis les premières années où elle lui avait soumis ses communications s'était montré personnellement convaincu de leur vérité et de leur origine toute céleste. Notre-Seigneur la pressait d'ailleurs en ce moment de faire une tentative auprès du prélat, lui promettant qu'il mettrait en cette circonstance ses propres paroles à la bouche. « J'ai encore, lui dit-il, la verge en main, la verge de ma justice; si on veut l'en arracher, qu'on y mette

à la place l'œuvre réparatrice. Quant à vous, soyez fidèle à remplir votre mission, et songez que ce n'est pas peu de chose d'être chargée de faire connaître ma volonté. Si vous étiez infidèle à ma voix, vous vous exposeriez à subir vous-même les coups de cette verge. Faites tous vos efforts pour l'arracher de mes mains. »

La sœur finit, en rendant compte de cette communication à sa supérieure, par lui demander de solliciter la visite de M^{sr} l'archevêque ou, à son défaut, celle de son secrétaire, pour lui faire parvenir cette communication. C'était le 3 mars qu'avait lieu cette demande, qui fut déferée à M^{sr} Morlot en exprimant le sujet qui devait être soumis à sa décision, c'est-à-dire l'établissement à Tours d'une confrérie affiliée à celle de Langres. Le prélat envoya au Carmel son secrétaire, M. l'abbé Vincent, qui eut avec la sœur Saint-Pierre l'entretien suivant :

Le secrétaire : « Ma sœur, je viens vous dire de la part de Monseigneur qu'il a montré vos lettres à son conseil, et que tous unanimement se sont prononcés contre l'établissement de l'œuvre que vous demandez. Monseigneur a prié, examiné sérieusement cette affaire ; et il n'est pas possible, comme évêque, qu'il puisse agir ; on ne reconnaît pas la validité de votre mission. »

La sœur : « Monsieur, je ne prétends point importuner Monseigneur par de nouvelles instances, ni soutenir mes sentiments pour la mission que je crois m'avoir été imposée par Notre-Seigneur pour le salut de la France. Mon intention a été de remplir un devoir de conscience. Lorsque j'ai eu l'honneur

de parler à Sa Grandeur des communications que je croyais recevoir de Dieu, Monseigneur me dit alors : « Mon enfant, soyez en paix ; vous n'êtes point dans « l'illusion. Je reconnais ici le cachet de Dieu. » Monsieur, c'est d'après ces paroles, que j'ai reçues comme venant du Saint-Esprit, que j'ai persévéré dans ma mission. »

Le secrétaire : « Ma bonne sœur, Monseigneur vous a dit cela alors ; c'est qu'il ne savait pas où cela irait. Depuis cette époque il a examiné les choses, il a prié : cela ne se peut pas. »

La sœur : « Monsieur, cela me suffit. Je ne veux que ce que Sa Grandeur a décidé. Ma conscience m'a obligée à faire des démarches pour cette œuvre ; maintenant, je suis parfaitement en paix. Mais, Monsieur, je vous dirai que la raison pour laquelle j'ai exprimé le désir de parler à Monseigneur a été de me décharger de ma mission. Ainsi, Monsieur, puisqu'il vous envoie à sa place, je veux faire en ce moment un acte de religion. Je dépose ma mission aux pieds de l'autorité ecclésiastique ; elle sera responsable devant Dieu. »

Le secrétaire : « Mais, ma bonne sœur, cette œuvre est déjà établie. »

La sœur : « Je le sais bien, Monsieur ; l'Église de Tours devait être dépositaire de cette belle œuvre. Je l'ai sollicitée auprès de Monseigneur ; il n'a pas jugé à propos de l'établir ; je me suis soumise ; et, ce qui prouve que c'est l'œuvre de la volonté de Dieu, c'est que, sans aucun concours de ma part, l'œuvre a pris naissance. »

Le secrétaire : « Mais il y a ici beaucoup d'associés

à cette œuvre; et Monseigneur n'a-t-il pas approuvé un petit livre d'association? »

La sœur : « Cela est vrai, Monsieur; mais il serait nécessaire qu'il y eût à Tours une agrégation. L'œuvre a besoin du concours et de la protection de M^{sr} l'archevêque. Tous les yeux sont fixés sur lui, parce que c'est en son diocèse que cette œuvre a été conçue. »

Le secrétaire : « Ma sœur, je vous dirai en tout abandon que cette œuvre établie à Langres ne va pas très bien; on en a parlé dans les journaux. »

La sœur : « Monsieur, je n'en suis point étonnée, car Notre-Seigneur m'avait dit que cette œuvre serait traversée par le démon. N'avez-vous pas vu qu'il en fut ainsi pour l'œuvre du Sacré-Cœur de Jésus et pour l'institution de la fête du saint Sacrement. Notre-Seigneur a communiqué à des âmes plus dignes que moi, il est vrai, de pareilles missions; mais elles ont été persécutées. »

Le secrétaire : « Ma sœur, toutes les œuvres de Dieu le sont; l'Archiconfrérie l'a été aussi. Voilà une belle œuvre qui renferme tout, car elle convertit les pécheurs. »

La sœur : « Monsieur, Notre-Seigneur savait bien qu'elle existait quand il m'a demandé son œuvre, et il m'a fait connaître que la première ne suffisait pas; car, pour obtenir le pardon d'une personne qu'on a offensée, il faut lui en faire réparation d'honneur; et Notre-Seigneur m'a fait entendre que la transgression des trois premiers commandements excitait sa colère sur la France. Ainsi, Monsieur, si le bras séculier et le bras ecclésiastique sont im-

puissants pour empêcher ces désordres, il faut au moins qu'on en fasse à Dieu réparation. »

Le secrétaire : « Ah ! ma bonne sœur, voilà la question. Vous dites que Dieu exige cela ; mais nous n'en sommes pas sûrs ; vous pouvez vous tromper. »

La sœur : « Monsieur, cela est possible ; cependant j'ai bien peine à croire qu'une imagination puisse durer cinq ans sans influence de personne ; car mes supérieurs, dans leur sagesse, ne m'ont point soutenue dans ces idées ; ils m'ont même défendu d'y penser. Ils n'ont point voulu être juges dans cette affaire. M. le supérieur en a toujours référé au jugement de Monseigneur. »

Le secrétaire : « Eh bien ! ma bonne sœur, soyez parfaitement tranquille ; vous avez fait votre devoir en faisant connaître ces communications à Monseigneur. Maintenant il m'a dit de vous dire de sa part de ne plus repenser à cette œuvre, d'en désoccuper entièrement votre esprit. »

La sœur : « Monsieur, Monseigneur ne me défend pas de demander à Dieu l'accomplissement de ses desseins ? »

Le secrétaire : « Non ; mais sans demander l'œuvre. »

La sœur : « Monsieur, je vous prie d'assurer Monseigneur de mon obéissance à ses ordres. »

Au sortir de cet entretien, la sœur Saint-Pierre en rendit compte à sa supérieure, qui l'avait demandé pour elle. En le reproduisant intégralement, nous avons donné les éléments les plus authentiques et les mieux caractérisés pour se former un juge-

ment sur la situation des esprits à Tours concernant l'œuvre de la Réparation. La sœur, et nous pouvons dire que ses supérieurs immédiats, qui l'avaient suivie de près depuis plus de quatre ans, étaient d'accord avec elle, demandait un établissement officiel, sanctionné par l'autorité compétente de l'œuvre réparatrice. Elle ne demandait pas à Tours, non plus qu'à Langres, qu'on invoquât, pour établir l'œuvre, l'autorité de ses communications. Les motifs qu'elle alléguait pour presser l'œuvre, les prières qu'elle composait pour être récitées par les associés lui avaient été suggérés d'en haut, selon qu'elle le pensait; mais elle les présentait simplement en eux-mêmes au jugement des supérieurs et à la pratique des fidèles. Loin de s'offenser que l'autorité épiscopale y apportât des modifications, elle était la première à s'y soumettre et elle réclamait de ses meilleurs amis, lorsque après les avoir lancés on les abandonnait, lorsqu'on affectait de la répudier elle-même, elle réclamait, disons-nous, une prompte obéissance. Quant à sa personne, elle voulait que dans cette œuvre même elle restât au dehors aussi inconnue qu'elle l'était sous ce rapport de ses propres sœurs, tant elle avait poussé loin l'abnégation, l'esprit de silence et l'oubli de tout ce qui lui était personnel.

Ces dispositions furent celles avec lesquelles la décision de l'archevêque fut acceptée par la sœur Saint-Pierre. N'aurait-il fallu qu'un seul mot désormais pour réaliser l'établissement de l'œuvre à Tours, elle ne l'aurait pas dit par obéissance à l'autorité ecclésiastique, qu'elle voulait toujours

respecter. Notre-Seigneur, d'autre part, la consolait en l'assurant que l'œuvre se propagerait et s'affermirait au milieu des orages. En ces jours mêmes, elle apprit qu'elle s'établissait dans l'important diocèse de Lyon; mais on y retenait le premier modèle de croix.

Elle-même, pour donner une compensation à la justice divine, fut appliquée de nouveau avec plus d'intensité par Notre-Seigneur à la contemplation de sa sainte Face. Elle offrait incessamment au Père céleste cette Face adorable, laquelle tournée vers Dieu possède un pouvoir si grand de supplication et de réparation, tandis que, tournée vers les hommes, elle semble se révéler dans l'Église même, l'Église visible, exposée directement à tous les outrages et à toutes les injures, qui ne peuvent atteindre jusqu'à Dieu même. Notre-Seigneur lui dit alors ces paroles, qui restèrent gravées dans le cœur de M. Dupont : « Chaque fois que vous offrirez ma Face à mon Père, ma bouche demandera miséricorde. » Dans son ardente contemplation, elle répétait souvent cette prière : « O bon Jésus, cachez-nous dans le secret de votre Face, afin qu'elle soit pour nous une tour et une forteresse imprenable contre les attaques de nos ennemis ! »

Notre-Seigneur se présenta encore à son âme dans l'état de l'*Ecce Homo*. Elle commençait à contempler sa sainte Face; mais bientôt il fixa les yeux de sa servante sur le *roseau* qu'il tenait dans ses divines mains, et il le lui remit spirituellement comme une arme pour combattre les ennemis de l'Église. Elle comprit que ce roseau était la figure

de son âme. Oui, elle n'est qu'un faible roseau; mais dans la main du Seigneur, son époux, elle sera forte contre Satan et ses suppôts; elle dira avec confiance : « Que la malice du diable devienne sans force devant le roseau de Jésus-Christ! » Comme le jeune David, elle pourra terrasser Goliath au nom du Seigneur avec son bâton et la pierre, qui est le Christ, dont l'image est déposée dans son cœur.

Elle dit : « Père saint, je vous offre la très sainte Face de Jésus; elle est la pièce mystérieuse, d'une valeur infinie, qui seule peut acquitter nos dettes. Père saint, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour apaiser votre colère; souvenez-vous qu'elle a été arrosée par le sang qu'ont fait couler sur elle les épines de nos péchés; qu'elle a soutenu avec fermeté les coups de votre justice et qu'elle en porte encore les marques. Regardez ces plaies dont je veux être la voix et l'écho : elles vous crient incessamment : Miséricorde! miséricorde! miséricorde pour les pécheurs! »

Le divin Époux, pour récompenser tant d'amour et de générosité, prodigua à l'âme elle-même le lait de sa divine grâce, et il lui fit entendre ces paroles qu'elle trouva pleines de consolation et de douceur : « Votre pèlerinage s'avance!... la fin du combat approche; vous verrez bientôt ma Face dans le ciel. » A ces mots, elle se prosterna le visage contre terre en disant : « Seigneur, je ne mérite que l'enfer; » Notre-Seigneur reprit : « Je vous ai appliqué la vertu de ma Face pour rétablir en vous l'image de Dieu. Ceux qui contempleront les plaies de ma Face sur la terre la contempleront aussi rayonnante de

gloire dans le ciel. » Et, comme à ces paroles il lui semblait être sur le Thabor et désirer d'y fixer sa tente, le Sauveur lui rappela qu'elle devait rester au combat et défendre son Église avec les instruments de sa Passion; et elle s'écrie encore :

« Père saint, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour apaiser votre colère! Regardez ses plaies, voyez ses humiliations! Elle est la digne réparatrice de nos crimes et la gloire de votre saint nom!

« Père saint, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour acquitter nos dettes : elle est le denier infiniment précieux à l'effigie du Roi des cieux! »

Nous voici arrivés à la dernière communication écrite de notre chère sœur Marie de Saint-Pierre, car l'annonce de la fin de son pèlerinage allait bientôt se réaliser. Cette communication est du 12 avril 1848. Elle nous ramène pour la fin à ce premier mystère de la sainte Enfance, dont son âme innocente ne s'était jamais trop éloignée. Nous nous faisons un devoir de transcrire ces derniers écrits dans un sentiment de piété que tous apprécieront :

« Ma révérende et très honorée Mère,

« Depuis quelques jours je me trouve tout de nouveau appliquée à la très sainte enfance du Verbe incarné. Vous savez que mon âme est vouée à ce mystère. Notre-Seigneur me conduit de temps en temps à la contemplation des autres mystères de sa sainte vie; mais l'étable de Bethléhem est mon point de ralliement.

« Notre-Seigneur m'a fait entendre dimanche dernier que beaucoup de bonnes âmes s'occupaient des humiliations de sa Passion, mais peu des anéantissements de sa sainte enfance. Il désire que je m'y applique pour combattre l'esprit d'orgueil, d'ambition et d'indépendance par les humiliations, la pauvreté de sa crèche et la captivité de ses langes. Ainsi, je crois que le Père éternel n'aura pas moins agréable la Face du petit Jésus couverte de larmes à cause de nos péchés et délaissé dans la crèche, que la Face de Jésus couverte de sang et délaissée sur la croix. Il est notre auguste victime en la crèche et sur la croix. Aussi j'offre ce divin enfant au Père éternel; je le mets entre le ciel et la terre pour apaiser sa colère. Le Saint-Esprit m'applique aussi de nouveau à contempler ce divin enfant sur le sein de son auguste Mère. Hier, à la fin de mon oraison, la très sainte Vierge a daigné se montrer à moi, malgré mon indignité. Elle m'a dit qu'elle était la reine du Carmel et qu'elle protégerait ses maisons dans ces jours de calamité. Il faut avoir une grande confiance en elle et en son divin Fils, et travailler avec zèle à la fin de son institut, c'est-à-dire prier pour l'Église et faire violence au ciel. Cette tendre Mère m'a prescrit de réciter l'hymne *O gloriosa virginum*, autant de fois que nous avons de maisons en France, pour honorer sa maternité divine; et cette tendre Mère arrosera les fleurs du Carmel en répandant sur elles la rosée céleste de la miséricorde; car elle l'a promis. Elle m'a dit aussi que plus l'armée de Dieu augmenterait, plus l'armée de Satan s'affaiblirait.

« Voilà à peu près, ma très révérende Mère, ce qui s'est passé dans mon âme. J'ai dit soixante-douze fois l'hymne indiquée par la divine Marie, en l'honneur des années de sa sainte vie; et j'ai prié saint Joseph, notre bon Père, et notre Mère sainte Thérèse, de les offrir à la reine du Carmel pour le salut de nos chères maisons.

« O divine Marie, arrosez vous-même, selon votre promesse, les fleurs du Carmel, afin qu'elles prennent une forte racine dans cette terre de bénédiction et qu'elles ne soient jamais arrachées par l'ennemi de tout bien.

« SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA
SAINTE-FAMILLE, R. C. ind. »

Paroles qui sont comme une recommandation faite à Marie de ce Carmel où notre sœur avait reçu tant de grâces pour sa perfection et pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

CHAPITRE XVII

Dernière maladie de la sœur Saint-Pierre. — Le tambour des neuf chœurs des anges. — Bénédiction donnée à la bienfaitrice. — Mort de la sœur. — Sa sépulture définitive. — Divers faits et témoignages.

Pendant les premières années de sa vie religieuse, la sœur Marie de Saint-Pierre avait supporté toutes les observances si rigoureuses du Carmel, devant lesquelles, depuis le temps de sainte Thérèse jusqu'à nos jours, tant de saintes âmes ont dû reculer. Sa santé n'en avait subi aucune altération; elle paraissait même forte, et on espérait la conserver longtemps. Mais, depuis qu'elle s'était offerte à Notre-Seigneur, elle souffrait assez fréquemment et commençait à s'affaiblir; cependant, rien n'annonçait au moins prochainement le malheur dont le Carmel de Tours était menacé. En cette année 1848, dont elle devait à peine dépasser la première moitié, elle fit son carême jusqu'à la semaine sainte. Ce fut au moment où l'Église rappelle la Passion de Notre-Seigneur que commencèrent les souffrances qui devaient terminer sa vie et mettre ainsi le comble à sa

perfection, en l'associant jusqu'au bout à Notre-Seigneur et lui faisant boire du calice qu'il avait bu lui-même.

Pour elle, sa pensée avait toujours été que sa carrière ne serait pas longue, que sa mission une fois remplie, Notre-Seigneur appellerait à lui sa fidèle servante. L'œuvre réparatrice était fondée; le mouvement qui allait entraîner les âmes vers la prière et la supplication sur la terre de France comme on ne l'avait point vu depuis de longs siècles, ce mouvement était donné aux masses, et elles allaient suivre l'impulsion. Pour ce qui restait encore à accomplir, elle s'en était déchargé la conscience en le déposant solennellement aux pieds de l'autorité compétente. Pour la religieuse qui avait apparu si peu d'années dans la terre où saint Martin, à l'âge de quatre-vingts ans, demandait encore de rester, si c'était la volonté de Dieu, la carrière était accomplie, non sans labeur ni sans succès; et il allait lui être donné d'entendre ces paroles : *Courage, bonne et fidèle servante, entrez dans la gloire de votre Seigneur.* L'Esprit qui l'avait tant de fois éclairée sur le salut des autres et sur les desseins du Maître, lui avait aussi donné lumière sur elle-même et l'avait prévenue, comme il a été dit plusieurs fois, de sa fin prochaine.

Elle donna encore à cette séparation suprême le caractère de l'immolation volontaire, conformément à cet esprit de réparation dont elle avait reçu la mission. Le vendredi saint, à trois heures, la sœur Saint-Pierre, adorant le Sauveur mourant, sentit le poids énorme de la justice divine; et, pour y satis-

faire, elle renouvela l'acte de dévouement absolu qui l'unissait à tous les desseins du divin Rédempteur. Son offrande fut promptement reçue. Immédiatement elle fut frappée d'une grave et cruelle maladie qui l'eut bientôt réduite à l'extrémité. La poitrine était principalement attaquée; mais il vint s'y joindre d'autres maux qui rendirent ses souffrances aiguës; sa gorge devint ulcérée, et elle ne pouvait plus prendre que des liquidès et en petite quantité. Une fièvre ardente la dévorait; les nuits s'écoulaient sans lui apporter de repos; chaque position sur sa couche devenait une nouvelle souffrance. Obligée alors de garder la même situation, il se déclara des plaies qui ajoutèrent à ses autres douleurs. Plus tard, ces plaies se fermèrent peu à peu, mais elle n'en fut pas plus soulagée; son corps devint comme un squelette; sa peau, collée à ses os, était desséchée comme si elle eût passé par le feu; toutefois son visage resta toujours frais et vermeil.

Cet état si douloureux se prolongea contre toute prévision, mais sans porter atteinte aux dispositions généreuses de la malade. Sa patience et sa résignation furent toujours égales; son union à Notre-Seigneur était continuelle, son esprit de sacrifice sans altération. Dès le commencement de sa maladie, on lui avait dit de prier Notre-Seigneur pour qu'il la soulageât un peu, si ce n'était pas sa divine volonté de la guérir; mais elle répondit: « Non, en fait de souffrance et de sacrifice, je n'ai jamais rien demandé à Dieu de particulier, mais aussi je ne lui ai jamais rien refusé. »

Lorsqu'elle entra à l'infirmerie, elle parut toute pénétrée de la pensée des jugements de Dieu et se trouvait comme accablée sous le poids de sa justice. Elle oubliait, pour ainsi dire, les faveurs dont le divin Maître l'avait comblée et ne s'occupait plus que de ses fautes, pour en demander pardon à Dieu. Ce sentiment de pénitence dans une âme si pure s'explique facilement, si l'on considère de quelles vives lumières elle était éclairée sur la sainteté de Dieu et sur sa propre imperfection. Cette impression intérieure était si forte qu'elle s'accusait extérieurement par un air profondément réfléchi et souvent par des larmes. Comme sa supérieure lui en demandait la cause : « Ma Mère, dit-elle, je pense aux jugements de Dieu et je pleure mes péchés. » Pour obtenir plus facilement grâce, elle s'appliquait aux mystères de la Passion de Notre-Seigneur, suivant son divin Maître au jardin des Oliviers et jusqu'au Calvaire. Ces dispositions en elle étaient permanentes ; mais elle savait y joindre à un degré éminent la confiance la plus tendre et un ardent désir du ciel. La pensée de sa mort prochaine la faisait tressaillir d'allégresse : « Mon heure est venue, disait-elle ; bientôt ces liens seront brisés. Quand vous contemplerai-je, ô céleste séjour ? Quand, ô mon Dieu, vous verrai-je face à face et sans voile ? » Quand on lui parlait du ciel, sa figure prenait une expression animée : « C'est là que j'aspire, » s'écriait-elle avec transport ; et elle ajoutait les plus belles paroles des cantiques qu'elle se rappelait à ce sujet. Il semblait, à la voir, que déjà un rayon de béatitude avait pénétré dans son

âme. Elle était comme un enfant entre les mains de ses charitables infirmières par la docilité, l'innocence, la simplicité. Quand on lui demandait si quelque chose lui faisait de la peine : « Non, ma Mère, répondait-elle, par la grâce de Dieu ; car je souffre tout ce qu'il veut et je fais tout ce qu'on veut. » Pour l'entretenir dans ces sentiments, on lui rappelait Jésus enfant et les grâces qu'elle avait reçues par ce mystère ; mais elle répondait : « Ce divin Maître m'enseignait alors la science de la crèche, et maintenant c'est la science de la croix. »

Cependant elle n'oubliait pas l'œuvre de la Réparation, et la pensée lui en était non seulement présente, mais se traduisait par les actes que lui permettait encore ce qui lui restait de forces au commencement de sa maladie. Une lettre de sa supérieure à M. Lebrument donne à ce sujet les détails les plus intéressants. Ce fervent chrétien, que la sœur Saint-Pierre avait nommé *le courrier de l'enfant Jésus*, avait été au premier rang dans les divisions qui éclatèrent si malheureusement à propos de la croix de l'archiconfrérie. Les carmélites de Tours ayant accepté et recommandé même le nouveau modèle, il leur en tint rancune assez longtemps ; et il ne fallut rien moins que la maladie dernière de celle que dans des temps meilleurs il avait appelée « sa marraine », pour le réconcilier avec Tours, mais sans le rapprocher de Langres. Voici cette lettre, envoyée peu de temps après le retour de M. Lebrument vers le Carmel de Tours :

« 16 juin 1848.

« C'est avec une vive satisfaction que nous avons reçu de vos nouvelles. Nous bénissons Dieu qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux, et nous prions de vous continuer sa protection comme à tous ses fidèles serviteurs.

« Nous vous envoyons deux mille petits évangiles, en vous remerciant mille fois de la bonne œuvre que vous faites en notre faveur.

« Votre pauvre marraine n'a pu y travailler, mais, ce qui revient au même, ils lui ont tous passé par les mains, parce que j'ai pris le prétexte de vouloir un peu la distraire. Alors on les a tous posés sur son lit pour qu'elle les fît bénir par son petit enfant Jésus, qui ne la quitte jamais. Elle les a tous regardés avec complaisance, priant son petit roi d'y répandre sa bénédiction. L'état de cette pauvre sœur est toujours le même; plusieurs fois déjà elle a manqué de nous échapper après de fortes crises. Depuis le dimanche de la *Quasimodo* elle est au lit sans pouvoir changer de position, sans prendre aucun aliment, si ce n'est quelques boissons. Sa maigreur est effrayante, sa gorge ulcérée; sa maladie de poitrine est à la dernière période; néanmoins elle conserve toute sa présence d'esprit, toute son union à Dieu. En un mot, c'est une victime qui se consume, en attendant le coup qui doit entièrement l'immoler. Que de choses édifiantes à dire! mais attendons.

« En voyant par vos lettres que vous désiriez quelque souvenir de votre pauvre marraine, j'ai de

suite pensé à un objet qu'elle-même a confectionné dans une circonstance assez singulière; et je fus surprise lorsque d'elle-même, sans aucune question de ma part, elle me pria de vous destiner le même objet. Je vous avoue que vous êtes son unique légataire; car c'est la seule chose dont elle m'ait prié de disposer pour quelqu'un. Quel est donc cet objet? Je vous le donne en cent à deviner.

« C'est un tambour, mais un tambour qui ne ressemble à aucun autre que pour la forme, et dont l'idée est tout à fait ingénieuse. En voici l'histoire : Quand la pauvre sœur tomba malade, on était au moment des élections gouvernementales. Nous avons eu plus d'une alerte. Alors je lui dis en plaisantant un peu : « Puisque vous ne pouvez plus prier, vous serez le tambour spirituel; et, lorsque vous entendrez la garde nationale battre le rappel, vous appellerez les saints anges à notre secours. » Elle accepta sa nouvelle mission, et le lendemain me présenta un petit tambour avec tous les chœurs des anges, le saint nom de Dieu, etc. Ne pouvant prier, elle le prenait sur son lit pour appeler à notre aide toute la milice céleste, frappant le petit tambour avec ses doigts.

« Le monde rirait fortement de ce trait de piété enfantine; mais vous, Monsieur, qui n'êtes pas de ce monde, vous y verrez comme moi, sans doute, l'admirable simplicité d'une âme transformée dans la science de la crèche et dans la vertu de l'obéissance. Ce tambour vous est donc destiné. Il sera du goût, je crois, de votre petit Charles; nous y joindrons quelque autre chose pour vous et pour M^{me} Lebrument. »

M. Lebrument, en homme qui *n'est pas de ce monde*, loin de donner à son petit garçon ce précieux tambour, le fit mettre sous globe, richement enchâssé, désirant que cet objet, qu'il considérait comme une relique, ne sortît jamais de sa famille.

Ainsi qu'on vient de le voir, la maladie avait presque aussitôt son début présenté les caractères les plus alarmants. C'est pourquoi, dans les premiers jours de juin, la sœur Saint-Pierre se trouva si mal, qu'elle-même demanda les derniers sacrements. Le médecin ayant déclaré que la malade était dans un danger imminent de mort, on s'empressa de satisfaire son pieux désir. Elle reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec de grands sentiments de piété; et elle demanda alors pardon à toute la communauté de la manière la plus touchante. Comme la maladie se prolongea, elle reçut encore le saint viatique aussi souvent que son état et les règles le permirent; car elle soupirait après ces heureux moments et trouvait là toute sa force et toute sa consolation.

Le vendredi 16 juin, au moment même où l'on venait d'écrire à M. Lebrument la lettre que nous avons donnée, la malade éprouva une crise si violente qu'on crut que c'était la dernière, et l'on fit les prières pour la recommandation de l'âme. Pendant qu'on les récitait, il se passa en elle quelque chose de surnaturel dont les effets furent sensibles. D'abord elle s'unissait seulement aux prières par de ferventes élévations; mais à ces paroles : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ*, elle étendit spontanément les bras vers le ciel, comme un enfant qui

s'élançait vers sa mère dès qu'il l'aperçoit; et elle resta assez longtemps dans cette position, bien que quelques minutes auparavant son bras fût si faible et si raide qu'elle n'avait pas pu faire le signe de la croix. Ensuite, à deux fois différentes, elle se mit les bras en croix pour expirer comme son divin modèle; et, lorsqu'on voulut l'empêcher de garder cette attitude, elle dit : « Laissez-moi ainsi, c'est pour moi un devoir. »

Elle prenait de temps en temps son crucifix ou la petite représentation de l'enfant Jésus, celui qu'elle appelait son petit roi et qui ne la quittait jamais. Elle les baisait tour à tour, les pressait sur son cœur, confondant dans un même amour les mystères extrêmes de l'Homme-Dieu, son enfance et sa mort douloureuse, qu'elle avait contemplés toute sa vie. Une fois, tenant l'image de l'enfant Jésus élevée le plus haut qu'il lui fut possible, elle prononça solennellement, quoique d'une voix faible, ces paroles : « Père éternel, je vous offre encore une fois cet adorable enfant, votre divin Fils, pour l'expiation de mes péchés et de ceux de tous les hommes, pour les besoins de la sainte Église, pour la France, pour la Réparation. Divin Jésus, je remets, j'abandonne cette œuvre entre vos mains; c'est pour elle que j'ai vécu, c'est pour elle que je meurs! » Ensuite elle demanda encore pardon à Dieu de ses fautes, puis à la communauté, avec beaucoup de larmes, remerciant des soins qui lui avaient été prodigués; puis elle ajouta : « O mes sœurs, qu'on est heureuse de mourir carmélite! » Elle demanda sa bénédiction à la révérende Mère prieure, et lui

témoigna sa gratitude pour le soin spécial qu'elle avait pris de son âme; puis elle dit : « L'heure est arrivée, ô Jésus, venez ! » Elle ajouta un peu après en se croisant les bras sur sa poitrine : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Elle resta quelques instants recueillie, puis revint à son état naturel.

Le dimanche suivant, fête de la sainte Trinité, la malade reçut le saint viatique; et dans cette communion Notre-Seigneur se communiqua surnaturellement à son âme. Elle en rendit compte à sa supérieure en ces termes : « Ma Mère, je resterai encore un peu sur la terre, parce que mon âme n'est pas assez purifiée; mais, pendant ce temps, je vais souffrir cruellement, car le Seigneur m'a attachée à la croix, et j'y resterai jusqu'à mon dernier soupir. Ne me donnez plus de soins, plus de soulagements; je ne dois m'occuper qu'à souffrir, et je ne veux plus penser qu'à mon éternité. Je désire rester seule avec mon Dieu, car je ne puis presque plus parler. On croit que je dors, mais non; je suis occupée uniquement de lui. Bientôt je contemplerai sa face adorable, bientôt je chanterai ses louanges pour une éternité. Oh! comme je prierai alors pour l'Église, pour la France, pour vous et pour la Réparation ! » La supérieure lui fit alors quelques questions auxquelles elle répondit avec gravité et précision; puis elle ajouta : « Ma carrière est finie, comme Dieu me l'avait fait connaître; car l'œuvre réparatrice est faite, et ce n'est que pour cela qu'il m'avait mise au monde. Maintenant je n'ai plus qu'à souffrir; il faut entrer dans les desseins de

Dieu. Oh ! qu'il est bien vrai que sa justice a des moyens inconnus aux hommes pour se satisfaire ! »

L'événement vérifia ces paroles. Cette épouse chérie du Seigneur commença dès lors une nouvelle carrière de souffrances dont on ne peut se représenter la rigueur ; et, pour correspondre aux desseins de Dieu dans cette voie d'expiation, elle ne voulait pas qu'on cherchât à la soulager. « Non, disait-elle, laissez Dieu agir. » Il n'y eut que l'obéissance qui la fit consentir à prendre et même à demander ce que la nature réclamait en vain. Rien d'ailleurs ne pouvait plus apporter ni remède ni adoucissement à ses maux. Au contraire, tout ce qu'on lui procurait semblait lui apporter de nouvelles souffrances. Pas une plainte cependant ne sortit de sa bouche ; et, si la douleur lui arrachait quelques gémissements, ils étaient toujours accompagnés de paroles édifiantes qui témoignaient de sa résignation et de sa générosité. « Mon Dieu, disait-elle alors, que je souffre ! ayez pitié de moi, assistez-moi, n'abandonnez pas votre petite servante. Je suis votre victime, vous le savez, Seigneur ; mais souvenez-vous-en. » Au plus fort de ses angoisses, elle disait encore : « Oh ! que les rigueurs de la justice divine sont terribles ! Mon Dieu ! que vos desseins sont rigoureux ! Si l'on savait ce que j'endure ! O mon divin Époux, que vous m'êtes amer, vous qui êtes si doux ! » Pour la soutenir dans ces moments d'épreuve, sa supérieure lui rappelait qu'elle s'était offerte à Dieu pour l'accomplissement de ses desseins. « Oui, répondait-elle, et je ne m'en repens pas. Mon Dieu, je veux tout ce que

vous voudrez, autant que vous le voudrez; et, s'il le faut, je consens à souffrir jusqu'à la fin du monde. » La révérende Mère prieure lui demandant où elle souffrait le plus : « De toutes les parties du corps, répondit-elle; c'est une souffrance universelle. Mon lit est un purgatoire où je brûle; le feu me consume, et chaque instant me paraît un siècle. Je ne demande pas à Dieu qu'il abrège ou qu'il adoucisse mes souffrances; mais, quand est-ce que viendra le moment où je lui serai unie pour toujours? Demandez pour moi la patience, je vous en conjure. Je ne veux plus que mon crucifix; j'ai sans cesse les yeux sur lui, car il m'aide à souffrir. Mon amour est crucifié, et je suis crucifiée avec lui. »

Cette terrible agonie se prolongea contre toute apparence et malgré les prévisions du médecin, qui, lui-même, homme de grande foi et capable d'apprécier la vertu de sa malade, lui avait donné les soins les plus dévoués et les plus assidus. La nature était éprouvée au delà de ses forces, et, pour résister à ces assauts violents, il lui fallait évidemment des secours pris en dehors d'elle-même et qui vinssent du Ciel. Au milieu de tant de douleurs elle conservait la paix de l'âme la plus profonde; et, dans les courts instants de trêve, son visage altéré par la souffrance présentait l'image d'une douce et aimable gaieté. Elle était consolée et toujours heureuse d'entendre parler de Dieu, craignant de perdre sa présence par la violence de ses maux et recommandant d'offrir de nouveau ses souffrances au Seigneur.

Pendant cette cruelle maladie, Monseigneur l'archevêque vint lui faire une visite et lui donner sa paternelle bénédiction. Le supérieur du monastère vint aussi plusieurs fois pour l'encourager et lui donner des consolations que son cœur reconnaissant trouvait précieuses et bien puissantes. La principale bienfaitrice de la maison, qui, en cette qualité, avait le droit de pénétrer dans la clôture, demanda un jour en entrant à la mère prieure que la malade voulût bien lui donner sa bénédiction. On ne put lui promettre cette faveur, dont la proposition aurait effrayé l'humilité de la chère sœur Saint-Pierre ; mais on admit néanmoins la respectable sollicituse auprès de la couche de la malade. Celle-ci semblait à ce moment dans cet état apparent de sommeil qui n'était qu'une profonde absorption en Dieu. Après l'avoir considérée quelque temps en respectant son silence, la digne bienfaitrice se disposait à se retirer, quand tout à coup, par un mouvement plein d'élan, la malade saisit la statuette de l'enfant Jésus et sans rien dire fit le signe de la croix sur la visiteuse, lui donnant ainsi cette bénédiction qu'elle avait en vain demandée, et qui dans cette spontanéité devait être pour elle d'un bien plus grand prix.

Ses sentiments de respect, de confiance, de tendresse à l'égard de sa mère supérieure saisissaient toutes les occasions de se manifester ; après un rude combat dans lequel la vénérable prieure lui avait apporté du secours, elle répétait avec un accent de profonde conviction : « Oh ! qu'il fait bon de tout dire à ses supérieures ! » Sa reconnaissance n'oubliait pas non plus les sœurs qui la soignaient et auxquelles

sa docilité, sa simplicité auraient rendu leur tâche facile, si la vue de si cruelles souffrances qu'elles étaient impuissantes à soulager n'eût affligé leur cœur fraternel.

Ces souffrances devenaient de plus en plus aiguës à mesure que le terme en approchait. Le vendredi 7 juillet, notre sœur Marie de Saint-Pierre entra en agonie; mais elle conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. L'aumônier entra pour la confesser et faire la recommandation de son âme, parce qu'on craignait qu'elle ne passât point la nuit. Cette nuit fut très pénible pour la chère mourante; elle demandait souvent de l'eau bénite et s'unissait à Dieu par de ferventes aspirations. La supérieure ne la quitta point de toute cette nuit, car la malade en éprouvait de la consolation et lui demandait avec instance de ne pas la quitter. Le matin étant venu, la mère prieure se retira pour quelques instants, et pendant ce temps elle désira changer de position. On lui dit que la révérende mère avait recommandé de ne pas la remuer; mais que si elle souffrait trop on allait y essayer, présumant la permission; elle dit: « Non alors; l'obéissance! » Elle répondait à tous les actes qu'on lui suggérait, et baisait sans cesse son crucifix avec le sourire sur les lèvres, puis elle le serrait sur son cœur en disant: « Il est à moi, je suis à Lui. Quel bonheur de souffrir! » Elle dit ensuite à sa mère prieure: « Ma mère, quand? » La mère prieure ajouta: « Quand l'Époux viendra-t-il, n'est-ce pas? » Elle répondit par un signe affirmatif, et la mère prieure lui dit: « Bientôt, mon enfant, dans quelques moments. » Elle parut contente et se recueillit.

Elle se rappela alors que Notre-Seigneur lui avait promis, il y avait déjà longtemps, de rétablir en son âme, à l'heure de la mort, l'image de Dieu; elle voulut, en conséquence, renouveler les engagements de son baptême, et, comme symbole de la grâce qu'elle désirait recevoir, elle demanda de l'eau bénite, fit sur sa tête le signe de la croix, puis, joignant les mains, elle dit : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; je veux être à Jésus-Christ pour toujours. » Un peu auparavant, elle avait paru soutenir un pénible combat; mais après cette petite cérémonie, sa figure prit un air tout céleste; on eût dit que c'était véritablement un enfant sortant des eaux du baptême, ou un ange descendu du ciel qui allait y remonter. Depuis ce moment jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa pas de prier. Les sueurs de la mort la couvraient, son corps était déjà glacé, et cependant ses lèvres froides et décolorées disaient encore : « Jésus, Marie, Joseph; venez, Seigneur Jésus. *Sit nomen Domini benedictum.* » Ce furent là les dernières paroles que l'on put comprendre, jadis signe de guerre, maintenant signe de victoire et bientôt de triomphe. Le mouvement de ses lèvres continuait, mais aucun son ne s'en échappait; puis elle n'entendit plus, ses yeux se fermèrent, et, pour dernier trait de ressemblance avec son divin Maître, elle jeta un cri et expira doucement.

Cette mort précieuse arriva le samedi, le 8 juillet 1848, vers midi, la mère prieure et les sœurs de la communauté étant présentes. La sœur Saint-Pierre avait demandé à la sainte Vierge, sa bonne Mère,

de présenter son âme à Dieu, et elle est morte un samedi, jour consacré à Marie. Elle avait aussi désiré de ne pas mourir la nuit, afin que toutes les sœurs fussent présentes à son trépas et n'en éprouvassent point d'effroi ; ce désir de charité fraternelle fut aussi exaucé, le Seigneur toujours plein de bonté faisant la volonté de ceux qui l'aiment.

Devant cette dépouille si chère, la douleur de la séparation céda à un sentiment de consolation et d'espérance, et les sœurs de la sainte défunte étaient plus portées à l'invoquer qu'à prier pour elle. Sa figure respirait un air de paix et de bonheur, et ses membres, qui étaient raides pendant la maladie, redevinrent souples et flexibles comme ceux d'un enfant. Pendant qu'elle fut exposée au chœur, le public vint avec un pieux empressement lui rendre les hommages, cherchant à lui faire toucher des objets de piété, et une grande foule suivit son convoi au cimetière de la ville, où M. Dupont depuis acheta un terrain pour sa tombe. Ses sœurs, néanmoins, purent garder comme un précieux dépôt son cœur, qui fut extrait avec une attention pleine de vénération par le docteur chrétien qui avait assisté la sœur pendant sa maladie.

A cette tombe M. Dupont envoyait avec confiance les personnes qui avaient quelque grâce à solliciter du Ciel ; mais cene fut que pour quelques années. Le cimetière où reposaient les ossements de la sœur Saint-Pierre ayant été aliéné par la ville, au lieu de les reporter au nouveau cimetière, ils purent être rendus au Carmel, où ils sont déposés dans la crypte sous la nef à droite en entrant dans la chapelle. Une

pierre fixée dans la muraille porte cette simple inscription :

201 201

ICI REPOSE

SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE
PROFESSE DE CE MONASTÈRE
DÉCÉDÉE. LE 8 JUILLET 1848

AGÉE DE TRENTE-UN ANS ET NEUF MOIS

AYANT DE RELIGION NEUF ANS ET HUIT MOIS

Seigneur, vous la cacherez dans le secret de votre Face.

201 201

Ainsi que nous l'avons dit, la plupart de ses sœurs ignoraient les grâces spéciales dont elle avait été l'objet et la part qu'elle avait dans ces prières de la réparation ou d'autres qu'elles récitaient en certaines circonstances. Mais toutes avaient une haute opinion de sa vertu et même de sa sainteté; cependant il y en eut une qui, en quelque sorte malgré elle, ne partageait pas cette opinion de sainteté qu'avaient de la sœur Saint-Pierre ses autres compagnes. Elle ne lui voyait point sans doute commettre de fautes; mais sa vie si simple, si commune ne lui paraissait pas mériter tant d'éloges. Préoccupée néanmoins du désaccord où elle se sentait avec les sœurs, un mois environ avant la mort de la sœur, elle fit à Dieu du fond du cœur cette prière: « Mon Dieu, si ma sœur Saint-Pierre est aussi sainte qu'on le dit, faites-le-moi connaître en me donnant du soulagement (cette sœur était malade), de manière que je puisse prendre part aux exercices de la communauté. » Elle fut aussitôt exaucée, et put suivre immédiatement les exercices du chœur et les autres, à la surprise de tous; mais elle ne se rendit pas à

cette première preuve et ne changea d'opinion qu'à la mort de la sœur Saint-Pierre. Pendant la nuit, elle eut un songe dont les circonstances lui donnèrent fort à penser. Il lui semblait être avec les autres autour du lit de la mourante, qui expira sous ses yeux ; et aussitôt elle la vit ressusciter sous la forme d'un enfant, le plus beau qu'elle eût jamais vu, qui descendit de son lit, vint embrasser toutes les sœurs et disparut pour ne plus revenir. Le jour suivant, à la communion, cette même sœur se trouva tout autre. La vie de la sœur Saint-Pierre se représenta à sa pensée avec tous ces caractères de sainteté qu'elle n'avait pas remarqués, et elle fut toute désolée de ne connaître la valeur de ce trésor qu'après l'avoir perdu.

Aux funérailles de la défunte, les cierges placés autour de son corps brûlèrent pendant toute la cérémonie, qui est assez longue, sans diminuer. La sœur qui en avait la charge, ayant eu l'idée de les mesurer avant et après la cérémonie, eut par là connaissance de ce fait que nous racontons, pour rendre hommage à la vérité, mais sans y joindre une appréciation qui ne nous appartient pas, comme il en sera d'autres faits que nous signalerons simplement.

M^{sr} Morlot, qui était venu bénir la sœur Saint-Pierre sur sa couche de douleur, ayant reçu l'information de sa mort, écrivit en ces termes à la mère prieure :

« J'apprends avec la plus vive sensibilité la mort de cette bonne sœur ; mais il faut la féliciter et non la plaindre. Nous devons espérer aussi qu'elle va

continuer là-haut et d'une manière bien plus efficace encore ce qu'elle a si bien commencé sur la terre. Elle protégera votre chère maison, le diocèse et la France!... J'en ai la douce confiance. Demain j'offrirai pour elle et pour vous toutes l'auguste sacrifice. Je me recommande de nouveau à vos prières, et suis, etc.

† FRANÇOIS-NICOLAS, archevêque de Tours. »

Quand la circulaire sur la vie et la mort de la sœur Saint-Pierre fut envoyée au prélat, il écrivit encore : « J'ai lu avec un bien grand intérêt la notice que vous m'avez adressée. Je ne doute pas de l'impression qu'elle produira dans toutes les maisons de votre Ordre, et j'ai la ferme confiance avec vous que cette âme choisie, étant en possession de la gloire et du bonheur, plaidera efficacement notre cause auprès du Seigneur, après avoir prié sur cette terre avec tant de foi et pratiqué ici-bas les belles vertus qui distinguent les vraies épouses de Jésus-Christ. »

Tels étaient les sentiments personnels de M^{sr} l'archevêque de Tours.

Après la mort de la sœur Saint-Pierre, les personnes qui avaient des relations spirituelles plus intimes avec le Carmel de Tours, et en avaient reçu autrefois les feuilles imprimées et les prières de la Réparation, témoignèrent avec empressement leur pieuse sympathie à la révérende mère prieure Marie de l'Incarnation, et dans ce sentiment, plusieurs réclamèrent quelques objets ou au moins quelques fragments des objets, vêtements, ayant appartenu à la chère défunte. La révérende mère ne voulut pas

absolument se refuser à correspondre à un sentiment que l'estime pour la défunte et pour l'œuvre réparatrice avait provoqué. Quelques parcelles furent donc avec discrétion distribuées à des amis du Carmel. En plusieurs endroits, les personnes furent tout à coup surprises de la bonne odeur qui s'en exhalait et qui ne ressemblait à aucune en particulier, mais semblait composée des plus agréables. Cela fut surtout remarqué à Rouen par un grand nombre de personnes, à Saint-Aubin, près d'Elbeuf, dans la maison du Sacré-Cœur, et au château de Leudeville chez M. Espivent de la Villeboinet, chez les carmélites de Carpentras, et dans d'autres maisons religieuses de divers ordres. Nous ne nous prononçons pas sur le caractère de ces phénomènes, attestés par les personnes les plus honorables; nous les racontons comme des faits qui appartiennent à notre sujet.

Il en est d'autres que nous signalerons avec la même réserve, et nous laissons l'appréciation à l'Église, seul jugé compétent pour les qualifier.

Une dame d'Ingouville, au diocèse de Rouen, était prise d'une fièvre d'une nature pernicieuse à laquelle les médecins ne voyaient point de remède. On envoya à la malade un morceau du voile de la sœur Saint-Pierre; à peine le lui eut-on appliqué que cette dame sentit un grand travail intérieur s'accomplir en elle, et cela pendant quatre heures; la crise fatale, dont les premiers symptômes s'étaient déjà annoncés, ne survint point, la nuit fut bonne, et le lendemain cette dame fut déclarée hors de danger.

A cette même époque d'autres faits analogues se

produisirent en plusieurs endroits différents. On se rappelle la guérison et la visite de M^{lle} Théodelinde Dubouché au tombeau de la sœur Saint-Pierre. Ensuite il se fit partout comme un silence et une cessation de ces grâces, parce que les personnes qui connaissaient déjà en partie les mérites de la sœur ne purent satisfaire leur désir légitime d'en savoir davantage, et attendirent, pour s'unir à ses prières et à son œuvre, qu'on leur eût communiqué le récit de ses actions et l'édifiant tableau de sa vie.

CHAPITRE XVIII

Des écrits de la sœur Saint-Pierre. — Le culte de la sainte Face chez M. Dupont. — Érection de la confrérie réparatrice et de l'oratoire de la sainte Face par M^{sr} Colet, archevêque de Tours.

La sœur Marie de Saint-Pierre, en mourant, laissait au Carmel de Tours un legs auquel il n'était pas permis de renoncer. Si pendant sa vie le Seigneur l'avait enrichie de ses faveurs, le trésor s'en était amassé moins pour elle-même que pour les nécessités de l'Église, et la charge d'en faire la distribution restait tout entière à ses supérieurs, véritables exécuteurs testamentaires. Ce trésor se composait des écrits rédigés par la sœur en vertu de la sainte obéissance, contenant les diverses communications que le Seigneur lui avait faites, pour la gloire de son saint nom et pour le salut de son peuple choisi. La succession présentait plus d'une difficulté; mais elle n'en fut pas moins généreusement acceptée, et la révérende mère prieure du Carmel se mit en devoir de la recueillir et d'en faire apprécier la valeur. En accomplissant ce pieux devoir, elle ne faisait que

répondre aux désirs d'un grand nombre de maisons de l'Ordre en France et en Belgique, et d'autres instituts qui réclamaient une connaissance plus explicite de la vie et des écrits de la chère défunte, que ce qu'on avait pu en connaître par la circulaire envoyée selon la coutume, après la mort de chaque religieuse du Carmel.

En conséquence, on recueillit avec soin et discrétion les relations écrites par la sœur ordinairement après chaque communication importante, ainsi que les diverses prières composées par elle, d'abord pour son usage particulier et dont quelques-unes étaient passées déjà, si nous pouvons dire ainsi, dans le domaine public. La publication sans réserve d'écrits de cette nature présentant toujours des difficultés, principalement dans une époque d'irrégion et de fermentation sociale comme celle où l'on se trouvait, la mère prieure demandait qu'au moins la connaissance de ces faits fût accordée aux personnes religieuses qui pouvaient s'en édifier, et même aux sœurs du monastère de Tours, qui n'avaient pas été plus favorisées que les autres sur ce point. On se flattait que l'intérêt tout paternel de M^{sr} Morlot pour la sœur et pour son œuvre le porterait à traiter cette affaire avec bienveillance et satisfaction.

A la réception de cette lettre, Monseigneur demanda que tous les écrits de la sœur, sans exception, lui fussent envoyés pour être examinés par un comité nommé à cet effet. L'examen dura plus d'un an. Les membres du comité se composaient d'un vicaire général, d'un prêtre de la Mission qui avait vieilli dans le ministère et arrivait de Constantinople; à ces deux exa-

minateurs fut adjoint le secrétaire de l'archevêché, qui fut chargé de la rédaction du procès-verbal.

Nous avons vu dans quelles conditions la sœur Marie de Saint-Pierre avait rédigé les écrits soumis à cet examen. Établie portière à l'intérieur du monastère, suivant d'autre part les exercices de la communauté, elle n'avait jamais étudié le difficile art d'écrire et laissait la plume courir au gré de ses pensées, qu'elle n'avait pas même le temps de recueillir. D'autre part, les matières dont elle avait à rendre compte sont d'une nature à dérouter les plus savants et les plus habiles ; car, sans innover dans ce que nous savons et croyons, dans les matières mystiques, l'âme conduite par le Saint-Esprit pousse le sillon commencé plus loin que ne le ferait la science même éclairée par le génie. Au moment où la communication se fait à l'âme dans les puissances capables de la recevoir, elles sont comprises sans le secours de la parole, et dans leur partie la plus sublime, elles ne reçoivent pas d'expression, parce que la langue humaine n'en fournit pas. Mais lorsque cette lumière a disparu, ne laissant qu'une trace indécise dans l'esprit, et qu'il incombe à une créature mortelle retombée à terre de parler des choses du ciel, ne se trouvera-t-elle pas impuissante à reproduire fidèlement ce qu'elle a vu, quoique pressée au dedans et au dehors de se décharger de sa mission ? Cependant, lorsque cette mission et l'obéissance spirituelle le lui commandent, elle écrira quand même ; mais à ses souvenirs elle mêlera évidemment de ses pensées présentes, et souvent les pensées, les objets qu'elle se rappelle avec certitude ne trou-

veront pas toujours une expression adéquate sous sa plume inhabile. Toutes les âmes mystiques, et les plus autorisées, se sont accusées de cette impuissance, lors même qu'elles retraçaient à loisir, et avec une plume exercée dans des études antérieures, les communications qu'elles avaient reçues. Ensuite, il ne faut pas croire que tous leurs écrits, toutes les moindres feuilles sur lesquelles elles avaient jeté leurs pensées eussent la même valeur ; si elles-mêmes fussent devenues leurs propres examinateurs, elles auraient fait un triage sévère et pris au sérieux ce qui seulement devait l'être. A travers les imperfections du langage et au-dessous d'une exposition quelquefois prolix, confuse des pensées, les vrais sommets de la vérité manifestée apparaissent à des yeux exercés, qui savent où ils doivent arrêter leur regard. Combien d'autres considérations n'y aurait-il pas à faire encore sur l'examen des communications extraordinaires en général, et sur celles qui nous occupent ici en particulier ? Le premier soin des examinateurs est de reconnaître si dans ces écrits il se trouve quelque chose de contraire à la révélation et à l'enseignement de l'Église ; ce qui se doit entendre principalement des points qui se présentent comme manifestés d'en haut ; si les pratiques recommandées sont conformes à l'esprit de l'Église et répondent à des besoins spirituels suffisamment justifiés ; si enfin il y a opportunité ou inconvénient à publier, d'une manière restreinte ou non, pour tous ou pour quelques-uns seulement, les écrits ou plutôt les enseignements, pratiques pieuses qui se trouvent soumis à l'examen.

Les conditions où l'on dut présenter les écrits de la sœur Saint-Pierre étaient donc rien moins que favorables. Le prélat, qui prit le soin de les parapher feuille par feuille de sa propre main, était personnellement persuadé de la vérité essentielle des communications de la sœur; il avait en particulier plus d'une fois approuvé les pratiques et les prières qu'elles avait demandées; mais il avait toujours refusé de procéder officiellement à cet égard; il avait laissé à un diocèse étranger l'honneur d'établir l'œuvre dont l'inspiration, la direction, le but avaient été révélés à l'ombre de son palais. Les circonstances politiques présentes n'étaient pas faites pour la déterminer à changer de conduite. Les examinateurs avaient les mêmes craintes, et de plus ils n'avaient pas suivi, comme le prélat, la conduite des communications faites à la sœur depuis leur première origine, dans leur évolution logique, jusqu'à leur dernier épanouissement. En face de nombreux papiers de valeur diverse et au bruit de la révolution grondant à leurs oreilles, ils ne voulurent pas donner d'approbation, mais ils n'osèrent point non plus prononcer de condamnation; ils reconnurent la sœur Saint-Pierre pour « une religieuse fervente, mais qui avait pu être, disaient-ils, très, probablement à son insu, sous l'influence de son imagination, de ce qu'ils croyaient pouvoir appeler, avec des maîtres de la vie spirituelle, *ses instincts prophétiques*, dont la marche et les diverses circonstances peuvent s'expliquer naturellement, sans que d'ailleurs les événements soient venus jusqu'ici justifier ou confirmer les avertissements et les prédictions de ladite sœur. »

Ces avertissements et ces prédictions, qui n'ont jamais pris le caractère ni les allures de prophéties détaillées et à jour fixe, étaient conditionnelles. Dans le cours des siècles, des hommes de Dieu ont ainsi annoncé des châtements et des miséricordes; ni les uns ni les autres n'ont été absolus dans leur accomplissement. Pareillement les avertissements de la sœur Marie de Saint-Pierre ont été expressément conditionnels. Elle constate un mal énorme, le blasphème contre Dieu même, lorsque ailleurs on ne s'arrêtait peut-être qu'à des détails; elle annonce des châtements exceptionnels pour ces crimes non dénoncés suffisamment, qui tendent à chasser Dieu du centre de sa création, du cœur de l'homme; elle indique le remède, dans la réparation publique solennelle d'un crime public, social; alors Dieu promet le pardon. Peut-on dire aujourd'hui que les coupables n'ont pas été châtiés? En quel état est la France en face du monde et de la conscience humaine? Quelles catastrophes imprévues et conduites par une main supérieure sont venues fondre sur elle? Que de ruines et que de ruines encore! Cependant, à côté des blasphèmes provocateurs de la vengeance, se sont élevés sur le sol de notre patrie des sanctuaires de réparation; des supplications publiques, depuis des siècles disparues, sont faites à la miséricorde divine dans ces pèlerinages qui emportent les peuples aux pieds de Marie, et le bras vengeur a suspendu ses coups; et la ruine, pour être grande, n'a pas été complète. La sagesse des plus clairvoyants avait-elle prévu ces désastres et ces bénédictions? Non. En pleine sécurité, une petite fille

cloîtrée les a vus, les a annoncés; et elle a trouvé un écho du ciel sur la montagne de la Salette. La même a vu aussi et y a puisé, non pour elle-même, mais pour la France, pour l'Église, la source de la miséricorde divine au sein virginal de la Vierge Marie. Grâce à cette miséricorde, nous n'avons pas été consommés dans notre ruine. Les faits témoignent donc en faveur de la sœur Saint-Pierre.

En conséquence, de l'avis des examinateurs, il fut décidé que les écrits de la sœur Saint-Pierre et tous ceux qui la concernaient *seraient conservés dans les archives du monastère de Tours*, sans qu'aucun d'eux pût être communiqué à quelque personne que ce fût, ni au dehors ni au dedans du couvent. Daté du 5 août 1850.

Aussitôt la révérende mère Marie de l'Incarnation écrivit à Monseigneur un acte de soumission, qu'elle et les prieures qui lui succédèrent observèrent avec une religieuse fidélité, jusqu'au jour où M^{sr} Colet, devenu archevêque de Tours, leva la défense en 1875, et se montra disposé à remettre la lumière sur le chandelier. Il y eut dans cette soumission de la mère prieure un sacrifice généreusement accepté, mais qui leur rendirent fort pénible les demandes et les questions qui lui étaient faites de tous les côtés sur la vie et les écrits de la sœur Saint-Pierre, vu qu'elle ne pouvait satisfaire en aucun point les pieux désirs et le zèle plein de foi témoigné en faveur de cette fervente religieuse.

Son œuvre, nous en avons la confiance, était l'œuvre de Dieu, et la parole divine ne pouvait pas rester liée; elle devait s'accomplir sans que toutefois

l'autorité qui la représente sur la terre fût le moins du monde offensée. A Tours même, malgré l'opposition des uns, indépendamment de la volonté des autres et à l'imprévu de tous, l'œuvre réclamée par la sœur Saint-Pierre s'établit spontanément, miraculeusement, publiquement, dans la pratique choisie de Dieu même pour la réparation, c'est-à-dire dans le culte de la sainte Face de Notre-Seigneur.

Entre les maisons religieuses qui s'étaient mises en relation avec le Carmel de Tours au sujet de l'œuvre réparatrice, se trouvait le monastère des bénédictines du Saint-Sacrement d'Arras. La dévotion à la sainte Effigie du Sauveur y existait depuis l'établissement du monastère en 1816. Les religieuses l'avaient puisée dans les révélations de sainte Gertrude, dont la lecture, qui leur était chère, devait porter un fruit si exquis de bénédiction. En effet, Notre-Seigneur se fit voir un jour à Gertrude lié et attaché à la colonne de la flagellation, entre deux bourreaux qui tous deux le frappaient au visage, et ils lui mirent ainsi sa sainte Face dans un état si pitoyable, que toute la journée cette image se représentait à son esprit et la faisait fondre en larmes (*le Héraut de l'amour divin*, liv. iv, 15). Gertrude demandant alors au Seigneur comment on pourrait calmer la cruelle douleur de sa Face si délicate, il lui répondit que ce serait en méditant sur sa Passion dans les sentiments d'une contrition pleine d'amour, et *en priant dans cette disposition pour les pécheurs*. N'était-ce pas là le programme que Notre-Seigneur devait reprendre avec notre sœur Saint-Pierre? Au chapitre 8^e du même livre, sainte Gertrude constate

la pratique des fidèles, en ce temps, de vénérer à Rome la sainte Face du Sauveur, proposée à leurs hommages le 2^e dimanche après l'Épiphanie. Puis elle cite les promesses du Seigneur faites à ceux qui célébreront la mémoire de la sainte Face : ils en recevront sur la terre une lumière intérieure et constante, et dans le ciel ils auront une ressemblance particulière avec cette Face divine.

Voilà ce qu'avaient lu dans les écrits de sainte Gertrude les bénédictines d'Arras, et dans l'esprit de dévotion que cette lecture lui inspirait, leur vénérée prieure, la mère Saint-François de Sales, avait accueilli avec foi et piété une première relation venue de Tours à la fin de 1847, et profitait, à la même époque, d'une occasion pour obtenir de Rome des copies du voile de sainte Véronique. Cette occasion se renouvela après la mort de la sœur Saint-Pierre, dont les bénédictines, recevant de Tours de pieux souvenirs, témoignèrent leur reconnaissance en envoyant à la prieure du Carmel quelques exemplaires de ces copies.

Ces faits se passaient au commencement de l'année 1851, six mois environ après la décision archiepiscopale sur la sœur Saint-Pierre. M. Dupont reçut du Carmel deux exemplaires, dont il en garda pour lui un qui présentait quelque défaut. Il le plaça dans son salon, la plus belle pièce de sa demeure, et le mercredi saint, 16 avril, il alluma pour la première fois devant la sainte et touchante image une lampe, qui, brûlant jour et nuit, devait attirer aussitôt l'attention des visiteurs, et leur indiquer qu'ils étaient en présence d'un objet non ordinaire ni

profane, mais sacré et digne de vénération. C'était une vraie réparation que M. Dupont inaugurait, à ce qu'il croyait, pour satisfaire sa dévotion privée. Il avait médité, arrêté son projet auprès de la tombe de la sœur Saint-Pierre, et lui qui s'appelait le portefaix des pensées de la religieuse cloîtrée croyait, pour son compte, accomplir ainsi une de ses intentions les plus chères. Et le saint homme se plaisait dans cette consécration de sa maison par un symbole qui lui rappelait tant d'épreuves et tant de grâces, et lui apparaissait comme un gage de nouvelles bénédictions et un moyen d'augmenter plus encore l'amour de Jésus et de Jésus méprisé. Dans ce for intérieur, il retrouvait sans doute les souvenirs et les enseignements de l'humble sœur, qui lui avait paru faire étinceler le Carmel de lumières et préluder à l'apparition de Marie sur la montagne de la Salette. Il se complaisait ainsi dans cette contemplation, attendant et espérant des jours meilleurs. Il ne devait pas attendre longtemps. La succession de la sœur Saint-Pierre était ouverte et franchissait les scellés et la clôture du Carmel, pour s'établir dans une demeure particulière d'où elle allait rayonner sur la France entière.

Le pieux adorateur de la sainte Face suivait devant elle les douloureux mystères de la Passion, quand le surlendemain du jour où il avait allumé sa lampe, le vendredi saint, se présente chez lui un commis voyageur. Au lieu de répondre à ses avances, M. Dupont lui montre la sainte Face, la lampe, et lui parle de telle sorte que le voyageur, entré au moins indifférent, sortit presque converti, emportant

avec foi un peu d'eau de la Salette. Le lendemain, samedi saint, une demoiselle, venue de Richelieu chez M. Dupont, fut invitée par lui à prier devant la sainte Face. Cette personne, qui souffrait alors beaucoup d'une maladie des yeux, demanda sa guérison, et M. Dupont se joignit à elle. Au même moment les yeux furent guéris. Le mardi de Pâques suivant, un jeune homme de la ville vint s'acquitter d'une commission; il avait mal à la jambe et boitait péniblement. M. Dupont eut l'idée de faire sur la partie malade une onction avec l'huile de la lampe qui brûlait devant la sainte Face; aussitôt le jeune homme se trouva guéri, et en preuve il fit plusieurs tours de jardin en courant avec autant de joie que de facilité. Ces premières nouvelles ne tardèrent pas à se répandre. D'autres infirmes vinrent devant la sainte image, et furent guéris ou notablement soulagés.

Alors s'établit ce courant de visiteurs pieux ou simplement curieux qui affluaient chez l'humble et solitaire M. Dupont; et ainsi se constitua un véritable pèlerinage à la demeure d'un simple particulier. Ces visites s'accrurent à un tel point que M. Dupont se vit obligé de renoncer à s'absenter de la maison même pour un jour. Cependant il ne s'agissait pas pour ces visiteurs de regarder simplement ou même de prier. De la manière la plus simple et aussi la plus naturelle, M. Dupont leur expliquait le mystère de cette Face adorable, pleine de tristesse et semblant demander grâce pour quelqu'un. Il exposait la nécessité de réparer, chacun pour ses propres péchés et pour les péchés d'au-

trui, afin d'attirer sur soi et sur la société malade des grâces de pardon et de salut. Quelqu'un réclamait-il une grâce de guérison, un avantage purement temporel, l'apôtre volontaire de la sainte Face s'assurait d'abord si l'âme du solliciteur n'était pas elle-même malade, et, avant de procéder à la guérison matérielle, il avait soin d'obtenir la guérison spirituelle.

Hélas! son expérience ne tarda pas à lui révéler l'ignorance profonde et l'absence d'intelligence dans les choses de la foi chez un grand nombre de ses visiteurs. On venait à lui comme à un empirique; on lui demandait la guérison brutale, dût-on pour cela le bien payer; on n'en comprenait pas trop souvent davantage. Et cela lui découvrait le mal profond de cette société, telle que l'ont faite l'oubli de Dieu et cette triple concupiscence dont parle saint Jean, qui est devenue toute sa loi, son unique nécessaire.

Ce qui, sans l'attrister autant, le révoltait peut-être davantage, était le manque de simplicité de beaucoup d'âmes croyantes qui, devant la sainte Face, marchandait leur foi et faisaient les renchéries, comme si elles avaient traité avec les gens du monde. Il n'avait pas peur alors de leur parler avec franchise et de leur répéter ce mot de Notre-Seigneur à ses auditeurs : « Race incrédule; mais croyez donc! priez donc! leur disait-il avec énergie; aimez donc! » Mais, comme le remarquent les saints Pères de notre divin Sauveur, il y avait beaucoup de lépreux et d'autres infirmes en Israël, et tous ne furent pas guéris; il en est de même des grâces

miraculeuses dont il favorise à diverses époques et en divers lieux son Église. Sa divinité s'y manifeste assez pour ranimer la foi et réchauffer la charité; mais sa Providence maintient les lois qui président à l'économie spirituelle du salut des hommes. Il en guérit plusieurs, pas toujours choisis parmi les plus recommandables, et il renvoie avec leurs infirmités les meilleurs serviteurs. Il faut tenir compte du bien intérieur opéré dans les âmes et qui ne s'aperçoit pas. La grâce des guérisons peut aussi paraître se ralentir; elle a jeté un éclat dont tous les yeux ont pu être frappés, puis elle semble rentrer dans l'ombre; mais il reste aux esprits fidèles à tirer les conséquences de faits incontestables et à croire plus véritablement quand ils ne voient plus. Ainsi les guérisons et autres faveurs devinrent-elles, à l'oratoire privé de M. Dupont, moins éclatantes après quelques années, sans cesser jamais entièrement. Le signe avait paru, et rien n'en pouvait effacer les traces, ni au lieu qu'il avait consacré, ni dans les cœurs qui l'avaient reçu avec simplicité et générosité. L'heure vint où M. Dupont dut aussi aller recevoir sa récompense et contempler dans un ravissement sans fin, à côté de sa chère sœur Saint-Pierre, cette Face divine qu'ils avaient l'un après l'autre et dans un même esprit honorée sur la terre.

Une longue maladie était venue lui retirer peu à peu toutes ses forces et l'usage de ses membres. Il ne lui restait plus de libre, pour ainsi dire, que le cœur, car la parole devait lui être ôtée aussi avant qu'il rendit le dernier soupir. Tant qu'il put parler,

il répétait fréquemment ce désir de son cœur : « Que j'expire altéré de la soif ardente de voir la Face adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les prières composées par la sœur Saint-Pierre lui restaient chères, ainsi que sa mémoire. Quelque temps avant sa mort, on vint lui annoncer que M^{sr} Colet avait enfin rompu les sceaux qui renfermaient depuis près de trente ans les papiers laissés par la sœur Saint-Pierre, et qu'il les avait confiés aux bénédictins de Solesmes. A cette nouvelle, le visage de M. Dupont s'illumina; il leva les yeux au ciel et dit ces mots : « *Nunc dimittis*, il faut maintenant que je m'en aille. » Un grand poids semblait soulevé de dessus sa poitrine. Et un des derniers jours de sa vie, tournant ses regards vers le Carmel, où reposait le corps de la sœur Saint-Pierre, il dit : « Comme le Carmel est brillant ! il resplendit de rubis et d'émeraudes ! » Ainsi, fidèle jusqu'au bout, le 18 mars 1876 il rendit son âme à Dieu.

M. Dupont avant de mourir avait donc pu voir s'annoncer un acte après lequel il avait si longtemps soupiré, la levée du sceau qui cachait la vie de la sœur Saint-Pierre et ses écrits, et les dérobait à la piété des âmes fidèles, arrêtant, à ce qu'il semble, la pleine exécution des desseins de Dieu. M^{sr} Colet, le nouveau successeur de saint Martin, semblait prédestiné par la divine Providence à donner cette consolation au Carmel de Tours. Ni l'Ordre de sainte Thérèse ni les manifestations privilégiées dont quelques-unes de ses filles ont été favorisées ne lui étaient inconnus. Lui-même avait été l'historien d'une sainte carmélite, d'une professe du

monastère de Tours, la Mère Elisabeth de la Trinité, que ses vertus et son mérite avaient appelée à gouverner au xvii^e siècle le monastère de Beaune, à y diriger la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement. Lorsque M^{sr} l'archevêque de Tours était vicaire général de Dijon, il avait été chargé par son évêque, disons par l'Esprit de Dieu même, de la conduite des carmélites de Beaune. Là il apprit à aimer, à estimer les vertus cachées du cloître; il étudia les traditions de son monastère, il y retrouva avec foi les signes de la grâce divine dans les vies des Marguerite du Saint-Sacrement, Marie et Élisabeth de la Trinité. De ces grâces, il recueillit avec amour les vestiges et les fixa, pour l'édification de la postérité des âmes fidèles, dans la vie qu'il composa de la Mère Élisabeth de la Trinité de Quatrebarbes, professe de Tours et prieure des carmélites de Beaune. Peut-être, dans l'auguste sénat des pontifes de l'Église de France, ne s'en trouvait-il pas un seul qui d'avance fût ainsi préparé à rendre au Carmel et à la vie mystique la part de justice et de gloire qui leur est due.

Mieux encore que tout autre, M^{sr} Colet connaissait la difficulté et les périls de la tâche et de l'œuvre qu'il allait couvrir de son autorité. N'a-t-il pas consacré un chapitre entier de son excellent livre à raconter les obstacles de tout genre qui s'élevaient devant la publication de la vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Or, quelle était cette vie, quelles en étaient les difficultés? Certains esprits trouvaient indignes de la majesté divine ces familiarités, ces faveurs accordées par le Fils de Dieu, devenu petit enfant, à l'épouse bien-aimée qu'il

avait choisie pour en faire l'image vivante du mystère de son enfance divine. On était dans un siècle de grands saints; mais aussi, sous l'effort d'une hérésie perfide, la notion de la sainteté tendait à prendre un caractère plus sérieux, diraient les uns, plus froidement raisonneur et plus étroit, répétons-nous avec les maîtres de la vie spirituelle. Notre siècle enrichira aussi le ciel de l'Église de plus d'une étoile brillante. S'il a, plus que le xvii^e siècle, à se reprocher son incrédulité et ses innombrables défaillances dans la foi, la bonté divine a fait aussi pour les enfants de la génération présente plus de prodiges et de manifestations de sa miséricorde, qui n'ont pas été absolument sans résultat. Les ennemis de la foi les attaquent, les timides, les sages observent au moins un discret silence, mais la foi se réveille, les masses protestent, les peuples s'imposent de longues fatigues et de dures privations pour aller prier à des sanctuaires non compris dans le cadastre public. On a eu pour l'œuvre de la sœur Saint-Pierre les mêmes craintes; elle pourra provoquer les mêmes attaques; mais, présentée aussi, comme l'a été celle de la petite et bienheureuse carmélite de Beaune, elle produira les mêmes fruits de bénédiction; et les actions de grâces ne manqueront à personne.

On a pu voir dans les chapitres précédents que le mystère favori de la sœur Saint-Pierre, dès les premiers jours de sa vie religieuse, était celui de la sainte enfance du Sauveur. Elle ne s'en détournait pas lorsqu'elle fut appliquée à la réparation des blasphèmes. En prenant la défense du saint nom de

Dieu, elle glorifia le nom que prit le Verbe fait homme en sa circoncision, le nom de Jésus donné au petit enfant huit jours après sa naissance. Ce mystère, plein de grâce et de miséricorde, fut le couronnement de sa vie mystique et se trouve être chez elle le complément de l'œuvre principale, celle de la Réparation. De là quels rapports ne trouvera pas à chaque page l'historien de la carmélite du xvii^e siècle, maîtresse de la sœur Marguerite, entre la vie de celle-ci et la vie de la sœur Saint-Pierre? Le Carmel de Tours, qui a produit la fleur dont les fruits ont enrichi la patrie de saint Bernard et prolongé leur sève jusqu'à nos jours, par les soins d'un habile jardinier, a de nouveau fleuri, et les fruits attendent pour apparaître au soleil et mûrir la même main habile et bienfaisante. La Providence divine semble être intervenue. Elle a placé sur le siège archiepiscopal de Tours l'historien de la carmélite du xvii^e siècle, pour donner aussi aux fidèles l'histoire de la carmélite du xix^e et la protéger de sa double autorité de science et de hiérarchie.

M^{sr} Colet avait encore préludé d'une manière plus intime à la glorification de l'œuvre de la sœur Saint-Pierre. En 1847, les carmélites de Beaune recevaient elles-mêmes les notices et les prières imprimées par l'autorité de M^{sr} Morlot; et leur supérieur, M. l'abbé Colet, après en avoir pris connaissance, les recommanda auprès de son évêque pour obtenir l'autorisation, volontiers accordée, de fonder l'œuvre dans la ville de Beaune.

Après la mort de M. Dupont, la piété des fidèles se demanda ce qu'allait devenir sa maison, consa-

créée non seulement par les hautes vertus du serviteur de Dieu, mais par le culte de la sainte Face du Sauveur, qui avait fait de cette maison particulière le but d'un saint pèlerinage. Tant de grâces de conversion, de guérisons avaient été accordées à ceux qui étaient venus prier en ce lieu, que le Seigneur semblait l'avoir consacré et soustrait pour l'avenir à des usages profanes. La maison de M. Dupont fut rachetée de ses héritiers; et, sous les auspices de M^{sr} l'archevêque, on disposa la pièce où la sainte Face était exposée en oratoire. La sainte image y garda la place qu'elle y occupait avec tant d'honneurs depuis un quart de siècle; mais, à côté, fut érigé un autel sur lequel serait offerte la divine victime qu'elle représentait. Le 29 juin 1876, M^{sr} Colet bénit l'oratoire nouveau; et, avant d'y célébrer le premier le très saint sacrifice, Sa Grandeur adressa une allocution à ces premiers assistants, où se trouvaient les plus intimes amis de M. Dupont, qui, dans cette rencontre, s'étaient faits les exécuteurs de ses volontés les plus chères, d'une œuvre que sa modestie chrétienne avait laissée à leur intelligente piété. Monseigneur commença par dire pourquoi il choisissait ce jour de la fête du prince des apôtres. Il était le patron de cette sœur Saint-Pierre qui avait inspiré l'œuvre réparatrice et la forme touchante dans laquelle on l'accomplissait, sanctionnée par tant de grâces en ce lieu à jamais béni. Puis Sa Grandeur ajouta : « C'est pour nous détacher de la servitude des sens que le Christ a épousé la croix, qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort. Son auguste Face nous est restée comme un symbole de la réparation

pour nos péchés; et cet oratoire, qui a donné asile à son image sainte, doit devenir pour le diocèse le centre d'une archiconfrérie destinée à faire réparation. Pie IX s'est inscrit le premier membre de cette œuvre dans l'univers chrétien; en l'établissant ici aujourd'hui, je veux en être le premier membre dans mon diocèse. »

Monseigneur était assisté dans ses fonctions par le dernier, encore survivant, des trois examinateurs d'autrefois des écrits de la sœur Saint-Pierre, lequel vint le lendemain célébrer à son tour la messe dans cet oratoire de la Réparation. Une famille sacerdotale pour le service de l'oratoire et la direction de l'œuvre réparatrice fut installée dans la maison de M. Dupont, et Monseigneur la mit sous la conduite paternelle de M. le chanoine Janvier, doyen du chapitre de la métropole, ancien et intime ami de M. Dupont, dont il doit raconter la vie et les vertus.

Ainsi le diocèse de Tours commençait à recouvrer la gloire dont il avait été frustré, à rentrer dans ses droits d'être le foyer premier où s'était allumée l'œuvre réparatrice. Il faut bien le reconnaître, l'œuvre réclamée par la sœur Saint-Pierre, sous une pression supérieure irrésistible, s'appelle la Réparation. Elle suppose un dommage, une perte; et ce dommage porte sur la gloire accidentelle que la Majesté divine exige des hommes et que les hommes lui refusent. De nos jours cette gloire lui est audacieusement refusée, au grand détriment du salut apporté sur cette terre par le Verbe incarné. Plus que jamais, il devenait nécessaire de lui offrir un dé-

dommagement, une juste compensation. Plus le tort est grand, plus grande doit être la réparation. Le temps est passé de l'indifférence pour les uns comme pour les autres. Les ennemis tièdes sont devenus des ennemis furieux. Ils ont la rage de l'impiété; on les dirait mordus par le dragon infernal; ils déversent leur venin funeste et contagieux sur tout ce qui les approche. Ce sont là les bouches de l'abîme d'où s'élève contre le ciel une vapeur noire chargée de tous les vices et de toutes les corruptions. Et ce qui navrait le cœur aimant du pieux M. Dupont, c'est que ces blasphèmes, ces impiétés se répandaient sur le monde chrétien *après dix-huit siècles de lumière et de bienfaits!* En effet, la plupart de ces blasphémateurs ont reçu l'illumination du baptême; eux aussi ont goûté le don céleste, et ils sont tombés; *et prolapsi sunt!* Ah! sans attendre que le vent de la tempête ait balayé ces vapeurs affreuses et purifié l'atmosphère, puisse l'accent de la prière s'élever de tous les cœurs fidèles, chargé du parfum des plus douces vertus, de celles que l'Homme-Dieu a laissées pour exemples à ses fidèles et que ses amis ont pratiquées avec sollicitude, l'humilité, l'innocence, la pureté, l'obéissance, la docilité, la confiance et l'amour filial de l'enfance! Mais quoi! ces vertus ne sont plus possibles à des pécheurs: depuis longtemps ils ne parlent plus, ils n'agissent plus comme des enfants, et, pour presque tous, la sortie du premier âge a été marquée par la perte de l'innocence, et l'abîme a appelé l'abîme; c'est à des pécheurs qu'on demande aujourd'hui de désarmer la colère divine. Mais n'ont-ils pas la grâce de la pén-

tence? Le Sauveur n'a-t-il pas versé pour eux son sang et obtenu leur pardon, pourvu qu'ils se repentent? Puis, il y a des âmes lâches qui ne veulent point sortir d'un calme perfide où elles se complaisent; des esprits satisfaits qui ne voient pas le danger et qui trouvent qu'on donne mal à propos l'alarme; il y a des prudents qui croient échapper au châtement, et pensent qu'on ne doit pas provoquer l'ennemi à de nouveaux forfaits. Si tous ces enfants ingrats sont insensibles aux outrages de notre Père qui est aux cieux, qu'ils craignent au moins pour leur propre perte. Ils ne peuvent rester neutres, et, s'ils ne veulent prendre parti pour le Seigneur, ils iront, bon gré, mal gré, au nouveau Baal, en triomphateurs de quelques jours, et la foudre divine les confondra dans la même ruine. Que les enfants de lumière, enfin devenus avisés et prudents, se rallient au pied des autels; qu'ils réparent et pour eux-mêmes et pour leurs frères égarés, qu'ils travaillent par la prière et les œuvres chrétiennes au salut de la patrie et de l'Église. Alors ils se montreront les dignes vengeurs de la gloire de leur Père céleste; et, au jour dernier, qui pour personne n'est éloigné, le Seigneur ne trouvera pas en eux des serviteurs infidèles à punir, mais il les accueillera comme des fils bien-aimés dans la maison paternelle de l'éternelle félicité.

FIN

RECUEIL DE PRIÈRES

COMPOSÉES PAR

LA SŒUR MARIE DE SAINT-PIERRE DE LA SAINTE-FAMILLE

*Exercice pour la réparation des blasphèmes
du saint Nom de Dieu.*

ACTE DE LOUANGE POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES
DU SAINT NOM DE DIEU

Qu'à jamais soit loué, béni, aimé, adoré, glorifié le très saint, très sacré, très suradorable, très inconnu, très inexprimable Nom de Dieu, au ciel et sur la terre, par toutes les créatures sorties des mains de Dieu, et par le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel! Ainsi soit-il.

(On dira *trois fois* cet acte de louange en l'honneur des trois personnes de la très sainte Trinité.)

PRIÈRE AU PÈRE ÉTERNEL

O Dieu tout-puissant et éternel, c'est par le Cœur de Jésus, votre divin Fils, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous. Je viens, par ce Cœur adorable, en union avec les saints anges et tous les saints,

louer, bénir, aimer, adorer, glorifier votre saint Nom méprisé et blasphémé par un si grand nombre de pécheurs. Accompagnant par mes désirs les esprits bienheureux, ministres de votre miséricorde, je fais le tour du monde pour aller chercher toutes les âmes rachetées par le sang de votre Fils unique. Je vous les offre toutes par les mains de la sainte Vierge et du glorieux saint Joseph, sous la protection des anges et de tous les saints, vous suppliant, au nom et par les mérites de Jésus notre Sauveur, de convertir tous les blasphémateurs et les profanateurs du saint jour du dimanche, afin que nous ne fassions plus qu'une voix, qu'un esprit et qu'un cœur pour louer, bénir, aimer, adorer, glorifier votre saint Nom, par la hauteur, la profondeur, la largeur, l'immensité, la plénitude de l'honneur, des louanges et des adorations infinies que vous rend le sacré Cœur de votre Fils bien-aimé, l'organe et les délices de la très sainte Trinité, et qui seul connaît et adore parfaitement votre saint Nom, en esprit et en vérité. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRE ADORATIONS POUR RÉPARER LES BLASPHEMES
QUI SE FONT PENDANT LES VINT-QUATRE HEURES DU JOUR

(On commence par le *Magnificat*.)

1. En union avec le sacré Cœur de Jésus : Venez, adorons le Nom admirable de Dieu qui est au-dessus de tout nom.
2. En union avec le saint Cœur de Marie : Venez...
3. En union avec le glorieux saint Joseph : Venez...
4. En union avec saint Jean-Baptiste : Venez...
5. En union avec le chœur des Séraphins : Venez...
6. En union avec le chœur des Chérubins : Venez...
7. En union avec le chœur des Trônes : Venez...
8. En union avec le chœur des Dominations : Venez...
9. En union avec le chœur des Vertus : Venez...
10. En union avec le chœur des Puissances : Venez...

11. En union avec le chœur des Principautés : Venez...
12. En union avec le chœur des Archanges : Venez...
13. En union avec le chœur des Anges : Venez...
14. En union avec les sept Esprits qui sont devant le trône de Dieu et les vingt-quatre vieillards : Venez...
15. En union avec le chœur des Patriarches : Venez...
16. En union avec le chœur des Prophètes : Venez...
17. En union avec le chœur des Apôtres et les quatre Évangélistes : Venez...
18. En union avec le chœur des Martyrs : Venez...
19. En union avec le chœur des saints Pontifes : Venez...
20. En union avec le chœur des saints Confesseurs : Venez...
21. En union avec le chœur des saintes Vierges : Venez...
22. En union avec le chœur des saintes Femmes : Venez...
23. En union avec toute la cour céleste : Venez...
24. En union avec toute l'Église et au nom de tous les hommes : Venez, adorons le Nom admirable de Dieu qui est au-dessus de tout nom, et prosternons-nous devant lui. Pleurons en présence du Seigneur qui nous a faits, car il est le Seigneur notre Dieu ; nous sommes son peuple et les brebis qu'il conduit lui-même à ses pâturages.

SALUTATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR RÉPARER LES BLASPHEMES PROFÉRÉS CONTRE SA PERSONNE SACRÉE

En union avec toute l'Église, par les cœurs tout brûlants d'amour de Marie et de Joseph, et au nom de tous les hommes, je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Jésus de Nazareth, roi des Juifs, plein de douceur et d'humilité, de grâce et de vérité ! La miséricorde et la justice sont avec vous ; l'amour est votre substance. Vous êtes le Christ, Fils unique du Dieu vivant, et le fruit béni des entrailles de la glorieuse vierge Marie.

O Jésus! bon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, par toutes vos plaies sacrées, votre sang précieux, vos divines larmes et vos bien-aimées sueurs, par tous les soupirs, les gémissements, les douleurs, l'amour, les mérites des trente-trois années de votre sainte vie, renfermées dans le sanctuaire ineffable de votre très amoureux Cœur, ayez pitié de nous, pauvres et misérables pécheurs; convertissez tous les blasphémateurs et les profanateurs du saint jour du dimanche, et faites-nous part de vos divins mérites, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

(Il faut ainsi saluer *trois fois* Notre-Seigneur pour honorer sa vie divine, sa vie glorieuse et sa vie mortelle.)

ASPIRATIONS

Père éternel, je vous offre le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en expiation de nos péchés et pour les besoins de la sainte Église.

Aimable Cœur de Jésus, notre médiateur, apaisez votre Père et sauvez les pécheurs.

Puissant Cœur de Marie, refuge des Français, arrêtez les traits de la justice divine.

Saint Michel, priez pour nous.

Saint Martin, priez pour nous.

Saint Louis, priez pour nous.

O Dieu, notre protecteur, regardez-nous et jetez les yeux sur la Face de votre Christ (Ps. LXXXIII, 9).

INVOCATIONS A LA SAINTE FACE DE NOTRE-SEIGNEUR, EN RÉPARATION DES BLASPHEMES ET POUR DEMANDER A DIEU PAR LA FACE DE SON FILS ADORABLE LA CONVERSION DES BLASPHEMATEURS

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Sainte Vierge Marie, priez pour nous.

O Face adorable, qui avez été adorée avec un profond respect par Marie et par Joseph lorsqu'ils vous virent pour la première fois, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez ravi de joie dans l'étable de Bethléhem les anges, les pasteurs et les mages, ayez.

O Face adorable, qui avez blessé d'un trait d'amour, dans le temple, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez été baignée de larmes en votre sainte enfance, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui avez rempli d'admiration les docteurs de la loi quand vous parûtes dans le temple, à l'âge de douze ans, ayez pitié de nous.

O Face adorable, blanche de pureté, vermeille de charité, ayez pitié de nous.

O Face adorable, plus belle que le soleil, plus gracieuse que la lune, plus brillante que les étoiles, ayez.

O Face adorable, plus fraîche que les roses du printemps, ayez pitié de nous.

O Face adorable, plus précieuse que l'or, l'argent et les diamants, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les traits étaient ravissants et les grâces charmantes, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la noblesse caractérisait tous les traits, ayez pitié de nous.

O Face adorable, contemplée par les anges, ayez.

O Face adorable, la douce volupté des saints, ayez.

O Face adorable, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, dans laquelle le Père éternel met toutes ses complaisances, ayez.

O Face adorable, délices de Marie et de Joseph, ayez.

O Face adorable, miroir ineffable des perfections divines, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui apaisez la colère de Dieu, ayez.

O Face adorable, qui faites trembler les démons, ayez

O Face adorable, trésor de grâces et de bénédictions, ayez pitié de nous.

O Face adorable, exposée dans le désert aux intempéries de la saison, ayez pitié de nous.

O Face adorable, brûlée des ardeurs du soleil et baignée de sueur dans les voyages, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont l'expression était toute divine, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la modestie et la douceur attiraient les justes et les pécheurs, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui donniez un saint baiser aux petits enfants, après les avoir bénis, ayez pitié de nous.

O Face adorable, troublée et pleurant au tombeau de Lazare, ayez pitié de nous.

O Face adorable, brillante comme le soleil et rayonnante de gloire sur la montagne du Thabor, ayez.

O Face adorable, attristée à la vue de Jérusalem et versant des larmes sur cette ville ingrate, ayez.

O Face adorable, abaissée jusqu'à terre au jardin des Olives et portant la confusion de nos péchés, ayez.

O Face adorable, qui avez été couverte d'une sueur de sang, ayez pitié de nous.

O Face adorable, baisée par le perfide Judas, ayez.

O Face adorable, dont la sainteté et la majesté saisirent de terreur les soldats et les renversèrent, ayez pitié de nous.

O Face adorable, frappée par un infâme valet, couverte d'un voile d'ignominie et profanée par les mains sacrilèges de vos ennemis, ayez pitié de nous.

O Face adorable, souillée de crachats et meurtrie par tant de soufflets et de coups, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les divins regards blessèrent le cœur de saint Pierre d'un trait de douleur et d'amour, ayez pitié de nous.

O Face adorable, humiliée pour nous dans les tribunaux de Jérusalem, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui conservâtes votre sérénité lorsque Pilate prononça le funeste arrêt, ayez pitié de nous.

O Face adorable, couverte de sueur et de sang, tombant dans la boue sous le pesant fardeau de la croix, ayez.

O Face adorable, qui méritez tous nos respects, nos hommages et nos adorations, ayez pitié de nous.

O Face adorable, essuyée d'un voile par une femme pieuse dans la route du Calvaire, ayez pitié de nous.

O Face adorable, élevée sur l'instrument du plus honteux supplice, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont le front a été couronné d'épines, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les yeux ont été remplis de larmes et de sang, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la bouche divine fut abreuvée de fiel et de vinaigre, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont les cheveux et la barbe ont été arrachés par les bourreaux, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui êtes devenue semblable à celle d'un lépreux, ayez pitié de nous.

O Face adorable, dont la beauté incomparable a été obscurcie sous le nuage affreux des péchés du monde, ayez pitié de nous.

O Face adorable, couverte des tristes ombres de la mort, ayez pitié de nous.

O Face adorable, lavée et parfumée par Marie et les saintes femmes, couverte d'un suaire, ayez pitié de nous.

O Face adorable, renfermée dans le sépulcre, ayez.

O Face adorable, toute resplendissante de gloire et de beauté au jour de la Résurrection, ayez pitié de nous.

O Face adorable, toute éblouissante de lumière au moment de l'Ascension, ayez pitié de nous.

O Face adorable, cachée dans l'Eucharistie, ayez.

O Face adorable, qui apparaîtrez à la fin des temps, dans les airs, avec une grande puissance et une grande majesté, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui ferez trembler les pécheurs, ayez pitié de nous.

O Face adorable, qui remplirez les justes de joie pendant l'éternité, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

PRIÈRE

Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Jésus, mon Sauveur, couvert de nouveaux outrages par les blasphémateurs; et je vous offre, dans le cœur de la divine Marie, comme un encens et un parfum d'agréable odeur, les hommages des anges et de tous les saints, en vous priant humblement, par la vertu de votre sainte Face, de réparer et de rétablir en moi et dans tous les hommes votre image défigurée par le péché. Ainsi soit-il.

AUTRE PRIÈRE

Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Face adorable de Jésus mon bien-aimé, noble cachet de la Divinité; je m'applique à vous de toutes les puissances de mon âme et vous prie très humblement d'imprimer en nous tous les traits de votre divine ressemblance. Ainsi soit-il.

COURONNE A LA GLOIRE DU SAINT NOM DE DIEU
POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES

A la place du Credo, on dira :

Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.

Sur les trois petits grains de la croix :

Que le très saint Nom de Dieu soit glorifié par la très sainte âme du Verbe incarné.

Que le très sacré Nom de Dieu soit glorifié par le sacré Cœur du Verbe incarné.

Que le très adorable Nom de Dieu soit glorifié par toutes les plaies du Verbe incarné.

Sur les cinq gros grains, on dira :

Nous vous invoquons, ô Nom sacré du Dieu vivant, par la bouche de Jésus au très saint Sacrement, et nous vous offrons, ô mon Dieu, par les mains bénies de la divine Marie, toutes les saintes hosties qui sont sur nos autels, en sacrifice d'amende honorable et de réparation pour tous les blasphèmes qui outragent votre saint Nom.

Sur chaque petit grain de la dizaine :

1. Je vous salue, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

2. Je vous révère, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

3. Je vous adore, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

4. Je vous glorifie, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

5. Je vous loue, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

6. Je vous admire, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

7. Je vous célèbre, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

8. Je vous exalte, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

9. Je vous aime, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

10. Je vous bénis, ô Nom sacré du Dieu vivant, par le Cœur de Jésus au très saint Sacrement.

Nous vous invoquons, ô nom sacré du Dieu vivant, par la bouche de Jésus au très saint Sacrement, et nous vous offrons, ô mon Dieu, par les mains bénies de la divine Marie, toutes les saintes hosties qui sont sur nos autels, en sacrifice d'amende honorable et de réparation pour tous les blasphèmes qui outragent votre saint Nom.

COURONNE EN L'HONNEUR DU TRÈS SAINT NOM DE JÉSUS,
POUR LA RÉPARATION DES BLASPHEMES ET DE L'INJURE
QUE LUI FIRENT LES JUIFS EN LE COURONNANT D'ÉPINES

A la place du Credo, on dira :

Je vous salue, Verbe du Père, Sauveur des hommes,
je vous adore, hostie sacrée, chair véritable et vivante,
divinité parfaite, vraiment Dieu, vraiment homme, ô
Jésus, qui m'avez donné la vie, je vous adore et je vous
aime de tout mon cœur!

Sur les trois petits grains de la croix, on dira :

Nous vous rendons gloire, ô Jésus! et nous invoquons
votre saint Nom.

Sur les cinq gros grains, on dira :

Un *Pater*, un *Ave*, et le *Gloria Patri*.

Sur les petits grains de chaque dizaine, on dira :

Notre Père qui êtes dans les cieux.

1. Que le saint Nom de Jésus soit adoré!
2. Que le saint Nom de Jésus soit contemplé!
3. Que le saint Nom de Jésus soit admiré!
4. Que le saint Nom de Jésus soit manifesté!
5. Que le saint Nom de Jésus soit aimé!
6. Que le saint Nom de Jésus soit glorifié!
7. Que le saint Nom de Jésus soit exalté!
8. Que le saint Nom de Jésus soit respecté!
9. Que le saint Nom de Jésus soit invoqué!
10. Que le saint Nom de Jésus soit béni et célébré dans
le temps et dans l'éternité!

OFFRANDE DES MÉRITES INFINIS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-
CHRIST A DIEU LE PÈRE POUR APAISER SA JUSTICE ET AT-
TIRER SUR LA FRANCE SA MISÉRICORDE

Père éternel, détournez vos regards irrités de la France
coupable, dont la face est devenue hideuse à vos yeux, et
regardez la Face de votre Fils que nous vous offrons.
C'est votre Fils bien-aimé en qui vous mettez toutes vos

complaisances. Écoutez, s'il vous plait, la voix de son sang et de ses plaies qui vous demandent miséricorde.

Père éternel, regardez l'incarnation de Jésus, votre divin Fils et son séjour dans le sein de sa divine Mère. Nous vous les offrons pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom et pour le salut de la France.

Père éternel, regardez la naissance de Jésus dans l'étable de Bethléhem et les mystères de la très sainte enfance. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez la vie pauvre, cachée et laborieuse de Jésus à Nazareth. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le baptême de Jésus et sa retraite de quarante jours dans le désert. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez les voyages, les veilles, les prières, les miracles et les prédications de Jésus. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez la dernière cène que Jésus fit avec ses disciples, leur lavant les pieds et instituant l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers et la sueur de sang qui couvre son corps et coule jusqu'à terre. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez les outrages que Jésus reçut devant ses juges et sa condamnation à mort. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez Jésus chargé de sa croix et marchant vers le lieu où il devait être immolé. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez Jésus crucifié entre deux larrons, abreuvé de fiel et de vinaigre, blasphémé par les Juifs et mourant pour réparer votre gloire et sauver le monde. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez les cinq plaies de Jésus. Nous vous les offrons...

Père éternel, regardez le chef sacré de Jésus couronné d'épines. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez la face adorable de Jésus, meur-

trie de soufflets, couverte de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le corps adorable de Jésus détaché de la croix. Nous vous l'offrons...

Père éternel, regardez le cœur, l'âme et la divinité de Jésus, la sainte Victime qui en mourant a triomphé du péché. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, tout ce que Jésus-Christ, votre Fils unique, a fait pendant les trente-trois années de sa vie mortelle pour accomplir l'œuvre de notre rédemption; regardez tous les mystères de cette très sainte vie. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, tous les désirs, toutes les pensées, les paroles, les actions, les vertus, les perfections, les oraisons de Jésus-Christ, ainsi que toutes ses souffrances et ses humiliations. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, la crèche et les langes qui ont servi à la naissance de Jésus. Nous vous les offrons...

Regardez, ô Père éternel, la croix, les clous, la couronne d'épines, le roseau, les fouets sanglants, la colonne, la lance, le sépulcre, le saint suaire et tous les instruments qui ont servi à la passion de Jésus, votre divin Fils. Nous vous les offrons...

**Les cent offrandes de Notre-Seigneur Jésus-Christ
à son divin Père.**

TRENTÉ-TROIS OFFRANDES DE JÉSUS DANS SON ENFANCE
ET SA VIE CACHÉE

1. Père éternel, je vous offre Jésus s'incarnant dans sein de la sainte Vierge Marie pour sauver les hommes.

2. Père éternel, je vous offre Jésus sanctifiant saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère Élisabeth.

3. Père éternel, je vous offre Jésus captif pendant neuf mois dans les chastes entrailles de sa sainte Mère.

4. Père éternel, je vous offre Jésus rebuté des habitants de Bethléhem.

5. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du sein de sa Mère et naissant dans une pauvre étable.

6. Père éternel, je vous offre Jésus enveloppé de langes et couché sur du foin dans une crèche.

7. Père éternel, je vous offre Jésus tremblant de froid et réchauffé par un bœuf et un âne.

8. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant nos péchés dans la crèche.

9. Père éternel, je vous offre Jésus par les mains de Marie et de Joseph pour le salut du monde.

10. Père éternel, je vous offre Jésus allaité par Marie.

11. Père éternel, je vous offre Jésus adoré par les anges dans l'étable de Bethléhem.

12. Père éternel, je vous offre Jésus adoré par les pauvres pasteurs.

13. Père éternel, je vous offre Jésus circoncis et nommé Jésus, commençant à remplir l'office de Sauveur en vous offrant les prémices de son sang.

14. Père éternel, je vous offre Jésus recevant les présents et les adorations des Mages.

15. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les quarante jours qu'il demeura dans l'étable de Bethléhem.

16. Père éternel, je vous offre Jésus porté au temple par Marie et Joseph, et reçu avec une joie immense par le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse.

17. Père éternel, je vous offre Jésus s'offrant à votre divine justice pour être le réparateur de votre gloire offensée et la sainte victime des pécheurs.

18. Père éternel, je vous offre Jésus fuyant en Égypte pour éviter la main meurtrière d'Hérode.

19. Père éternel, je vous offre Jésus pauvre et inconnu dans son exil, mais tendrement aimé et profondément adoré de Marie, de Joseph et des anges.

20. Père éternel, je vous offre Jésus porté dans les

bras de Marie et de Joseph et se soumettant aux infirmités de l'enfance.

21. Père éternel, je vous offre Jésus allaité par sa divine Mère pendant quinze mois.

22. Père éternel, je vous offre les premiers pas, les premières paroles et les premières actions de votre divin fils Jésus.

23. Père éternel, je vous offre tout ce que Jésus a souffert pendant les sept années de son exil en Égypte.

24. Père éternel, je vous offre Jésus revenant à Nazareth entre Marie et Joseph.

25. Père éternel, je vous offre Jésus croissant en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

26. Père éternel, je vous offre Jésus âgé de douze ans conduit au temple pour célébrer la Pâque.

27. Père éternel, je vous offre Jésus demeurant trois jours dans le temple au milieu des docteurs de la loi, les remplissant d'admiration.

28. Père éternel, je vous offre Jésus recouvert par Marie et Joseph, revenant à Nazareth et leur étant parfaitement soumis.

29. Père éternel, je vous offre Jésus cachant sa gloire dans la boutique de saint Joseph, ne paraissant qu'un charpentier.

30. Père éternel, je vous offre Jésus travaillant pour se nourrir à la sueur de son front.

31. Père éternel, je vous offre Jésus assistant saint Joseph pendant sa maladie et à l'heure de la mort.

32. Père éternel, je vous offre Jésus consolant Marie, sa sainte mère, de la mort de son saint époux.

33. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les trente-trois années de sa vie cachée et laborieuse, et tous les mérites qu'il nous a acquis.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, pendant les trente années de sa vie cachée et laborieuse, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis depuis l'instant de sa divine incarnation jusqu'à sa vie évangélique. Je vous fais cette

offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre Sauveur, enfin pour les besoins de la sainte Église, le salut de la France et la propagation de l'œuvre réparatrice.

TRENTE-TROIS OFFRANDES DE JÉSUS DANS SA VIE
ÉVANGÉLIQUE

34. Père éternel, je vous offre Jésus dans les eaux du Jourdain, baptisé par saint Jean-Baptiste.

35. Père éternel, je vous offre Jésus conduit dans le désert, y souffrant la faim et la soif.

36. Père éternel, je vous offre Jésus passant les nuits dans le désert, au milieu des bêtes sauvages.

37. Père éternel, je vous offre Jésus prosterné la face contre terre, passant les jours et les nuits en oraison, arrosant la terre de ses divines larmes, pleurant nos péchés.

38. Père éternel, je vous offre Jésus tenté par le diable de changer les pierres en pain.

39. Père éternel, je vous offre Jésus transporté par Satan sur le haut du temple et tenté par cet esprit malin de se jeter en bas.

40. Père éternel, je vous offre Jésus transporté sur une montagne fort haute où Satan eut l'audace de lui promettre tous les royaumes qu'il lui montrait, s'il voulait l'adorer.

41. Père éternel, je vous offre Jésus triomphant de toutes les tentations du diable en lui opposant les paroles de la sainte Écriture.

42. Père éternel, je vous offre Jésus prenant dans le désert, au bout de quarante jours, un peu de nourriture qui lui fut servie par les anges.

43. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue au désert et tous les mérites qu'il nous a acquis.

44. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du désert, allant faire part à sa sainte Mère de la mission qu'il allait commencer.

45. Père éternel, je vous offre Jésus choisissant de pauvres pécheurs pour ses apôtres.

46. Père éternel, je vous offre Jésus allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, prêchant partout le royaume de Dieu, faisant connaître son divin Père.

47. Père éternel, je vous offre Jésus suivi de foules immenses jusque dans les déserts.

48. Père éternel, je vous offre Jésus multipliant des pains et des poissons pour en nourrir ses auditeurs, et disant : « J'ai pitié de ce peuple. »

49. Père éternel, je vous offre Jésus consolant les affligés.

50. Père éternel, je vous offre Jésus guérissant les malades, ressuscitant les morts.

51. Père éternel, je vous offre Jésus chassant les démons du corps des possédés.

52. Père éternel, je vous offre Jésus rendant la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds.

53. Père éternel, je vous offre Jésus redressant les boiteux et faisant parler les muets.

54. Père éternel, je vous offre Jésus convertissant les pécheurs, faisant du bien à tous.

55. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant sur la mort de Lazare et le ressuscitant.

56. Père éternel, je vous offre Jésus convertissant Marie Madeleine.

57. Père éternel, je vous offre Jésus fatigué en chemin, assis sur le bord du puits de Jacob.

58. Père éternel, je vous offre Jésus demandant à boire à la Samaritaine, la convertissant, et se découvrant à elle comme le Messie promis.

59. Père éternel, je vous offre Jésus confondant ses ennemis avec une admirable sagesse lorsqu'ils lui présentèrent la femme adultère.

60. Père éternel, je vous offre Jésus chassant avec un fouet les vendeurs du temple.

61. Père éternel, je vous offre Jésus transfiguré sur la montagne du Thabor et s'entretenant avec Moïse et Élie de l'excès des douleurs de sa passion.

62. Père éternel, je vous offre Jésus embrassant et bé-nissant les petits enfants, disant qu'il fallait leur res-sembler pour entrer dans le royaume des cieux.

63. Père éternel, je vous offre Jésus entrant en triomphe dans la ville de Jérusalem, reçu comme roi par le peuple.

64. Père éternel, je vous offre Jésus pleurant sur la ville de Jérusalem.

65. Père éternel, je vous offre Jésus seul et délaissé, obligé le soir de cette fête d'aller chercher un gîte à Bé-thanie chez ses fidèles hôtessees Marthe et Marie.

66. Père éternel, je vous offre toute la gloire que Jésus vous a rendue pendant les trois années de ses divines prédications.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis depuis le moment de sa vie évangélique jusqu'à celui de sa vie souffrante, je vous fais cette offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre divin Sauveur, enfin pour les besoins de la sainte Église, le salut de la France et la propagation de l'œuvre répara-trice.

TRENTE-QUATRE OFFRANDES DE JÉSUS DANS SA VIE
SOUFFRANTE ET DANS SA VIE GLORIEUSE

67. Père éternel, je vous offre Jésus vendu trente deniers par le traître Judas.

68. Père éternel, je vous offre Jésus faisant la cène pour la dernière fois avec ses apôtres.

69. Père éternel, je vous offre Jésus s'humiliant jusqu'à laver les pieds à ses apôtres.

70. Père éternel, je vous offre Jésus instituant le sacre-ment adorable de l'Eucharistie, faisant ses apôtres prêtres de la nouvelle loi.

71. Père éternel, je vous offre Jésus priant et agonisant dans le jardin des Oliviers.

72. Père éternel, je vous offre Jésus souffrant dans son

divin Cœur toutes les douleurs de sa passion et arrosant la terre d'une abondante sueur de sang.

73. Père éternel, je vous offre Jésus triste jusqu'à la mort au jardin des Oliviers, se chargeant de tous les péchés du monde et acceptant de votre main le calice.

74. Père éternel, je vous offre Jésus trahi par le baiser du perfide Judas, se livrant à ses ennemis et se laissant lier et garrotter comme un criminel pour nos péchés.

75. Père éternel, je vous offre Jésus abandonné de ses disciples, maltraité et méprisé par les soldats qui le menaient chez Anne le grand prêtre.

76. Père éternel, je vous offre Jésus interrogé et recevant un soufflet d'un valet.

77. Père éternel, je vous offre Jésus conduit chez Caïphe, accusé par de faux témoins.

78. Père éternel, je vous offre Jésus traité de blasphémateur parce qu'il a déclaré à ses juges qu'il est le Fils de Dieu.

79. Père éternel, je vous offre Jésus traité dans cette horrible nuit comme le dernier des esclaves, frappé, méprisé et renié.

80. Père éternel, je vous offre Jésus conduit enchaîné chez Pilate et gardant le silence.

81. Père éternel, je vous offre Jésus conduit à la cour d'Hérode, méprisé de ce roi impie.

82. Père éternel, je vous offre Jésus reconduit chez Pilate, méprisé, humilié dans les rues de Jérusalem par un peuple qu'il avait comblé de bienfaits.

83. Père éternel, je vous offre Jésus attaché à la colonne, déchiré à coups de fouet.

84. Père éternel, je vous offre Jésus couvert de plaies et de sang et foulé aux pieds de ses bourreaux.

85. Père éternel, je vous offre Jésus travesti en roi de théâtre, couronné d'épines, revêtu d'un manteau d'écarlate, ayant les bras liés et un roseau à la main en guise de sceptre.

86. Père éternel, je vous offre Jésus méprisé, maltraité et enfin montré au peuple.

87. Père éternel, je vous offre Jésus rejeté de son peuple, qui demande sa mort à grands cris et lui préfère un infâme voleur, Barabbas.

88. Père éternel, je vous offre Jésus condamné à la mort de la croix par Pilate.

89. Père éternel, je vous offre Jésus abandonné à une multitude insolente qui épuisé sur cet Agneau doux et humble de cœur tout ce que la malice la plus noire peut inventer.

90. Père éternel, je vous offre Jésus sortant du palais de Pilate, entre deux voleurs, la croix sur ses divines épaules meurtries et ensanglantées.

91. Père éternel, je vous offre Jésus épuisé de fatigue, tombant plusieurs fois sous le poids énorme de sa croix, frappé, accablé d'injures par ses bourreaux.

92. Père éternel, je vous offre Jésus arrivé au sommet du Calvaire, dépouillé de ses vêtements et s'étendant lui-même sur l'arbre de la croix comme un agneau sans tache.

93. Père éternel, je vous offre Jésus cloué sur la croix à grands coups de marteau.

94. Père éternel, je vous offre Jésus suspendu pendant trois heures entre le ciel et la terre, abandonné, rassasié d'opprobres, abreuvé de fiel et de vinaigre, goûtant à longs traits la volupté des souffrances intérieures et extérieures.

95. Père éternel, je vous offre Jésus demandant grâce pour ses bourreaux, pardonnant au bon larron et nous donnant sa sainte Mère pour être la nôtre.

96. Père éternel, je vous offre Jésus consommant son sacrifice, vous remettant sa très sainte âme entre les mains, jetant un grand cri pour appeler à lui tous les pécheurs et inclinant la tête pour leur donner le baiser de paix et le dernier soupir de son cœur.

97. Père éternel, je vous offre Jésus le cœur percé par une lance, descendu de la croix, couvert de plaies et de sang, et remis entre les bras de sa divine Mère.

98. Père éternel, je vous offre Jésus embaumé et ense-

veli par sa sainte Mère et par ses fidèles amis, porté ensuite dans le sépulcre, y demeurant trois jours, comme il l'avait prédit.

99. Père éternel, je vous offre Jésus sortant victorieux du tombeau et visitant sa sainte Mère.

100. Père éternel, je vous offre Jésus apparaissant à ses apôtres et aux saintes femmes, les consolant, les instruisant et montant au ciel en leur présence par sa glorieuse Ascension, quarante jours après sa Résurrection.

Père éternel, je vous offre toute la gloire que vous a rendue Jésus, notre divin Sauveur, et tous les mérites infinis qu'il nous a acquis pendant sa vie souffrante et sa vie glorieuse; je vous fais cette offrande pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom, pour la réparation des outrages faits à notre Sauveur; enfin, pour les besoins de la sainte Église, pour le salut de la France et la propagation de l'œuvre réparatrice.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.

En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Demandez et vous recevrez.

OFFRANDE AU PÈRE ÉTERNEL DE LA SAINTE HUMANITÉ DE SON DIVIN FILS ET DU SAINT USAGE QU'IL A FAIT DE SES SENS POUR RÉPARER ET COUVRIR LES PÉCHÉS QUE NOUS AVONS COMMIS PAR LES NÔTRES

Père éternel, je vous offre les pieds sacrés de Jésus marchant, voyageant, et enfin percés par de gros clous pour réparer nos démarches criminelles.

Père éternel, je vous offre toutes les dévotes et respectueuses prosternations de Jésus devant votre Majesté sainte, pour réparer toutes nos irrévérences en votre sainte présence.

Père éternel, je vous offre les divines mains de Jésus

qui ont opéré tant de bonnes œuvres et cependant ont été percées de gros clous, pour réparer tous les péchés de nos mains injustes et nos œuvres d'iniquité.

Père éternel, je vous offre les divins bras de Jésus fatigués par le travail et déchirés par les fouets des bourreaux, pour réparer nos péchés de paresse et tous nos autres crimes.

Père éternel, je vous offre le divin chef de Jésus couronné d'épines et ses cheveux ensanglantés et arrachés, pour réparer nos péchés d'orgueil et nos pensées criminelles.

Père éternel, je vous offre les yeux adorables et les regards de Jésus, pleins de douceur et de majesté, pour réparer les péchés d'immodestie et de curiosité des nôtres; je vous offre aussi son sommeil, ses veilles et les larmes qui ont coulé de ses yeux divins, pour nous mériter le pardon de nos fautes.

Père éternel, je vous offre la mortification de l'odorat de Jésus, pour réparer tous les péchés de sensualité dont nous sommes coupables.

Père éternel, je vous offre la bouche adorable de Jésus, ses divines paroles et son admirable silence, pour réparer tous les péchés que notre langue indomptée et mauvaise nous a fait commettre; je vous offre aussi ses jeûnes et ses sobres repas, pour réparer tous nos péchés de gourmandise et d'intempérance.

Père éternel, je vous offre la Face adorable de Jésus couverte de crachats, de sueur, de poussière et de sang, meurtrie par les soufflets et dont la barbe est arrachée, pour réparer l'orgueil, la vanité et tous les péchés des mondains.

Père éternel, je vous offre les prières, les louanges et les actions de grâces, les glorifications sorties de la bouche sacrée de Jésus, pour réparer les blasphèmes et tous les péchés commis dans le culte divin qui vous est dû.

Père éternel, je vous offre le sacré Corps de Jésus couvert de plaies, pour réparer tous les péchés de notre

chair corrompue. Nous vous offrons ses sueurs et les sept effusions de son sang précieux, pour nous purifier de nos crimes.

Père éternel, je vous offre le sacré Cœur de Jésus percé par la lance et tout enflammé d'amour, pour réparer tous les péchés commis par le cœur. Je vous offre aussi tous les désirs, les soupirs, toutes les pensées, les affections, les oraisons, les vertus et toutes les aimables perfections de ce divin Cœur, pour couvrir la pauvreté de nos misérables cœurs.

Père éternel, je vous offre l'âme sainte de Jésus qui s'est sacrifiée pour nous et qu'il a remise entre vos mains au moment de la mort. Par la gloire et les mérites infinis de cette très sainte âme, nous vous prions, Père éternel, de pardonner à nos âmes criminelles et de les justifier.

Père éternel, je vous offre la vie divine, la vie glorieuse et la vie voyageuse de Jésus. Nous vous prions, par l'excellence de sa vie intérieure, de nous pardonner notre vie pleine de tiédeur et de dissipation.

Père éternel, je vous offre la naissance éternelle de Jésus dans les splendeurs de votre gloire. Je vous offre aussi toutes les louanges, tout l'honneur, tout l'amour éternel qu'il a pour vous, pour réparer toutes les impiétés et les blasphèmes des pauvres et aveugles pécheurs.

Père éternel, je vous offre tout ce divin Jésus pour adorer, aimer, glorifier en lui et par lui toutes vos adorables perfections et ce nom sacré, inconnu à toute créature, qui exprime tout ce que vous êtes, que votre divin Fils Jésus seul connaît et adore en esprit et en vérité, au nom de toutes les âmes rachetées de son sang précieux.

Je vous salue, je vous adore, je vous aime, ô Dieu Père, ô Dieu Fils, dans le contentement ineffable de votre divinité; je vous embrasse avec l'affection de toutes les créatures du ciel et de la terre, par le sacré Cœur de Jésus, et je vous baise ainsi par l'éternel baiser du Saint-Esprit.

Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour être son réparateur.

OFFRANDE AU PÈRE ÉTERNEL DES CHOSES QUI ONT SERVI A
SON ADORABLE FILS POUR OPÉRER SES DIVINS MYSTÈRES.
RELIQUES SACRÉES DE JÉSUS

Père éternel, je vous offre la crèche et le foin sur lequel Jésus enfant fut couché à sa naissance. Je vous offre aussi ses pauvres langes et ses bandelettes.

Père éternel, je vous offre les deux petites colombes et les cinq sicles d'argent donnés par la sainte Vierge et saint Joseph pour racheter Jésus à sa Présentation.

Père éternel, je vous offre la tunique du saint enfant Jésus tissée par les mains de Marie.

Père éternel, je vous offre le vase dans lequel buvait le saint enfant Jésus.

Père éternel, je vous offre le marteau, la hache, la scie et les autres instruments qui servaient à Jésus, le céleste et divin charpentier.

Père éternel, je vous offre tous les ouvrages faits par Jésus.

Père éternel, je vous offre le fouet de corde que Jésus fit de ses divines mains pour chasser les vendeurs du temple.

Père éternel, je vous offre la pièce de quatre drachmes que Jésus fit trouver à saint Pierre dans la bouche d'un poisson pour payer le tribut.

Père éternel, je vous offre le bassin dans lequel Jésus a lavé les pieds de ses apôtres et le linge dont il était ceint.

Père éternel, je vous offre la coupe que tenait Jésus entre ses divines mains après la Cène, lorsqu'il changea le vin en son sang précieux.

Père éternel, je vous offre les trente pièces d'argent avec lesquelles les Juifs ont acheté Jésus.

Père éternel, je vous offre les liens qui ont garrotté Jésus au jardin des Oliviers.

Père éternel, je vous offre le gantelet de fer avec lequel Jésus reçut un soufflet.

Père éternel, je vous offre le bandeau avec lequel les Juifs ont bandé les yeux de Jésus.

Père éternel, je vous offre le bâillon que les ennemis de Jésus lui mirent dans la bouche.

Père éternel, je vous offre tous les instruments qui servirent à tourmenter notre divin Sauveur dans cette cruelle nuit de sa Passion.

Père éternel, je vous offre la robe blanche dont Hérode fit revêtir le divin Jésus.

Père éternel, je vous offre la colonne où Jésus fut flagellé, les liens qui l'y ont attaché et tous les terribles instruments ensanglantés avec lesquels il a été déchiré.

Père éternel, je vous offre la royale couronne d'épines de Jésus, son manteau d'écarlate et le roseau qu'il tenait dans ses mains divines.

Père éternel, je vous offre l'escalier que Jésus monta en l'arrosant de son sang précieux lorsque Pilate le montra au peuple, disant : « Voilà l'homme! »

Père éternel, je vous offre tous les liens qui ont garrotté Jésus comme un criminel.

Père éternel, je vous offre la sentence de mort de votre Fils unique.

Père éternel, je vous offre les bâtons qui ont frappé Jésus dans la route de la croix.

Père éternel, je vous offre le voile de sainte Véronique empreint de la sainte Face de Jésus.

Père éternel, je vous offre les marteaux qui ont crucifié Jésus.

Père éternel, je vous offre le vase dans lequel Jésus goûta un amer breuvage.

Père éternel, je vous offre le roseau et l'éponge dont on se servit pour présenter à Jésus le fiel et le vinaigre.

Père éternel, je vous offre la très sainte croix de Jésus, toute teinte de son sang adorable, et l'écriteau que Pilate fit attacher à la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*.

Père éternel, je vous offre la sainte robe de Jésus sanctifiée par ses larmes, ses sueurs et son sang adorable, tirée au sort par les soldats.

Père éternel, je vous offre la chaussure des pieds sacrés de Jésus.

Père éternel, je vous offre tous les vêtements du divin Jésus couverts de sang et dont les bourreaux firent quatre parts.

Père éternel, je vous offre la lance qui ouvrit le sacré côté de Jésus et perça son très amoureux Cœur pour en faire notre lieu de refuge.

Père éternel, je vous offre tous les instruments qui ont servi pour accomplir la très sacrée Passion de Jésus votre divin Fils.

Père éternel, je vous offre les aromates et les parfums qui embaumèrent le sacré Corps de Jésus.

Père éternel, je vous offre le saint suaire et les bandes-lettes qui eurent l'honneur d'ensevelir le sacré Corps de Jésus.

Père éternel, je vous offre le saint sépulcre qui renferma pendant trois jours le sacré Corps mort de Jésus, la source de vie.

Père éternel, je vous offre toutes les sacrées reliques de votre divin Jésus, vous priant très humblement de les regarder avec complaisance. Ce divin regard leur procurera plus d'honneur que ne pourraient leur en rendre tous les anges et tous les saints réunis ensemble. Ce sera une très digne réparation des profanations dont plusieurs ont été l'objet. Arrêtez, ô divin Père, les instruments de votre justice *prêts à nous frapper*, en voyant les instruments de la très sacrée Passion de Jésus teints de son sang adorable; qu'à cette vue votre divine justice se change en miséricorde, et veuillez dire à la France : *Pax vobis!*

ASPIRATIONS AFFECTUEUSES VERS NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST POUR RÉPARER LES BLASPHEMES DES JUIFS

O Jésus, la vérité et la sagesse éternelle, qui avez été traité de séducteur et d'insensé, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

O Jésus, en qui résident tous les trésors de la science

divine, qui avez été regardé comme un ignorant et le fils d'un charpentier, je vous adore...

O Jésus, source de vie, qui avez entendu les Juifs dire de vous : *N'est-ce point qu'il se tuera lui-même*, parce que vous leur disiez : *Vous ne pouvez venir où je vais*, je vous adore...

O Jésus, le Verbe divin, qui avez été appelé possédé du démon et Samaritain, je vous adore...

O Jésus, le Dieu trois fois saint, qui avez été traité de pécheur par les princes des prêtres, je vous adore...

O Jésus, modèle de sobriété, à qui vos ennemis ont reproché d'aimer le vin et la bonne chère, je vous adore...

O Jésus, ennemi du péché, mais plein de miséricorde pour les coupables, qui avez été appelé l'ami des publicains et des pécheurs, je vous adore...

O Jésus, la splendeur du Père et l'image de sa substance, que l'on a voulu faire passer pour un scélérat et un faux prophète, je vous adore...

O Jésus, ennemi du mensonge, qui avez entendu les Juifs révoquer en doute la véracité de votre parole en vous disant avec ironie : *Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham!* je vous adore...

O Jésus, Dieu tout-puissant, qui pour vous conformer à notre nature, dont vous étiez revêtu, avez voulu vous cacher et sortir du temple, afin de ne pas être lapidé par vos ennemis, je vous adore...

O Jésus, Fils unique et fidèle adorateur du Dieu vivant, qui avez été accusé par le grand prêtre d'avoir blasphémé, et jugé par lui digne de mort, je vous adore...

O Jésus, roi de gloire, qui, plein de douceur et d'humilité, vous êtes laissé cracher au visage, couvrir la tête d'un voile, meurtrir de soufflets et de coups, je vous adore...

O Jésus, qui sondez les cœurs et les reins, à qui rien n'est caché, et qui avez souffert sans vous plaindre ces insolentes paroles : *Christ, devine qui t'a frappé!* je vous adore...

O Jésus, roi pacifique, accusé de pervertir la nation,

d'empêcher le paiement des tributs, de soulever le peuple et de vous dire roi et messie, je vous adore...

O Jésus, roi des rois, méprisé par Hérode et par sa cour, et vêtu par dérision d'une robe blanche comme un insensé, je vous adore...

O Jésus plein d'amour, qui avez entendu ces cris du peuple : *Faites mourir celui-ci et rendez-nous Barabbas... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*, je vous adore...

O Jésus, roi du ciel et de la terre, couronné d'épines, insolemment frappé et si cruellement outragé par ces mots : *Nous te saluons, ô roi des Juifs*, je vous adore...

O Jésus, bonté infinie, principe de tout être, souverain maître du monde, qui avez entendu ces paroles de mort : *Crucifiez-le, crucifiez-le; ôtez-le, ôtez-le; nous n'avons point d'autre roi que César*, je vous adore...

O Jésus, digne de toute louange, qui avez été blasphémé sur la croix par les passants, par le mauvais larron, par les princes des prêtres, par les anciens du peuple, par les scribes et par les soldats, je vous adore...

O Jésus, sainte victime des pécheurs, qui entendiez vos ennemis vous dire : *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même; que ce Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions en lui*, je vous adore...

O Jésus, plein d'amour, de confiance et de respect pour votre divin Père, qui fûtes blessé de la plus vive douleur lorsqu'on disait en vous voyant mourir : *Il se confie en Dieu; si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu*, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

PRIÈRE

Je compatis bien amèrement, ô mon sauveur Jésus-Christ, à la douleur que ressentit votre divin Cœur en entendant les blasphèmes que vos ennemis vomissaient

contre vous et contre votre Père céleste ; mais, ô Jésus, quelle devait être votre affliction en voyant qu'après avoir donné votre vie et jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour le salut des hommes, vous auriez encore dans la suite des siècles de nouveaux ennemis qui réitéreraient mille fois ces blasphèmes ! Agrérez, mon doux Jésus, le désir ardent que nous avons de réparer tous les outrages et les mépris que vous avez reçus et que vous recevez encore tous les jours des hérétiques et des impies. Oh ! que ne nous est-il donné de vous soustraire à la rage de ceux qui vous haïssent et qui se liguent contre vous et contre la sainte Église, votre épouse sans tache. Répétez avec nous, ô miséricordieux Jésus, cette touchante prière que vous adressâtes à votre divin Père avant votre dernier soupir : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Nous vous offrons, en réparation de tant d'offenses que vous recevez, toute la gloire, tout l'honneur, toute la louange et tout le contentement que vous ont donnés, que vous donnent maintenant et que vous donneront à jamais, la très sainte Vierge et saint Joseph, les anges, les saints et tous les élus, pendant le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

Je vous salue, Jésus de Nazareth, roi des Juifs ; vous êtes le froment béni de Nazareth, le pain délicieux de Bethléhem, l'agneau de Dieu immolé à Jérusalem, rôti sur le Calvaire au feu des souffrances et assaisonné sur la croix par le sel des humiliations. Nourrissez-nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Nous vous rendons gloire, ô très aimable Cœur de Jésus, qui avez été blessé par les impies de tous les siècles. Ils ont aiguisé leurs langues comme une épée et vous ont percé par leurs injures, leurs blasphèmes et

leurs sarcasmes. Nous vous invoquons et nous célébrons vos louanges en esprit d'amende honorable et de réparation.

Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus, votre Fils, pour apaiser votre colère. Souvenez-vous que ce divin chef a porté les épines de nos péchés et s'est affermi comme un rocher sous les coups de votre justice, dont il porte encore les marques. Regardez ces saintes plaies dont je veux être l'écho; elles vous demandent incessamment : Miséricorde, miséricorde, miséricorde pour le monde entier.

Père éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus; elle est pour le pauvre pécheur la pièce d'or qui peut seule acquitter ses dettes.

PETIT EXERCICE EN L'HONNEUR DES CINQ PLAIES

Plaie de la main droite : Jésus, fils de Marie, qui avez le pouvoir de remettre les péchés, donnez-moi, s'il vous plaît, l'absolution de mes fautes par les mérites de votre sainte Passion.

Plaie de la main gauche : Jésus, fils de Marie, qui êtes un Dieu d'union, accordez-moi la grâce de communier saintement.

Plaie du pied droit : Jésus, qui êtes la lumière du monde, daignez souffler dans mon âme le Saint-Esprit consolateur.

Plaie du pied gauche : Jésus, fils de Marie, qui êtes infiniment miséricordieux, lavez-moi dans votre précieux sang.

Plaie du cœur : Jésus, fils de Marie, qui nous avez mérité le ciel, accordez-nous de vivre éternellement.

Père éternel, je vous offre les cinq plaies de votre Fils, Jésus; donnez-nous, je vous en supplie, le Saint-Esprit qui procède de vous et de lui; par les mérites de sa sainte Passion, nourrissez-nous du pain vivant au très saint Sacrement de l'autel.

ASPIRATIONS

Corps sacré de Jésus, que j'ai reçu au très saint Sacrement, gardez mon âme pour la vie éternelle.

Jésus, fils de Marie, qui avez été couronné d'épines cruelles, faites-nous parvenir à l'union divine.

Jésus, fils de Marie, qui avez incliné trois fois votre divine Face sur la terre au jardin des Olives, daignez l'incliner sur la terre de mon cœur et l'arroser de vos larmes, de vos sueurs et de votre sang divin.

Esprit d'amour, langue de feu, gravez dans mon cœur le nom du Dieu trois fois saint.

Esprit consolateur, par la sainte communion remplissez nos âmes de vos dons et de vos fruits.

Je vous salue, Marie, épouse du Saint-Esprit; conjurez-le de venir habiter en nous.

PRIÈRE POUR L'ÉGLISE

O Dieu, par votre très saint Nom, ayez pitié de nous, gardez-nous, sauvez-nous.

O bon Jésus, gardez en votre doux Nom le souverain pontife, et soufflez dans son âme l'Esprit consolateur.

Jésus, l'Église est menacée d'une grande tempête!...

Père saint, gardez l'Église de Jésus-Christ en la vertu de votre Nom salutaire; c'est la dernière volonté de votre Fils bien-aimé; c'est la sainte prière que vous fit son amour à la fin de sa vie: *Père saint, gardez en votre Nom ceux que vous m'avez donnés.* (Évang. S. Jean, chap. xvii, 11.)

O très sainte et très digne Mère de Dieu, refuge de l'Église, intercédez pour nous, sauvez-nous par le Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Michel et tous les saints anges, gardez la barque de Pierre, et renversez ses ennemis par la sainte croix de Notre-Seigneur Jésus.

(13 février 1848.)

Prières à Jésus enfant et à la sainte Vierge

**PRIÈRE POUR ADORER LE VERBE INCARNÉ DANS L'AUGUSTE
SEIN DE MARIE**

O Verbe divin, incarné pour moi, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur.

O Sagesse éternelle, venez nous apprendre le chemin du ciel.

O Roi des rois, venez régner sur tous les cœurs des hommes et particulièrement sur le mien.

Venez, tous les anges! venez, tous les hommes! venez, toutes les créatures! et joignez-vous à moi pour adorer un Dieu anéanti.

O Vierge sainte, ô bienheureux saint Joseph, obtenez-moi une si grande pureté de cœur, que ce divin enfant ne soit point obligé d'aller loger dans une étable, trouvant en moi des obstacles à son entrée et à ses grâces.

Que mon cœur lui soit ouvert! qu'il vienne y fixer son trône et que toutes les puissances de mon âme lui soient soumises!

O ciel, ouvrez-vous! ô Marie, donnez-nous notre Roi et notre Sauveur!

PRIÈRE AU SAINT ENFANT JÉSUS

O divin enfant Jésus, par l'amour qui vous a fait prendre chair dans les entrailles de votre sainte Mère, et par ce même amour qui vous a fait trouver moyen de vous donner à nous, je vous prie très humblement de me pardonner tous mes péchés, d'anéantir en moi le vieil homme, de me revêtir de vous-même, afin que je n'aie plus de vie qu'en vous et pour vous, en l'honneur de l'abaissement de votre divinité pour vous revêtir de notre humanité.

EXERCICE EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

1. Je vous salue, âme bienheureuse de Marie, parfaite image de la divinité. *Ave Maria.*

2. Je vous révère, corps sacré de Marie, temple vivant du Saint-Esprit. *Ave Maria.*

3. Je vous bénis, sang précieux de Marie, qui avez servi à former le corps d'un Homme-Dieu. *Ave Maria.*

4. Je vous baise avec un profond respect, pieds charitables de Marie, qui n'avez pas dédaigné de descendre sur la montagne de la Salette pour le salut de la France. *Ave Maria.*

5. Je vous exalte, mains très pures de Marie, qui, pour la première fois, avez offert au Père éternel l'hostie sans tache. *Ave Maria.*

6. Je vous vénère comme le sanctuaire de Dieu, sein béni de Marie, ostensor sacré du Verbe incarné. *Ave Maria.*

7. Je vous invoque, cœur immaculé de Marie, fournaise ardente de la charité. *Ave Maria.*

8. Je vous sollicite, oreilles bienveillantes de Marie, toujours attentives et propices aux cris des malheureux. *Ave Maria.*

9. Je vous admire, lumineux yeux de Marie, pleins de douceur et de compassion, toujours ouverts sur nos besoins pour y subvenir; faites-nous ressentir la vertu de vos charitables regards. *Ave Maria.*

10. Je vous regarde avec amour, bouche incomparable de Marie, qui plaidez sans cesse notre cause auprès du souverain Juge et obtenez continuellement des sentences de pardon. *Ave Maria.*

11. Je vous contemple avec allégresse, face resplendissante de Marie, tout éclatante de gloire et de beauté. Donnez à vos enfants le baiser d'amour maternel, comme gage du traité de paix que nous vous prions d'obtenir d'un Dieu irrité à cause de nos crimes. *Ave Maria.*

12. Je vous salue, arc-en-ciel de la miséricorde; appa-

raissez à nos yeux effrayés au jour de l'orage, et empêchez la foudre de tomber sur nos têtes coupables.
Memorare.

O Notre-Dame du saint Nom de Dieu,
Soyez bénie en tout temps, en tout lieu.

CANTIQUE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE FACE

1

Du fond de ce sanctuaire
Qu'entends-je, ô mon doux Sauveur?
Dites quelle plainte amère
S'échappe de votre cœur.
Hélas! partout le blasphème
A sur moi lancé ses traits;
Et de ma beauté suprême
Il méprise les attraits.

2

Aujourd'hui tous les sectaires,
Bravant la plus sainte loi,
Dans leurs fureurs meurtrières,
Ont conspiré contre moi;
Et mon auguste visage,
La félicité des saints,
Sur lui porte empreint l'outrage
De leurs criminelles mains.

3

O vous, à qui de ma gloire
L'intérêt est encor cher,
Qui désirez ma victoire
Sur les efforts de l'enfer,
Vous, mes épouses chéries,
Faites vénérer mon Nom;
Demandez pour les impies
Le regret et leur pardon.

4

Jadis, s'armant de courage,
Véronique, avant ma mort,
En essuyant mon visage,
Semblait adoucir mon sort.
Je cherche une Véronique
Qui, m'adorant nuit et jour,
Sur mon front sanglant applique
Le voile de son amour.

5

A cette femme pieuse,
En retour de ses bienfaits,
De ma Face précieuse
Je donnai le vrai portrait.
A vous aussi je le laisse;
Offrez-lui dans votre cœur
De votre juste tendresse
L'hommage plein de ferveur.

6

Dans cette Face adorable
On voit le Dieu trois fois saint;
C'est un miroir ineffable
Où le Tout-Puissant se peint.
Écoutez, âme chrétienne,
Et considérez mes traits;
De la beauté souveraine
Vous sentirez les attraits.

7

Dans le chef voyez le Père
Et dans la bouche le Fils;
L'Esprit-Saint est la lumière
Dont les yeux sont embellis.

Ces cheveux presque innombrables
 Montrent la diversité
 Des attributs admirables
 De l'auguste Trinité.

8

Cette Face radieuse
 De ma sainte humanité
 Est la pièce précieuse
 Pour payer l'éternité.
 De sa valeur infinie
 On n'a jamais de refus.
 En cette sainte effigie
 Est le trésor des élus.

9

Hélas ! en butte à l'outrage
 De tant de blasphémateurs,
 Aurai-je contre leur rage
 Du moins quelques défenseurs ?
 Vengez-moi, vierges fidèles ;
 Aimez, priez et pleurez ;
 De mes douleurs si cruelles,
 Les maux seront réparés.

10

Moi-même, au fond de vos âmes
 Je viendrai graver mes traits
 Et vous embraser des flammes
 Qu'excitent mes doux attraits.
 De mon adorable Face,
 Le sceau toujours respecté,
 Assurera par ma grâce
 Votre heureuse éternité.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

1^o Quarantaine pour les besoins de l'Église et de l'État,
commencée par M. Dupont en 1843¹.



Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés!

Trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria Patri*.

Saint Michel et tous les saints anges, priez et combattez pour nous.

Saint Pierre et tous les saints apôtres, intercédez pour nous.

Saint Ignace, sainte Thérèse et tous les habitants de la céleste Jérusalem, priez pour nous.

ASPIRATION DANS LA JOURNÉE

Que votre Nom, Seigneur, soit connu, béni en tous temps et en tous lieux.

Divine Marie, régnez sur nous, vous et votre fils Jésus.
Amen.

¹ Cette quarantaine se fait depuis le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, jusqu'au 25 août, fête de saint Louis, roi de France.

**2° Association pour l'extirpation des blasphèmes,
approuvée en 1844.**

A la gloire du saint Nom de Dieu.

Association pour l'extirpation des blasphèmes.

RÈGLES

1° Chaque associé se propose fermement de ne jamais proférer ni blasphèmes ni imprécations.

2° Ceux qui ont quelque autorité sur les autres, comme les parents, les maîtres, chefs d'atelier, prennent la résolution d'empêcher ceux qui leur sont soumis de proférer ni blasphèmes ni imprécations.

3° Ceux qui ne peuvent empêcher le blasphème et les imprécations, diront au moins de cœur, lorsqu'ils entendront blasphémer ou faire des imprécations : *Que Dieu soit loué, ou Que son saint Nom soit béni ! Sit nomen Domini benedictum.*

4° Chaque associé récitera tous les jours un *Pater* et un *Ave* pour la conversion des blasphémateurs.

INDULGENCES APPLICABLES AUX AMES DU PURGATOIRE

1° Indulgence plénière chaque mois, au jour que les associés choisiront, pourvu que, s'étant confessés, ils communient et prient selon l'intention du souverain pontife.

2° Indulgence plénière à l'article de la mort en invoquant le saint Nom de Jésus au moins de cœur, s'ils ne le peuvent de bouche.

3° Cent jours d'indulgence pour toute bonne œuvre ou

prière qu'ils feront dévotement dans la journée, selon l'esprit de l'association.

Afin que le Seigneur accorde la grâce d'obtenir plus abondamment le fruit que l'on se propose, on récitera chaque dimanche cinq fois *Pater, Ave* et *Gloria*. A cette récitation sont attachés trois cents jours d'indulgence.

Le souverain pontife Grégoire XVI, dans son zèle pour le saint Nom de Dieu, a bien voulu donner un bref en date du 8 août 1843, par lequel il permet d'instituer de pieuses confréries pour l'extirpation des blasphèmes et des imprécations, et il leur accorde les indulgences dont a été enrichie celle qui a été établie pour la même fin à Rome, dans l'oratoire du Père Garavita, par rescrit du 8 août 1840.

« Nous approuvons l'association à la gloire du saint Nom de Dieu et la recommandons à MM. les curés et autres ecclésiastiques de notre diocèse, dans l'espérance qu'elle intéressera vivement les fidèles et qu'elle contribuera à mettre un terme aux outrages et aux blasphèmes contre la divine Majesté.

« † F.-N, archevêque de Tours.

« Tours, le 15 mars 1844. »

Ensuite de cette feuille, on ajouta avec permission de M^{sr} l'archevêque de Tours l'amende honorable, les invocations et l'acte de louange qui se trouvent aux prières de la Réparation.

M. Dupont avait écrit de sa main en tête de la feuille qu'il conservait pour son usage : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine; dedisti lætitiã in corde meo;* et à la fin : *Sainte Véronique, priez pour nous obtenir le courage que vous avez eu.*

3° Abrégé des faits concernant l'établissement de l'œuvre pour la réparation des blasphèmes.

(Cette feuille parut en 1847, avec assentiment de M^{or} Morlot, archevêque de Tours.)

Si le Seigneur, dans sa justice, a résolu de punir la France coupable, aussi, par un nouvel effet de sa miséricorde, il donne aux hommes le moyen d'apaiser sa colère; les faits suivants en sont la preuve.

Depuis trois ans et demi Dieu se communique à une âme d'une vertu reconnue et éprouvée, lui demandant pendant tout ce temps et avec les plus vives instances l'établissement d'une œuvre, ou plutôt d'une association proprement dite, qui doit avoir pour fin ce double but :

1° La réparation des blasphèmes du saint Nom de Dieu et des profanations du dimanche;

2° La sanctification de ce saint jour et l'extirpation des blasphèmes, et conséquemment la conversion des blasphémateurs et des profanateurs.

Voici un abrégé des différentes communications par lesquelles Notre-Seigneur fait connaître sa volonté.

La première eut lieu le 26 août 1843, lendemain de la fête de saint Louis. (Dans ce même mois s'organisait à Rome une association de ce genre, et le saint-père accordait un rescrit qui en approuvait les statuts et l'enrichissait d'indulgences.) La personne choisie de Dieu pour l'accomplissement de cette œuvre reçut alors, sans que rien y eût donné lieu, les plus vives lumières sur le péché de blasphème. Notre-Seigneur lui dit : *Mon Nom est partout blasphémé; les enfants mêmes m'outragent par le blasphème.* Il lui montra que ce crime était comme une flèche empoisonnée qui transperçait son cœur, et il lui dicta une courte prière qu'il lui ordonna de répéter souvent pour cicatriser ses plaies. Ensuite Notre-Seigneur lui inspira de faire l'exercice de la réparation et les prières

qui le composent, lui faisant connaître qu'il l'avait pour agréable et qu'il désirait ardemment qu'on le répandît.

Plusieurs communications suivirent celle-ci. Dans l'une cette personne obtint, par les prières que l'on fit pendant neuf jours, la guérison d'une malade, ce qu'elle avait demandé pour preuve de sa mission. Dans une autre, Notre-Seigneur lui fit connaître la rage du démon contre l'œuvre, les entraves qu'il y mettrait, et ajouta : *Je vous donne mon Nom pour être votre lumière dans vos ténèbres et votre force dans vos combats.*

Le 24 novembre, Dieu se communiqua plus ouvertement à cette âme, et Notre-Seigneur lui dit : *Jusqu'à présent je ne vous ai montré que peu à peu le dessein de mon cœur ; mais aujourd'hui je veux vous le découvrir en entier. La terre est couverte de crimes, et l'infraction des trois premiers commandements de Dieu a irrité mon Père. Le saint nom de Dieu blasphémé et le dimanche profané mettent le comble à la mesure d'iniquité. Ces péchés ont monté jusqu'au trône de Dieu et provoquent sa colère, qui se répandra si on n'apaise sa justice. Dans aucun temps les crimes n'ont monté si haut. Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une association bien approuvée et bien organisée pour honorer le nom de mon Père.* Et Notre-Seigneur lui fit comprendre que par ce moyen il voulait pardonner à un grand nombre de pécheurs.

Le 7 décembre, nouvelle et plus importante communication. Notre-Seigneur lui fit voir à quel point la France avait provoqué sa vengeance par tous les blasphèmes dont elle était coupable. Il lui fit entendre qu'il ne pouvait plus demeurer dans cette France qui, comme une vipère déchirait les entrailles de sa miséricorde et en avait sucé les mamelles jusqu'au sang ; que la miséricorde ferait place à la justice, qui se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle aura plus attendu. Alors, effrayée de ces menaces terribles, elle dit : « Mon Seigneur, permettez-moi de vous demander une chose. Si on fait cette réparation que vous désirez, pardonneriez-vous

encore à la France? — *Je lui pardonnerai encore une fois*, répondit Notre-Seigneur; *mais remarquez bien : une fois. Comme ce péché de blasphème s'étend par toute la France et est public, il faut que cette réparation soit publique et s'étende dans toutes les villes de France.*

Malheur à celles qui ne feront pas cette réparation! » Une autre fois Notre-Seigneur lui dit qu'on arracherait le glaive des mains de Dieu en faisant la réparation, ce qu'il désirait ardemment pour faire miséricorde.

Le 2 février, Notre-Seigneur s'expliqua sur la manière dont il voulait que l'œuvre s'établît. Il dit que l'association de Rome n'ayant pour but que la réparation et l'extirpation des blasphèmes, il fallait que celle de France y joignît la sanctification du dimanche; qu'elle fût sous le patronage de saint Michel, de saint Louis, de saint Martin; qu'elle devait porter pour titre : *Association des défenseurs du saint Nom de Dieu*; que chaque associé devrait dire tous les jours *Pater, Ave, Gloria Patri*, avec l'acte de louange et une invocation aux saints patrons; le dimanche ils feraient la réparation entière. Ils porteraient une croix où seraient gravés d'un côté ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*, et de l'autre : *Vade retro, Satana*; et ils diront ces paroles lorsqu'ils entendront blasphémer. Notre-Seigneur ajouta que le démon se déchâterait contre cette œuvre, mais que les anges combattraient pour elle et que Satan serait vaincu. Puis cette âme pieuse entendait Jésus lui dire du fond de son tabernacle : *O vous, qui êtes mes amis et mes fidèles enfants, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! Mon Père est outragé, mon Église méprisée. Ne se lèvera-t-il personne pour défendre ma cause? Je ne puis plus rester au milieu de ce peuple ingrat; des torrents de larmes coulent de mes yeux; ne trouverai-je personne pour les essuyer en faisant réparation à la gloire de mon Père, en demandant la conversion des coupables?* Dernièrement encore, Notre-Seigneur lui dit : *La France est devenue hideuse aux yeux de mon Père; elle provoque sa justice; si l'on ne s'efforce d'obtenir miséricorde, elle sera châtiée.*

Dans le cours de l'année 1845, les lumières devinrent plus vives que jamais sur la nécessité de cette œuvre de réparation, qui devait racheter la France; et Notre-Seigneur fit connaître à cette âme que le crime du blasphème, en attaquant Dieu directement, renouvelait les opprobres qui, pendant sa Passion, avaient couvert sa Face adorable; que c'était particulièrement cette sainte Face qu'outrageaient les blasphémateurs. Il lui en fit le don comme d'une monnaie précieuse marquée de son effigie, afin qu'elle la lui offrît pour fléchir la colère de Dieu et obtenir le pardon des coupables. Elle reçut des connaissances sublimes sur cette Face adorable, qui doit être l'objet sensible de l'association.

De temps à autre, la même personne reçoit de nouvelles communications sur le même sujet; elle prie et souffre sans cesse pour obtenir l'établissement de l'œuvre. Elle a prédit plusieurs faits que l'événement a vérifiés; elle annonça des malheurs quinze jours avant les inondations. Elle voit continuellement le bras de Dieu levé pour punir la France et annonce de nouveaux châtiments, si on ne fait violence au Ciel par la prière, par la pénitence et par l'établissement et propagation de l'œuvre réparatrice des blasphèmes et des profanations du saint jour du dimanche.

4^o Évangile de la Circoncision ou du saint Nom de Jésus.

Jésus, soyez-moi Jésus!

PRIÈRES AFFECTUEUSES POUR EXCITER LA CONFIANCE
DANS L'INVOCATION DU NOM ADORABLE DE JÉSUS

Évang. de la Circoncision. (S. Luc, ch. II, v. 21.)

« Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, il reçut le Nom de Jésus, que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu. »

Actes des Apôtres, ch. IV, v. 12.

« Nul autre nom n'a été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. »

Divin Sauveur, par la victoire que vous avez remportée sur Satan en prenant le nom de Jésus, délivrez-nous de ses embûches.

Jésus, fils de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, fils de la Vierge Marie, ayez pitié de nous.

O Jésus et Marie, soyez-nous propices ¹.

Oraison

Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que nous conservions toujours la crainte et l'amour de votre saint Nom, parce que vous ne cessez jamais de protéger ceux qui, par votre grâce, ne cessent jamais de vous aimer. Vous qui, étant Dieu, vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Vu et approuvé :

GENTY, vic. gén.

Tours, le 24 juillet 1848.

¹ Il y a vingt-cinq jours d'indulgences attachées à l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie.

APPENDICE

COURTE NOTICE SUR LA RÉVÉRENDE MARIE DE L'INCARNATION,
PRIÈRE DU MONASTÈRE, DÉCÉDÉE LE 23 JANVIER 1865

La révérende Mère Marie-Angélique de l'Incarnation naquit à Paimbœuf, petite ville de Bretagne, le 9 janvier 1795. En se présentant à la mairie pour la faire inscrire sur le registre civil, on demanda qu'elle portât les noms de sa mère, Marie-Angélique. Mais la municipalité, composée alors de révolutionnaires qui n'acceptaient pas facilement ces noms odieux à leur impiété, voulut ajouter un nom de son choix, et ce fut *la Vertu*. Ainsi, la Providence se servit de la bouche des méchants pour caractériser l'enfant dès son entrée dans le monde; et elle justifia pleinement cette belle dénomination par l'innocence de sa vie et la force de son caractère. Elle ne put à sa naissance recevoir que l'eau sainte, à cause de la persécution. On ne lui conféra que plus tard les cérémonies du baptême; et elle apprécia si bien, malgré son jeune âge, la grâce de la régénération, qu'elle se disait, en entendant parler des contrées infidèles : « Oh ! que je plains les petites filles de ces pays-là qui n'auront pas le bonheur comme moi de recevoir le baptême. » De bonne heure, la chère Angélique apprit à souffrir, sa famille ayant été atteinte par des épreuves de toute sorte; aussi, lorsqu'on félicitait sa mère d'avoir une enfant dont la sagesse était au-dessus de son âge, on l'entendait répondre : « Elle m'a vue si souvent pleurer ! » Après la révolution, cette dame, devenue veuve, vint se fixer à Tours; et l'on vit sa fille, dès l'âge le plus tendre, comprendre le bonheur d'aimer Dieu.

Vivant pour lui et pour sa mère, dont elle était toute la consolation, l'intéressante Angélique écoulait sa jeunesse dans l'innocence et la piété; mais elle sentit bientôt des aspirations plus élevées qui furent pour elle l'occasion de combats et de perplexités terribles. A l'âge de treize ou quatorze ans, passant un jour devant l'église dévastée du monastère des carmélites, elle y entra seule et se mit à genoux sur les marches du jubé. De là elle regarde alternativement le tableau de la sainte Vierge resté attaché au mur à une grande élévation et l'emplacement des grilles qui séparaient de l'église le chœur des religieuses, puis elle se dit à elle-même : « Que je serais heureuse si je pouvais toujours vivre avec celles qui habitaient derrière ces grilles. » Aussitôt il lui fut répondu : « Persévère, et tu y seras. » En même temps un poids écrasant s'abaisse sur son âme; un pressentiment de douleur la saisit; elle tombe accablée, le visage collé aux marches de pierre, et y laisse couler d'abondantes larmes. L'écho de la chapelle déserte répète ses sanglots. Alors, effrayée de ce bruit inattendu, la pauvre petite s'enfuit et va raconter ce qui lui était arrivé à une respectable amie, qui lui dit avec conviction : « Mon enfant, vous serez religieuse; je l'avais bien prévu. »

Le monde ne pouvait retenir longtemps cette innocente colombe, qui s'envola vers l'arche sainte âgée seulement de dix-sept ans et demi. Les dignes Mères du Carmel, qui ne s'étaient pas entièrement séparées, malgré les prisons et les violences de la révolution, avaient repris la vie régulière; mais elles ne vivaient que de privations. Rien n'effraya la courageuse postulante; elle entra, et l'on vit chaque jour se développer en elle de nouveaux dons de la grâce.

Afin de l'aider plus efficacement à remplir les desseins de Dieu, la maîtresse des novices n'oublia rien pour lui donner une vertu solide. Ainsi, lorsque la postulante croyait avoir bien fait un ouvrage, il fallait recommencer; et, plus tard, en racontant ces choses, elle ajoutait : « Alors, on ne tolérât pas une réplique. » Dans ses premières

années de vie religieuse, sœur Marie de l'Incarnation eut beaucoup à souffrir par suite de la pauvreté du monastère, et il en résulta pour elle des infirmités qu'elle garda toute sa vie. Mais elle avait fait sa profession en esprit de victime, malgré les soulèvements de la nature, et jamais elle ne sortit de cette voie d'immolation. Elle prenait pour pratique cette devise d'une carmélite qui l'avait précédée : « Allez toujours au-devant de ce qui vous coûte le plus. »

On ne tarda pas à la charger d'emplois importants, dans lesquels elle sut, à l'aide d'une sagacité merveilleuse, rendre de grands services à la communauté, faisant tout avec ordre, zèle et un dévouement sans bornes. Première sacristine, elle obtint par le moyen d'un pieux chanoine espagnol une relique précieuse de sainte Thérèse. Dépositaire, elle rendit plus prospère le temporel de la maison. Maitresse des novices, elle forma, autant par ses exemples que par ses leçons, des religieuses capables de transmettre le véritable esprit du Carmel, dépôt que les anciennes Mères lui avaient recommandé *sur le péril de son âme*. Enfin, prieure, elle fut le modèle du bon gouvernement, de la mère la plus tendre et de la directrice la plus éclairée, en un mot, de la supérieure accomplie. Comme elle marchait avec Dieu, elle sut accomplir de grandes choses pour sa gloire, d'autant qu'elle était infatigable au travail. Elle inaugura dans le monastère le culte de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, dont la béatification n'y avait point été célébrée en 1790 à cause des malheurs du temps.

Elle contribua au rétablissement des révérends Pères carmes en France, par le soin qu'elle prit de deux religieux amenés prisonniers à Tours. Elle procura leur élargissement et pourvut à tous leurs besoins, jusqu'au moment où ils purent rejoindre d'autres Pères exilés pour former un nouveau Carmel.

Son zèle pour le bien de l'Ordre lui fit entreprendre l'ouvrage connu sous le nom de *Trésor du Carmel*. La bonne Mère y réunit ce qu'elle put retrouver des règlements et des exhortations des visiteurs. Ce recueil fut très apprécié dans les monastères de France, où il peut

servir de guide pour le maintien de l'esprit et des usages qui en ont pendant deux siècles soutenu la ferveur et la régularité. Mais ces travaux et beaucoup d'autres ne s'accomplissaient qu'au moyen de grandes fatigues et à travers mille difficultés, car la volonté de Dieu sur cette âme généreuse était toujours l'*immolation*. Dans une de ses fréquentes maladies, elle se trouva aux portes du tombeau; mais un jour que tout espoir de la conserver semblait perdu, après avoir passé dix-sept nuits sans sommeil, elle s'endormit et entendit ces paroles : « Je te rends la vie pour travailler et pour souffrir. » Dès ce moment elle entra en convalescence; la prédiction devait s'accomplir à la lettre.

Le monastère primitif, construit lors de la fondation en 1608, se trouvait placé au centre de la ville, dans un quartier devenu populeux et bruyant. Mais les révérendes Mères tenaient à ce sol foulé par leurs saintes fondatrices, à ces murs témoins de leurs héroïques vertus et des grâces sans nombre dont elles y avaient été comblées; il fallait un ordre du Ciel pour les en arracher; il arriva. Les autorités de la ville voulurent percer une rue qui devait traverser le couvent. On en donna avis à la révérende Mère Marie de l'Incarnation, qui comprit l'urgence d'un déplacement. Malgré sa douleur et les inextricables difficultés de l'entreprise, elle se mit à l'œuvre. Il faut renoncer à dire ce qu'elle lui coûta de peines, de travail, de sollicitudes, d'épreuves de tout genre; et on doit avouer en toute justice que le succès inespéré fut le résultat du courage et de la foi vive que déploya la révérende Mère dans cette circonstance. Toutefois il en revient une part à la chère sœur Saint-Pierre, comme le prouve le récit des pieux efforts que lui suggéra son zèle pour aider sa bonne Mère. On peut ajouter que l'une et l'autre surent obtenir des merveilles. Effectivement, Dieu avait donné la sœur Saint-Pierre à la Mère Marie de l'Incarnation pour être sa consolation et sa récompense, comme il avait choisi cette digne Mère pour lui servir d'organe et diriger l'âme d'élite sur laquelle il avait de si grands desseins.

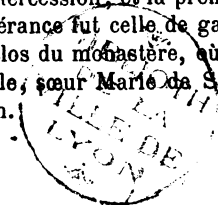
Voici comment celle-ci s'en exprimait : « Un jour que j'étais encore dans le monde, Notre-Seigneur me fit entendre que la mère qu'il me destinait en religion aurait une grâce spéciale pour me conduire. C'était la révérende Mère Marie de l'Incarnation, prieure de la communauté et en même temps maîtresse des novices. Notre prudente Mère m'éprouvait sans cesse et ne négligeait aucune occasion de rompre ma volonté propre. Elle me reprenait, m'humiliait, voulant, dans sa sagesse, rendre ce pauvre instrument plus souple et plus maniable, en le soumettant à l'exercice de l'obéissance et du renoncement. » En directrice éclairée, la révérende Mère savait, malgré cette sévérité apparente, soutenir et consoler sa chère fille, qui, jusque dans sa dernière maladie, ne pouvait se lasser de parler des bontés de la vénérable supérieure, de lui exprimer sa reconnaissance et de lui prodiguer des témoignages de sa respectueuse affection. Après la mort de sœur Saint-Pierre, la bonne Mère fit mettre en ordre avec un soin minutieux tous les détails, les écrits, les objets provenant de la chère défunte, et en composa le précieux dépôt dans lequel nous puisons, maintenant que l'autorité ecclésiastique a permis de rompre les sceaux qu'elle y avait temporairement apposés.

Sœur Marie de Saint-Pierre avait raison. La Mère choisie de Dieu pour la diriger possédait à un haut degré les qualités nécessaires au bon gouvernement des âmes : l'esprit de foi qui lui faisait envisager toutes choses au point de vue de Dieu ; la force mêlée à la douceur, ouvrage de l'Esprit-Saint ; le calme et la maturité dans les déterminations ; une énergie de volonté que les obstacles ne déconcertaient pas ; un discernement plein de sagesse et de prudence pour reconnaître l'action et la volonté divine. De plus, elle avait acquis une longue expérience ; et tous ces dons étaient perfectionnés par une bonté de cœur qui la rendait capable du plus noble dévouement, par une charité et une gaieté qui attiraient les cœurs ; on ne pouvait la connaître sans l'aimer et sans lui donner sa confiance, en rendant hommage à son rare mérite.

Après une vie remplie devant Dieu par une multitude d'œuvres que nous ne pouvons énumérer et par de continuelles souffrances, il n'y avait plus pour la bonne Mère que la couronne à saisir. Elle avait supporté avec héroïsme une cécité presque complète, les douleurs intolérables de la goutte et d'un squirrhe à l'estomac; ses forces étaient épuisées. La dernière année surtout fut un continué et inexprimable martyre. Enfin, cette belle vie se termina, comme celle de la chère sœur Saint-Pierre, par une longue agonie présentant un caractère tout à fait surnaturel. Pendant une crise qui semblait décisive, on administra la vénérée malade; mais elle resta en proie à d'excessives souffrances qui lui arrachaient de douloureux gémissements entrecoupés de ces seules paroles : « Mon Dieu! mon Dieu! » Sa bouche était remplie de sang, sa langue brûlante et desséchée; des plaies affreuses s'ouvrirent sur son corps; il semblait que Notre-Seigneur voulût renouveler dans sa fidèle épouse les tourments de sa Passion. Au bout de trois jours, cet état ne fut plus le même. La connaissance revint; l'expression du visage, au lieu de la douleur, portait une empreinte radieuse, céleste, pleine d'innocence et de béatitude. Probablement un bienfait immense, qui nous resta inconnu, avait produit cette sorte de renaissance. Les semaines que la bonne Mère vécut encore furent comme un apprentissage du ciel. Tantôt calme et sereine, elle disait : « Pour moi, il n'y a plus que Dieu au monde; toute mon occupation est en lui. Oh! que je l'aime! je suis dans une paix profonde! » D'autres fois, livrée à d'intolérables supplices, elle répétait, en faisant effort pour joindre ses mains : « Mon Dieu, je vous adore, je veux tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, autant que vous le voudrez. » Toujours avec le sourire sur les lèvres, elle était d'une patience inaltérable, ne demandant pas le plus léger soulagement. Presque continuellement en prière, elle récitait des passages de psaumes, de l'Écriture sainte, soupirait vers la céleste patrie, appelait la sainte Vierge avec une ferveur étonnante, et, s'adressant à Notre-Seigneur, lu

disait comme la sainte Mère Thérèse : « O mon Seigneur et mon Époux, le moment de me réunir à vous est enfin arrivé; il est temps, il est temps : *Veni, Domine Jesu.* » Deux jours avant sa mort, d'une douce et mourante voix, elle se mit à chanter un cantique sur l'amour et le prix de la croix. Le lendemain, même chant; mais le sujet était le bonheur du ciel; elle paraissait ravie en Dieu. Enfin, le 23 janvier 1865, fête des noces de la sainte Vierge avec saint Joseph, entourée de ses filles désolées, assistée de M. l'abbé Janvier, son confesseur, cette belle âme prit son essor pour retourner en Dieu, au moment où le prêtre venait de prononcer ces paroles de la recommandation de l'âme : *Puisse-t-elle, ô très clément Seigneur Jésus, rendre le dernier soupir dans l'un de vos tendres embrassements!* Elle devint si souple et si belle, après sa mort, qu'on ne pouvait se lasser de la considérer. Il y eut affluence pour la voir exposée à la grille; et plusieurs personnes affirment avoir obtenu des grâces particulières en l'invoquant. La communauté ressentit d'une manière remarquable les effets de son intercession, et la première faveur accordée contre toute espérance fut celle de garder sa précieuse dépouille dans l'enclos du monastère, où elle attend, non loin de sa chère fille, sœur Marie de Saint-Pierre, la glorieuse résurrection.

FIN DE L'APPENDICE



TABLE

PRÉFACE. v

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Françoise-Perrine Élùère, en religion sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille du Carmel de Tours.— Première communion. — Progrès dans la piété. — Scrupules. — Délivrance. — L'atelier. — Ferveur. — Épreuves. — Relâchement. — Retour à Dieu. 1

CHAPITRE II

Premiers désirs de vocation religieuse. — L'abbé Panager, directeur de Perrine, la prépare durant cinq ans à la vie religieuse. — Sa direction. — Dévotion à la sainte Famille. — Charité. — Vœu de chasteté. — Opérations intérieures. — Humiliations. 18

CHAPITRE III

Perrine Élùère, conseillère et directrice de ses compagnes. — Une première difficulté à sa vocation religieuse est écartée. — Vaine tentative au Carmel du Mans. — Supplication à saint Martin. — Dévotion au sacré Cœur. — Pèlerinage de Notre-Dame de la Peinière. — Dernières épreuves; elle est reçue à Tours. 31

CHAPITRE IV

Entrée au Carmel. — Notice sur le monastère de Tours. — Fondation, en 1608, par la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, la compagne de sainte Thérèse. — La révolution. — Tableau miraculeux du maître-autel. — Restauration du monastère. 48

CHAPITRE V

Portrait de la sœur Saint-Pierre. — Son caractère, sa tenue, sa conduite dans le cloître : modestie, mortification. — Première communication importante. — La révérende mère Marie de l'Incarnation, prieure. — Consécration à la sainte Famille. — Mois du saint enfant Jésus. 59

CHAPITRE VI

Profession religieuse. — Pratique intérieure de la sœur Saint-Pierre après sa profession. — Exercices divers sur les mystères de la sainte enfance et de la vie du Sauveur sur la terre. — Construction du nouveau monastère. — Épreuve. 78

CHAPITRE VII

Première communication sur la réparation des blasphèmes contre Dieu et de la profanation des dimanches. — Premières prières de réparation. — Conduite de la mère prieure. — Concours d'événements recommandant la réparation. — La mère Adélaïde de Poitiers. — Bref du 8 août 1843. — Quarantaine de saint Louis. — Le supérieur et le confesseur du Carmel. — État religieux et moral de la France. 95

CHAPITRE VIII

Acte de donation parfaite ou de consécration à Notre-Seigneur. — Oraison de la sœur. — Une association réparatrice se forme avec l'approbation de M^{sr} l'archevêque. — Mandement du carême 1844. — Suite des communications. — Plan de l'œuvre. 115

CHAPITRE IX

L'œuvre de la Réparation subit un temps d'arrêt. — Disposition de la sœur. — Sa charité pour les âmes du purgatoire. — Délivrance d'une âme. — Évangile du saint Nom de Jésus; grâces obtenues par cette dévotion. 133

CHAPITRE X

Entrevue de la sœur Saint-Pierre avec M^{sr} l'archevêque. — Communications sur la SAINTE FACE de Notre-Seigneur. — Elle est indiquée comme l'objet du culte de la réparation. 149

CHAPITRE XI

M. Dupont. — Sa sainteté de vie. — Ses relations avec le Carmel de Tours. — Le concours qu'il donne à la sœur Saint-Pierre dans l'œuvre de la Réparation. 169

CHAPITRE XI*

On communique à diverses personnes une notice sur l'œuvre de la Réparation. — Considérations sur la sainte Eucharistie. — La sœur est maintenue dans l'office de portière. — L'heure de l'établissement de l'œuvre approche. — Craintes de M^{re} l'archevêque. — Guerre spirituelle contre les ennemis de l'Église. 189

CHAPITRE XII

Établissement de l'archiconfrérie réparatrice des blasphèmes et des profanations du dimanche en la paroisse de Lanoue, au diocèse de Langres. — Règlements. — Brefs du saint-siège. — Croix donnée pour insigne aux associés. 207

CHAPITRE XIII

Communications sur Jésus enfant et sur la maternité divine de la très sainte Vierge, nourrissant son Fils bien-aimé de son lait virginal. 223

CHAPITRE XIV

Le mystère de la maternité divine étendu à tous les hommes. — Mission de la sœur Saint-Pierre auprès de Marie et auprès des pécheurs. — Application à ce mystère de quelques passages du *Cantique des cantiques*. 237

CHAPITRE XV

M^{lle} Théodelinde Dubouché fonde la congrégation de l'Adoration réparatrice. — Vision de la sainte Face; tableau qui en est fait. — Visites de M^{lle} Dubouché à Tours. — Relation avec M. Dupont. — L'adoration nocturne du saint Sacrement. 254

* Par suite d'une erreur, deux chapitres de cet ouvrage portent le n^o xi. On a dû conserver à la table ce numérotage.

CHAPITRE XVI

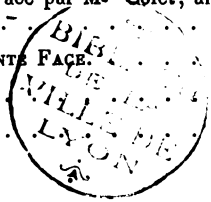
Dernières communications. — Révolution de février. — Demande inutile de l'établissement d'une confrérie réparatrice à Tours. — Entretien de la sœur Saint-Pierre avec le secrétaire de M ^{sr} l'archevêque. — Elle est avertie de sa mort prochaine. — Dernier écrit.	269
--	-----

CHAPITRE XVII

Dernière maladie de la sœur Saint-Pierre. — Le tambour des neuf chœurs des anges. — Bénédiction donnée à la bienfaitrice. — Mort de la sœur. — Sa sépulture définitive. — Divers faits et témoignages.	284
--	-----

CHAPITRE XVIII

Des écrits de la sœur Saint-Pierre. — Le culte de la sainte Face chez M. Dupont. — Érection de la confrérie réparatrice et de l'oratoire de la sainte Face par M ^{sr} Colet, archevêque de Tours.	305
CANTIQUE EN L'HONNEUR DE SAINTE FACE.	360
PIÈCES JUSTIFICATIVES.	363
APPENDICE.	371



SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE LE 1^{er} NOVEMBRE PROCHAIN

VIE

DE

M. DUPONT

MORT A TOURS EN ODEUR DE SAINTETÉ

LE 18 MARS 1876

D'après ses Écrits et autres Documents authentiques

PAR

M. L'ABBÉ JANVIER

Doyen du chapitre de l'Église métropolitaine de Tours,
prêtre de la Sainte-Face.

DEUX BEAUX VOLUMES IN-8^o

IMPRIMÉS CHEZ ALFRED MAME ET FILS

EN VENTE A TOURS

A l'Oratoire de la Sainte-Face, rue Saint-Étienne, 8.

Tours, impr. Mame.

—

